This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

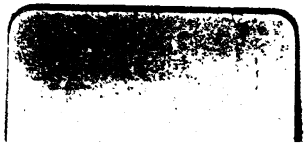
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



MÉMOIRES

DE MASSENA.

PARIS. — IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES
RUE DE VAUGIRARD, 36.

MÉMOIRES

DE MASSENA

RÉDIGÉS

D'APRÈS LES DOCUMENTS QU'IL A LAISSÉS

ET

SUR CEUX DU DÉPOT DE LA GUERRE

ET DU DÉPOT DES FORTIFICATIONS

PAR

LE GÉNÉRAL KOCH.

AVEC UN ATLAS.

TOME SIXIÈME.

PARIS

PAULIN ET LECHEVALIER, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE RICHELIEU, 60

ET CHEZ ROUSSEAU, LIBRAIRE

RUE RICHELIEU, 96

1850

On est instamment prié de faire les corrections indiquées par l'errata avant d'entreprendre la lecture du volume.

MÉMOIRES

DE MASSENA.

CAMPAGNE DE 1809

EN BAVIÈRE ET EN AUTRICHE.

CHAPITRE Ier.

Continuation de la lutte entre la France et l'Angleterre. — Blocus continental. — Vues de l'Empereur sur la Péninsule. — Conditions imposées au Portugal. — Traité de Fontainebleau. — Rupture avec la cour de Lisbonne. — Marche de Junot sur la frontière de Portugal. — Départ de la maison de Bragance pour le Brésil — Occupation du Portugal par nos troupes. — Décadence des Bourbons d'Espagne. — Entrée des Français en Espagne. — Position difficile du prince de la Paix. — Ses différends avec le prince des Asturies. — Émeutes d'Aranjuez et de Madrid. — Abdication de Charles IV. — Il revient sur cette détermination. — L'Empereur est choisi pour arbitre entre Ferdinand VII et Charles IV. — La cour espagnole se rend à Bayonne. — Scènes honteuses; renonciation des deux rois à la couronne d'Espagne en faveur de Napoléon. — Joseph est nommé roi d'Espagne. — Révolte des provinces soutenue par l'Angleterre. — Échec de Dupont à Baylen. — Joseph quitte Madrid et se retire à Bayonne. — Tentative des Anglais sur le Portugal. — Échec de Junot à Vimeiro. — Capitulation de Cintra. — Évacuation du Portugal. — Bataille de Medina-del-Riosecco. — Retraite des Français sur l'Èbre. — Efforts de Napoléon pour reconquérir l'Espagne. — Défaite des généraux espagnols. — Prise de Saragosse. — Entrée des Français à Madrid. — Retraite du général Moore. — Combat de la Corogne. — Réinstallation du gouvernement de Joseph. — Brusque départ de l'Empereur pour Paris. — Coup d'œil rétrospectif sur l'état de l'Europe. — Démêlés de la Russie avec l'Angleterre. — Bombardement de Copenhague. —

Expédition russe contre la Finlande. — Cession de cette province par la Suède; traité du 17 septembre 1809. — Conférences de Napoléon et d'Alexandre à Erfurth. — Traité secret. — Abandon de la Turquie par Napoléon. — Historique des relations de la France avec la Porte. — Ambassade du général Sébastiani. — Sa note au divan. — Intrigues de l'Angleterre. — Ses attaques échouent devant Constantinople et Alexandrie. — Combat entre les flottes russe et turque. — Déposition de Sélim II. — Marche de Barayctar-Pacha sur Constantinople. — Déposition de Mustapha. — Avénement de Mahmoud.

Nous avons vu une première fois la lutte circonscrite entre la France et l'Angleterre; nous allons la voir encore, mais avec des proportions plus grandes et sur un terrain nouveau. Les deux puissances vont se trouver aux prises au milieu d'un concours de circonstances étranges, où l'une d'elles combattra en quelque sorte pour son existence propre.

La pensée constante de Napoléon, comme nous l'avons déjà fait ressortir, était de frapper l'Angleterre au cœur, c'est-à-dire dans son commerce; ne pouvant l'atteindre directement sur son territoire, il voulait tarir les sources de sa vie. Ce plan gigantesque, pour être efficace, demandait une prompte exécution. Digne par sa grandeur de l'homme qui l'avait conçu, sa réussite exigeait malheureusement une puissance de moyens, une unanimité de concours que l'Empereur ne pouvait essayer d'obtenir qu'au prix des plus grands sacrifices, des plus dangereuses éventualités. L'Angleterre comprit tout de suite le péril. Être ou ne pas être, voilà quelle était pour elle la question; question formidable dont la solution ne la fit reculer devant aucun sacrifice, aucun effort.

Après le traité de Tilsit, la lutte s'engagea. Napoléon, tranquille du côté de l'Allemagne et de la Russie, put songer tout à son aise au rôle que devait remplir la Pé-

ninsule dans la guerre avec l'Angleterre. Précédemment nous avons vu cette pensée le préoccuper. Nous savons que le Portugal avait déjà conclu avec la France un traité qui fermait ses ports aux Anglais. Ce traité n'avait jamais reçu son exécution, et le Portugal était toujours le plus riche débouché de la Grande-Bretagne. Napoléon pouvait donc invoquer la foi jurée, et se servir du prétexte de son inobservation pour imposer de nouvelles conditions à la cour de Lisbonne. Il voulait cependant aller plus loin, et son but réel était de s'emparer de ce royaume et d'en disposer en faveur d'un de ses frères, vraisemblablement de Lucien qui vivait à l'écart, et séparé depuis longtemps de la politique.

Le consentement et même la complicité de l'Espagne était nécessaire à l'exécution de ce projet. Des ouvertures en ce sens furent faites au prince de la Paix, et de ce côté les circonstances servaient on ne peut mieux l'Empereur. La position du favori, en effet, devenait de plus en plus chancelante et incertaine. La vieillesse du roi lui faisait craindre l'avénement du prince des Asturies, qui n'avait jamais caché la haine qu'il lui inspirait; il avait donc besoin d'une nouvelle influence pour y résister. Aussi, non-seulement il accueillit les propositions de l'Empereur, mais il envoya même à Paris un agent qui possédait toute sa confiance, et qui fut chargé de cette délicate négociation après avoir été agréé par la cour d'Espagne et reçu d'elle en quelque sorte pleins pouvoirs. Le naturaliste Yzquierdo s'aboucha tout de suite avec Duroc et Champagny, ministre des relations extérieures.

Pendant que nous étions occupés en Prusse, Manuel Godoï avait eu des velléités d'indépendance, et appelé

la nation espagnole à prendre les armes sans lui dire contre quel ennemi. C'était une imprudence qu'il avait à se faire pardonner, aussi se montra-t-il coulant. Par un traité conclu le 27 octobre 1807 à Fontainebleau, entre la France et l'Espagne, le Portugal était divisé en trois lots : le premier, formé des provinces entre Duero et Minho et la ville d'Oporto, était réservé au jeune roi d'Étrurie, qui cédait son État à la France et prenait le titre de roi de Lusitanie; le deuxième comprenait le royaume des Algarves, et était destiné au prince de la Paix qui en jouirait sous le nom de prince des Algarves ; le troisième, composé des provinces de Beyra, de Tras-os-Montes et de l'Estramadure portugaise, devait à la paix générale, être rendu à la maison de Bragance et servir de rançon à Gibraltar, à la Trinité et autres conquêtes des Anglais. C'est celui que, dans sa pensée, l'Empereur destinait à Lucien, et par la suite on y aurait joint les deux premiers. Les colonies portugaises étaient partagées également entre la France et l'Espagne, et le roi de cette dernière serait reconnu à la paix générale, ou au plus tard dans deux ans, comme empereur des deux Amériques. Un corps français de 28,000 hommes, secondé par un espagnol de même force, devait attaquer le Portugal, et le 20 novembre, une armée de 40,000 hommes rassemblée à Bayonne, se tiendrait prête à entrer en Espagne si les Anglais menaçaient ce royaume et envoyaient des renforts aux Portugais.

Pendant que cette spoliation se tramait à Fontainebleau, Napoléon cherchait un prétexte pour envahir le Portugal. Un mois après la paix de Tilsit, il avait demandé au prince-régent d'adhérer nettement au système continental, c'est-à-dire de fermer ses ports aux An-

glais et à leurs marchandises, de mettre sous séquestre leurs personnes et leurs propriétés, et de réunir ses vaisseaux de guerre aux escadres de France et d'Espagne. La cour de Lisbonne se trouva dans un grand embarras; elle ne pouvait déclarer la guerre à la Grande-Bretagne, qui aurait fait payer cher cette rupture à ses colonies et à elle-même en bloquant ses ports; d'autre part, il lui était impossible de résister à Napoléon à cause du voisinage menaçant de l'Espagne son alliée. Dans cette extrémité elle composa avec l'Angleterre. Celle-ci l'autorisa à accéder ostensiblement aux propositions de l'Empereur, à la condition qu'elle fournirait aux négociants anglais le temps de mettre leurs personnes à l'abri et les plus grandes facilités relativement aux droits de sortie des douanes portugaises, mais elle lui défendit de réunir ses vaisseaux à ceux de la France, et de souffrir la présence des troupes françaises sur son territoire. En conséquence, le prince-régent répondit à l'Empereur qu'il adhérait à son système, mais qu'il n'avait pas besoin de troupes pour tenir la main, vis-à-vis de l'Angleterre, aux conditions du traité. Malheureusement il laissa, dans cet intervalle, sortir des ports de Lisbonne et d'Oporto quatre grands convois chargés de marchandises anglaises. A la nouvelle de cette infraction, l'Empereur enchanté s'écria : « C'en est fait, » la maison de Bragance a cessé de régner! » Junot entra aussitôt en Espagne et marcha sur Lisbonne.

Le prince-régent avait cependant, le 22 octobre, fait publier son décret de clôture des ports aux Anglais. Les termes dans lesquels il était conçu faillirent lui attirer une rupture sérieuse avec la Grande-Bretagne, et il était dans de nouvelles perplexités quand il apprit le

mouvement de Junot. Il déclara alors solennellement que si les Français mettaient le pied en Portugal, il quitterait le pays et irait au Brésil attendre des temps meilleurs. Cette résolution, suggérée du reste par l'Angleterre qui ne se doutait pas du tort que lui ferait dans l'avenir la création d'un puissant empire en Amérique, ne manquait pas de grandeur, et était faite plus que tout le reste pour rendre la guerre nationale et jeter une sorte d'odieux sur notre invasion.

Le traité de Fontainebleau se signait, comme nous l'avons vu, pendant que Junot s'avançait sur Lisbonne. Rien ne pouvait désormais garantir la dynastie de Bragance : la marche de Junot fut si rapide, que le 19 novembre il touchait la frontière portugaise. Les Anglais, en réponse au décret de clôture des ports, les avaient bloqués dans cet intervalle, et s'étaient emparés de l'île de Madère. Le prince-régent s'embarqua le 26 avec toute sa famille et plus de 15,000 de ses sujets. Le 29, dans la nuit, au moment où nos troupes paraissaient aux environs de Lisbonne, l'escadre mit à la voile et traversa la flotte anglaise, se dirigeant vers le Nouveau-Monde, comme ces antiques migrations qui, de la Grèce et de l'Italie, allaient porter aux barbares les bienfaits de la civilisation. Junot entra à Lisbonne sans coup férir, et déclara que le fait seul du départ du prince impliquant son abdication, le Portugal devenait de plein droit propriété française et serait administré au nom de l'Empereur jusqu'à ce qu'il eût reçu un gouvernement définitif et régulier. Les Portugais se soumirent en silence, mais attendirent impatiemment et appelèrent de tous leurs vœux l'occasion de chasser les envahisseurs.

L'Espagne était à cette époque le théâtre d'événe-

ments qui devaient avoir sur le reste de l'Europe une influence majeure. Il arrive un moment dans la vie des peuples où certaines institutions paraissent, même aux yeux des moins prévenus, avoir fait leur temps. Le signe le plus manifeste de leur décrépitude est l'abaissement et la déconsidération où elles paraissent se complaire : arrivées au terme de leur existence, elles semblent vouloir jouir de leur agonie dans une corruption éhontée, et roulent de bassesses en bassesses jusqu'à l'ignominie. La monarchie espagnole donnait au monde ce grave et salutaire enseignement. Tombée au dernier degré du mépris public, il lui était réservé de dévoiler dans sa hideuse nudité la dégénérescence et la dissolution de la race abâtardie des Bourbons. Charles IV plus que jamais entiché de son favori Manuel Godoï, le comblait de distinctions et de priviléges. La reine, dont l'amour pour ce dernier prenait avec l'âge la tournure d'une véritable fascination, était de plus en plus soumise à ses moindres désirs et ne reculait devant rien pour les satisfaire. Le prince des Asturies, éloigné du gouvernement par le favori et relégué dans une obscurité rigoureuse, voyait avec amertume les scandales de la cour rejaillir sur la conduite des affaires politiques ; la noblesse tournait vers lui ses regards mécontents, et faisait reposer sur sa tête les espérances de l'antique honneur castillan. Le traité de Fontainebleau produisit sur le pays la plus fâcheuse impression ; la nation tout entière se trouva humiliée de voir son roi complice de la spoliation d'un peuple voisin et ami, dont le seul tort était de ne pas vouloir sa propre ruine. Mais ce fut bien pis quand, par une déloyale interprétation de l'article VI, 40,000 Français entrèrent en Espagne et s'em-

parèrent par surprise des places de Bilbao, Pampelune et Saint-Sébastien. Un cri d'indignation sortit de toutes les poitrines, et le prince de la Paix devint plus odieux que jamais.

Le favori vit alors clairement l'embarras de sa position et la faute grave qu'il avait commise par ce traité. Pressentant instinctivement l'arrière-pensée de Napoléon, il comprit, à n'en plus douter, que non-seulement il s'était compromis lui-même, mais qu'il avait encore bien plus compromis son maître et sa couronne. Il voulut alors revenir sur ses pas, mais il était trop tard : le peuple le surveillait et mettait obstacle à ses desseins ; il allait se trouver pris dans ses propres filets.

Pendant qu'il intriguait si maladroitement à Paris, il avait fait en Espagne une faute dont la punition fut la ruine de la monarchie. Le prince des Asturies ayant perdu sa femme, Manuel Godoï voulut lui faire épouser la sœur de la sienne. Ferdinand promit d'abord, puis refusa et persista dans sa dernière résolution; enfin pour se délivrer des obsessions du prince de la Paix, il adressa à l'Empereur, le 11 octobre 1807 à l'instigation de ses familiers, une lettre où il lui demandait en mariage, sans en prévenir son père, une des parentes de Joséphine. Manuel Godoï découvrit ce qu'il appela le complot; le prince des Asturies fut arrêté, et on instruisit son procès en lui donnant les proportions d'une véritable conspiration contre Charles IV. Napoléon désapprouva la démarche de l'infant, mais se trouva dès lors mêlé aux affaires de famille de la cour d'Espagne, position avantageuse qu'il ne devait pas tarder à exploiter jusque dans ses extrêmes conséquences. Le roi pardonna cependant à son fils, et cette affaire fut con-

sidérée comme une étourderie de jeune homme. C'est à ce moment que le prince de la Paix essaya, par un coup hardi et inattendu, de sortir de l'impasse où il avait entraîné l'Espagne. Le départ de la cour de Lisbonne lui suggéra l'idée de se soustraire avec le roi et sa famille au sort qu'il redoutait de l'Empereur; on forma le projet de se retirer en Amérique. Les apprêts du départ ne purent se faire assez secrètement, et le peuple, résolu à conserver son souverain, entoura la résidence d'Aranjuez dans la nuit du 17 au 18 mars 1808. Le 18, le peuple de Madrid se révolte et pille la maison du prince de la Paix et de ses créatures; la vie de Godoï est menacée, les gardes du corps le défendent mollement et il est forcé de se réfugier dans un grenier. Le 19, l'émeute continue plus formidable, les troupes refusent de la disperser et le prince de la Paix parvient à grand'peine à se sauver; il donne sa démission de tous ses grades et emplois; le roi dément le bruit du voyage d'Andalousie et l'intention de gagner l'Amérique : le peuple, excité par les grands déguisés en muletiers et en porteurs d'eau, persiste à réclamer la tête du favori. Le prince des Asturies, sur la demande du roi, parle enfin à la multitude, se rend garant des promesses de son père, et la disperse, docile à la voix de celui qu'elle regarde déjà comme son souverain.

Ferdinand fut bientôt roi en effet. Charles IV, vivement peiné de la défection de ses propres gardes et de l'irritation du peuple, abdiqua le même jour à 4 heures du soir en faveur de son fils. Cette mesure détruisait l'échafaudage si habilement construit par l'Empereur et remettait tout en question au moment même où il semblait maître de la situation. Aussi le parti français com-

mença-t-il à intriguer vivement autour du vieux roi pour le faire revenir sur cet acte, qu'on lui représenta comme prématuré et contraire à la constitution espagnole. En effet, son abdication était-elle bien spontanée, et ne paraissait-elle pas avoir été faite sous la pression de la révolte? les cortès avaient-elles été consultées comme dans toutes les abdications précédentes, notamment dans celle de Charles-Quint? Murat, qui s'était avancé en Espagne avec une grande partie de son armée et qui se trouvait à quelques journées de Madrid, n'épargna rien pour circonvenir le roi et fut puissamment secondé par la reine et sa fille, la princesse d'Étrurie.

Le 23 mars, Charles IV révoqua son abdication et écrivit à Napoléon, en se plaignant avec amertume de son fils, et le priant de se constituer juge de leurs différends. Comme on le pense, l'Empereur accepta cet arbitrage avec empressement, car c'était l'arrêt de mort de la monarchie espagnole. Le nouveau roi, Ferdinand VII, refusa de rendre la couronne et fut appuyé par son oncle, ses deux jeunes frères, et la plus grande partie de la noblesse et des corps constitués. Il accepta du reste l'arbitrage de Napoléon, qu'il ne pouvait refuser, puisqu'il se trouvait comme prisonnier dans son royaume depuis l'arrivée des Français. Murat, pendant ce temps-là, avait fait entrer ses troupes à Madrid et occupé cette capitale.

Tout souriait donc à l'Empereur; il ne lui restait plus qu'à détrôner la dynastie des Bourbons, et à la remplacer par une autre de son choix. Pour tout achever plus sûrement, il détermina les deux parties à se rendre à Bayonne afin d'y écouter sa sentence.

Rien ne put empêcher ce fatal voyage : ni les prières

de la noblesse, ni les supplications du peuple qui alla jusqu'à couper les traits des mules à Vittoria, ni la mauvaise foi évidente de Napoléon qui après avoir promis de venir à Burgos ne voulait pas quitter Bayonne, n'ouvrirent les yeux à cette malheureuse famille. Elle arriva en France au commencement de mai 1808, accompagnée du prince de la Paix, qu'un ordre de Murat avait fait sortir de la forteresse de Villa-Viciosa, où il attendait son jugement.

Mettant en jeu avec son habileté ordinaire les inimitiés passionnées qui divisaient la reine, son fils et le prince des Asturies, l'Empereur fut bientôt maître de la situation. Le vieux roi, poussé par le favori dont l'unique pensée était de se venger de l'infant, se désista de sa couronne en faveur de Napoléon, auquel il céda tous ses droits au trône d'Espagne. Il fallait alors établir que l'abdication de Charles IV, au mois de mars, était nulle et non avenue, et décider Ferdinand (que son père n'avait pas le droit de déshériter) à renoncer à ses droits : or c'était le point difficile de la transaction.

Le jeune roi résista d'abord obstinément et fut sourd aux menaces comme aux promesses ; le royaume d'Étrurie le tentait peu, et il remit sa cause entre les mains des cortès convoquées librement et en un lieu sûr. Sa mère, pour vaincre cette résistance, s'emporta dans des scènes dont le scandale rappelait celles du Bas-Empire et excita l'indignation même de Napoléon.

Cependant le peuple espagnol, oubliant les dissentiments qui divisaient si profondément la famille royale, ne voyait que ses souverains prisonniers et leur trône enlevé par la violence. Le 2 mai, il éclata à Madrid une insurrection formidable qui fut promptement réprimée

par Murat, mais dans laquelle 500 Espagnols et autant de Français perdirent la vie. A la nouvelle de cette émeute, que des récits contradictoires et exagérés portaient à des proportions colossales, la colère de l'Empereur fit irruption. Il convoqua aussitôt devant lui toute la famille royale, et rendit Ferdinand VII responsable, sur sa tête, du sang versé, lui faisant entendre d'une manière assez claire qu'il serait dangereux pour lui de refuser plus longtemps sa propre renonciation. La reine recommença ses violences et s'oublia jusqu'à dire à son fils, en présence de son mari, qu'il ne pouvait se refuser à abdiquer, car il n'avait aucun droit à la couronne, n'étant pas le fils de Charles IV. Le jeune roi, abandonné de ses conseillers qui faisaient toute sa force, faiblit, et le 10 mai renonça solennellement pour lui et ses descendants aux couronnes d'Espagne et des Indes en faveur de Napoléon. Joseph, proclamé roi d'Espagne, quitta Naples et vint à Bayonne recevoir les serments de fidélité des députations envoyées à cet effet par les diverses provinces. Le 21 juillet il entrait à Madrid accompagné des hommes qui avaient servi Ferdinand VII et qui composaient en grande partie son ministère.

La nation espagnole se soumit en silence, mais sa sombre attitude témoigna aux yeux des moins clairvoyants qu'elle subissait, sans l'accepter, la loi du plus fort, et que son patriotisme n'attendait que le moment favorable pour tirer vengeance du guet-apens de Bayonne. Une insurrection était inévitable, car le peuple, n'eût-il pas conservé dans le cœur l'amour de ses anciens rois, ne pouvait être longtemps maintenu par la terreur. Nos troupes avaient produit sur son esprit une

impression peu favorable. En effet, les soldats de l'armée d'invasion étaient en grande partie ceux des 5e bataillons créés par le décret du 18 février 1808, ayant à peine quelques mois de service, et vêtus d'une manière qui les avantageait peu. Les faiseurs du ministère de la guerre, dans des vues d'économie mal entendues, avaient eu la malencontreuse idée de substituer à l'uniforme de 1793 des habits-vestes en drap bleu avec des collets, revers, parements et doublures de couleur tranchante. Cet uniforme, qui n'aurait dû être porté que par des hommes faits et de haute taille, avait le grave inconvénient de forcer les soldats à des soins qu'on ne pouvait exiger de recrues en campagne. Aussi la vue de nos bataillons avait-elle inspiré une sorte de dédain aux Espagnols; ils ne pouvaient croire que ce fût là un échantillon de ces héroïques bandes qui avaient soumis l'Europe.

L'Angleterre déploya alors la plus grande activité afin de profiter des avantages que lui offraient à ce moment le Portugal et l'Espagne. Ces avantages étaient grands : une Vendée espagnole se formait, disposée à combattre avec l'énergie du désespoir les plus redoutables ennemis de la Grande-Bretagne, et l'incendie qui menaçait d'embraser la Péninsule tout entière permettrait à ses manufactures d'approvisionner seules pendant longtemps cette contrée et l'Amérique espagnole. Elle seconda donc la contrebande sur toute la ligne des côtes et promit à l'insurrection des secours de toute espèce.

Les provinces levèrent bientôt l'étendard de la révolte et instituèrent des gouvernements particuliers ou juntes, qui se rallièrent à la junte centrale de Séville. Ce soulèvement fut général et spontané, ce qui

ne permit pas au petit nombre des troupes d'occupation de le réprimer avant qu'il eût atteint son développement. L'insurrection de l'Andalousie surtout fut terrible. Dupont, qui était dans cette province depuis le 7 juin, n'avait pour la maintenir que 8,000 hommes avec lesquels il avait fallu à la fois occuper Séville et protéger notre flotte à Cadix. Entouré près de Baylen, le 19 juillet, par l'armée de Castagnos, beaucoup plus considérable que la sienne, il fut forcé, après un combat acharné, de mettre bas les armes. Cet échec nous fut fatal : il releva tellement les espérances des Espagnols que tous prirent les armes et jurèrent l'extermination complète des Français. Joseph fut même obligé de quitter Madrid le 31 juillet, et se retira à Vittoria. Sur ces entrefaites, une armée anglaise de 10,000 hommes était débarquée à la Corogne, sous les ordres de sir Arthur Wellesley. Elle avait vu ses services refusés par les juntes de Galice, des Asturies et d'Oporto ; le général Spencer, qui se trouvait devant Cadix avec 6,000 hommes, ne fut pas mieux accueilli par celle de Séville, car les Espagnols repoussaient l'alliance active de la Grande-Bretagne et s'inquiétaient de son immixtion dans leurs démêlés. Les Anglais étaient très-impopulaires dans la Péninsule, et il fallut, par la suite, la force impérieuse des circonstances pour faire accepter leurs services. Le général Wellesley résolut alors de frapper en Portugal un coup décisif, et après avoir débarqué dans la baie de Mondego, le 10 août, il marcha sur Lisbonne. Junot se porta à sa rencontre avec un faible corps, et l'attaqua le 21 à Vimeiro. Son mouvement fut manqué, et le résultat équivalut à la perte d'une bataille. Entouré par les forces anglaises, et sentant le

peuple entier prêt à se soulever, il crut prudent de capituler pour éviter un désastre complet, et signa à Cintra, le 30, une capitulation qui permettait à nos troupes de rentrer en France avec armes et bagages.

L'évacuation du Portugal et de l'Espagne fut presque simultanée; toutefois notre retraite dans ce dernier pays s'effectua méthodiquement. Nos différents corps se replièrent en bon ordre devant l'insurrection, et remportèrent même plusieurs avantages. Ainsi, le maréchal Bessières, qui commandait en Galice, battit avec 12,000 hommes, à Medina del Riosecco, le général Cuesta, qui en avait 40,000. Il n'en fallut pas moins lever les siéges de Valence et de Saragosse, et vers la fin d'août, l'armée se concentra derrière l'Ebre, en avant de Vittoria. La résistance alors s'organisa régulièrement dans toute l'Espagne, et les Anglais lui fournirent, avec des bénéfices énormes, des armes, des munitions et des produits manufacturés de toute sorte : dans les derniers mois de 1808, le royaume fut approvisionné d'objets de première nécessité pour trois ans.

Ces échecs, loin d'éclairer l'Empereur sur la faute qu'il avait commise, semblèrent l'encourager dans une persistance qui devait plus tard lui coûter cher, et il résolut d'employer tous ses moyens pour soumettre l'Espagne. Il lui fallait pour cela être tout à fait tranquille du côté du Nord de l'Europe. Aussi, dans l'entrevue qu'il eut à Erfurth avec Alexandre, n'épargna-t-il, comme nous le verrons prochainement, aucune des séductions et des cajoleries où il excellait pour s'assurer son alliance et sa coopération dans le blocus continental. Il y réussit pleinement, et put alors être tout entier à la Péninsule.

Nos troupes quittèrent la Pologne et l'Allemagne, et arrivèrent sur les frontières d'Espagne dans les derniers jours d'octobre; Napoléon voulut diriger en personne les opérations, et passa la frontière le 1er novembre. Les forces françaises étaient considérables; elles s'élevaient à plus de 300,000 hommes, dont près de 50,000 de cavalerie, et tout faisait cette fois présager le succès. Le général Blake, commandant l'armée de Biscaye, battu dans huit engagements et ses troupes dispersées dans les montagnes de la Galice après la bataille d'Espinosa; l'armée d'Estramadure, sous le comte de Belvedere, dispersée à Burgos; Castagnos défait à Calahora, à Tudela de Navarre et à Guadalaxara; tels furent les débuts de cette brillante campagne. Les Espagnols cependant ne se laissèrent point abattre par cette série d'échecs, et leur énergie s'éleva à la hauteur des circonstances. Saragosse ne fut pris qu'après une défense opiniâtre, et les guerillas s'organisèrent partout, ardentes à surprendre et à massacrer nos corps isolés. Mais la quatrième armée espagnole, qui gardait au nord le plateau de la Nouvelle-Castille, ayant été battue comme les autres à Somo-Sierra, l'armée française parut le 2 décembre sur les hauteurs de Madrid, et l'occupa, le 5, en vertu d'une capitulation.

Pendant ce temps-là, une armée anglaise de 40,000 hommes, en trois corps, sous les ordres du général Moore, qui venait de Suède, marchait au secours des Espagnols. Ces auxiliaires, accueillis partout avec défiance, arrivèrent trop tard; le général anglais, pour ne pas être coupé et voir sa retraite interceptée, s'arrêta à Valladolid, et aussitôt après la capitulation de Madrid, commença, le 6, à se replier sur la Corogne.

Il n'avait pas un instant à perdre pour échapper à un désastre complet; l'armée anglaise devait parcourir 40 myriamètres dans les montagnes de la Galice, à travers les neiges et les boues. Soult et Ney, avec 25,000 hommes, la poursuivirent vivement et lui firent éprouver des pertes considérables. Le général Moore atteignit haletant la Corogne, le 14 janvier 1809, et prit position en avant de la ville pour faciliter son embarquement. Le 16, le maréchal Soult l'attaqua à 3 heures du soir. Quoique indécise, puisque le général Hope put s'embarquer dans la nuit, l'affaire fut meurtrière pour les Anglais : le général Moore fut tué, et sir David Baird mis hors de combat; 18,000 hommes seulement furent ramenés en Angleterre.

Ce nouvel échec mit un terme à la résistance générale des Espagnols. On n'eut plus dès lors à réprimer que des soulèvements partiels, nombreux à la vérité, mais bien plus faciles à apaiser. Le roi Joseph put rester à Madrid, et réorganisa toutes les branches du gouvernement. L'Empereur n'aurait pas été moins nécessaire dans cette œuvre importante que dans celle qu'il venait d'accomplir en replaçant son frère sur le trône; mais à la fin de décembre il avait quitté l'Espagne, rappelé à Paris par l'attitude menaçante de l'Autriche, qui, voulant profiter de l'éloignement de nos troupes et de la nécessité de leur présence dans le midi de l'Europe, achevait les apprêts d'une nouvelle lutte, et espérait cette fois nous prendre au dépourvu.

Pour ne pas distraire l'attention du lecteur, nous n'avons pas voulu interrompre le cours des événements un peu compliqués de la Péninsule; mais il nous faut maintenant, pour bien comprendre la position où se trouvait

Napoléon au commencement de 1809, et expliquer l'agression de l'Autriche, revenir en arrière, et jeter un coup d'œil sur l'ensemble des faits survenus en Europe pendant environ deux années. L'Angleterre, mécontente au plus haut point de la paix de Tilsit, avait amèrement reproché à la Russie sa défection. Celle-ci lui renvoyant ce reproche avec aigreur, lui avait rappelé que les troupes anglaises qui devaient, conjointement avec les Suédois, opérer une diversion dans le nord de l'Allemagne, étaient restées inactives, et en outre, que depuis la bataille d'Austerlitz, elle n'avait payé aucun des subsides promis. D'autre part le refus du gouvernement anglais de consentir à un emprunt de 150 millions de francs que l'empereur Alexandre demandait à contracter à Londres, était une circonstance peu faite pour entretenir des relations amicales entre les deux puissances. Au ton du czar, le cabinet de Saint-James vit que c'en était fait de l'alliance russe, et résolut de se venger de cet échec sur un tiers, le roi de Danemark, qui lui était attaché par les liens du sang, par ceux des intérêts communs et le protectorat russe de la mer Baltique. Le 2 août 1807, une flotte de 54 voiles de guerre se dirigeait vers le Sund et le grand et le petit Belt pour envahir le Danemark.

La politique anglaise montra dans cette circonstance une odieuse duplicité. Le prince de Danemark, comptant sur les assurances amicales du ministre plénipotentiaire anglais à Copenhague, venait de se rendre à l'armée qu'il avait réunie à Kiel pour faire respecter sa neutralité par la France, quand il reçut un autre plénipotentiaire lui portant, au nom de la Grande-Bretagne, les propositions les plus inattendues. Le ministère

anglais, se fondant sur l'intention qu'avait l'Empereur de forcer le Danemark à prendre part au blocus continental, exigeait que ce royaume conclût avec l'Angleterre une étroite alliance, et consentît à ce que sa flotte fût emmenée dans les ports anglais pour la soustraire à nos entreprises, s'engageant à la rendre lorsque la paix serait conclue. Le prince royal refusa ces singulières demandes, et fit aussitôt ses préparatifs de défense; malheureusement le temps lui manquait et ils furent encore plus incomplets qu'en 1802.

Le 16 août, 15,000 hommes, sous les ordres du général sir Arthur Wellesley, qui venait de faire dans l'Inde plusieurs campagnes heureuses, débarquèrent à Elseneur, pendant qu'un autre corps de troupes, destiné à attaquer la Poméranie sous les ordres du roi de Suède, prit terre à ioge. Le général anglais trai a Copenhague comme s'il eût encore été au service de la Compagnie des Indes, et établit ses batteries le 31 dans les faubourgs de cette ville. Le bombardement commença le 2 septembre, et dura trois jours. Il fit des ravages effrayants : la moitié de la ville fut endommagée; 400 maisons furent brûlées, et 2,000 habitants tués. Le 6 au matin, le général Peyman signa une capitulation qui livrait pour six semaines la citadelle, les ouvrages extérieurs, les portes de Copenhague, et pour toujours l'arsenal et la flotte. Le prince royal ne voulut ni la ratifier ni écouter aucune des propositions que lui firent les Anglais. La flotte danoise, composée de 16 vaisseaux de ligne, 15 frégates, 6 bricks et 25 chaloupes canonnières, indépendamment des bâtiments en construction, fut conduite en Angleterre, chargée, ainsi que deux vaisseaux anglais de 74 et 95 transports, de

bois de mâture, de chanvre et autres munitions de l'arsenal maritime.

L'Europe entière poussa un cri d'indignation, et considéra cette expédition comme un véritable acte de piraterie. Le temps lui-même, ce grand oublieur, n'a pu encore affaiblir cette impression. La Russie, quoique blessée dans tous ses intérêts et dans son honneur, ne se laissa pas emporter à de justes représailles. Elle essaya d'abord d'obtenir, par les voies diplomatiques, quelques réparations pour le Danemark. Mais ses tentatives conciliantes furent si mal accueillies, et le manifeste par lequel y répondit l'Angleterre avait un tel ton d'aigreur et même d'inconvenance, que la guerre ne put se différer plus longtemps. Le cabinet de Pétersbourg, usant de la même tactique que la Grande-Bretagne, fit payer à la Suède les désastres du Danemark. Dans les premiers jours de mars, l'armée russe, sous le comte de Buxhowden, entra en Finlande, et son premier succès, après s'être emparée de la forteresse de Svéaborg, fut de forcer le général suédois Klinspoor à conclure un armistice.

Le cabinet de Saint-James, cependant, n'avait pas laissé son allié sans secours. A la fin de mai, une escadre anglaise avait porté en Suède 14,000 hommes, sous les ordres du général Moore. Mais ils ne purent débarquer, par suite de différends survenus entre le roi et le général anglais relativement aux dispositions stratégiques. Ce dernier fut même arrêté, parce qu'il refusait d'adopter le plan de campagne de Gustave IV, et ne rejoignit sa flotte qu'avec les plus grandes peines, laissant la Suède livrée à ses propres forces. Ces troupes servirent à former l'armée qu'on envoya en Espagne, et que

nous avons vue contrainte de se retirer si précipitamment. L'Angleterre pardonna au roi de Suède la boutade qu'il avait du reste payée assez cher, et lui envoya deux vaisseaux de ligne pour insulter les côtes de la Russie.

Les vaisseaux suédois sortirent en assez mauvais état du port de Calscrone, au commencement d'août, et, secondés par l'amiral Hood, marchèrent à la rencontre de l'escadre russe. Le combat fut sans résultat, et la tentative n'aboutit à rien de sérieux. Le roi de Suède échoua également en Norwége, où il dirigea en personne une expédition, et, le 8 novembre 1809, un second armistice, signé par le général Klinspoor, stipula l'occupation de la Finlande par les Russes, cession qui ne devint définitive pourtant que par le traité du 17 septembre 1809, en vertu duquel les îles de la mer d'Aland suivirent le sort de la Finlande, et le cours de la rivière de Tornéo en Laponie fixa les limites des deux États.

Pendant ces derniers événements, c'est-à-dire au mois d'octobre 1808, eut lieu la célèbre entrevue d'Erfurth entre Napoléon et l'empereur Alexandre. Le premier avait besoin de toute sa liberté d'action pour réduire l'Espagne, qui, comme nous l'avons vu, venait de repousser nos troupes. Le second, sentant tout le prix de son alliance, voulait en tirer un parti avantageux, et s'assurer au nord une sorte d'équivalent des possessions que son allié prenait dans le midi de l'Europe. Une convention fut signée, le 12 octobre, entre les ministres Champagny et Romanzoff, pour les deux empereurs. Tenue longtemps secrète, et même niée ou présentée comme conjecturale par la plupart des histo-

riens, le temps l'a enfin dépouillée de ce demi-jour douteux, et nous la connaissons aujourd'hui dans toute sa teneur.

La paix devait être proposée à l'Angleterre par les deux alliés, et sa base serait l'*uti possidetis*. En conséquence, ils se reconnaissaient mutuellement la possession de la Finlande et de l'Espagne. La Moldavie et la Valachie étaient abandonnées par Napoléon à Alexandre, qui en retour s'engageait, dans le cas d'une agression de la part de l'Autriche, à soutenir la France d'une manière active. Napoléon ne devait pas faire la guerre à la Porte, mais seulement à l'Autriche, si elle s'opposait à la nouvelle délimitation de l'empire russe. Au milieu de toutes leurs démonstrations, les deux nouveaux amis se méfiaient l'un de l'autre comme deux associés qui combinent une entreprise équivoque; aussi, stipulèrent-ils que l'intégrité des autres parties de l'empire ottoman étant garantie, ils ne souffriraient aucune entreprise étrangère contre lui. Le Danemark avait droit à quelques dédommagements, à cause des pertes énormes résultant de sa neutralité, et de sa courageuse et persévérante opposition aux prétentions maritimes de l'Angleterre : les deux empereurs s'engagèrent à lui procurer un avantage, et à reconnaître les acquisitions qu'il pourrait faire pendant la guerre, clause doublement illusoire qui ne fut d'aucune utilité à ce noble et malheureux pays.

L'article qui dépouille la Porte a été justement blâmé par tout le monde. Le brusque changement de Napoléon n'était en effet motivé par aucune raison solide; et si nous jetons un coup d'œil général sur les relations de la France et de la Turquie depuis deux ans, nous

verrons que les deux gouvernements n'avaient jamais vécu en meilleure intelligence.

L'occupation des bouches du Cattaro par les Russes et leur établissement dans l'Albanie vénitienne, après la campagne d'Austerlitz, avaient contrarié au plus haut point les vues de l'Empereur, tant sur l'Orient que sur la mer Adriatique; aussi fit-il tout pour les obtenir. L'État de Raguse étant tributaire et sous la protection de la Porte, l'Angleterre et la Russie représentèrent, à Constantinople, l'expédition de Marmont comme un acte d'hostilité, et s'efforcèrent, en amenant une rupture, de nous créer un nouvel ennemi. L'Empereur neutralisa d'abord cette tentative par le langage amical qu'il tint à l'envoyé du Grand Seigneur, et comme il avait besoin de l'alliance ou tout au moins de la neutralité du sultan, il nomma ambassadeur à Constantinople le général Sébastiani pour contre-balancer, près du divan, le crédit que commençaient à prendre l'Angleterre et la Russie. Notre envoyé arriva à son poste dans les premiers jours de juillet 1806. C'était l'époque où, comme nous l'avons vu, le comte d'Oubril concluait à Paris le traité de paix séparée qui fut si vite désavoué par la cour de Pétersbourg. Le général Sébastiani fit valoir avec habileté que ce désaveu provenait simplement des stipulations de la France en faveur de la Turquie, et fut tout de suite bien vu du sultan. Il ne tarda pas à présenter une note, qu'on pourrait appeler comminatoire, qui demandait à la Porte une alliance offensive et défensive uniquement avec notre gouvernement à l'exclusion de tout autre, et en même temps la déposition des hospodars de Moldavie et de Valachie entièrement dévoués au czar. Le divan accueillit favorable-

ment toutes ces réclamations, et, contrairement au traité d'Yassi, destitua les gouverneurs de ces provinces.

L'ambassadeur de Russie, appuyé par celui d'Angleterre, réclama énergiquement, et menaça de quitter Constantinople si la Porte ne revenait sur cette dernière mesure. Les ministres turcs effrayés, et fidèles à leur système de bascule, cédèrent, et rétablirent les hospodars.

Vers la fin de novembre, l'Empereur était triomphant en Prusse, et venait à la bataille d'Iéna de porter le dernier coup à cette puissance. Le général Sébastiani pouvait donc, plus que jamais, parler haut et ferme, lorsque tout à coup on apprit à Constantinople l'invasion de la Moldavie par les Russes, à propos de la destitution des hospodars. Ce mensonger prétexte d'un grief déjà redressé fit éclater la fureur du peuple ; il cria à la mauvaise foi des infidèles, et la guerre fut déclarée à la Russie. Pendant ce temps-là, une escadre anglaise avait jeté l'ancre à Ténédos, et deux vaisseaux de guerre vinrent mouiller devant Constantinople. Le 15 janvier 1807, l'ambassadeur d'Angleterre présentait au divan un ultimatum par lequel il déclarait la guerre, si la Porte ne renouait pas avec la Grande-Bretagne son ancienne alliance offensive et défensive. Il exigeait, comme gage, l'expulsion du général Sébastiani, la remise des forts des Dardanelles et de la flotte turque, et la cession des provinces danubiennes à la Russie. Le divan refusa, mais traîna les négociations en longueur pour avoir le temps de fortifier Constantinople. Les préparatifs de défense, dirigés par les officiers français attachés à l'ambassade, furent promptement terminés, et quand le 21 février l'amiral Dukworth força le

détroit et vint mouiller aux îles des Princes, à 12 kilomètres du port, tout était disposé pour le bien recevoir. Mais, ayant échoué dans l'attaque du couvent de Proti et intimidé par le formidable appareil de défense de la côte, il crut prudent de rétrograder, et le 2 mars au matin commença son mouvement de retraite. Il ne sortit pas des Dardanelles avec autant de facilité qu'il y était entré, et éprouva au passage de nombreuses avaries. Il laissa l'amiral russe Siniawin bloquer le canal avec 10 vaisseaux de ligne, et alla convoyer l'expédition que l'Angleterre dirigeait contre Alexandrie. Cette nouvelle tentative ne fut pas plus heureuse que celle de l'amiral Dukwoorth, et Méhémet-Ali força les Anglais à se rembarquer après leur avoir tué les deux tiers de leur monde.

La flotte russe, cependant, s'était emparée de Lemnos et de Ténédos, et menaçait, en coupant les communications avec l'Égypte, d'affamer Constantinople. Dans le but de débloquer le canal, l'amiral turc Séid-Ali l'attaqua le 1er juillet 1807. Son courage et son obstination compensèrent le manque d'habileté de ses capitaines et, quoiqu'il eût perdu 2 vaisseaux, il maltraita tellement la flotte russe, qu'il la força de quitter le détroit pour aller aux îles Ioniennes réparer ses avaries.

C'est à ce moment que Sélim fut renversé du trône par les janissaires qu'il avait voulu discipliner. Les ulémas, profitant de l'éloignement de Mustapha Barayctar, dévoué à l'Empereur et qui se trouvait alors sur le Danube avec l'armée destinée à repousser les Russes, excitèrent une sédition qui précipita le sultan du trône et y fit monter son cousin Mustapha. Le général Guilleminot apporta sur ces entrefaites au général Sébastiani

la nouvelle de la paix de Tilsit et du changement de politique de l'Empereur, qui lui recommandait instamment de ne pas perdre de vue son intention de ménager la Russie dans les choses et dans les formes, et d'agir lui-même en conséquence. Le divan regarda la pâle médiation de la France à Tilsit comme un entier abandon, et la situation de notre ambassadeur commençait à devenir embarrassante quand une nouvelle révolution vint encore changer le chef de l'État. Mustapha Barayctar quitta brusquement sa position sur le Danube, et marcha sur Constantinople à la tête de 15,000 hommes dans l'intention de remettre Sélim sur le trône. Il attaqua le sérail et allait le délivrer, quand on étrangla ce malheureux prince, dont on jeta le cadavre à ses pieds. Le second frère de Sélim, Mahmoud, fut proclamé empereur, et l'indolent Mustapha replongé dans la captivité où s'était, jusqu'à son élévation, écoulée sa vie. Ainsi, c'est lorsque l'empire turc était travaillé par toutes ces dissensions et affaibli par la guerre civile, que Napoléon livrait au czar sa frontière du nord-ouest sans doute pour récompenser la Porte de la vigueur avec laquelle elle avait répondu aux prétentions de l'Angleterre et de la Russie, et soutenu la politique de la France.

La convention d'Erfurth ne fut pas tellement tenue secrète, qu'il n'en transpirât rien. L'alliance intime des deux empereurs aurait d'ailleurs suffi pour alarmer les autres puissances. L'Autriche particulièrement la voyait d'un mauvais œil, car elle se sentait instinctivement menacée. L'empereur François avait tenté de se faire représenter à Erfurth en envoyant le baron de Vincent renouveler à Napoléon l'assurance de ses bons sentiments. Celui-ci répondit, quand les conférences furent

terminées, par une lettre assez hautaine qui lui rappelait ses anciennes défaites et l'assurait positivement qu'il considérerait tout nouvel armement de l'Autriche comme dirigé contre la France. L'Autriche dissimula et supporta silencieusement cette humiliation ; elle laissa l'Empereur porter ses troupes en Espagne, résolue à ne lever le masque que quand il serait bien engagé dans la Péninsule, espérant alors pouvoir prévenir et frapper celui qui avait toujours frappé et prévenu les autres.

La physionomie politique de l'Europe lui paraissait alors on ne peut plus favorable au succès de son attaque. Conformément à la convention d'Erfurth, Napoléon et Alexandre avaient fait à l'Angleterre des ouvertures de paix et les deux empereurs avaient eux-mêmes écrit au roi Georges pour l'engager à terminer la guerre. Le cabinet de Saint-James accueillit mal ces tentatives de rapprochement, et le ministre Canning y répondit en demandant que les juntes insurrectionnelles d'Espagne fussent représentées aux conférences. C'était refuser nettement toute négociation ; et la Grande-Bretagne n'avait pas tardé à laisser voir d'une façon plus claire encore sa répugnance pour la paix, en publiant un manifeste qui appelait à une résistance vigoureuse les nations désireuses de conserver leur indépendance. Elle venait de nous évincer en Orient par la paix qu'elle avait conclue avec la Porte, et comme d'habitude promettait largement des hommes et de l'argent à tout ennemi de Napoléon. L'empereur Alexandre n'était pas secondé par ses sujets dans son alliance avec la France ; l'aristocratie russe faisait une opposition qui se traduisait en propos inconvenants et même en menaces personnelles qui reportaient involontairement la pensée au sort de

Paul Ier. La cour de Vienne espérait, en conséquence, une forte diversion de ce côté. La Prusse était bien disposée quoique impuissante, mais on pensait qu'une victoire la déciderait à tenter un suprême effort. Si on ne croyait pas à la fidélité de tous les princes de la confédération du Rhin, on espérait du reste les intimider par la promptitude du succès.

L'Autriche, cependant, se faisait illusion sur presque tous ces points. Les instances près d'Alexandre furent vaines; il répondit que la cour de Vienne avait tort de commencer les hostilités; que si elle désarmait, elle trouverait en lui un appui en cas de nouvelles exigences de Napoléon; mais que si elle continuait ses armements, il ferait cause commune avec la France. Le roi de Prusse, dans cet intervalle, avait fait un voyage à Saint-Pétersbourg et, convaincu par ses propres yeux des dispositions d'Alexandre, s'était décidé à garder une neutralité absolue. A ce moment même la France se voyait débarrassée d'un de ses plus constants ennemis et du plus ferme adhérent de la coalition : le roi de Suède, Gustave IV, avait lassé la patience de ses sujets par ses incessantes demandes d'argent, et le dévouement de ses généraux par ses violences. Le 13 mars une conspiration militaire éclata; le roi fut emprisonné au château de Drottingholm, et le duc de Sudermanie, son oncle, nommé régent jusqu'à ce que les États, convoqués pour le 6 mai, eussent réglé la forme du nouveau gouvernement. Gustave IV abdiqua le 30 mars, et les États nommèrent à sa place le duc de Sudermanie. Le premier acte du nouveau roi fut d'ouvrir des négociations pour faire la paix avec la France et la Russie, abandonnant ainsi tout à fait la coalition. L'Autriche

restée donc seule pour soutenir la lutte, s'écartait de sa prudence habituelle, en commençant la guerre, et sacrifiait aux éventualités d'un avenir plus qu'incertain le seul moment de paix qu'elle avait goûté depuis longtemps.

Napoléon, à la première nouvelle des armements de l'empereur François, quitta l'Espagne, arriva à Paris dans les premiers jours de janvier 1809, et commença à faire activement ses préparatifs.

CHAPITRE II.

Préparatifs de l'Autriche. — Le prince Charles réorganise l'armée et modifie ses règlements de manœuvres. — Création de la landwehr. — Composition de l'armée autrichienne. — Efforts de la cour de Vienne pour exciter contre nous l'esprit national. — Entourage du prince Charles. — Premier plan qu'il adopte. — Projet auquel il s'arrête définitivement. — Dispositions de Napoléon, ses ressources, son plan de campagne. — Soins particuliers qu'il apporte à l'approvisionnement et à l'outillage de l'armée. — Création d'une armée d'observation. — Le commandement en est donné à Massena. — Le prince de Neufchâtel est nommé major général. — Composition de l'armée d'observation. Massena arrive à Strasbourg. — Son passage à Carlsruhe et à Stuttgard. — Son arrivée à Ulm. — Ses difficultés au sujet des cantonnements. — Correspondance avec le major général. — Arrivée des troupes sur la ligne. — Contrariétés relatives aux munitions. — Renseignements sur les mouvements de l'ennemi. — Avis donné par Scherlock. — Préparatifs de Massena. — Communication au duc d'Auerstaedt. — Premiers mouvements des Autrichiens. — Position du corps d'observation. — Derniers efforts de la cour de Vienne pour surexciter les populations contre nous.

Les préparatifs de l'Autriche, cette fois, étaient mieux entendus et plus complets, quoiqu'ils laissassent encore beaucoup à désirer. Après la campagne d'Austerlitz, comprenant la nécessité impérieuse de réorganiser son armée sur des bases plus larges et mieux appropriées à l'esprit de l'époque, elle avait chargé de ce travail l'homme, qui par son expérience, ses études et sa réputation, inspirait le plus de confiance. Le prince Charles était ministre de la guerre, et depuis 1806 n'avait cessé de s'occuper de cette œuvre importante. Il modifia et agrandit les cadres des différentes armes. En 1806, sur les trois bataillons qui formaient un régi-

ment d'infanterie, 2 avaient 6 compagnies, et 1, 4. Chaque compagnie comptait 186 hommes, et celle de grenadiers 140. D'après la nouvelle organisation, tous les bataillons eurent 6 compagnies à 180 hommes; excepté les compagnies hongroises, qui furent portées à 200. Les bataillons allemands présentèrent 1,080 hommes, les hongrois 1,200. Les régiments des premiers s'élevèrent par conséquent à 3,480 hommes, et ceux des seconds à 3,840. Chaque régiment eut en outre 252 sous-officiers. Les régiments frontières comptèrent 2 bataillons de campagne, formant ensemble 12 compagnies de 200 hommes chacune; sauf toutefois les régiments transylvaniens, où ils n'en eurent que 180.

En 1808, on créa 9 bataillons de chasseurs de 6 compagnies de 120 hommes. Les régiments de cavalerie de ligne eurent 3 divisions ou 6 escadrons, de 133 hommes, officiers et sous-officiers compris, en tout 798 hommes. Ceux de cavalerie légère eurent 4 divisions ou 8 escadrons de 149 chevaux, et par régiment 1,192 hommes.

Quelques régiments de hussards reçurent une cinquième division, formée aux frais des magnats hongrois; mais ces divisions n'étant pas complétement organisées quand la campagne s'ouvrit, elles ne servirent qu'à compléter les 4 autres de ces régiments. En 1808, on transforma les fusiliers de tous les régiments d'artillerie en un bataillon de canonniers, ce qui forma un 4e bataillon d'artillerie. On donna une batterie légère de 8 canons de 3 ou de 6 à chaque brigade composée de 2 régiments, ou de 4 ou 6 bataillons de grenadiers. On affecta en outre à chaque division composée de 2 brigades une batterie de 6 pièces de 6 ou de 12 obu-

siers de 7. Mais cette batterie devait marcher avec le parc d'artillerie, et en être seulement détachée au moment du besoin; les batteries de brigade, au contraire, suivirent constamment les troupes.

Le prince Charles était trop éclairé pour ne pas mettre à profit les enseignements qu'il avait recueillis dans ses campagnes contre nous. Reconnaissant tous les avantages de notre système de recrutement, il chercha à en tirer parti en le modifiant d'après la nature du caractère allemand. Il fit en conséquence décréter l'établissement de la landwehr, institution qui comprit tous les hommes de 18 à 45 ans. Elle compta 154 bataillons, 162 compagnies de chasseurs et 34 escadrons; chaque bataillon eut 4 compagnies de 200 hommes et 40 officiers. Pour faire regarder de bon œil cette nouvelle milice à la population, l'archiduc Jean présida à sa formation, et la noblesse y prit en foule les plus hauts grades. Le prince Charles fit aussi créer des écoles d'équitation et des dépôts de remonte. L'instruction et les manœuvres de l'infanterie furent simplifiées; on exerça surtout les hommes au tir à la cible, et on désigna dans chaque compagnie, comme tirailleurs, les 12 soldats et les 2 caporaux meilleurs tireurs. Les manœuvres et les déploiements furent faits au pas accéléré; et on alla même jusqu'à modifier les batteries de tambour, de manière à donner au pas plus de vitesse et une cadence mieux prononcée. L'Archiduc n'oublia rien, et ne négligea aucun des degrés de cette vaste organisation. Il avait fait publier, en 1806, pour l'instruction des officiers de tout grade, deux ouvrages qui embrassaient depuis les principes de la haute tactique jusqu'aux opérations les plus minimes de la

guerre. L'armée autrichienne aurait considérablement gagné à toutes ces réformes, si sa composition hiérarchique n'eût neutralisé une grande partie de leurs effets. Autant les soldats et les officiers subalternes étaient disciplinés et obéissants, autant la présomption et l'insubordination de ceux que les prérogatives de leur naissance élevaient de plein saut au rang d'officiers supérieurs rendaient le commandement difficile.

Quoi qu'il en soit, cette armée présentait à l'ouverture de la campagne un aspect imposant. Elle se composait de 46 régiments allemands, 15 hongrois, 2 de garnison, 17 de frontière, et de 9 bataillons de chasseurs, formant un total de 279,000 hommes d'infanterie, plus 11,172 hommes de cavalerie de ligne et 25,032 de cavalerie légère, défalcation faite de tout ce qui restait encore à organiser, car l'effectif était beaucoup plus considérable. Si la landwehr avait eu le temps d'être entièrement formée, le chiffre des combattants se serait élevé à 500,000 hommes; mais elle ne put fournir quelques bataillons qu'à la fin de la campagne. On comptait encore sur d'autres ressources. La Diète hongroise, qui, à la session de 1808, avait voté 20,000 hommes pour le recrutement des régiments hongrois, s'engageait à organiser une insurrection. La cour mit en jeu toutes les pratiques secrètes où elle excellait, et lança de Vienne, comme des fusées incendiaires, les intrigants émérites et les transfuges à qui elle accordait déjà depuis longtemps asile. Le major Saint-Ambroise, le marquis Assaretto, le colonel Latour furent successivement envoyés à Cagliari et à Palerme, pour engager les rois de Sardaigne et de Naples à faire des diversions sur Naples et Gênes, et susciter des in-

surrections en Piémont. Le comte Paravicini s'aboucha avec les sociétés secrètes de la Valteline afin d'y exciter un soulèvement. Les Dalmates et les Albanais furent travaillés par le major Dabowich, le franciscain Dorolich et le colonel Macarelli. Hormayer se chargea d'organiser l'insurrection du Tyrol, et s'acquitta brillamment de cette tâche; ce soulèvement devait éclater le même jour dans les cantons soumis aux Bavarois sur onze points différents. En un mot, l'Autriche mit tout en œuvre afin de rendre cette guerre nationale. Pour la première fois, les populations qui lui étaient soumises entendirent invoquer le mot de liberté; on chercha à leur persuader qu'elles combattaient pour leur indépendance, et que les franchises que leur accorderait l'empereur les dédommageraient amplement de leurs sacrifices. A l'aide de ce leurre, l'insurrection fut organisée sur de larges bases en Croatie, en Esclavonie, etc., et on espéra repousser facilement les Français de toutes ces contrées.

Deux partis divisaient alors la cour : celui de la guerre, dont le ministre comte Stadion était le chef, et celui de la paix composé d'hommes plus clairvoyants et plus habiles. Le prince Charles maintenait l'équilibre et empêchait entre eux une rupture ouverte. Sans repousser la guerre, il la jugeait inopportune, et aurait voulu que, pour attaquer un adversaire aussi redoutable que Napoléon, les mesures fussent plus complètes. Autour de lui s'agitaient trois hommes d'un mérite égal dans des genres différents : le comte Philippe Grünn, le quartier maître général Mayer et l'adjudant général baron de Wimpfen, très-capables de rendre des services, mais qui se jalousaient et tâchaient de détruire leur in-

fluence respective. Les plans de Mayer l'emportèrent d'abord, et son crédit effaça celui de ses rivaux. Il empêcha qu'on fortifiât, comme le voulait Grünn, l'importante place de Salzburg, et fit transformer Komorn en une véritable forteresse, mesure alors inutile. Il fit aussi diviser l'armée en 11 corps séparés, 2 de réserve et 9 actifs, sous prétexte de rendre les mouvements plus faciles, ce qui présentait le grand inconvénient de soumettre les généraux autrichiens à un genre de service tout nouveau, et auquel ils n'avaient pas eu le temps de se préparer.

D'après le premier plan d'opérations fait par Mayer, l'armée autrichienne devait d'abord s'opposer aux efforts du duc d'Auerstaedt, avant qu'il fût secouru par une armée française venant de l'intérieur, et se concentrer de façon à s'opposer à tout renfort arrivant du côté du Rhin. Pour cela, la position la plus favorable parut être en Bohême, entre l'Elbe, l'Eger, la Moldau, la Wotava et la forêt de Bohême, d'où on pouvait diriger les opérations dans tous les sens entre le Danube et le Mayn, comme entre le Mayn et l'Elbe. Deux corps devaient être portés sur l'Inn pour envahir la Bavière, et 2 autres entre Villach et Klagenfurth pour pénétrer en Tyrol, où l'on comptait être secondé par une insurrection. La landwehr de l'Istrie et l'insurrection de la Croatie étaient destinées à observer le bas Isonzo. Enfin un autre corps devait marcher sur Varsovie dans le but de paralyser toutes les tentatives que les Polonais pourraient faire contre la Gallicie. En résumé, le gros de l'armée était dirigé contre la Confédération du Rhin pour détacher ses membres de la France. On devait commencer les hostilités le 10 avril; mais quand on fut informé de la

marche du corps d'Oudinot sur le Lech et de celle du duc d'Auerstaedt sur le Danube pendant que des troupes venant de l'intérieur de la France passaient le Rhin, et que les contingents de la Confédération se disposaient à rejoindre l'armée française sur le Danube, l'Archiduc pensa que cette dernière se concentrerait sur le fleuve et détruirait tous ses ponts pour arrêter les Autrichiens, tandis qu'un corps d'observation attaquerait celui qui avait ordre de passer l'Inn et d'entrer en Bavière. Il changea alors de plan, et résolut de lier plus étroitement les corps du Tyrol et de l'Italie; il transporta en conséquence le gros de ses forces sur le Danube, croyant avoir le temps d'effectuer ce mouvement avant le 10 avril.

Il le commença au milieu de mars, et à l'exception de 2 corps qui restèrent en Bohême, l'armée principale, composée de 6 corps, dont 2 de réserve, devait passer l'Inn, envahir la Bavière, et opérer le long du Danube, tandis que 2 corps se porteraient de la Bohême dans le Haut-Palatinat, et attaqueraient tout ce qu'ils rencontreraient en se dirigeant vers le Danube. Un autre corps, formé de l'armée de Carinthie et de Carniole, pénétrerait en Tyrol par le Pusterthal et par Brixen, pour couper les communications des Français entre l'Allemagne et l'Italie et faciliter les opérations de l'armée principale, soit par le Brenner contre la Bavière, soit par la vallée de l'Adige contre l'Italie. L'archiduc Jean, avec 2 corps, dut prendre en attendant que la situation se dessinât, une position défensive sur la frontière du Frioul. Le corps que commandait l'archiduc Ferdinand devait commencer ses opérations par le passage de la Pilicza et s'emparer de Czentoschow avec la plus grande rapidité. Ainsi, d'après ce nouveau plan, les 2 corps

sous les ordres de Bellegarde restèrent en Bohême près de Sanz et de Pilsen, et 3 autres, dont un de réserve, quittèrent la Bohême et passant le Danube près de Lintz, du 20 mars au 8 avril, se portèrent sur l'Inn après avoir effectué leur jonction avec le 5e corps d'armée et le 2e de réserve. Aussitôt que la grande armée aurait passé l'Inn, la brigade de chevau-légers de Veczay devait la suivre sur son flanc droit pour faciliter ses communications avec les corps venus de la Bohême.

Comme on le pense, tous ces préparatifs ne purent être faits bien secrètement, et Napoléon en eut connaissance dès le principe. Quoique ses ressources fussent considérablement diminuées par les nécessités de la guerre d'Espagne, l'Empereur déploya une telle activité et sut tirer un si bon parti de ce qui lui restait qu'il fût bientôt en mesure de parer aux premières éventualités. Il avait alors en France, tant dans le camp de Boulogne que sur les côtes et dans l'intérieur, une centaine de mille hommes ; en Espagne, 324,411 hommes d'infanterie et 39,574 de cavalerie (voy. *Pièces justificatives*, n° I) ; en Italie 2 bataillons et 2 escadrons (voy. *Pièces justificatives*, n° II) ; mais dans la lutte qui allait s'engager, il ne pouvait compter sur les troupes qui étaient en Espagne, en Italie et en Dalmatie. Il fallait donc faire tête à l'orage avec celles qu'il avait en France et en Allemagne. Dans ce dernier pays, nos troupes se composaient seulement de l'armée du Rhin sous les ordres du duc d'Auerstaedt, montant à 73,181 hommes de toutes armes, de la réserve sous Oudinot, de 19,933 hommes (voy. *Pièces justificatives*, n° III), et d'à peu près 10,000 Polonais du duché de Varsovie. Il avait appelé, par anticipation, la levée de 1809 et 80,000 hommes sur

les classes de réserve des quatres années précédentes. D'après le décret du 18 février 1808, les régiments d'infanterie de ligne et légère qui étaient à 2 ou 3 bataillons, avaient été portés à 5, dont 4 de guerre et 1 de dépôt. Chaque bataillon de guerre était formé de 6 compagnies, dont une de grenadiers et une de voltigeurs, et chaque bataillon de dépôt de 4 compagnies de fusiliers. Les compagnies avaient indistinctement 140 hommes y compris les officiers, ce qui donnait des bataillons de 840 hommes et des régiments de 3,970, y compris 50 hommes pour l'état-major. Attendu la difficulté de tenir ces cadres au complet, les conscrits de la levée de 1809, destinés à former les cinquièmes bataillons, n'étant pas encore prêts, devaient rejoindre dans le cours de la campagne et on nomma des commissaires pour activer leur formation dans les dépôts de France et d'Italie. Comme Napoléon pensait que, quelles que fussent la promptitude et la vigueur de l'Autriche, elle ne pourrait déclarer la guerre qu'à la mi-avril, il ordonna aux princes de la Confédération du Rhin de tenir leurs contingents prêts avant cette époque. La Bavière devait fournir 30,000 hommes, la Saxe 20,000, le Wurtemberg 10,000, Bade 8,000 et la Hesse 6,000. La réunion de ces 74,000 hommes à nos troupes devait porter le chiffre de notre armée d'Allemagne à près de 200,000 combattants, mais dont 140,000 seulement pouvaient opérer au commencement de la campagne. Aussitôt que l'Empereur se douta des intentions hostiles de l'Autriche, il arrêta à Lyon, où elles passaient en se rendant en Espagne, les divisions Boudet, Molitor et Carra Saint-Cyr, qui rebroussèrent chemin et se dirigèrent vers le Rhin, ainsi que la division Legrand venant du camp de

Boulogne. Bernadotte, surveillant alors les côtes de la mer Baltique, vint observer la Bohême avec une partie de la division Dupas jointe aux Saxons, dont il prit le commandement. Les Polonais, sous le prince Poniatowski, formèrent sur les frontières de la Gallicie une armée d'observation qui devait être secondée par les Russes. Toutes les troupes qui étaient en Italie furent réunies sous le commandement du prince Eugène, et le corps de Marmont en Dalmatie se tint prêt à le rejoindre lorsqu'il serait arrivé en Carinthie.

Ainsi, à l'exception de la vieille garde et de 2 divisions de la jeune qu'on dirigea en toute hâte de l'Ebre sur le Rhin, l'Empereur put, avec ses ressources présentes, attendre les événements sans trop d'inquiétude.

Voici quel était, dans les premiers jours d'avril, le plan qu'il se proposait d'adopter. Les 140,000 hommes qui se trouvaient en Allemagne devaient être partagés en 3 corps ainsi disposés : le premier, commandé par le duc d'Auerstaedt, devait être échelonné entre Nuremberg, Bamberg, Bayreuth et Ratisbonne ; l'armée bavaroise, qui en dépendait, aurait ses 3 divisions à Straubing, à Landshut et à Munich. Le deuxième corps, sous Oudinot, occuperait l'espace compris entre Augsburg et Donauwerth. Le troisième, dont le commandement était destiné à Massena, tiendrait Ulm, ralliant à lui, en cas d'hostilités immédiates, les contingents de Bade et de Hesse-Darmstadt réunis à Pforzeim et à Mergentheim. Ainsi disposés, il serait facile de rassembler tous ces corps sur le Danube à Ratisbonne, à Ingolstadt ou à Donauwerth. Augsburg devait être fortifié et renfermer des approvisionnements et des magasins de toute espèce ; les têtes de pont sur le Lech seraient palissadées et ar-

mées de grosse artillerie; Donauwerth, destiné à être le quartier général de l'armée en cas que les Autrichiens commençassent les hostilités, contiendrait de grands magasins. On se serait assuré de bonnes têtes de pont sur le Danube, de manière à pouvoir déboucher à volonté sur la rive gauche. Notre quartier général, si nous pouvions prévenir l'ennemi, devait être à Ratisbonne, où l'armée serait concentrée. Cette position présentait de grands avantages : à cheval sur le Danube dont on gardait la rive droite jusqu'à Passau, qui serait fortifié et approvisionné pour trois mois, elle permettait d'être tranquille sur les mouvements des Autrichiens et d'avoir promptement, par le Danube, tout ce qui était nécessaire à l'armée. L'Empereur pensait que la concentration de nos troupes à Ratisbonne nous mettrait à même de déjouer toutes les tentatives de l'ennemi. En effet, s'il se portait sur Cham, nos forces réunies l'arrêteraient sur la Regen; s'il marchait sur Nuremberg ou sur Bamberg, nous le coupions de la Bohême. A supposer qu'il se dirigeât sur Dresde, nous entrerions en Bohême et le poursuivrions en Allemagne. S'il voulait agir simultanément en Tyrol et en Bohême, nous paralyserions, en arrivant à Salzburg, le corps de troupes qu'il aurait à Innsbruck. Enfin, s'il prenait les extrémités de gauche et de droite, nous côtoyerions le Danube, ayant pour retraite le Lech, et nous jetterions une bonne garnison dans Augsburg afin de pouvoir toujours compter sur cette place.

Outre ces excellentes dispositions, Napoléon apportant un soin particulier dans les préparatifs accessoires, n'avait rien oublié. Prévoyant les grands travaux qu'on aurait à exécuter, soit devant les places, soit sur le

Danube, il avait fait fabriquer 30,000 outils (voy. *Pièces justificatives, n°* IV). Chaque corps en aurait 10,000 qui devraient être transportés dans 20 caissons construits et attelés de manière à pouvoir suivre tous les mouvements de l'armée. Chaque compagnie de sapeurs eut une forge et un caisson de cordages et de clous, indépendamment de son matériel particulier. On avait confectionné à Strasbourg un nombre considérable de capotes et d'habits, et tiré tous ceux qui étaient dans les magasins de Custrin, de Stettin et du reste de la Prusse. 100,000 paires de souliers avaient été faites à Strasbourg, 50,000 à Ulm et autant à Augsburg. Indépendamment des approvisionnements ordinaires qui étaient considérables, Napoléon avait expédié un commissaire des guerres pour former une réserve de 1,000,000 de rations, et les Bavarois ayant été taxés à en fournir 2,000,000, durent les verser à Ulm et à Augsburg. Il avait poussé la précaution jusqu'à réunir en compagnies des boulangers et des constructeurs de fours, qui rendirent par la suite, comme nous le verrons, de grands services.

Le génie était au complet. Les équipages de pont furent montés sur un pied extraordinaire : outre les pontonniers, on y avait attaché 800 ouvriers de marine et 1,200 matelots de la flottille de Boulogne. Ces 2,000 hommes formèrent 3 bataillons sous les ordres du capitaine de vaisseau Baste, homme de ressource et d'expédients. Au milieu de ces préparatifs, il en est un qui nous intéresse plus particulièrement et que nous allons détailler tout au long. Il se lie d'ailleurs trop à la marche générale des événements, il influe sur eux d'une manière trop sensible pour le passer sous silence.

L'attention de l'Empereur avait été, comme nous le

savons, de faire face aux premiers dangers, et il fallait pour cela former un corps de troupes qui fût en mesure de soutenir au plus tôt l'armée du Rhin. Ce corps devait prendre le nom d'armée d'observation, et passer promptement ce fleuve. Napoléon, qui n'oubliait pas les hommes dont il avait besoin, jeta, pour le commander, les yeux sur Massena, et le fit aussitôt appeler aux Tuileries où, fidèle aux sentiments que nous lui connaissons, il ne paraissait guère que dans les cérémonies obligatoires ou sur invitation expresse. L'Empereur, quand il avait à entretenir quelques-uns de ses premiers compagnons d'armes, dépouillait la roideur officielle et prenait avec eux un ton tout amical : « La » guerre avec l'Autriche est sur le point d'éclater, dit-il » à Massena avec abandon. La cour de Vienne est vrai» ment incorrigible; elle fonde plus d'espoir dans l'al» liance anglaise que dans la mienne, elle est mécon» tente de n'avoir pas été admise aux conférences » d'Erfurth. Je ne puis croire que ce futile prétexte la » porte à nous déclarer la guerre; il y a là-dessous » quelque machination que nous ne tarderons pas à » connaître. Quant à présent il faut nous tenir sur nos » gardes. Allez à Strasbourg organiser une armée d'ob» servation; ouvrez les yeux sur tout ce qui viendra » d'Allemagne, et instruisez-moi des moindres choses. » Si les Autrichiens bougent, nous verrons. » Massena répondit comme il le devait à cette marque de confiance en assurant l'Empereur de son zèle et de son dévouement. Il lui demanda s'il aurait le commandement en chef de cette armée, et quels étaient ses lieutenants.

Napoléon, cette fois, ne dissimula point : « Le corps » d'observation que vous allez organiser, répondit-il,

» est destiné à soutenir les 75,000 hommes qui sont » encore en Allemagne sous les ordres du duc d'Auer- » staedt, s'il venait à être attaqué avant que j'aie eu le » temps d'organiser la grande armée. Plus tard, il entrera » en ligne comme un de ses corps, mais il sera toujours » un des plus considérables. Je ne bornerai pas là votre » rôle. Je sais ce que vous valez, et suivant les circon- » stances je vous donnerai le commandement d'une aile » ou d'un corps séparé. »

Massena désirant éviter tout sujet de contestation avec le duc d'Auerstaedt, qu'il savait très-jaloux de ses prérogatives, demanda à l'Empereur qui commanderait en cas de réunion de leurs deux corps. Après un moment d'hésitation, Napoléon répondit : « Cette réunion » n'est pas probable ; les Autrichiens sont trop lourds » pour avoir terminé leurs préparatifs avant nous. Vous » n'aurez avec le duc d'Auerstaedt que des relations in- » directes. Quand le moment sera venu où vous devrez » agir séparément ou de concert, je serai là, et en atten- » dant le major général vous transmettra mes ordres. »

Le 4 mars, Berthier, nommé major général, en informa officiellement Massena et l'invita à être le 12 à Strasbourg. Le corps d'observation du Rhin, tel que l'Empereur en avait arrêté l'organisation, formait une belle armée dont il avait désigné pour chef d'état-major le général de division Becker, brave et loyal militaire. Mais les commandants de l'artillerie et du génie, le commissaire ordonnateur et le payeur devaient être nommés sur la proposition de Massena. Il demanda le général d'artillerie Pernety, qui jouissait d'une bonne réputation dans son arme, le général du génie Lazowski, dont il avait eu l'occasion de remarquer l'activité au

siége de Gaëte, et le payeur Felician, qui avait montré du zèle et de l'intégrité dans les campagnes de 1796 et 1797, où il avait été attaché à la division de Massena. Ils lui furent tous accordés, à l'exception de Lazowski, qu'on remplaça par le colonel Flayelle, qui dans la campagne d'Helvétie n'avait pas répondu à ce qu'on attendait de ses talents et de son habileté.

Nous savons que le gros de l'armée d'observation fut tout de suite formé par les divisions Boudet, Molitor, Carra Saint-Cyr et Legrand. Au mois de mars, quand son organisation fut définitivement arrêtée, elle se composait de 4 divisions d'infanterie et d'une de cavalerie légère. La première division, aux ordres du général Legrand, se composait d'une brigade française et d'une brigade badoise; la deuxième, commandée par Carra Saint-Cyr, était formée d'une brigade française et d'une brigade hessoise; la troisième, sous les ordres de Molitor, avait 3 brigades dont 2 françaises et une saxonne, fournie par les cinq maisons ducales; enfin la quatrième, dont le général Boudet, avait le commandement, était forte d'une brigade française et de 3 régiments fournis par les maisons de Nassau, de Hohenzollern, de Salm, d'Isemburg, d'Aremberg, de Lichtenstein et de Lippe. Le matériel de chaque division était de 12 bouches à feu. La division de cavalerie légère consistait en 2,500 chevaux.

Ainsi le corps d'observation, dans la pensée de l'Empereur, présenterait 40,000 hommes d'infanterie, 2,500 chevaux et 72 bouches à feu, y compris la réserve; 4 compagnies de sapeurs, avec 18 caissons chargés de 6,000 outils, une compagnie de pionniers et le 5e bataillon des équipages militaires en devaient com-

pléter l'organisation. Ce bataillon d'équipages, alors attaché à l'armée du duc d'Auerstaedt, avait ordre de rejoindre à Donauwerth.

Massena, comme tous les militaires éclairés de son temps, avait désapprouvé la nouvelle organisation des régiments d'infanterie. Il pensait qu'il aurait mieux valu leur conserver l'ancienne formation à 3 bataillons, en ajoutant seulement à chacun le cadre d'une 9e compagnie, et en réunissant en temps de guerre ces 3 9es compagnies pour en former un dépôt. De cette manière on aurait eu des régiments de 3 bataillons à 800 hommes ou un total de 2,400, plus un dépôt de 3 compagnies, dans lesquelles on aurait pu jeter 450 recrues, ce qui eût donné des bataillons de dépôt de 450 à 500 hommes; organisation préférable à celle des 5 bataillons, car des régiments de cette force sont lourds et peu maniables. Le nombre 3 appliqué à la composition des régiments a de grandes propriétés à la guerre. En ligne, il procure une droite, un centre et une gauche; en colonne une avant-garde, un corps de bataille et une réserve. Avec 4 bataillons on ne peut former les mêmes combinaisons sans doubler une de leurs parties. De plus, un régiment de 3,970 hommes est trop considérable pour qu'un colonel puisse le suivre dans tous ses détails, et en pays de montagnes il sera toujours morcelé, inconvénient facile à apprécier. D'ailleurs, un bataillon à 8 compagnies dont 2 d'élite, ne donne plus assez de choix pour former ces dernières, puisqu'il n'y a que 560 hommes pour en recruter 280, tandis qu'avec 8 compagnies de 100 hommes chacune, on en a 600 pour recruter 200. Une dernière raison, qui n'est pas la moins importante, c'est que les bataillons de dépôt

n'étant que de 560 hommes, se trouvaient trop faibles pour alimenter 4 bataillons de 840 hommes ou un régiment de 3,200, tandis qu'avec la formation de 3 bataillons on aurait eu un dépôt de 450 hommes pour alimenter 3 bataillons de 800 ou 2,400. L'augmentation des bataillons présentait encore un grave inconvénient en ce qui concerne l'administration, car plus un régiment a de bataillons plus il est sujet à être dispersé, et la comptabilité devient d'une difficulté et d'une obscurité extrêmes. Cette dernière raison avait du poids, puisqu'on a vu plus tard des régiments presque entièrement détruits avant qu'on eût pu apurer leurs comptes.

Quoiqu'il eût préféré avoir 8 brigades françaises que 9, dont 4 alliées, Massena fut satisfait de la composition de son armée. Il en connaissait les généraux : il appréciait les talents et la bravoure de Legrand et de Molitor ses anciens compagnons d'Helvétie. Carra Saint-Cyr et Boudet ne lui étaient pas moins avantageusement connus. Les troupes françaises avaient toutes fait la campagne de Prusse et de Pologne, et n'étaient rentrées en France qu'après l'entrevue d'Erfurth, aguerries et accoutumées aux fatigues. Parties de Lyon au commencement de février, elles devaient être concentrées à Ulm le 30 mars.

Les princes de la Confédération avaient été invités à porter leur contingent le 20 mars, savoir : les Badois à Pforzheim, les Hessois à Mergentheim, les Saxons et la brigade de Nassau à Wurtzburg.

Legrand, qui se trouvait alors à Paris, se plaignit à Massena de l'insuffisance du personnel de l'artillerie et du génie. Il réclama la compagnie d'artillerie légère qui avait été distraite de sa division pour être attachée aux

cuirassiers de Saint-Sulpice, le 105e de ligne, le bataillon des tirailleurs corses qui lui avait été promis depuis longtemps ; enfin tous les hommes sortant des hôpitaux, retenus par Oudinot à Augsburg. Massena ayant appuyé ces réclamations auprès de l'Empereur, il accorda bien la compagnie d'artillerie, mais refusa le 105e et le bataillon de tirailleurs qu'il fit remplacer par 5 ou 600 conscrits pour la réception desquels Legrand laissa des officiers à Strasbourg.

Molitor et Boudet n'avaient chacun qu'une compagnie d'artillerie pour le service de douze bouches à feu, et c'était trop peu. Massena obtint 2 compagnies sur les 7 en formation à Strasbourg, 6 bouches à feu et 30 voitures de munitions qui devaient être remises à Carra Saint-Cyr à son passage dans cette place. L'Empereur lui accorda en outre 600 chevaux pour remonter son artillerie.

Pendant tous ces préparatifs, les courriers d'Allemagne se succédaient avec rapidité. Chaque jour les dispositions de l'Autriche prenant un caractère plus agressif, l'Empereur pressa l'exécution des mesures qu'il avait arrêtées ; l'armée d'observation dut être rendue à Ulm le 20 mars au lieu du 30. En conséquence, les divisions Boudet et Molitor reçurent à Béfort l'ordre de changer leur itinéraire, de traverser le Rhin à Huningue, et de diriger leur marche de manière que leur dernier échelon atteignît Ulm le 30, en passant par Fribourg et Donaueschingen. La division de cavalerie légère suivant la même route, devait y arriver du 19 au 27.

Quant aux divisions Carra Saint-Cyr et Legrand, elles eurent l'ordre de marcher sans prendre de séjour, par Rastadt et Pforzheim, de manière à y être rendues, la

première du 18 au 20, et la seconde du 20 au 22. Ainsi à la fin du mois, Massena était certain d'avoir sous la main 12 régiments français et 48 pièces de canon. Les troupes allemandes, dont les points de concentration étaient déjà fixés, pouvaient être facilement à leurs destinations respectives avant cette époque ; mais il eût manqué plusieurs généraux de brigade, même quand l'Empereur n'aurait pas eu l'intention d'en donner de Français aux brigades allemandes qui avaient partout les leurs.

Cette dernière mesure semble avoir été dictée par la considération que rarement les hommes, les souverains surtout, sont enchaînés par les bienfaits. Sans doute l'intérêt des princes de la Confédération était qu'on abaissât l'Autriche, mais dans la lutte incertaine qui allait s'engager et pouvait déterminer une rupture avec la Prusse, dont l'association de Kœnigsberg indiquait assez les dispositions hostiles, il fallait redoubler de surveillance de ce côté. Aux yeux de Massena c'était une faute, car si les intérêts rapprochent les peuples, la moindre blessure faite à leurs susceptibilités nationales les éloigne. Que peut au surplus un seul général contre des troupes qui voudraient et seraient en position de trahir? Bien peu, pour ne pas dire rien. En dénationalisant ainsi les confédérés on donnait aux termes de la proclamation du prince Charles dont nous allons bientôt parler, toutes les apparences de la vérité, et on s'exposait ainsi à des défections.

Ces princes cependant mettaient toutes leurs ressources en jeu pour rendre leurs troupes dignes de combattre à côté des Français. Il y en avait même qui allaient au delà des demandes de l'Empereur, et dans

ce nombre était le duc de Hesse-Darmstadt, qui ayant offert 4,400 hommes, se trouva mortifié de ce qu'on ne lui en demandait que 2,400.

Rien ne retenant plus à Paris Massena, il reçut le 15 son audience de congé. Napoléon lui confirma les ordres du major général relativement à la ligne que devait occuper l'armée d'observation. Il désirait que le général en chef se postât à Ulm avec une division, qu'il en cantonnât une autre à Guntzburg, la troisième à Memmingen, et la quatrième entre Ulm et Donauwerth, de sorte que de quelque côté qu'il fallût marcher, il eût toujours une division en avant des autres. L'Empereur tenait à ce que Carra Saint-Cyr, dont les Hessois dépendaient, se trouvât du côté de Donauwerth, sans cependant occuper la ville. Il ne voyait pas d'inconvénient à laisser quelque temps les Allemands à Mergentheim et Pforzheim pour s'y exercer.

Le 17 à midi, Massena arriva à Strasbourg. Il y trouva un aide de camp du prince héréditaire de Bade, qui le complimenta et l'engagea de la part du prince à venir passer quelques instants à la cour de Carlsruhe. Le duc héréditaire l'avait attendu deux jours, et n'était parti de Strasbourg que la veille, rappelé par des affaires pressantes dans le grand-duché dont il dirigeait l'administration, car son père fort vieux et tout entier à son attachement pour la comtesse de Hochberg, ne s'occupait plus du gouvernement.

Le duc de Hesse-Darmstadt lui avait adressé pareille invitation, à laquelle il ne se rendit pas, de crainte d'avoir à s'expliquer sur la nomination d'un général français pour commander son contingent. Dans cette lettre, en effet, le prince se plaignait avec amertume

du peu de confiance que cette disposition de l'Empereur semblait annoncer à son égard. Le maréchal se borna à lui répondre qu'il ne pouvait rien y changer, mais qu'il s'empresserait d'adresser sa réclamation au major général, avec invitation de la mettre sous les yeux de l'Empereur, dont il recevrait probablement une réponse par l'intermédiaire de son ministre résident ou du prince de Neuchâtel.

Le grand-duc et la comtesse de Hochberg accueillirent Massena avec les plus gracieuses prévenances, et lui témoignèrent toute la satisfaction qu'ils éprouvaient de voir le jeune comte de Hochberg faire sous un général de sa réputation l'apprentissage de la guerre. On ignorait encore à la cour de Carlsruhe que Kister devait commander les troupes badoises, et Massena s'était bien gardé d'annoncer cette fâcheuse nouvelle. Ce fut le 26 que le ministre de France en donna avis au grand-duc. Le prince héréditaire écrivit au maréchal en le suppliant d'épargner cette mortification à son père, qui, assurait-il, n'aurait certes pas choisi pour commander son contingent un général indigne de la confiance de l'Empereur.

A son passage à Stuttgart la même réclamation lui fut adressée par le roi de Wurtemberg. Toutefois ce prince n'articula pas un mot de son mécontentement personnel, et représenta seulement le mauvais effet que produirait la mesure sur ses officiers et ses troupes, qu'elle semblait dénationaliser.

Nonobstant toutes ces plaintes, l'Empereur maintint sa décision, et les généraux alliés devinrent la doublure des nôtres. Cette disposition, dont les fâcheux résultats se firent sentir plus tard, n'en eut aucun dans l'armée

de Massena, où les troupes confédérées rivalisèrent de zèle et de dévouement.

Le maréchal passa en revue les troupes badoises, composées d'hommes dans la force de l'âge, de haute taille, bien vêtus et parfaitement équipés. Leurs chefs assuraient qu'ils étaient animés de la meilleure volonté. Massena ne donna qu'une heure au roi de Wurtemberg; le soir il arrivait à Ulm, où un ordre du jour apprit aux troupes qu'il prenait le commandement. Les cantonnements furent assignés aux divisions suivant les instructions de l'Empereur. Quant à la cavalerie, dont la distribution avait été laissée à sa convenance et dont il croyait alors que le général La-Boissière prendrait le commandement, elle reçut l'ordre d'occuper le bailliage de Mindelheim, dans la direction de Babenhausen. Suivant l'usage d'Allemagne, les troupes furent nourries chez l'habitant, car l'Empereur avait recommandé qu'on pourvût abondamment à leurs besoins pour les mieux préparer aux fatigues de la campagne.

Au moment où Massena arriva à Ulm, nos forces consistaient dans l'armée du Rhin commandée par le duc d'Auerstaedt et composée des divisions d'infanterie Morand, Friand, Gudin et Saint-Hilaire, et des brigades de cavalerie légère Pajol et Piré, dans les divisions Claparède et Conroux commandées par Oudinot, et la brigade de cavalerie du général Colbert, cantonnées sur le Lech. Le corps d'armée du prince de Ponte-Corvo composé de Saxons, observait la Bohême. La plus grande partie de la division française Dupas avait été laissée entre Hambourg et Lubeck pour surveiller les côtes. Ces trois corps ne s'élevaient pas au delà de

75,000 hommes et de 6,000 chevaux. Il est vrai que de tous côtés les troupes commençaient à affluer dans la vallée du Danube. La Bavière avait mis sur pied une armée de 36,000 hommes en 4 divisions, dont l'une, sous les ordres du prince royal, se tenait à Munich; la seconde, commandée par Deroy, à Landshut; la troisième, sous le commandement du général De Wrède, à Straubing; la quatrième était distribuée dans les places fortes et en Tyrol, où régnait une grande agitation. Le contingent wurtembergeois fixé à 10,000 hommes en 2 divisions, l'une de 3 brigades d'infanterie, aux ordres du lieutenant général de Neubron; l'autre de 4 régiments de cavalerie légère, sous le commandement du lieutenant général de Wœlmarck, était cantonnée dans les environs de Heidenheim.

Il s'éleva entre Massena et Oudinot quelques contestations au sujet de leurs cantonnements; mais les nouvelles reçues de Paris étant tout à fait rassurantes, Massena fut coulant. On ne supposait pas aux Tuileries que les Autrichiens fussent en état de prendre l'offensive avant la fin d'avril, et cette opinion engagea l'Empereur à laisser les Badois et les Hessois dans leur pays, mesure qui, du reste, n'était pas particulière aux contingents dépendants du corps d'observation, mais à tous ceux qui devaient concourir à la formation des autres corps d'armée, afin d'enlever à l'Autriche tout prétexte de rupture.

Quelques difficultés s'élevèrent aussi avec le roi de Wurtemberg. D'un côté l'Empereur avait assigné au contingent de ce prince des quartiers très-resserrés à Heidenheim, et de l'autre le parc de Molitor ayant occupé Blaubeuren, il en résultait des embarras pour les

troupes des deux nations. Mais les affaires s'arrangèrent à l'amiable au moyen de concessions réciproques.

Massena avait donné avis de son arrivée à Ulm au roi de Bavière. Ce prince se souvenant des soins qu'il avait pris de ses troupes dans la campagne de 1807, répondit sans plus tarder à cette communication par une lettre où il lui disait gracieusement que la présence du défenseur de Zurich et de Gênes serait un garant pour la sûreté de ses États et le succès de la guerre. Le prince Louis non moins expansif que son père, mêlait à ses témoignages de satisfaction un regret dont Massena dut être touché : le prince royal voyait avec peine que le maréchal n'eût pas sous ses ordres les troupes bavaroises. De tous les souverains confédérés le roi de Bavière était celui qui avait le plus à perdre en cas de revers des armées françaises. Roi par la grâce de l'Empereur, avec un royaume agrandi d'une province enlevée à l'Autriche, c'était un peu sa partie qui allait se jouer, et il faut convenir qu'il ne négligeait rien pour la gagner.

Becker avait appelé plusieurs fois l'attention de Massena sur le matériel de l'artillerie, du génie et de l'administration, qu'il craignait de ne pas trouver préparé au terme fixé. Ses inquiétudes étaient fondées; malgré tous ses soins, il n'y avait guère que la moitié du personnel de l'artillerie nécessaire, et le matériel et les voitures ne pouvaient être prêts avant les premiers jours d'avril; l'armée manquait de sapeurs et d'outils; vainement le maréchal avait laissé à Strasbourg le colonel Flayelle pour en presser le départ, on n'en recevait pas de nouvelles. Le personnel de l'administration

était au complet, mais elle manquait de pain, de biscuit, de farine ou de grains; pas d'ambulances et la poste était sans chevaux; le train des équipages n'avait pas encore paru : enfin, pas une brigade de gendarmerie ne se trouvait encore au quartier général. Cet état de choses eût vivement inquiété Massena si sa correspondance avec le major général ne l'eût rassuré.

L'Empereur désirait qu'il élargît ses cantonnements sans se faire scrupule de charger les domaines de la noblesse immédiate dont l'ambassadeur Otto lui enverrait l'état de Munich. Il voulait aussi que la solde des officiers fût au courant et le prêt fait aux troupes avec exactitude.

Le prince de Neuchatel annonçait que de nombreux renforts étaient en route pour le rejoindre, et que bientôt tous les corps d'infanterie et de cavalerie seraient au grand complet. Le 12e bataillon des équipages militaires, dont l'organisation s'achevait à Joigny, allait être bientôt en marche; une compagnie de pontonniers, partie de Mayence, devait arriver le 13 avril à Donauwerth. Il recommandait à Massena d'avoir un approvisionnement de 6 jours de pain et autant de biscuit, et de faire connaître par des états sommaires pour chaque corps le nombre d'effets de linge et chaussure, d'habillement et d'équipement nécessaires. On supposait qu'il ne manquait pas de cartouches, puisque tous les corps à leur passage à Strasbourg en avaient dû recevoir 60 par homme. Au surplus, s'il en avait besoin, on le prévenait qu'il existait à Ulm des magasins où il pourrait se pourvoir.

A ces mesures de précaution, le major général ajoutait un avis pour le cas où les Autrichiens prendraient

l'offensive au 1er avril, époque avant laquelle il ne pensait pas qu'ils pussent faire leur mouvement. Le duc d'Auerstaedt devait se replier sur Donauwerth et Neuburg, et Massena sur le Lech, ainsi que trois divisions bavaroises. Le corps wurtembergeois, dont Vandamme venait de prendre le commandement, quitterait Heidenheim et Ettenheim pour gagner le Lech.

Ainsi, l'armée française pourrait, avec les 40,000 hommes que Massena avait sous la main, les 10,000 Wurtembergeois et le corps d'Oudinot, les Bavarois et l'armée du duc d'Auerstaedt, présenter en ligne à peu près 150,000 hommes, et manœuvrer sur l'une ou l'autre rive du Danube, la droite appuyée à Augsburg et couverte par les têtes de pont du Lech.

Des dépêches postérieures cherchaient à dissiper les craintes conçues par Massena à l'égard de l'artillerie et de l'administration. Le général d'artillerie Songis avait ordre de diriger sur Ulm 6,000 fusils, 2,000 sabres, 2,000 paires de pistolets, 6,000 baïonnettes et 1,000,000 de cartouches d'infanterie, 5,000 cartouches à boulet et à balles pour être à la disposition de Massena. D'après l'arrêté de l'Empereur réglant l'outillage de l'armée, il devait recevoir incessamment 3,000 outils. On l'autorisait à faire sur les lieux l'achat des voitures et des chevaux nécessaires pour leur transport, et à former une compagnie du train du génie. De plus 3,000 autres outils devaient lui être envoyés par le duc d'Auerstaedt dans des caissons attelés.

Dès que les divisions françaises furent cantonnées sur la ligne provisoire de rassemblement, Massena les passa en revue. Elles avaient la meilleure tenue. Il remarqua beaucoup de conscrits, déjà habitués à la marche; can-

tonnés depuis quelque temps dans un pays fertile où l'administration ne leur mesurait pas de maigres rations, ils étaient vigoureux, dispos, et si leurs figures imberbes contrastaient avec celles de leurs vieux camarades, ils avaient déjà pris leur désinvolture, leur entrain et leur gaieté. L'habillement et la chaussure étaient parfaits. Chaque homme portait deux paires de souliers dans le sac, mais peu de munitions. Carra Saint-Cyr n'avait dans ses caissons que 35 cartouches par homme, Legrand 40, et Boudet 20. Le parc de Molitor n'était pas arrivé, et ce général craignait de n'être pas mieux partagé que les autres.

La cavalerie était superbe et montée en grande partie sur des chevaux ardennais, petits, mais bien conformés, forts et vigoureux : aucun des hommes n'avait moins de deux ans de service et un certain nombre en comptait jusqu'à dix.

L'artillerie peu nombreuse ne laissait rien à désirer dans son personnel; elle attendait beaucoup de renforts composés toutefois de conscrits à peine dégrossis. Son matériel en bon état manquait de chevaux, mais il y en avait 5 à 600 en route. Depuis 1807, cette arme s'était acquis plus de prépondérance sur les champs de bataille que dans les campagnes précédentes, soit que les vastes plaines du nord de l'Allemagne et de la Pologne fussent plus favorables à son action que les Alpes, les Apennins ou les plaines coupées de la Lombardie ou du pays Vénitien, soit qu'on eût senti la nécessité de l'augmenter pour n'être pas inférieur à l'ennemi, soit enfin que l'infanterie, déjà altérée dans sa constitution, eût besoin d'en être soutenue.

Quoique incomplètes et en grande partie composées

de vieux soldats, les compagnies de sapeurs étaient fort belles.

Cependant les assurances du major général étant démenties par les mouvements des Autrichiens, Massena craignit d'être obligé de combattre sans munitions, et envoya immédiatement tous les caissons vides à Strasbourg pour en prendre; mais le prince de Neuchatel désapprouva cette mesure, prétendant que les divisions auraient dû s'approvisionner à leur passage à Strasbourg, bien qu'il eût négligé d'en donner l'ordre. Il fit donc rétrograder à vide les caissons envoyés en charge, parce qu'il venait, disait-il, d'expédier d'abord un convoi de 1,500,000 cartouches qui serait suivi de près par un autre de 3,000,000. Mais il défendit à Massena de toucher à cet approvisionnement, sous prétexte que les magasins à poudre de Wurtzburg et de la Bavière lui étaient ouverts. Massena fut piqué de ce procédé et des reproches non motivés dont le major général l'accompagna, avec d'autant plus de raison que le général Songis avait fort approuvé sa prévoyance. Il invita le prince à communiquer à l'Empereur la lettre où il repoussait ces reproches; toutefois il est probable que celui-ci n'en fit rien.

C'était le 5 avril que s'échangeait cette correspondance aigre-douce, et si les événements avaient eu plus de rapidité, comme tout portait à le faire craindre, quels regrets n'eût pas éprouvés le major général, d'avoir pour l'accomplissement d'une vaine formalité privé Massena de munitions dès l'ouverture de la campagne! Il devenait d'autant plus urgent d'être prêt que l'horizon s'assombrissait chaque jour davantage. Au moment même où M. de Metternich prodiguait à Paris des assu-

rances toutes pacifiques, on enlevait les dépêches d'un courrier français sur le territoire autrichien. Cette violation du droit des gens produisit une grande sensation dans l'armée; Massena, lui, ne s'en étonna pas de la part d'une puissance qui avait fait assassiner nos plénipotentiaires quelques années auparavant.

Ainsi comme on ne pouvait plus douter alors des intentions de l'Autriche, ordre fut donné, le 1er avril, à Massena d'accélérer la marche de ses troupes, de faire rejoindre les Allemands et d'accepter le nombre d'hommes offerts par le duc de Darmstadt. D'après les intentions de l'Empereur, Massena ne négligeait rien pour se procurer de bons renseignements sur les menées et les préparatifs des Autrichiens; la correspondance commerciale l'informait presque jour par jour des bruits répandus, des ordres donnés et des mouvements de troupes. De son côté l'ambassadeur Otto avait les yeux ouverts à Munich, et, par l'intermédiaire d'Oudinot, correspondait avec lui. On apprit, le 26 mars, qu'à Lintz, à Ried et particulièrement à Wels, on formait des magasins considérables de grains, de fourrages, et qu'on y construisait quantité de fours; que de fortes colonnes de troupes s'avançaient par ces deux villes et sur Lambach dans la direction de Salzburg, Efferding et Haag. Entre Ebersberg et Lintz, on avait vu, le 23, filer un équipage de pont destiné à Braunau, Passau ou Scharding. On avait rencontré un convoi de 100 bouches à feu attelées au-dessous de Mœlck, et l'on parlait d'un établissement de pont de bateaux à Mauthausen, sur le Danube.

Des lettres de Vienne annonçaient que les Autrichiens étaient en marche de toutes parts, et l'on présumait que

les hostilités allaient bientôt commencer. Le corps cantonné à Budweis se porterait, disait-on, le premier sur Lintz, rendez-vous d'un grand nombre de généraux, et où se trouvait déjà l'archiduc Louis et les généraux Vincent et Radiogewich. Les équipages du quartier-maître-général Prohaska y étaient arrivés, et l'on en concluait généralement que l'archiduc Charles pourrait bien s'y rendre avant d'aller à Prague, d'autant plus que des chevaux de main de l'Empereur en avaient déjà pris la route. L'archiduc Jean faisait de fréquents voyages de Gratz à Vienne, où il était attendu le 27 mars.

Parmi les renseignements qui lui arrivaient de toutes parts, le maréchal fixa principalement son attention sur ceux qu'un de ses aides de camp, envoyé pour complimenter le roi de Bavière, lui rapporta de Munich parce qu'ils émanaient d'un compatriote. C'était Scherlock, ex-adjudant général et membre du conseil des Cinq-Cents, compromis dans la conspiration de Moreau; Scherlock, comme beaucoup de militaires, trompé sur le compte de ce général, et loin de soupçonner en lui un complice de Pichegru, l'avait cru victime de la jalousie de Bonaparte, et il n'est pas sûr que même en 1809 Scherlock fût revenu de son erreur. Exilé et réfugié à Vienne où il vécut d'abord tranquille, sauvegardé par la haine qu'on lui supposait vouer à Napoléon, plus tard, on lui avait proposé des missions secrètes qu'il avait repoussées. Scherlock subit donc le sort de tous les Français habitants de Vienne, à qui, dans la première quinzaine de mars, ordre fut donné de quitter les États héréditaires. Mais il avait vu beaucoup de choses, et il crut devoir communiquer à Massena

ses observations. Il s'adressa à lui de préférence, parce qu'il en était personnellement connu, ayant été, en l'an V, chef d'état-major d'Augereau.

Scherlock exagérait un peu les forces que l'Autriche allait mettre en jeu; cependant il voyait juste dans ses appréciations sur l'esprit public et les moyens employés pour le fouetter. L'empereur François aurait eu, d'après lui, pour première pensée, après la bataille d'Austerlitz, de faire la paix, et pour seconde de se préparer à la guerre. Il n'avait rien négligé dans ce but : rachat des pièces prises par les Français, confection de bouches à feu, préparation insurrectionnelle pour la Hongrie, recrutement extraordinaire et accroissement relatif dans ses troupes, exercice forcé, nouvelles manœuvres, réforme de la discipline, organisation de l'état-major, promotion, etc. Enfin, depuis trois ans, tout présageait la lutte dans laquelle il voulait rentrer. Ces soins, ces préparatifs, ces moyens d'exciter les esprits avaient complétement réussi. Aujourd'hui l'exaspération était en Autriche à son comble et le gouvernement employait tout pour l'entretenir : estampes de batailles gagnées par les Autrichiens ou les Russes sur les Français, et notamment celle de Verona en 1799, et d'Eylau où les Russes faisaient un grand carnage des nôtres. On répandait à profusion des brochures destinées à monter les têtes et rendre odieux les Français et leur gouvernement. Parmi ces pamphlets, ceux intitulés : *Cevallos* ou *changement en Espagne; Correspondance secrète du pape; Observations d'un patriote autrichien*, n'étaient pas les moins perfides, bien qu'ils celassent leur but sous un semblant d'impartialité. Un esprit de vertige semblait s'être emparé de tous les cerveaux; jactance et

délire éclataient partout : à entendre les Autrichiens, leurs armées étaient invincibles; les Hongrois combattraient pour l'impératrice Béatrix comme pour Marie-Thérèse. On entendait répéter en tous lieux ces propos : « C'est parce que Napoléon ne veut pas la guerre que » nous la ferons. Il a perdu la presque totalité de ses » troupes en Espagne par le fer ou par les maladies. » N'attendons pas qu'il ait eu le temps de réparer ses » pertes ; tombons sur lui. »

Massena se rappelait avec plaisir les rapports qu'il avait eus autrefois avec Scherlock. La preuve de patriotisme qu'il donnait aujourd'hui, malgré le ressentiment naturel qu'il devait garder d'une offense non méritée, le toucha vivement. Il jugea, du reste, la communication assez importante pour être transmise à l'Empereur, qui sut l'apprécier en rouvrant les portes de la France à ce bon citoyen.

On conçoit que, renseigné comme il l'était, Massena ne doutait pas que les hostilités ne commençassent dans les premiers jours d'avril; aussi se tenait-il prêt à remplir le rôle qui lui serait assigné. La plupart des bataillons de marche destinés à son armée l'avaient déjà rejoint ; il ne manquait plus qu'un millier d'hommes sortant des hôpitaux qu'Oudinot retenait et dont Massena activa la rentrée. Encore quelques jours, et l'artillerie serait complétée par cinq compagnies à pied et une à cheval qui touchaient à Ulm. Pernety était encore en arrière ; mais son chef d'état-major, le colonel Aubry, officier de ressource et de résolution, se trouvait déjà à son poste. Les généraux Fririon, Valory et Coëhorn étaient arrivés. On attendait de moment en moment les généraux Roguet et Schramm.

Massena avait successivement demandé La Boissière et Defrance pour commander sa cavalerie ; mais déjà ils avaient reçu une autre destination. L'Empereur lui proposa le général Marulaz, et bien que le maréchal ne le connût pas personnellement, cet officier jouissait d'une réputation d'énergie et d'activité si bien établie, qu'à défaut des premiers il l'accepta volontiers. Jusqu'alors il s'était peu inquiété des régiments des maisons ducales, qui devaient former la seconde brigade de Boudet, et ne doutait pas de leur prochaine arrivée ; toutefois n'en recevant pas de nouvelles, il dépêcha un officier à Wurtzburg pour les ramener ; mais le duc d'Auerstaedt le retint, et fit écrire par son chef d'état-major que leur destination était changée. Massena témoigna au major général son étonnement de ce qu'il ne l'en eût pas prévenu, et lui représenta que Boudet allait être réduit à une faible brigade française.

Le lendemain le duc d'Auerstaedt écrivit au maréchal pour s'excuser d'avoir retenu son officier, sans ajouter autre chose au sujet des Saxons, sinon qu'ils séjournaient à Wurtzburg. Du reste il lui mandait que le major général lui avait annoncé, qu'en cas d'hostilités, l'intention de l'Empereur était que les armées d'observation et du Rhin opérassent leur jonction à Ingolstadt ou Donauwerth en marchant l'une vers l'autre. Il avait cru prudent de concentrer ses troupes et d'attendre des renseignements positifs sur les mouvements de l'ennemi, avant de renvoyer à Massena son officier avec l'indication précise des manœuvres qu'il serait dans le cas d'exécuter ; mais il était peu probable, dans son opinion, que les Autrichiens osassent déboucher de la Bohême en face de 80,000 hommes : qu'au surplus Saint-Hilaire

serait le 4 avril entre Ratisbonne et Neumarckt; qu'une de ses divisions cantonnait entre Neumarckt et Nürnberg, une autre dans le pays de Bamberg, la quatrième dans celui de Bareuth ; de sorte qu'en quatre marches son armée pouvait être en ligne sur le Danube avec deux divisions de grosse cavalerie, en quartier dans le pays d'Anspach.

Le duc annonça à Massena, par une dépêche postérieure, qu'il avait bien 3,000 outils à sa disposition, mais point de caissons ni de chevaux. Cela le contraria moins que la perte des régiments saxons, car il ne doutait pas que le major général n'eût vraiment donné l'ordre au duc d'Auerstaedt de les garder, mais il se trompait, comme il l'apprit plus tard; toutefois ces régiments ne rentrèrent au 4e corps que vers le milieu de la campagne, après cinq ordres itératifs du prince de Neuchâtel au duc. Comme Massena tenait à vivre en bonne intelligence avec tout le monde, il remercia le duc d'Auerstaedt de lui avoir fait connaître l'emplacement de ses troupes; mais il s'étonna à bon droit de l'ambiguïté des instructions du major général, lui disant que le duc d'Auerstaedt l'appuierait, tandis qu'il mandait à ce maréchal que Massena se porterait de son côté. Au reste, cette confusion faite par le prince de Neuchâtel pouvait s'excuser à raison de la multitude d'ordres qu'il expédiait journellement, et du peu de temps qu'il avait souvent pour donner aux instructions de l'Empereur toute la clarté nécessaire. D'après ses ordres, Oudinot aurait dû placer ses troupes sur la rive droite du Lech, et n'occuper qu'Augsburg sur la rive gauche, afin de faire place à l'armée d'observation. Cela était d'autant plus nécessaire que Massena, d'après les

mêmes ordres, avait enjoint aux Badois de se rendre directement à Ulm et aux Hessois à Dillingen.

Nous connaissons maintenant le plan de l'Archiduc et celui de Napoléon, ainsi que les ressources dont ils pouvaient disposer. Le mérite de celui de l'Empereur était de compenser par la distribution de ses troupes la disproportion de ses forces. En effet, les armées françaises visaient à se réunir, tandis que celles du prince Charles tendaient à se séparer. Les succès de l'armée autrichienne en Italie, ceux de l'Archiduc Ferdinand en Pologne, n'influeraient qu'indirectement sur ceux du prince Charles, puisque ces armées secondaires s'éloigneraient d'autant plus par leurs victoires de leur base d'opération. Au contraire, si le prince Charles venait à être battu et que les Archiducs fussent vainqueurs, ils auraient été obligés de suspendre leur marche victorieuse pour voler au secours de l'armée du Danube, car de son sort dépendait celui de la monarchie autrichienne. Mais s'ils étaient battus eux-mêmes, les princes Eugène et Poniatowski arriveraient à tire-d'aile en Allemagne et opéreraient leur jonction avec l'Empereur.

L'ouverture de la campagne fut fixée par les Autrichiens au 8 avril. Le 20 mars, l'Archiduc Charles mit en mouvement ses troupes, à l'exception de 2 corps qu'il laissa en Bohême sous le commandement du comte Bellegarde. Les 3e et 4e, avec le 1er de réserve, allèrent se réunir à Lintz, où le 6e et le 2e de réserve les rejoignirent. et attendirent l'ordre de passer l'Inn. Le 8 avril, le prince transféra son quartier général à Ried, et le lendemain le duc de Dantzig et le roi de Bavière recevaient la déclaration de guerre de l'un de ses aides de camp; or Ried n'est qu'à 16 myriamètres de Munich.

Il paraît que les Autrichiens, mal renseignés sur les mouvements des différents corps de l'armée française, savaient au moins avec certitude que le corps d'Oudinot était sur la rive droite du Lech. La position et la force du corps d'observation de Massena leur étaient également connues. Toutefois, ils doutaient qu'il fût de 40,000 hommes, comme l'avis leur en était parvenu. Ils ne croyaient pas non plus que la force de l'armée du Rhin, commandée par le duc d'Auerstaedt, fût aussi considérable que le répandait le maréchal. L'Archiduc avait appris par ses espions qu'elle tendait à se rapprocher du Danube, mais leurs rapports manquaient d'exactitude et de précision. En résumé et sans revenir sur ce que nous avons dit, les Autrichiens regardaient les Français comme incapables, vu l'état de dispersion et d'organisation incomplète de leurs forces, d'opposer une résistance efficace à leur invasion. L'opinion générale était chez eux que nous nous rassemblerions en grande masse sur le Lech pour nous y maintenir jusqu'à l'arrivée de nos renforts, et que le duc d'Auerstaedt se dirigerait sur Ingolstadt avec la majeure partie de ses troupes. En effet, l'importance de cette place n'avait pas échappé à ce dernier; elle lui semblait bien au-dessus de celle de Ratisbonne, dont la possession était plus favorable à une armée destinée à marcher sur Vienne, qu'à un corps réduit à la défensive.

Ingolstadt couvre à la fois Ratisbonne, les deux rives du Danube et Donauwerth, point de jonction de toutes les routes qui conduisent en Souabe, en Franconie, sur le Mayn et le Necker, et du Lech vers l'Iller. C'est sans doute le véritable motif qui avait déterminé Napoléon à y établir son quartier général lorsqu'il se se-

rait rendu maître d'Augsburg ou de Ratisbonne. L'Archiduc connaissait l'importance de cette clef qui lui ouvrait tout d'abord la Bavière, où il devait frapper ses premiers coups. La possession d'Ingolstadt lui donnait forcément Ratisbonne, et avec l'appui de ces deux points sa marche aurait été assurée. Il se rappelait qu'en 1796 il s'était porté de là contre Jourdan dans le Haut-Palatinat, et qu'après les combats d'Amberg et de Wurtsburg, sa marche sur le Rhin n'avait plus rencontré d'obstacle; mais les temps étaient changés : le prince Charles n'avait plus affaire à deux armées séparées agissant sous des généraux indépendants dont l'un n'hésite pas à laisser écraser son collègue, pour obtenir à ses dépens une vaine célébrité. Les corps de la grande armée se trouvaient, il est vrai, séparés et commandés par des généraux qui n'étaient pas tous exempts d'ambition, ni de jalousie; mais sous l'œil de l'Empereur ces germes de discorde et de mauvaises passions faisaient place à une noble émulation qui les portait à concourir au but commun, la défaite de l'ennemi.

L'Archiduc savait que l'armée française comptait le tiers de jeunes soldats dans ses rangs, et peut-être espérait-il beaucoup de cette cause de faiblesse. Pourtant il avait pu, dans le cours de sa vie militaire, apprécier la rapidité avec laquelle l'instruction se propage chez nous, sous l'aiguillon du patriotisme ou de l'honneur, et à ne considérer que la pesanteur et le peu d'élan de ses propres troupes, elles lui eussent paru bien inférieures aux nôtres, s'il n'avait pas fondé d'espérances dans leur esprit de discipline et de subordination. Comptant sur l'effet de l'absence de l'Empereur et sur l'indécision qu'elle causerait dans les premiers mo-

ments, confiant dans ses plans et dans sa supériorité en nombre, il résolut de manœuvrer de manière à couper et battre les différents corps de l'armée française, en marche pour opérer leur concentration; mais des obstacles nombreux, engendrés par la routine et l'abus de l'obéissance passive, paralysèrent ses résolutions; nos fautes même ne lui profitèrent point, ou peut-être les aperçut-il trop tard pour en tirer parti. Afin de réussir dans la position où il se trouvait, il aurait fallu frapper comme la foudre : or l'armée autrichienne s'avança en tâtonnant, indécise et craintive, et ne déploya d'intrépidité que dans la résistance. Cela prouve que tous les peuples ne sont pas également propres à l'offensive, et que la fougue est la première qualité d'une armée conquérante.

Le major général avait, le 4 avril, notifié à Massena son arrivée à Strasbourg où il comptait rester quelques jours. C'était perdre un temps précieux, et il eût pu s'en dispenser, en chargeant le premier général venu des détails secondaires dont il s'occupa. Il aurait beaucoup mieux valu qu'il vînt s'établir à Donauwerth et visitât Ulm et Augsburg. Massena, qui ne partageait pas sa sécurité, s'était mis en mesure de n'être pas surpris par les événements. Dans la première quinzaine de mars, il avait fait préparer un travail sur la manière d'attaquer la Bohême et donné l'ordre à 2 de ses officiers de reconnaître le Lech depuis Augsburg jusqu'au pont de Rain, car il s'attendait à former l'avant-garde de la grande armée. Les officiers chargés de ce travail n'y apportèrent pas assez de circonspection et indisposèrent le général Oudinot, qui se plaignit de leur conduite au maréchal et lui offrit obligeamment tous les

renseignements qu'il désirait; Massena accepta volontiers, vu l'imperfection de la reconnaissance de la Bohême qui lui faisait craindre que celle du Lech ne valant pas mieux, son but ne fût manqué.

Le maréchal concentra alors toutes ses forces sur la rive gauche du Lech, au-dessous d'Augsburg, qui devint la tête de ses cantonnements : la cavalerie légère occupa les bailliages de Mindelheim et Schwabmunchen; la division Legrand cantonna à Schwabmunchen, Goggingen, Buchloe, Saundershausen, Turkheim et Ursberg; la division Carra Saint-Cyr était répartie entre Hochstett, Debrigen, Laccingen, Wertingen, Burgau et Gunzburg; la division Molitor s'étendait à Emingen, Ulberg, Elchingen, Roggenburg et Ulm; celle de Boudet cantonnait à Meinningen, dans le cercle du haut Lech. Le parc de réserve était placé dans le bailliage de Soflingen près d'Ulm. Les Badois et les Hessois devaient rejoindre sous 3 jours. Le 6 dans la nuit, Massena reçut de notre ambassadeur à Munich l'avis que l'ennemi passerait l'Inn aussitôt après l'arrivée du corps de l'archiduc Louis, attendu sur cette rivière du 7 au 8. D'autres informations reculaient l'attaque jusqu'au 9 mai. Mais l'opinion de M. Otto était que les hostilités commenceraient du 7 au 8 avril, l'avant-garde de l'archiduc Louis étant déjà à Borgesbach le 29 mars.

Dès que Massena eut reçu cette dépêche, il ordonna au général Pernety d'approvisionner de munitions l'infanterie et l'artillerie, à l'ordonnateur de tenir prêts 6 jours de vivres et de disposer les ambulances, et à ses généraux de division de veiller à ce que leurs troupes fussent approvisionnées en pain et en cartouches. En ce moment, il apprit de Carra Saint-Cyr que les

Hessois étaient armés de fusils du calibre de 28 balles à la livre. Leur différence avec les nôtres avait de graves inconvénients, car bien que les approvisionnements ordinaires fussent complets, les arsenaux de Darmstadt ne pouvaient subvenir à la consommation d'une guerre active; les Badois étaient dans le même cas. Massena demanda que les fusils étrangers fussent remplacés par des fusils français; mais, malgré les promesses du major général, ce changement n'eut lieu qu'après la prise de Vienne.

L'armée d'observation manquait toujours d'équipages; le nombre des bataillons du train n'était pas en rapport avec la force du corps d'armée, et des ordres avaient été donnés pour en créer de nouveaux à Joigny et à Commercy, malheureusement trop tard pour qu'ils fussent prêts à l'ouverture de la campagne; l'ordonnateur se trouvait donc dans le plus grand embarras. Pour commencer, on lui envoya 2 caissons neufs, et on mit à sa disposition 41,000 francs destinés à l'achat des chevaux d'attelage.

Pendant que les premiers mouvements s'effectuaient, la cour de Vienne continuait à animer contre nous les populations, et faisait de grands efforts pour surexciter leur ardeur et leur courage. Les appels directs de la famille impériale à l'affection et à l'attachement du peuple se succédaient rapidement. Le 9 mars, à l'occasion d'une remise de drapeaux aux bataillons de volontaires de Vienne, l'archiduc Charles leur avait adressé une proclamation où il se félicitait de l'amour et de la confiance qui formaient, entre l'Empereur et ses sujets, un lien indissoluble. Le 6 avril, en allant rejoindre la grande armée à Ried, il en adressa une autre

à ses troupes (voy. *Pièces justificatives*, n° VI), où il leur représentait les Français comme d'injustes et avides agresseurs. Cette pièce assez longue n'avait de remarquable que cette phrase : « Bientôt des troupes » étrangères se joindront à nous pour nous aider à » combattre l'ennemi commun, » montrant combien étaient encore grandes les illusions de l'Autriche relativement aux promesses de l'Angleterre. Deux jours après, l'empereur François quitta Vienne pour aller visiter l'armée à Scharding, et il adressa aux habitants de la capitale des adieux (voy. *Pièces justificatives*, n° VII), où Napoléon était traité comme un envahisseur, et où il appelait à la défense de la patrie menacée par l'ambition d'un conquérant insatiable, les sujets autrichiens, comme s'ils eussent joui de la moindre des libertés que certains peuples de l'Europe avaient obtenues depuis longtemps déjà. Quelques jours avant de passer l'Inn et d'envahir la Bavière, on lança, pour mettre le comble à l'exaspération des populations contre nous, deux pièces anonymes d'une virulence extrême. La plus passionnée (voy. *Pièces justificatives*, n° VIII) avait pour épigraphe cette sentence : « La vie n'est pas » le plus grand des biens, mais l'ignominie est le plus » grand des maux! » Fouillant dans l'antiquité avec l'exagération des membres de la Zeitung-Hall, elle faisait au peuple le tableau le plus étrange de son esprit d'indépendance, de notre tyrannie, et des malheurs qui marquaient chacun de nos pas. La bizarrerie calculée du style et des images avait pour but d'impressionner vivement les intelligences allemandes, si avides de mystique et de merveilleux.

La cour de Vienne ne devait pas tarder cependant à

faire la triste expérience, que des soldats formés à l'école de la liberté, soumis à une discipline intelligente et conduits par un homme sachant comme Napoléon tirer le plus grand parti de leur vivacité de conception, valaient mieux que des hommes très-braves de leur nature, mais tenus depuis tant de siècles dans l'ignorance et l'asservissement par une aristocratie, qui dans le danger de la patrie, ne voyait que celui de ses priviléges.

CHAPITRE III.

Coup d'œil sur le théâtre de la guerre. — L'armée autrichienne passe l'Inn. — Le prince Charles dénonce les hostilités au duc de Dantzig et engage les Bavarois à nous abandonner. — Mesures que prend Massena. — Oudinot et Vandamme lui demandent des ordres. — Sa circonspection. — Avis qu'il donne à Vandamme. — Instruction de l'Empereur au major général. — Séjour inutile de ce dernier à Strasbourg. — Massena reçoit le commandement de toutes les troupes qui se trouvent sur la rive droite du Danube. — Position des Bavarois. — Massena visite les fortifications d'Augsburg; leur état. — Armement et approvisionnement de cette place. — Arrivée du major général à Donauwerth. — Ses hésitations. — Rapport de Massena à l'Empereur. — Il presse les travaux d'Augsburg. — Le major général se rend à Neustadt. — Massena suspend le mouvement d'Oudinot sur Aicha. — Reconnaissance de Marulaz en Tyrol. — Arrivée du major général à Augsburg. — Ordres que l'Empereur lui donne, ainsi qu'à Massena. — Rapport du maréchal à l'Empereur sur la position de ses troupes.

Avant de décrire les opérations de cette importante campagne, nous croyons qu'il n'est pas inutile de jeter un coup d'œil sur le théâtre de la guerre. Cette étude est intéressante à plusieurs titres : pour le passé, elle fera apprécier le mérite des combinaisons de l'Empereur, et pour le présent et l'avenir, quoique l'érection de places fortes, l'établissement de chemins de fer et la découverte de la navigation à la vapeur aient apporté de grands changements dans les plans offensifs et défensifs, elle servira toujours à faire connaître les avantages et les inconvénients que les obstacles naturels apportent à l'invasion ou à la défense du bassin du Danube jusqu'à Vienne.

Le Danube prend sa source sur les revers orientaux

de la forêt Noire, traverse le Wurtemberg, la Bavière, l'archiduché d'Autriche, une partie de la Hongrie, la Turquie, et va se jeter dans la mer Noire après un cours d'environ 300 myriamètres. Au sud-ouest, à l'ouest et au nord-ouest, le bassin du Danube touche à celui du Rhin, dont il est séparé par la chaîne des Alpes Algaviennes. Au nord, il confine aux bassins de l'Elbe, de l'Oder, de la Vistule et du Dniester, dont il est séparé par les montagnes de Bohême, les Sudètes, les monts Mahura, Tatra, les Carpathes jusqu'au mont Czorna, et de là jusqu'à son extrémité par la crête de l'un de ses contre-forts. Au sud, il est séparé des bassins du Pô et de l'Adige par le faîte des Alpes Rhétiques; des bassins de la Brenta, de la Piave et du Tagliamento, par l'arête des Alpes Carniques, et de celui de l'Isonzo par le faîte des Alpes Juliennes. La chaîne qui le limite prend alors le nom d'Alpes Dinariques, et le sépare des bassins qui versent dans l'Adriatique. Du mont Scardo, où se rattache le système des Alpes Helléniques, la même chaîne sépare le bassin du Danube de ceux des cours d'eau qui se rendent directement dans l'Archipel. Ce bassin, long de 200 myriamètres sur une largeur moyenne de 80, est le plus vaste de l'Europe, et Vienne en occupe à peu près le milieu.

Les pentes du versant oriental de la forêt Noire sont moins rapides que celles du versant du Rhin; aussi leurs températures ne sont pas les mêmes. L'été survient tout à coup dans la haute vallée du Danube, et y est subitement remplacé par un automne rigoureux. Sur la droite du bassin, une chaîne de hautes montagnes couronne de ses glaces éternelles les sources de l'Inn et celles de la Salza, depuis le Brenner jusqu'au

Tauern de Rastadt sur un développement de plus de 25 myriamètres. Tout le pays qui s'étend entre cette ligne et la Salza n'est composé que de vallons étroits et rapides, séparés les uns des autres par une suite de rochers nus et escarpés. Du point où ceux-ci s'attachent aux glaciers, l'abaissement est en gradins successifs; ils se couvrent d'abord de lichens, puis de quelques plantes dont les espèces varient et se multiplient à mesure qu'on se rapproche du fleuve. Les sommets de ces montagnes, trop élevés pour que les habitations des hommes osent y braver la rigueur des hivers, offrent pendant l'été des pâturages pour les troupeaux. Des forêts s'élèvent ensuite sur leurs derniers appendices, mais il arrive encore souvent que ceux-ci forment des masses immenses de rochers dont les parois chenues tombent presque verticalement sur la vallée de la Salza. Aussitôt que le fond des vallons présente quelques surfaces susceptibles de culture, on y rencontre des maisons qui d'abord rares et isolées, se multiplient et se groupent en approchant de la Salza. Les deux chaînons situés entre cette rivière et l'Inn, séparés par le Chiemsée et l'Alz n'ont point une hauteur aussi considérable. Les neiges et les glaces n'y sont pas éternelles, et la nudité de leurs arêtes est moins due à la rigueur de la température qu'au défaut de terres végétales dont l'action des eaux les a dépouillées.

Les montagnes de la rive droite du Danube, intermédiaires entre les Hautes-Alpes et la plaine, sans être très-élevées, sont cependant assez froides, parce qu'elles présentent au nord toutes leurs pentes; elles sont couvertes de grandes forêts. Sur la rive gauche du fleuve, les Alpes de Souabe forment un plateau de 10 à 12 my-

riamètres, sillonné vers les extrémités par des ravins profonds dont le lit est pierreux et aride; la hauteur de ces montagnes en rend le climat âpre et froid. Le Fichtelberg et le Bœhmerwald sont situés plus au nord que les Grandes-Alpes, mais ils sont moins élevés, et comme il y a plus de pentes exposées au midi, le climat y est généralement moins froid. La Souabe et les plaines de la Bavière forment le fond de la vallée du Danube jusqu'à Lintz. Depuis là, s'étendent les plaines de l'Autriche, comprises entre le Bœhmerwald et les Alpes de Styrie.

Le Danube à son origine est formé par la réunion de deux gros ruisseaux dont les eaux, même près de leurs sources, n'ont rien de torrentueux. Plusieurs bataillons peuvent se déployer sur les plateaux qui les couronnent. Ce fleuve arrose Donaueschingen, Ulm, Dillingen, Donauwerth, Ingolstadt, Ratisbonne, Passau, Lintz et Krems, avant d'arriver à Vienne. De Donaueschingen à Ratisbonne, son cours est dirigé vers l'est-nord-est, et de Ratisbonne à Passau vers l'est-sud-est. Dans tout cet espace, il est très-sinueux, mais sans coude considérable. On trouve dans sa partie supérieure quantité de gués, de bacs et de ponts. Ceux-ci sont tous en bois; toutefois l'escarpement et la hauteur des rives interdisent généralement à l'artillerie le passage de l'une à l'autre, si ce n'est dans les endroits où passent des grandes routes, tels que Dillingen, Sigmaringen et Ulm. A peu de distance au-dessus d'Ulm, et après avoir reçu l'Iller, le Danube devient navigable et donne une grande importance commerciale à cette ville. D'Ulm à Donauwerth il n'a que 0^{m} 65 de profondeur dans les basses eaux, et sa largeur y est de 140^{m}, mais au-dessous de Donauwerth, au confluent du Lech, elle

atteint environ 500 mètres. Vers le confluent de l'Inn il a plus de 3,000 mètres, et se divise en un grand nombre de bras. Il se resserre à Lintz, où il y a un pont de 270 mètres de longueur sur 6 de largeur. A Mauthausen, il a une largeur de 420 mètres sur 10 de profondeur, et sa vitesse moyenne est de 2^{m} 33 par seconde. Près de cette ville, il reçoit l'Ens, qui est large de 120 à 130 mètres à son confluent. A Tulln, petite ville à 4 myriamètres au-dessus de Vienne, le fleuve a 1,100 mètres de largeur.

Il serait inutile, pour l'objet qui nous occupe, de faire mention des affluents qui grossissent le Danube au-dessous de Vienne. De sa source jusqu'à cette capitale, il reçoit sur la rive gauche 27 affluents, dont les plus considérables sont l'Altmühl, la Naab, la Regen, qui coule dans la plus grande partie de son cours parallèlement au fleuve et arrose Cham, position qui défend avantageusement l'entrée du défilé de Passau, enfin l'Ilz qui ferme l'issue de ce défilé. Sur la rive droite il a 32 tributaires, parmi lesquels l'Iller, le Lech, l'Iser, l'Inn, la Traun et l'Ens méritent seuls une attention particulière.

L'Iller descend des Alpes d'Algau, arrose Kempten, Memmingen, et finit à Ulm. Coulant d'abord dans une vallée resserrée et peu praticable, il est dans la partie inférieure de son cours bordé de vastes marais qui ajoutent à la force défensive des positions de sa rive droite.

Le Lech sort aussi des Alpes d'Algau et traverse d'abord une vallée étroite; il franchit ensuite le défilé de Tüssen, arrose Landsberg, Augsburg, et, après un cours de 20 myriamètres, se jette dans le Danube, au-dessous de Rain. Au delà du Lech, les affluents du

Danube au lieu de courir perpendiculairement au fleuve comme ceux qui précèdent cette rivière, s'y jettent obliquement et perdent ainsi dans leur cours inférieur une partie de leurs propriétés défensives.

L'Iser jaillit d'un contre-fort des Alpes grises et passe dans une vallée presque impraticable, par Scharnitz, Munich, Landshut, et finit vis-à-vis Deckendorf, après un cours de 24 myriamètres.

L'Inn, descendant du revers oriental du plateau des Grisons, parcourt l'Engadine, vallée très-étroite de 7 myriamètres de long, passe à Innsbruck, Hall, où il devient navigable, Kuffstein, Braunau, Scharding, et après un cours de 40 myriamètres, se jette dans le Danube à Passau, où sa largeur est presque double de celle du fleuve lui-même. L'élévation de sa source et l'étendue de son cours rendent ses crues redoutables, bien que de peu de durée.

La Traun jaillit d'un chaînon du Hausrück, traverse plusieurs petits lacs dans un pays fortement accidenté, arrose Lambach, Ebersberg et Lintz, ville au-dessous de laquelle elle se jette dans le Danube, après un cours de 13 myriamètres souvent guéable.

L'Ens prend sa source dans les Alpes de Styrie, arrose Altenmarckt, Steyer, et finit à Ens, après un cours de 25 myriamètres.

Le Danube a peu de pente, et c'est cependant un des fleuves qui ont le plus de rapidité; on le conçoit du reste aisément par la force d'impulsion et la pression des eaux de l'Iller, du Lech, de l'Iser et de l'Inn qui lui arrivent avec une vitesse comparable à celle des torrents. Entre Vienne et Passau sa vitesse moyenne est de 1^{m} 66 par seconde. Il a généralement deux crues : la

première et la plus considérable, au mois de mars, est causée par les pluies de l'hiver; la seconde, au mois d'août, est occasionnée par la fonte des neiges qui, pendant la mauvaise saison, couronnent la paroi méridionale du bassin. Dans la première crue, le niveau du fleuve s'élève ordinairement à 3 ou 4 mètres; on l'a vu cependant quelquefois aller jusqu'à 7 entre Lintz et Passau. Dans ce dernier cas, la crue amène des inondations qui sont généralement courtes et peu dangereuses.

Le seigle, l'épeautre, l'orge et l'avoine se recueillent dans la forêt Noire; mais leur quantité n'étant pas suffisante pour la nourriture des habitants, ils y suppléent par la culture de la pomme de terre. Leur richesse consiste dans leurs bestiaux. Les vallons latéraux de la Salza sont généralement peuplés, riches et fertiles. Le pays ne produit cependant pas assez de grains pour la consommation des habitants; leur principal revenu provient de l'extraction des minerais dont la réduction est leur seule industrie.

Les montagnes intermédiaires entre les Hautes-Alpes et le fleuve sont couvertes d'immenses forêts; elles fournissent des moyens d'existence aux habitants qui profitent des glaces de l'hiver pour précipiter de leurs sommets, et faire glisser le long des plans inclinés des montagnes jusque dans les vallées, les arbres qu'ils ont abattus. Les routes du pays sont impraticables pendant plusieurs mois de l'année, et c'est ce qui l'empêche de pouvoir servir de théâtre aux grandes opérations militaires. Une armée ne parviendrait à subsister dans ces montagnes qu'en consommant les provisions des habitants et en les réduisant au désespoir.

Le sol des Alpes de Souabe est sablonneux, sec et

aride. On n'y trouve ni fruits, ni jardinage ; toute la culture consiste en seigle, en avoine et en trèfle.

Le Fichtelberg et le Bœhmerwald, généralement en friche, servent à faire paître de nombreux troupeaux.

Quant à la plaine de Souabe, coupée, arrosée par une foule de cours d'eau, elle est généralement fertile et bien cultivée. Le système d'irrigation employé par ses habitants leur procure plusieurs coupes de foin dans l'année. Le seigle, le froment, l'épeautre, l'avoine, l'orge, en un mot toutes les céréales y réussissent à merveille, et elle fournit en abondance du sucrion pour le brassage, des fourrages artificiels, des navets, des choux, des pommes de terre, du houblon, du lin et du chanvre. L'aisance générale, la facilité de pourvoir à la nourriture et à l'entretien des troupes, à la formation des magasins ; la commodité des routes nombreuses et bien entretenues, la bonté, la salubrité des logements et des quartiers assurent des avantages réels à l'armée qui l'occupe et lui donnent en même temps les moyens de s'y soutenir.

La plaine bavaroise n'est ni aussi riche, ni aussi bien cultivée que la Souabe ; l'habitant y est moins aisé et moins industrieux. Les forêts, les marais, et les berges de quantité de cours d'eau, trop inclinées pour pouvoir être cultivées, enlèvent à l'agriculture une grande portion du sol ; la partie cultivée produit cependant d'abondantes récoltes de grains et beaucoup de lin. Dans la Bavière comme dans la Souabe, la bière et l'eau-de-vie de grains font la boisson du peuple.

En 1809, il existait peu de places fortes dans le bassin du Danube jusqu'à Vienne. La plupart des villes considérables avaient cependant des enceintes qui, avec peu

de travaux, eussent pu les mettre à l'abri d'un coup de main. Leur importance ne s'était révélée que depuis les guerres de la Révolution, ce qui explique leur état d'abandon. Parmi ces places étaient alors Ulm, Augsburg, Ingolstadt, Ratisbonne, Passau, Braunau, Salzburg et Vienne.

Ulm, moins important par ses fortifications que par sa position au point de convergence de toutes les routes partant des bords du Rhin, depuis Constance jusqu'à Manheim, pouvait être regardé par les armées françaises opérant en Allemagne comme la clef du bassin du Danube. Son enceinte consistait en 11 bastions avec une demi-lune sur la rive droite du fleuve, pour couvrir le pont qui s'y trouvait; la Blaw alimentait ses fossés larges et profonds; mais dominée de toutes parts, elle n'était pas susceptible de beaucoup de résistance.

Augsburg, près du confluent de la Vertach et du Lech, avait une vieille enceinte non terrassée, flanquée par des tours rondes, et couverte par une nouvelle, composée de 10 bastions avec une tête de pont sur le Lech.

Ingolstadt, situé à 7 myriamètres de Munich, au confluent de la Schutter et du Danube que l'on y passe sur un pont, avait une vieille enceinte casematée couverte par des cavaliers et par 9 bastions détachés. Deux demi-bastions et une demi-lune terminaient le front qui s'appuyait au Danube, vis-à-vis la route de Ratisbonne, et elle avait une tête de pont sur la rive droite du fleuve. Ses fossés étaient larges, profonds et alimentés par la Schutter.

Ratisbonne n'est pas à proprement parler une place forte, bien qu'elle soit enveloppée d'un vieux mur

crénelé, flanqué de tours et précédé d'un fossé large et profond; elle est commandée par le mont de la Trinité, sur la rive gauche du Danube, et a sur ce fleuve un pont de 366 mètres de long. Elle tire son importance de sa situation au milieu de la grande ligne d'opérations conduisant de Strasbourg à Vienne, et au point de convergence des routes qui, des vallées du Mayn, de l'Elbe, de l'Iser et du Lech plongent sur le Danube.

Passau, assis sur le confluent de l'Ilz et de l'Inn avec le Danube, est divisé par ces rivières en quatre parties : 1° Passau proprement dit, entre le Danube et la rive gauche de l'Inn, est de forme triangulaire, et défendu par une muraille crénelée, flanquée de tours et précédée d'un fossé sec; 2° Innstadt, entre l'Inn et la rive droite du Danube; 3° Ilzstadt, entre ce fleuve et la rive gauche de l'Ilz, sont l'une et l'autre protégées par des murailles crénelées; 4° la citadelle d'Oberhausen, qui s'élève entre la rive droite de l'Ilz et le Danube, est un triangle dont deux côtés sont inaccessibles, et le troisième qui fait face à la campagne est défendu par un bastion, deux demi-bastions, une demi-lune et un chemin couvert; mais cette citadelle est commandée de fort près par le Fuchsberg.

Braunau, assis dans une plaine sur la rive droite de l'Inn, est couvert du côté de la campagne par un système de 2 bastions, 2 demi-bastions et 3 demi-lunes formant 3 fronts, et du côté de la rivière par un rempart revêtu et flanqué irrégulièrement; en avant de l'enceinte se trouvent 5 lunettes casematées, communiquant avec la place par de doubles caponnières; les ouvrages de cette petite place, quoique entièrement en

terre, sont bien entendus, et les fossés peuvent être remplis d'eau à volonté.

Salzburg est située sur les deux rives de la Salza, à 30 myriamètres de Vienne, au nœud des routes de l'Autriche, de la Styrie, de la Carinthie, du Tyrol et de la Bavière. La partie située sur la rive droite est couverte par la montagne des Capucins, que protégent d'un côté ses escarpements, et de l'autre une épaisse muraille; du côté de la plaine, la ville est fermée par une enceinte bastionnée avec demi-lunes et fossé plein d'eau. La partie de la ville, située sur la rive gauche de la Salza, communique avec la première par un pont de 123 mètres de long, et se trouve adossée au Monchberg, rocher de 200 mètres de hauteur, sur lequel s'élève un château en forme de citadelle; on ne peut aborder Salzburg de ce côté que par deux gorges très-étroites et faciles à défendre. Les fortifications de cette place n'étaient pas entretenues, quoique le gouvernement autrichien eût senti son importance après les campagnes de 1797 et de 1805.

Vienne est divisée en deux parties distinctes, la ville proprement dite, entourée d'une vieille enceinte bastionnée, et ses 33 faubourgs enveloppés eux-mêmes d'une muraille crénelée avec fossés, élevée dans la campagne de 1797.

Dans le vaste réseau de routes qui couvrent ce bassin et viennent de France, d'Italie et des autres bassins de l'Allemagne, on remarque :

Celle de Strasbourg, qui traverse le bassin du Rhin et va rejoindre le Danube à Donaueschingen d'où elle suit le fond de la vallée, tantôt sur la rive droite et tantôt sur la rive gauche. A Ingolstadt elle prend la

rive droite, passe à Ratisbonne et se prolonge jusqu'à Vienne; elle est préférable à celle qui sur la rive gauche mène de Ratisbonne à Vienne, et qui resserrée par les montagnes de la Bohême, traverse de nombreux défilés et suit sur d'autres points les sinuosités du fleuve; celle de Varsovie qui traverse le bassin de l'Oder, et vient par Brünn aboutir dans le bassin du Danube à Vienne; celle de Trieste, qui remonte le bassin de l'Isonzo, traverse ceux de la Save et de la Drave, et vient par Neustadt aboutir à la capitale; et enfin celle de Milan, qui passe par Verona, remonte la vallée de l'Adige, descend dans celle de l'Inn par Insprück, et vient aboutir à Munich. De cette ville, trois routes tombent à Donauwerth, Ingolstadt et Straubing, sur celle qui longe la vallée du Danube.

Les irrésolutions de la cour de Vienne ayant cessé, le 8 avril l'armée autrichienne, forte de 126,494 hommes d'infanterie et de 14,118 de cavalerie (voy. *Pièces justificatives*, n° IX), commença à passer l'Inn à Braunau. Le 9, l'archiduc Charles écrivit au duc de Dantzig le billet suivant, pour dénoncer les hostilités : « Conformément à la déclaration adressée par Sa Ma-» jesté l'empereur d'Autriche à l'empereur Napoléon, » j'informe M. le général en chef de l'armée française » que j'ai l'ordre de me porter en avant avec les troupes » sous mon commandement, et de traiter en ennemis » tous ceux qui me résisteront. CHARLES. »

Quand il fut sur le territoire bavarois, il publia une proclamation (voy. *Pièces justificatives*, n° X) dont le but était de rallier les populations à la maison d'Autriche en cherchant à leur persuader qu'elle venait les soustraire à l'oppression des Français.

Le 10, les 5e et 6e corps avaient franchi l'Inn. Le 11, le 2e corps de réserve suivit le mouvement sur le pont de bateaux de Mulheim, entre Braunau et Scharding. Le 3e corps passa l'Inn dans cette dernière ville; le 4e et le 1er de réserve à Wasserburg. Le général Jellachich, avec 2 bataillons et 8 escadrons, s'avança de Salzburg sur Munich. L'Archiduc espérait que cette pointe au cœur de la Bavière produirait un effet puissant sur l'esprit du roi, et l'obligerait à se déclarer pour l'Autriche.

Suivant le plan, et afin de déboucher sur Ratisbonne en même temps que le gros de l'armée arriverait sur Ingolstadt, les corps de Bellegarde et de Kollowrath quittèrent la Bohême pour se concentrer à Wernberg, en même temps que les armées d'Italie et de Pologne, les corps du Tyrol et de la Dalmatie se mettraient en marche.

La grande armée autrichienne ne s'éloigna pas beaucoup de l'Inn dans la journée du 10. Un détachement de hussards de Liechstenstein fut poussé sur le flanc gauche pour lier le général Jellachich. La brigade Veczey surveilla la route de Straubing, occupa Ortenburg, et envoya des patrouilles à Vilshofen.

A peine Rosenberg, commandant du 3e corps, eut-il débouché de Scharding, qu'il porta le général Dedowich avec 3 bataillons et un escadron sur Passau, pour occuper la ville et bloquer le fort d'Oberhaus. Ce général, soutenu par un bataillon qui fila sur la rive gauche du Danube, surprit dans Passau plusieurs officiers français et quelques sapeurs; mais lorsqu'il arriva devant Oberhaus, le général bavarois Montigny répondit à ses sommations par une canonnade.

Nonobstant cet accueil, qui aurait dû éclairer le

prince Charles sur les dispositions des Bavarois, il recommanda de ne les traiter en ennemis que lorsqu'on ne pourrait plus douter de leur attachement à la France.

Le 11 et le 12, l'armée autrichienne, embarrassée par ses équipages dans des chemins défoncés par plusieurs jours de pluie, fit à peine 20 kilomètres. A la fin de cette journée, les Autrichiens occupaient les positions suivantes : Le 6e corps, aux ordres du général Hiller, après avoir réparé le pont de Neucœtting, brûlé par les Bavarois, campait devant Feldkirch, tenant Mühldorf et Scharding, et poussant des partis sur la Vils. Le 5e corps, commandé par l'archiduc Louis, était à Alt et Neucœtting, et avait son avant-garde à Massing, sur la Roth. Le 3e, sous le prince Hohenzollern, avait atteint Turnstein et occupait Taufskirch avec son avant-garde. Le 4e corps, commandé par le prince de Rosenberg, campait à Eggenfelden, et portait son avant-garde à Malgersdorf, et sur la route de Landau. Le 1er corps de réserve, sous le prince Jean de Liechstenstein, occupait Pfarrkirch, et le 2e, conduit par le baron Kienmayer, Altœtting. La brigade Veczey avait chassé le 11 devant elle un parti de cavalerie bavaroise, et s'arrêta à peu de distance d'Enschdorf, sur la Vils.

Soit pour attendre leurs magasins ambulants, soit pour se reposer de leurs fatigues, les Autrichiens séjournèrent le 13. Pendant qu'ils réparent leurs forces épuisées, voyons ce qui se passait à l'armée française.

M. Otto reçut le 9, à huit heures du soir, l'avis officiel de la déclaration de guerre et il expédia aussitôt deux courriers pour porter à l'Empereur et à Massena cette grave nouvelle. Le maréchal n'en fut pas surpris, et en donna avis au major général. Il envoya ordre à la

division Legrand, et à la 2e brigade de Marulaz, cantonnée dans le bailliage de Burgau, de se diriger à marches forcées sur Schwab-Munchen, où elles devaient être réunies le 11 ; à la division Carra Saint-Cyr, d'atteindre en deux marches Zumershausen, et à Molitor d'arriver à Augsburg, également en deux jours.

La veille, Oudinot avait paru désirer que Massena fît relever, en cas d'attaque, la brigade qu'il avait chargée de la défense du pont de Landsberg, ce qui aurait permis à ce général de l'utiliser à Augsburg. Le maréchal ordonna à la division Boudet de se porter en trois jours à Landsberg, avec les 3e et 14e de chasseurs sous le commandement de Marulaz, qui dut prendre les devants.

A peine ces ordres étaient-ils donnés, que Massena reçut d'Oudinot une dépêche contenant copie d'une lettre du duc de Dantzig annonçant le passage de l'Inn par les Autrichiens, et sa propre retraite sur Munich, Dachau et Augsburg. Ce maréchal comptait que la cavalerie d'Oudinot serait en arrière de Dachau. Il envoyait un état de situation de l'armée de la Haute-Autriche, qu'il portait à 50,000 hommes et à 8,000 chevaux ; mais ce dernier nombre lui semblait exagéré. En transmettant ces importantes communications, Oudinot pensait qu'elles décideraient de suite Massena à se mettre en mesure de défendre le Lech de concert avec lui, et il insistait sur la nécessité de faire occuper Landsberg par des troupes de l'armée d'observation. Massena, qui croyait toujours en être général en chef, n'ayant reçu aucun avis de la formation de l'armée d'Allemagne, donna l'ordre à Vandamme de se porter, avec le contingent wurtembergeois, à Markt-Biberach, d'appuyer

sa gauche à Donauwerth et sa droite au corps d'Oudinot, qu'il prévint de cette disposition, ainsi que du mouvement du corps d'observation. Ce général était plongé à Augsburg dans de vives inquiétudes; comme il y avait eu précédemment entre lui et Massena quelques discussions relatives à l'assiette de leurs cantonnements, il craignit que le maréchal n'en eût conservé un fâcheux souvenir, et dépêcha auprès de lui un de ses aides de camp pour s'en excuser, et l'assurer de son empressement à exécuter les ordres qu'il jugerait convenable de lui donner. Mais c'était mal connaître Massena, que de croire qu'il exposerait volontairement, pour des vétilles, un ancien frère d'armes à un échec. Il lui renvoya donc son aide de camp à midi avec une lettre dans laquelle il dissipait affectueusement ses craintes, et lui faisait observer que n'étant point général en chef, il ne pouvait, ni ne devait lui donner d'instructions, bien que le major général l'autorisât, en quelque sorte, à exercer le commandement. Il se borna donc à lui marquer que rien n'empêchait le corps d'observation de prendre la droite du Lech, Oudinot le centre, et Vandamme la gauche, appuyée à Donauwerth; que si le duc d'Auerstaedt portait sa droite sur cette place comme cela était probable, l'armée française pourrait attendre que les nouvelles du duc de Dantzig et les mouvements de l'ennemi déterminassent les siens. A deux heures et demie après midi, Massena expédia un second courrier au major général à Strasbourg pour lui demander des ordres. Il espérait que sa dernière colonne serait le 12 sur le Lech, et que la droite de l'armée d'observation toucherait Augsburg. Mais toute la journée s'étant écoulée sans nouvel avis sur la marche de l'ennemi, Massena regretta d'avoir fait

acte de commandement, quoique les circonstances, non moins que les ordres ambigus du prince de Neuchâtel, l'y eussent autorisé, car ce dernier pouvait avoir d'autres vues. Entre ces deux hommes il existait une froideur marquée, et leur correspondance même, malgré la mesure des formes officielles, en porte des traces. Peut-être le génie militaire de l'un et la science de l'autre se faisaient-ils réciproquement ombrage. Comme il était impossible que l'Empereur fût assez promptement prévenu du commencement des hostilités pour être avant sept ou huit jours à la tête de ses armées, le major général allait être à l'œuvre; il ne fallait pas contrarier ses calculs en opérant des mouvements avant son arrivée, car s'il advenait mal des ordres du maréchal, le prince de Neuchâtel ne manquerait pas de rejeter la faute sur la mauvaise voie dans laquelle on l'aurait engagé. Ces réflexions décidèrent Massena à dépêcher un aide de camp à Vandamme, à 7 heures et demie du soir, pour l'inviter à concentrer ses troupes sur le Lech, mesure qui, disait-il, aurait l'avantage d'éviter l'encombrement sur la ligne d'opération et de laisser au major général le temps d'arriver.

Vandamme, au reçu de la première lettre de Massena, avait ordonné aux Vurtembergeois de se concentrer à Dillingen, afin de se porter de là à Markt-Biberach. Ces troupes étant un peu éparses, il leur avait enjoint de presser le mouvement de concentration, et envoyé de tous côtés des officiers d'état-major pour accélérer la marche des colonnes. Lui-même était parti pour Dillingen, d'où il avait prié Massena de lui adresser de nouveaux avis qui seraient pour lui des ordres.

La seconde lettre du maréchal trouva Vandamme à

Dillingen, et ce général n'y comprit rien. Ne s'expliquant pas la cause de ce brusque revirement, il l'attribua à une erreur de date, et annonça à Massena que son mouvement était commencé. Ses troupes devaient être ainsi placées : toute la cavalerie et l'artillerie légère avec la brigade légère à Hochstett, Sonderheim, Blenheim et autres villages ; la première brigade de ligne à Dillingen avec 5 pièces d'artillerie ; la seconde à Lauffingen et Gundelfingen avec pareil nombre de pièces.

La promptitude de Vandamme n'embarrassa pas peu Massena ; il attendait du jour au lendemain des instructions du major général, et tremblait qu'elles fussent en désaccord avec la marche des Wurtembergeois. Cependant il lui répugnait de donner à Vandamme le véritable motif du contre-ordre, parce qu'il aurait fallu s'expliquer sur des faits que celui-ci devait ignorer. Comme la marche offensive des Autrichiens en Bavière et probablement sur Munich allait forcer le roi à s'éloigner de sa capitale et à se retirer dans son château de Dillingen, Massena représenta à Vandamme qu'il valait mieux laisser les Wurtembergeois à Heidenheim pour épargner au roi le désagrément de voir cette résidence occupée par l'ennemi. D'ailleurs Vandamme était toujours à même de se rendre en deux ou trois marches sur le Lech, puisqu'on ne savait rien du mouvement des Autrichiens depuis le commencement des hostilités. Vandamme, satisfait de cette explication dont il ne soupçonna pas la véracité, arrêta les Wurtembergeois. Mais le 12, à 8 heures du matin, peu après la réception de cette lettre, le margrave de Deux-Ponts, aide de camp du roi de Bavière, apporta la nouvelle que les Autrichiens avançaient sur tous les points, et que le

duc de Dantzig évacuait Landshut, où l'ennemi était près d'entrer; que les Bavarois se repliaient en ordre; qu'enfin les mesures, selon toute apparence, étaient prises pour défendre vigoureusement le Lech. Dans ces conjonctures, Vandamme n'ayant encore aucune instruction du prince de Neuchâtel, crut devoir demander itérativement à Massena s'il ne convenait pas qu'il continuât à opérer son mouvement sur Markt-Biberach. « Si Votre Excellence le juge nécessaire, disait-il, je » m'empresserai de le faire exécuter. »

Massena s'était retiré en toute hâte à Augsburg, lorsque cette lettre lui parvint. Il différa d'y répondre espérant que des ordres du prince de Neuchâtel lui arriveraient dans la journée. A peine eut-il atteint cette ville dans l'après-midi, qu'il expédia un courrier au major général pour lui annoncer la position de ses troupes. La division Boudet et deux régiments de cavalerie étaient à Landsberg, les autres divisions à une journée du Lech. « J'attends avec la dernière impatience, disait-» il, les instructions de votre altesse. »

Cependant Massena jugeait le mouvement sur Markt Biberach indispensable. Il comprenait aussi l'impatience de Vandamme et ses inquiétudes. Mais quoique enchaîné par la prudence, qui l'empêchait de les calmer, comme son dévouement lui était sensible, il lui répondit en faisant l'aveu de sa position. « Vous n'avez pas de » nouvelles du major général, je ne suis pas plus heu-» reux que vous. Je pense que nous en aurons dans le » cours de la journée. Je n'ose prendre sur moi de vous » engager à un mouvement. Je pourrais contrarier les » mesures générales. Si cependant, l'ennemi approchait » du Lech, je vous en donnerais de suite avis, ainsi que

» de ce qu'il serait nécessaire que nous fissions; mais » jusque-là, je le répète, je n'ose rien prendre sur moi. » Je me suis rendu à Augsburg pour être plus à portée » de reconnaître les mouvements de l'ennemi. » C'était par subordination renoncer au meilleur parti, car le même jour 10 avril, et presque à la même heure, le télégraphe donna au major général l'ordre de se rendre à Augsburg, et d'y concentrer l'armée si l'ennemi attaquait avant le 15. Cet ordre fut suivi à midi d'un autre plus explicite.

Dans cet intervalle les événements avaient marché. Les dépêches de la cour de Vienne à M. de Metternich interceptées à Nancy, et la demande de passe-ports de cet ambassadeur, démontrèrent à l'Empereur que les hostilités allaient commencer, si ce n'était déjà fait. Il écrivit donc au major général qu'il était convenable que Massena se rendît à Augsburg avec son corps, ainsi que les Wurtembergeois. Il lui ordonna de prescrire au duc d'Auerstaedt de se replier également sur le Lech; au prince de Ponte-Corvo d'engager le roi de Saxe à se retirer du côté de Leipzig, et le roi de Bavière à se rendre vers Augsburg, d'ordonner enfin au général Dupas de marcher sur cette place. Mais lors même que l'Empereur n'attaquerait pas, il n'était pas moins essentiel de porter à Augsburg Massena et Vandamme. Dans ce cas le duc d'Auerstaedt placerait son armée à une journée de Ratisbonne, et la division Rouyer se rapprocherait de Donauwerth, si Dupas en était trop éloigné.

Que faisait cependant le major général à Strasbourg? Au lieu d'être à Donauwerth, selon les instructions de l'Empereur, il s'occupait de mesures d'administration,

et avec si peu de bonheur, que Napoléon ne put s'empêcher de lui en témoigner plus tard son mécontentement. Il ordonnait à Metz et à Nancy de forts achats de farine, qu'il faisait filer sur Donauwerth, quand il eût été plus simple de passer des marchés dans un pays aussi riche en blé que l'Allemagne, et d'éviter ainsi des frais de transport. Au lieu d'expédier à Massena l'ordre d'arriver le 15, au plus tard, sur le Lech, à Landsberg ou à Augsburg, au duc d'Auerstaedt d'être à Ratisbonne, à la cavalerie légère de Montbrun et à la grosse cavalerie de Nansouty de se trouver entre cette ville et Munich, il laissait tout le monde dans l'incertitude. Le premier courrier qu'il reçut de l'ambassadeur Otto ne le réveilla pas. Un second du duc de Dantzig, arrivé à cinq heures du matin, le 11, à Strasbourg, le tira enfin de cette somnolence. Il adressa donc, à six heures, une première dépêche à Massena où il lui apprenait ce que celui-ci savait déjà des mouvements de l'ennemi. « Dans la situation, » continuait-il, voici les ordres que je vous donne » au nom de l'Empereur : Vous prendrez le comman- » dement supérieur de toutes les troupes sur la rive » droite du Danube, c'est-à-dire des Bavarois, du corps » du général Oudinot et de votre corps d'armée... » Oudinot aurait sa 1re division en avant de Friedberg avec une demi-brigade à la tête de pont de Landsberg (cette demi-brigade était relevée par Boudet); sa 2e division à Poettmen, pour s'y battre au besoin et se retirer sur Rain; les cuirassiers en position près de Friedberg et la cavalerie légère de Colbert à Schrobenhausen avec un régiment sur la route de Dachau, afin de protéger la retraite des Bavarois. « Massena devait conser-

ver la ligne du Lech. » (C'était fait.) Le major général annonçait de plus que le duc d'Auerstaed se rendait à Ingolstadt, et prenait le commandement de toutes les troupes sur la rive gauche du Danube, pour manœuvrer de concert avec Massena. « Vous agirez au surplus, ajoutait-il, suivant les circonstances; » il terminait en annonçant son départ pour Donauwerth et ordonnait à Massena de lui écrire par duplicata à Gemunden.

Cette dépêche fut suivie d'une autre, où il donnait pour l'armement d'Augsburg des ordres qui auraient dû être en voie d'exécution depuis six jours, s'il eût suivi les instructions de l'Empereur. D'après les états de situation, il pensait qu'il y avait dans cette place 87 bouches à feu de toute espèce bien approvisionnées. Néanmoins, il conseillait de tirer de Nürnberg, de Munich, de Cronach, de Wurtzburg, ou même de Pforzheim, quelques pièces de 24. L'Empereur, voulant appuyer la droite sur Augsburg et abandonner le Tyrol aux Autrichiens, avait ordonné que cette place fût approvisionnée de cartouches, palissadée, et que ses fossés fussent remplis d'eau.

Une troisième dépêche apprit à Massena la nouvelle organisation de l'armée et sa division en 10 corps, parmi lesquels l'armée d'observation prendrait désormais le n° 4; mais cette organisation ne fut réalisée que beaucoup plus tard sous Vienne.

Le prince de Neuchâtel reçut à Strasbourg, à neuf heures et demie du soir, la dépêche de Massena, datée du 10, où celui-ci l'informait qu'il serait le 13 sur le Lech et qu'il appuierait sa droite à Augsburg. Il répondit aussitôt et insista sur l'intention de l'Empereur pour que la droite de l'armée couvrît bien Donauwerth, In-

golstadt et Neuburg. Il lui recommandait en outre de manœuvrer par sa gauche pour opérer sa jonction avec les autres corps de l'armée sur Donauwerth, le Lech et le long du Danube, et annonçait l'arrivée prochaine de l'Empereur. Il pensait que les Wurtembergeois devaient rester en arrière de Donauwerth; puis, craignant de prendre trop de responsabilité dans ces graves circonstances : « Ne croyez-vous pas, ajoutait-il, devoir por-» ter les trois divisions bavaroises sur Ingolstadt et » Neuburg? » Il engageait Massena à choisir un homme solide pour commander Augsburg, mais déjà l'Empereur avait désigné le général Moulin.

Massena reçut dans la soirée du 13, et coup sur coup, plusieurs dépêches, une entre autres, portée par Saint-Aignan, aide-de-camp du major général, à laquelle celui-ci avait joint un état nominatif des princes médiatisés dévoués à la maison d'Autriche, dont les possessions se trouvaient dans les quartiers de l'armée, et un duplicata de celle du 11, qui lui donnait le commandement de toutes les troupes sur la rive droite du Danube. Il informa le duc de Dantzig, Oudinot et Vandamme de cette disposition; et comme il se trouvait avec les deux premiers dans les meilleurs rapports, ils s'empressèrent de lui témoigner combien ils étaient heureux de se trouver de nouveau sous son commandement. Bien que ses relations avec Vandamme n'eussent jamais été sur le pied de l'intimité, celui-ci ne témoigna pas moins de satisfaction d'être placé sous ses ordres.

Massena répondit immédiatement au prince de Neuchâtel : qu'il ne savait rien d'important ni de bien positif sur la marche de l'ennemi, qui s'avançait avec une extrême lenteur; il l'informa de l'arrivée de Boudet à

Landsberg, qu'Oudinot avait mis en état de faire bonne résistance. La tête de pont était armée de 10 bouches à feu, et le gouvernement bavarois devait en envoyer 4 autres. Massena ignorait si le prince de Neuchâtel conserverait ce poste, et bien qu'il fût nécessaire d'éclairer la tête du Haut-Lech avec de la cavalerie, il s'en tint à cet armement, qu'il eût pu peut-être augmenter de quelques pièces prises à Augsburg. Quant aux conseils que semblait lui demander le major général sur le mouvement à faire opérer aux Bavarois, il éluda la réponse précise en lui disant que l'ennemi étant encore loin on aurait toujours le temps de l'exécuter, mais qu'il le ferait cependant si le major général le désirait. C'était, au reste, montrer de la prudence, car en face de l'ennemi, les manœuvres ont leur temps donné, et telle qui aurait de grands résultats à une certaine heure, peut, exécutée quelques instants plus tard, entraîner un désastre. Or, dans la circonstance actuelle pareille chose était à craindre, et s'il fut résulté un échec d'une manœuvre conseillée par Massena, la faute en serait retombée sur lui. L'Empereur sut gré au maréchal de sa réserve.

Le 13 au matin, le duc de Dantzig apprenant l'arrivée de Massena à Augsburg, lui écrivit de Munich pour l'informer de la présence des avant-postes ennemis sur la route de Braunau, et de l'établissement d'un camp à Ampfing. Quant à lui il occupait toujours Rosenheim et Wasserburg, et poussait des patrouilles jusqu'à Altmarckt et Stein. Il tenait Freysing, Mosburg, Landshut, et ne supposait pas que les coureurs ennemis fussent au delà de Vilsbiburg. Enfin il annonçait que la division De Wrède était en avant d'Abensberg; cette dernière avait

suivi le mouvement de celle du centre, qui devait se réunir à celle de droite pour se rendre de Munich derrière le Lech, tandis que De Wrède longerait le Danube et se retirerait par Rain. Les nouvelles du Tyrol étaient alarmantes. Cette contrée se levait en masse; déjà on y avait tiré sur les troupes bavaroises, et un escadron qui, le 11, se rendait à Brixen, avait été forcé de rétrograder.

Quoique le duc de Dantzig ne demandât ni conseils ni ordres, il était facile de voir qu'il en aurait reçus avec plaisir. En effet il ne s'en faisait point accroire; loyal, brave, il ne manquait pas de coup d'œil, mais il était mieux sur le terrain que dans le cabinet; et, s'il y avait dans l'armée des généraux plus forts en théorie, peu lui étaient supérieurs dans la pratique. Il apprit le 14, à trois heures du matin, que Massena prenait le commandement de toutes les troupes sur la rive droite du Danube. : « Vous devez être persuadé, lui écrivit-il » aussitôt, du plaisir que m'a fait cette nouvelle. J'en » suis aise autant pour moi que pour l'armée. »

Ses instructions étaient de se retirer derrière le Lech : la 1re et la 3e division (celle du centre) par Munich sur Augsburg, celle de gauche par Ingolstadt et Rain. Ses avant-postes occupaient encore Lambach, l'ennemi avait toujours les siens à Haun. Le camp d'Ampfing n'était pas levé. Deux colonnes de 6,000 hommes chacune avaient occupé le 13 à quatre heures du soir Wasserburg et Rosenheim, et paraissaient vouloir se porter en avant (c'était la colonne de Jellachich). La 1re division du duc de Dantzig était concentrée en avant de Munich, avec 3 bataillons et 400 chevaux de la 3e, celle du centre également réunie aux environs de Fraysing. Elles étaient prêtes toutes les deux à opérer

leur mouvement rétrograde sur Dachau à l'arrivée de l'ennemi. La division du centre tenait Mosburg par des postes, et s'éclairait sur la rive droite de l'Iser. La 2e division campait entre Abensberg et Landshut, observant cette dernière ville. Pressentant qu'il serait obligé de se replier sur Dachau dans la soirée ou le lendemain matin, il exprimait le désir qu'Oudinot envoyât à 8 kilomètres, en avant de Dachau, un régiment de hussards pour soutenir la marche rétrograde de ses divisions. Non-seulement Massena invita ce dernier à pousser ce régiment au-devant des Bavarois, mais encore il en offrit deux autres. « Les troupes d'Oudinot comme les » miennes, écrivit-il au duc de Dantzig, sont toujours » à votre disposition. »

L'intention de l'Empereur étant de faire éventuellement d'Augsburg le pivot de ses opérations, ou du moins un des points de leur base, Massena se fit rendre compte de l'état des ouvrages, de l'armement et des approvisionnements de cette place. Il en visita les fortifications avec le général Navelet, commandant l'artillerie d'Oudinot, et le colonel du génie Moulut, qui l'avait étudiée. Il approuva leurs dispositions et fut heureux d'apprendre qu'à son passage, cinq jours auparavant, le général du génie Bertrand avait exprimé la même opinion.

Augsburg, par sa position près du confluent de la Wertach et du Lech, était éminemment propre à arrêter un ennemi victorieux et à favoriser le ralliement d'une armée qui aurait été battue en avant de cette dernière rivière. En effet, l'ennemi n'avait que trois partis à prendre :

1° En débouchant par le pont de Friedberg, si le Lech n'était pas guéable. Alors la défense de la place

se réduirait à la tête de ce pont, qu'on eût améliorée ; mais il était indispensable de couper le pont de Lechhausen, à 1,500 mètres au nord, ou au moins de le garder par un détachement assez fort pour en disputer le passage, et d'établir un second détachement à l'écluse qui servirait de pont à la place, à 500 mètres au sud.

2° Si la force des eaux obligeait l'ennemi à passer le Lech au pont de Landsberg, à 32 kilomètres au-dessus d'Augsburg, ou par celui de Rain, à 36 kilomètres en aval, il n'en était pas moins forcé d'attaquer avant d'arriver sur la place, le premier des fronts sud-est munis de fossés, et le second des fronts inondés de l'est. Encore fallait-il enlever auparavant le pont de Lechhausen.

3° Le Lech étant supposé guéable sur plusieurs points, entre Landsberg et Rain, les Autrichiens auraient masqué ces deux têtes de pont; mais, en reconnaissant d'avance ces gués et en amenant des batteries légères, il n'était pas impossible de les défendre, d'autant plus que l'ennemi, méprisant ces têtes de pont, passerait entre les deux. Toutefois si, après avoir surmonté les premiers obstacles, il arrivait sur la place, quels moyens de défense lui opposerait-on ?

Augsburg avait une enceinte irrégulière composée de neuf bastions ou demi-bastions, qui couvrait sa vieille chemise en maçonnerie. La demi-lune en avant du bastion n° 3 était réparée et fraisée, et un tambour avec barrière avait été établi sur son avancée. La demi-lune couvrant la porte de Wertach, à gauche du bastion Iudenwall, n'était pas terminée. Comme la courtine (à droite du bastion Iudenwall) était très-faible, on l'avait couverte par deux ouvrages, et l'on construisait encore

dans l'intérieur de la ville, en arrière de cette courtine, un cavalier pour deux pièces d'artillerie; toutes les autres parties de l'enceinte étant susceptibles d'être inondées, ou présentant des escarpes et contrescarpes à l'abri d'insulte, on se bornait à palissader ou à fraiser les ouvrages extérieurs et à y mettre des tambours. On avait tout préparé à portée des écluses pour augmenter le volume d'eau dans les fossés, et établir des flaques dans les endroits propices. Sur 133 bouches à feu reconnues nécessaires, 76 seulement étaient en batterie; Massena en fit ajouter 10, et renfermer dans l'arsenal un grand nombre de démontées. On trouva dans les magasins 500,000 balles, 450,000 kilogrammes de poudre, et 100,000 cartouches auxquelles on en ajouta 900,000 tirées de Guntzburg.

D'après les ordres de l'Empereur, Oudinot avait frappé dans le cercle du Lech de fortes réquisitions pour former l'approvisionnement de réserve de la place. Mais indépendamment des farines nécessaires pour la fabrication de deux millions de rations de biscuit, il n'existait en magasin que 4,500 quintaux métriques de grains, à peu près le quart de ce qui avait été demandé. Dans le fait, l'approvisionnement de réserve était fictif, car la fabrication du biscuit absorbait tout. On pouvait même prévoir que le cercle du Lech, dévoré par 50,000 hommes, serait bientôt épuisé. Il existait dans la ville, ou à proximité, 23 moulins et 25 fours qui donnaient 80,000 rations de pain par vingt-quatre heures.

Il n'y avait à Augsburg que trois hôpitaux, contenant ensemble 1,000 lits, mais avec un mobilier insuffisant et en mauvais état. Massena ordonna d'en ouvrir d'autres jusqu'à concurrence de 2,000 lits.

Sur ces entrefaites, le major général arrivait à Donauwerth le 13 à sept heures du soir. Effrayé de la responsabilité qui pesait sur lui, et se voyant privé des conseils de Davout et de Massena, il perdit la tête. Cependant une lecture attentive de l'instruction de l'Empereur du 30 mars, l'aurait suffisamment éclairé; Napoléon ayant prévu la marche offensive de l'ennemi, disait expressément : « Mon but est de porter mon quar» tier général à Ratisbonne et d'y concentrer toute mon » armée. » Puis il ajoutait comme correctif éventuel de cette décision : « Le quartier général de Donauwerth et » la ligne du Lech sont à occuper dans le cas où l'en» nemi me préviendrait; mais s'il ne bouge pas, je » désire que le général Oudinot et le général Saint» Hilaire se réunissent à Ratisbonne. » Or, les Autrichiens envahissaient la Bavière; la ligne du Lech devenait alors la principale, mais le major général, par une erreur difficile à comprendre, crut que Ratisbonne allait devenir le centre du rassemblement. Toutefois, à son passage à Gemund, le 13 à sept heures du matin, il eut une bonne inspiration à laquelle malheureusement il ne s'arrêta pas. En effet, il écrivait au duc d'Auerstaedt qu'il ne concevait pas que De Wrède eût quitté Straubing quand rien ne l'y forçait, et surtout qu'il ne se fût pas arrêté à Ratisbonne. Dans cette conjoncture, la concentration sur cette place, indiquée dans le plan de l'Empereur lui semblait inexécutable, car probablement Saint-Hilaire et la cavalerie avaient dû s'en retirer. Que fallait-il donc faire? Il le déciderait à Donauwerth, suivant les nouvelles qu'il recevrait de l'ennemi. Pourtant il annonçait au duc qu'il se porterait avec Oudinot sur Neuburg, et comme s'il eût voulu profiter

de son généralat de quelques jours pour faire un coup d'éclat : « Il faut penser, ajoutait-il, à réunir l'armée » pour livrer une bataille à l'ennemi, s'il n'attend pas » l'arrivée de l'Empereur..... Il faut, si nous avons » une affaire, qu'elle soit décisive. N'aurions-nous pas » une bonne position entre Neumarckt et Beilengries? »

Doit-on voir là une résolution arrêtée de livrer bataille, ou une demande indirecte de conseil ? Les faits déjà connus et ceux qui vont suivre rendent vraisemblable la dernière supposition. A huit heures du soir, le major général ne regardant plus comme impossible la concentration de l'armée à Ratisbonne, expédia ordre à Oudinot de se porter avec tout son corps sur cette ville, et fit savoir à Massena que le 4e corps resterait seul pour garder Augsburg et le Lech. Il l'informa pareillement qu'il appelait les Wurtembergeois à Donauwerth, mais la construction de sa phrase donnait à entendre que Vandamme rejoindrait Massena d'un instant à l'autre sur le Lech.

En même temps le prince de Neuchâtel ordonnait au duc de Dantzig, sans en avertir Massena, sous le commandement duquel ce maréchal était pourtant placé, de couvrir de plus près Ratisbonne en occupant de nouveau Landshut; De Wrède devait reprendre la position de Straubing. Il prescrivait en outre au duc d'Auerstaedt de se porter en toute hâte d'Ingolstadt à Ratisbonne. « Il paraît, lui écrivait-il, que les manœuvres de l'ennemi sont dirigées sur nos ailes; l'Empereur veut concentrer ses troupes à Ratisbonne, il a même le projet d'y établir son quartier général et d'en faire la base de ses opérations contre les Autrichiens. »

Cependant Massena, ne doutant pas que l'ennemi, au

cas où il voudrait déboucher sur Augsburg, ne s'y portât par la tête de pont de Landsberg, résolut d'y transférer son quartier général. Toutes les troupes de la rive droite du Danube étant sous ses ordres et devant se rapprocher d'Augsburg, cette place ne courait aucun danger. Il ordonna donc au général Boudet de reconnaître un lieu propre à recevoir son quartier général entre Landsberg et Schongau, et de pousser des partis sur le Haut-Lech. Préoccupé qu'il était des événements du Tyrol, il lui prescrivit aussi d'inviter Marulaz à envoyer des émissaires dans cette contrée.

Mais, dans la matinée du 14, peu d'heures après la première lettre dont nous avons parlé plus haut, il fut fort surpris d'en recevoir une seconde du duc de Dantzig qui lui donnait avis qu'en vertu des nouveaux ordres du prince de Neuchâtel, il allait couvrir Ratisbonne en occupant Landshut. « Ne comptez donc plus sur moi, » ajoutait ce maréchal, je vais tâcher d'exécuter le plus » tôt possible les ordres du major général. »

L'étonnement de Massena fut au comble quand lui arriva l'ordre de diriger Oudinot sur Ratisbonne. Comment le prince de Neuchâtel avait-il eu l'idée de prendre une résolution si contraire aux ordres de l'Empereur, et en opposition directe avec les exigences de la situation! Cependant il fallait obéir; et Oudinot rassemblait ses troupes et se mettait en marche, lorsqu'il reçut contre-ordre. Il fut difficile à Massena de s'expliquer ce subit revirement, mais il l'accepta comme un retour aux vrais principes; le motif, du reste, en fut bientôt connu. On n'a pas oublié la dépêche du 10 avril, où l'Empereur, comprenant, d'après la demande de passeports de M. de Metternich, que les hostilités allaient

commencer, ordonnait au major général de tout replier sur le Lech. Cette dépêche arriva à Donauwerth le 13, à dix heures du soir. Le prince de Neuchâtel vit alors la faute qu'il avait commise; à onze heures il écrivit à Massena que l'Empereur avait annulé ses dispositions, et qu'en conséquence Oudinot eût à regarder comme non avenu l'ordre de partir pour Ratisbonne. Ce dernier devait donc toujours occuper la gauche d'Augsburg et Massena la droite. Le prince de Neuchâtel annonçait son arrivée dans cette ville pour le 14 ou le 15.

A minuit, en annulant l'ordre donné à huit heures du soir, il prescrivait au duc de Dantzig de reporter une division à Landshut, si l'ennemi n'y était pas, et, dans le cas contraire, de la placer à une marche en arrière du côté du Lech. « Au moindre mouvement de » l'armée ennemie, disait-il, retirez-vous sur le Lech, » sans vous compromettre; la division qui est à Munich » se repliera à Augsburg. Je porte mon quartier gé- » néral dans cette ville, où avec vos trois divisions » j'aurai plus de 100,000 hommes. J'ai fait avancer les » 13,000 Wurtembergeois à Rain, position intermé- » diaire entre Donauwerth et Augsburg. J'ai ordonné » au duc d'Auerstaedt de porter son quartier général à » Ratisbonne et de placer ses 120,000 hommes autour » de lui. Dans cette position, nous pouvons attendre » tranquillement l'Empereur; et si les Autrichiens veu- » lent en tâter, ils seront les maîtres. »

Les dernières phrases de cette lettre montrent que le prince de Neuchâtel n'avait encore saisi qu'à moitié la pensée de l'Empereur, puisqu'il persistait à porter le duc d'Auerstaedt à Ratisbonne au lieu de le ramener sur le Lech. En effet, il ne changea rien aux ordres

donnés à ce maréchal à huit heures du soir, et nous verrons tout à l'heure ce dernier s'étonner à bon droit d'une disposition si singulière.

Quoique Massena n'eût reçu aucune information sur les Bavarois, il ne pouvait douter par le mouvement prescrit à Oudinot que le duc de Dantzig n'eût lui-même l'ordre de se rapprocher de Ratisbonne, et dépêcha au premier le 14 un officier pour lui en donner avis. Durant cette journée, Massena ne fut point sans inquiétude; car une campagne mal engagée n'est que trop souvent une campagne perdue, et quels résultats attendre sous un général en chef si peu apte à diriger des masses!

Comme s'il se fût douté de l'embarras où les incertitudes du prince de Neuchâtel jetteraient l'armée, Massena, qui, comme on l'a vu, avait formellement refusé de lui adresser aucun conseil direct, profita du retour de M. de Saint-Aignan pour lui en insinuer sous forme de questions auxquelles il répondait lui-même d'avance. « Ne conviendrait-il pas, lui écrivit-il, qu'Ou» dinot restât à Augsburg? Ne faudrait-il pas conti» nuer de travailler à la tête de pont de Landsberg? » Ne serait-il pas utile que Vandamme occupât avec les » Wurtembergeois la tête de pont de Rain, en liant ses » postes avec ceux de gauche d'Oudinot? » Il eût fallu que le prince de Neuchâtel ne voulût pas comprendre pour ne pas saisir la portée de ces questions.

Aussi, quand M. de Saint-Aignan arriva à Donauwerth, le 14, à neuf heures du matin, le major général, à qui la dépêche de l'Empereur du 10 avait fait en partie réparer ces fausses dispositions, répondit tout naturellement à Massena dans le sens de ces demandes

en annonçant son arrivée dans la nuit à Augsburg. Il le pressait de tirer, pour armer cette place, de l'artillerie de Munich, avant que l'ennemi n'y fût entré; d'appeler au plus tôt le duc de Dantzig à Augsburg, attendu qu'il venait d'ordonner au duc d'Auerstaedt de porter sur Landshut et Freysing la division Saint-Hilaire et la réserve de cavalerie, qui de là, au cas où l'ennemi marcherait, gagneraient également Augsburg pour s'y mettre en bataille avec Massena. La division De Wrède avait reçu directement l'ordre de quitter Biburg, pour se rendre par le plus court chemin dans cette place.

« Envoyez, disait-il, des espions pour savoir ce qui » se passe du côté de Fuessen et Schongau. En général, » il faut tâcher d'être éclairé très au loin de ce qui » se passe, car les Autrichiens, comme à leur ordi- » naire, font de grands mouvements. Je pense que » vous vous êtes occupé de faire reconnaître les posi- » tions sur votre droite; car si l'ennemi ne peut pas » forcer le Lech devant nous, il viendra par le Haut- » Lech. » Là se bornaient les instructions du prince de Neuchâtel. Ce fut le 14, dans la matinée, qu'il contremanda enfin le mouvement du duc d'Auerstaedt sur Ratisbonne, mais il était trop tard.

Massena, inquiet de ne pas avoir encore de nouvelles du duc de Dantzig, lui dépêcha un aide de camp » avec ce billet : « Je reçois à l'instant l'ordre de vous » envoyer un officier pour vous engager à vous retirer » sur Augsburg de préférence à Landshut. Veuillez me » donner connaissance de votre mouvement rétrograde; » si cela est nécessaire, je vous ferai soutenir. » Craignant que l'ennemi ne fût déjà à Munich, il recom-

manda à son officier de prendre des précautions.

Une heure après le départ de celui-ci, Massena reçut, par un aide de camp du major général, une lettre du duc de Dantzig, qui ne s'expliquait point sur les mouvements exécutés la veille par les Bavarois, d'après les ordres directs du prince de Neuchâtel, et il indiquait seulement la position que ses troupes occuperaient le lendemain. Sa première division s'arrêterait à Pfaffenhoffen, poussant un bataillon et un escadron par la route de Freysing; la deuxième division serait à Schrobenhausen; la troisième resterait devant Landshut jusqu'à ce qu'elle fût relevée par la division Saint-Hilaire; le duc de Dantzig s'établirait à Geisenfeld. (Tous ces mouvements s'exécutèrent avec lenteur et difficulté, parce que, les chemins vicinaux étant impraticables pour l'artillerie et les voitures, elles suivaient forcément les chaussées.) Le duc de Dantzig annonçait de plus, que l'ennemi avait rétabli les ponts de Plattling et d'Ingelfingen et fait passer sur chacun d'eux 3 ou 400 chevaux du corps de Rosenberg. Deroy n'avait encore vu personne vers Landshut, et les nouvelles du Tyrol prenaient un caractère de plus en plus alarmant.

Massena si inquiet le 14 par tant de causes et surtout après les ordres envoyés au duc d'Auerstaedt, se sentit plus calme le lendemain. Les troupes de la rive gauche du Danube allaient être concentrées à Augsburg, et Bertrand lui avait appris dans la matinée, que Napoléon passerait par Donauwerth. Massena lui dépêcha dans cette ville un aide de camp avec le rapport sur sa position. « Oudinot, disait-il, a ses divisions concentrées » autour d'Augsburg, sur les deux rives du Lech. Bou» det, avec sa division, et Marulaz, avec sa brigade,

» tiennent Landsberg et éclairent le Haut-Lech jusqu'au-
» dessus de Schongau. Les trois autres divisions du corps
» d'armée sont échelonnées depuis Schrobenhausen jus-
» qu'à Zumershausen et prêtes à manœuvrer. » Il rendait compte ensuite des travaux de fortification d'Augsburg et de la tête de pont de Landsberg. « Je suis, ajoutait-
» il enfin, prêt à exécuter tous les ordres qu'il plaira à
» Votre Majesté de me donner. »

Malgré l'activité du colonel Moulut, les travaux d'Augsburg n'avançaient qu'avec lenteur, parce que la municipalité mettait peu d'empressement à faire les réquisitions de bras nécessaires; il paraît même qu'une partie de la population mâle de cette ville avait pris la fuite pour échapper aux corvées. Il fallut donc se rabattre sur les femmes, mais leur travail se réduisait presque à rien. Massena les renvoya à leur ménage et les remplaça par 3,000 soldats du corps d'Oudinot. Comme les outils manquaient aussi, force fut de s'en procurer chez l'habitant. Les approvisionnements de la place étaient insuffisants, comme on l'a dit. La fabrication du biscuit avait absorbé très-vite les 4,000 quintaux métriques de farines en magasin. Le maréchal, ayant appris qu'il existait, tant à Augsburg que dans les bailliages environnants, des denrées de toutes sortes évaluées à 25,000 quintaux, dont le directeur des finances de la place était dépositaire pour le roi de Bavière, trouva tout simple, puisque nos armées défendaient la cause de ce monarque, d'exiger le versement de ces approvisionnements dans nos magasins, le temps manquant pour en demander l'autorisation au roi, d'ailleurs, trop ami des Français pour la refuser.

Tel était l'état des choses, le 15 au soir, sur la rive

droite du Danube. Voyons maintenant ce qui se passait sur la rive gauche.

Le duc d'Auerstaedt, quand il reçut à Ingolstadt l'ordre de se porter sur Ratisbonne, ne se pressa pas de l'exécuter; comme le major général lui annonçait sa prochaine arrivée à Ingolstadt, il aima mieux l'attendre. Il se porta même à sa rencontre sur la route de Neuburg pour lui faire ses observations; mais ne le voyant pas venir il lui expédia son aide de camp Flayelle et resta jusqu'à 7 heures du soir avec ses troupes sous les armes et prêt à marcher. Flayelle était chargé de représenter au prince de Neuchâtel l'inconvénient du mouvement sur Ratisbonne. Il paraît que cet officier fut assez mal reçu du major général; ce qui est certain, c'est qu'il revint avec un ordre formel au maréchal de partir sans retard et d'autres ordres particuliers que l'on connaît déjà pour Saint-Hilaire et De Wrède. Le duc d'Auerstaedt craignit d'arriver à Ratisbonne après l'évacuation de cette place par nos troupes; toutefois espérant toujours que le prince de Neuchâtel reviendrait sur ses ordres, il laissa l'adjudant général Romeuf à Ingolstadt, et établit une ligne de correspondance avec Donauwerth, pour recevoir plus rapidement les instructions qu'il attendait. « Il me semble, disait-il, d'ailleurs, que la meil-» leure manœuvre consisterait à déboucher par Ingol-» stadt. Les Autrichiens ne menaceraient pas depuis » plusieurs jours Friant et Saint-Hilaire, s'ils n'avaient » pas quelque plan. » Il démontrait aussi qu'il était bien plus facile de réunir l'armée à Ingolstadt qu'à Ratisbonne, puisque le général Friant, à Neumarckt, se trouvait plus près de la première place que de la der-

nière. En effet, les chemins pour arriver à celle-ci étaient détestables; et le seul qui débouchât sur la place n'était qu'un défilé dans le dernier myriamètre. Le duc d'Auerstaedt ajoutait : « J'aurai encore le temps » de recevoir la réponse de votre altesse. » Le fait est qu'il comptait aller avec une extrême lenteur. Il demandait encore : « Dans le cas où l'ennemi débouche- » rait par plusieurs points et en grande force sur l'Iller, » comme cela paraissait probable, que faudrait-il faire? » Il est impossible que l'armée soit réunie à Ratisbonne » avant 48 heures, et avant cet espace de temps être » prête à déboucher par Ingolstadt, occupant tous les » passages de l'Altmuhl. Votre altesse se rappellera » qu'en réunissant mes troupes à Ingolstadt je me suis » conformé aux dispositions qu'elle m'avait prescrites. »

En attendant la réponse du prince de Neuchâtel, le duc d'Auerstaedt envoya l'ordre à Saint-Hilaire de tenir le plus longtemps possible Ratisbonne ainsi que les hauteurs environnantes, et lui-même s'avança sans trop se presser dans la direction de cette place. Pendant la nuit il porta son quartier général à Hemau, et un régiment de la 4e division entra à Ratisbonne; le reste du corps d'armée s'échelonna entre cette place et Ingolstadt.

On attendait à chaque instant le major général à Augsburg, où il n'avait pas encore paru à 9 heures du matin. Massena, ne sachant à quoi attribuer ce retard, lui dépêcha un aide de camp pour avoir des nouvelles et l'informer de celles que lui transmettait Marulaz de Landsberg. Ce général donnait des renseignements très-inquiétants sur le Tyrol. Le colonel du 3e de chasseurs, qu'il avait envoyé le 14 à Schongau pour observer les insurgés de cette contrée, apprit par un courrier de

l'Empereur qui avait été forcé de revenir sur ses pas, que les troupes françaises et bavaroises, pressées de tous côtés par les Tyroliens, s'étaient vues forcées de se replier sur Trente. Il ajoutait que les révoltés, sous la conduite d'un chef de bandes audacieux, avaient rompu le pont de Furnen. Nulle part les communications du Tyrol n'étaient libres, les passages des montagnes étaient barricadés, les ponts coupés. Les Tyroliens, levés en masse, poussaient des imprécations contre le roi de Bavière, qui, disaient-ils, en maintenant la conscription et en persécutant leurs prêtres, leur avait manqué de parole.

A 2 heures et demie l'inquiétude de Massena sur le silence prolongé du major général devenant plus vive, il fit partir un autre aide de camp avec des nouvelles encore plus alarmantes du Tyrol. Il était trop vrai que les troupes bavaroises et françaises étaient aux prises avec les insurgés, et on avait la certitude qu'un corps autrichien s'avançait au secours de ceux-ci. A 5 heures du soir, un troisième officier prit encore le chemin de Donauwerth avec des renseignements transmis au général Boudet par le bailli de Landsberg qui confirmaient les premières nouvelles.

Pourquoi le prince de Neuchâtel laissait-il Massena sans ordres et sans instructions? Il paraît que la lettre du duc d'Auerstaedt du 14 à 7 heures du soir arriva à Donauwerth à une heure et demie après minuit, et qu'elle détermina enfin le major général à se rendre à Ratisbonne. D'autre part, il apprit en même temps que la 3e division de ce corps d'armée, ayant fait pousser par le premier de chasseurs et le 15e léger une reconnaissance de Neustadt sur le Danube, avait eu un petit en-

gagement avec l'ennemi. Soit qu'il induisît de cette circonstance que Ratisbonne était ou allait être attaquée et que cet événement nécessitait sa présence, soit qu'il voulût conférer avec le duc d'Auerstaedt, il se décida brusquement à courir jusqu'à Neustadt, en invitant par un courrier ce maréchal à s'y rendre de son côté à 2 heures du matin. Il annonça à Massena cette résolution en ces termes : « A l'instant où j'allais partir » pour Augsburg, j'apprends que la ville de Ratis- » bonne est attaquée. Le duc d'Auerstaedt, qui s'en était » un peu éloigné, marche pour soutenir le général Saint- » Hilaire par la rive droite et la rive gauche. »

Il informait aussi Massena qu'il avait placé la brigade Coehorn à Ingolstadt, et ordonné à Oudinot de se porter sur Aichach afin qu'on pût, en cas d'événements, se reployer sur Ingolstadt. Il lui recommandait de bien veiller à ce qui se passait devant lui, d'envoyer des officiers du côté de Neustadt, et d'ouvrir toutes les lettres qui lui seraient adressées à Augsburg, même par l'Empereur. Mais à peine celle-ci était-elle partie que le prince de Neuchâtel, ne la croyant pas assez explicite, ajoutait dans une seconde : « Vous voyez, monsieur le » duc, que j'ai jugé indispensable d'aller voir l'état des » choses et de jaser avec monsieur le duc d'Auerstaedt, » auquel j'ai donné rendez-vous à Neustadt. J'ai mis le » général Oudinot en avant, de manière que de là il » pût être utile à vous et à moi. Il me faut 24 heures » pour aller et être de retour ici. J'espère que l'Empe- » reur arrivera dans la journée. Il est telle circonstance » où vous donneriez des ordres à Oudinot. »

Cette dernière phrase suffirait pour montrer la fluctuation des idées du major général; car puisqu'il avait

mis lui-même Oudinot sous Massena, il était naturel qu'il prît de lui ses ordres.

Le maréchal reçut ces deux dépêches le 16, vers 4 heures et demie du matin. Le mouvement d'Oudinot sur Aichach lui parut aussi intempestif que la conférence que le major général allait chercher à Neustadt. Il adressa néanmoins tout de suite ces ordres à Oudinot, qui accourut chez lui déterminé à ne point les exécuter, le prince de Neuchâtel lui paraissant obéir à une inspiration funeste. D'ailleurs le général Bertrand assurait que l'Empereur arriverait dans la journée, et il fallait attendre. Massena ne pouvait qu'approuver la résolution d'Oudinot, et le mouvement n'eut pas lieu ce jour-là; aussi bien des considérations puissantes devaient l'engager à garder à Augsburg le corps d'Oudinot. La 3e division du duc de Dantzig n'avait pas encore été relevée à Landshut par Saint-Hilaire; et De Wrède, qui devait, comme le duc l'avait marqué la veille à Massena, arriver à Schrobenhausen, se trouvait encore à Biburg. Voici une particularité qui mérite de fixer l'attention : pendant que le prince de Neuchâtel ordonnait au duc de Dantzig d'appeler De Wrède à Schrobenhausen, il mandait à ce dernier de rester à Biburg. Conséquemment, le 16, le duc de Dantzig n'avait qu'une seule division disponible, et aurait risqué, en se portant à Augsburg, de découvrir la route de Munich à Neuburg. En outre, les 3,000 hommes du corps d'Oudinot, employés aux travaux d'Augsburg, ne pouvaient être remplacés que difficilement. Néanmoins Massena en renvoya 2,000 à leur corps, et requit 1,200 travailleurs dans la ville, où les habitants étaient revenus, se croyant délivrés des corvées. Mais dans la soirée plus

des deux tiers avaient disparu. L'embarras fut grand; le manque de voitures empêcha de gazonner les ouvrages; il fallut se fâcher avec la municipalité que le courroux du roi de Bavière intimidait médiocrement.

Suivant les ordres que Massena lui avait donnés la veille, Marulaz s'était porté avec les 14e et 19e de chasseurs pour surveiller les communications du Tyrol, à Schongau où le 3e de même arme se trouvait déjà; il plaça ces trois régiments de manière à bien surveiller les débouchés de Palinkirch et de Fuessen, les routes de Munich par Weilheim, les gués du Lech et la route de Kaufbeuren à Bucklau. Les reconnaissances ne laissèrent à Marulaz aucun doute sur la violence de l'insurrection du Tyrol. On en eut d'ailleurs une preuve certaine par l'arrivée à Schongau, le 17, d'un escadron de chevau-légers et de deux compagnies d'infanterie légère bavaroise, restes des garnisons qui, toutes, avaient été faites prisonnières ou égorgées, et n'avaient échappé aux insurgés qu'en affrontant mille dangers.

Le major général n'alla pas à Neustadt. Changeant tout à coup de résolution, il partit pour Augsburg, où il arriva le 16 à 5 heures du matin. Massena lui fit des représentations très-vives sur le mouvement ordonné à Oudinot, mais le prince ne voulant rien entendre, lui réitéra par écrit l'injonction de le mettre en marche. « Je vous en» voie, lui écrivit-il, un ordre pour le général Oudinot. » Quand bien même l'ennemi marcherait sur Augsburg, » il se trouverait à Aichach en position de défendre le » Lech. Quant à vous, occupez Augsburg et la ligne. Je » pense que vous avez des coureurs sur Dachau. »

Massena se rendit alors chez le prince de Neuchâtel pour lui démontrer à quel point, dans la position du duc

de Dantzig, cet ordre était intempestif. Il ajouta que les recommandations de l'Empereur étant positives il le mécontenterait en dégarnissant Augsburg. Soit que ces objections eussent convaincu le major général, ou qu'il reconnût lui-même son erreur, il donna enfin contre-ordre à Oudinot, et accusant le duc de Dantzig d'avoir mal interprété ses instructions en évacuant Munich pour se porter sur Landshut, il oublia que ce maréchal n'avait opéré ce mouvement rétrograde qu'en vertu de ses ordres. « Envoyez de suite à Landshut et à Freysing, » écrivit-il à Massena, pour que le duc de Dantzig se » retire sur Augsburg. J'avais ordonné à la division » Oudinot de se porter sur Aichach, il faut au contraire » vous resserrer, car l'ennemi va se porter sur Augs- » burg. » Ces derniers mots du major général étaient un prétexte pour sauver son amour-propre, puisqu'il savait que l'ennemi ne se dirigerait pas sur cette place.

Cependant le moment approchait où l'armée française, compromise par tant de fausses mesures, allait obéir à une impulsion plus puissante. Et c'est ici l'occasion de remarquer de combien de désastres nous sauva la pesanteur des troupes autrichiennes, car si le prince Charles avait eu une armée plus mobile, il aurait profité de la dissémination de nos forces, et nous eût fait payer cher l'impéritie du premier lieutenant de l'Empereur.

Le 12, à huit heures du soir, Napoléon apprit par le télégraphe que l'ennemi avait passé l'Inn et déclaré la guerre. Supposant alors le major général à Augsburg et l'armée concentrée sur le Lech, il ordonna aussitôt au prince de Neuchâtel de porter à marches forcées sur Donauwerth les divisions Dupas et Rouyer, et se mit en route deux heures après. Il ne s'arrêta qu'un

instant à Strasbourg; le 16, dans la nuit, il était à Stuttgard, d'où il écrivit, à quatre heures du matin, à Massena. Il y apprit indirectement l'ordre primitif donné à Oudinot de se porter sur Ratisbonne, et il expédia un courrier pour arrêter le mouvement de ce général, lui enjoignant de se tenir à portée d'Augsburg, afin que « si les Autrichiens tentaient quelque chose, les corps » de Massena, d'Oudinot, de Vandamme et du duc de » Dantzig fussent réunis. »

L'Empereur prescrivit à Massena de reconnaître la position de Dachau. Il désirait savoir ce que l'ennemi avait fait du côté de la Bohême; l'insurrection du Tyrol lui était connue; il pensait que les bataillons attendus d'Italie par Massena auraient été forcés de rétrograder sur Trente et l'invitait à lui écrire à Dillingen, où il serait dans la soirée. Il attachait tant d'importance à la réunion d'Oudinot avec le corps d'observation, qu'il recommandait de nouveau, par post-scriptum, à Massena de se mettre en communication avec ce général.

Ce fut à Ludwigsburg, à 2 myriamètres en avant de Stuttgard, que l'Empereur trouva une dépêche du major général datée du 13, qui l'informait des mouvements ordonnés pour ce jour-là. Il les connaissait déjà et en était extrêmement mécontent. Quels motifs pouvaient avoir exigé le mouvement d'Oudinot sur Ratisbonne, qui affaiblissait et disséminait l'armée? Il devenait urgent de l'arrêter et de placer ce général entre Augsburg et Ratisbonne. Cet ordre est en désaccord avec celui dont l'Empereur parle à Massena, mais cela s'explique par cette circonstance qu'il attribuait à des raisons majeures les mouvements prescrits par le prince de Neuchâtel. L'Empereur ne s'expliquait pas davan-

tage l'ordre donné à De Wrède d'occuper Straubing, parce qu'il ignorait que ce général l'eût d'abord évacué. Quant à l'occupation de Landshut, il la trouvait déraisonnable. Il approuvait le duc de Dantzig d'avoir concentré ses forces à Munich. Finalement, il ne comprenait rien aux dispositions du major général, et il aurait voulu savoir son armée concentrée entre Ingolstadt et Augsburg, les Bavarois en première ligne.

A neuf heures du soir, Massena reçut la dépêche de l'Empereur. Il répondit aussitôt et lui indiqua la position du 4e corps. « Le général Oudinot, qui n'a pas » bougé d'Augsburg, éclaire par de fortes reconnais- » sances Dachau et toutes les communications sur Mu- » nich. Quant au duc de Dantzig et au général Van- » damme, le major général leur a adressé des ordres » directs. Je ferai reconnaître demain le point propre au » champ de bataille que Votre Majesté m'indique à la » hauteur de Dachau. »

Soit que le prince de Neuchâtel pensât que Napoléon viendrait d'abord à Augsburg, soit qu'il craignît de s'exposer dans les premiers moments à sa juste colère lorsqu'il verrait les choses dans un tel désordre, il l'attendit dans cette ville toute la matinée du 17. L'Empereur fut donc très-étonné de ne pas le trouver à Donauwerth, non plus qu'aucun officier du grand état-major, et il était fort inquiet du duc d'Auerstaedt, dont il ignorait absolument la position. Vandamme lui ayant assuré que l'ennemi était à Ratisbonne, il resta à Donauwerth, point de réunion des deux ailes de l'armée; il ordonna au major général de se rendre immédiatement auprès de lui, et une proclamation concise apprit à l'armée qu'elle allait enfin prendre l'offensive.

CHAPITRE IV.

Position des Bavarois. — Les Autrichiens passent l'Iser. — Premier combat de Landshut. — L'Empereur explique à Massena le but de son mouvement. — Position du duc d'Auerstaedt. — L'Archiduc renonce au projet d'acculer les Bavarois au Danube. — Mission du capitaine Galbois. — L'Empereur persiste à réunir à Pfaffenhofen les troupes de la rive droite du Danube. — Il développe ses vues à Massena et lui ordonne de diriger ses troupes sur Landshut et Abensberg. — La marche sur Landshut est contremandée. — Opérations du duc d'Auerstaedt. — Les Autrichiens marchent en avant. — Le duc de Dantzig bat le général Thierry. — Dispositions offensives de Napoléon. — Combats de Rohr et de Rottemburg. — Prise de Ratisbonne par les Autrichiens. — Plan d'opérations de Napoléon. — Prise de Landshut par les Français. — Le duc d'Auerstaedt nettoie les bords de la grande Laber. — Napoléon ordonne à Massena de réunir trois de ses divisions et une de cavalerie entre Ratisbonne et Ergoltingen. — Il l'emmène avec lui. — Dispositions de l'Archiduc. — Bataille d'Eckmühl. — L'armée autrichienne repasse le Danube. — Les Français reprennent Ratisbonne.

L'armée sentait bien qu'elle avait été dirigée jusqu'alors par une main inhabile, aussi salua-t-elle avec transport l'arrivée de l'Empereur. Sans revenir sur les dispositions maladroites du prince de Neuchâtel, on ne peut s'empêcher de dire que l'habitude de travailler avec Napoléon aurait dû lui faire mieux saisir ses vues, quand même il ne les lui eût exprimées qu'à demi-mot. Mais il ne sut pas comprendre l'idée si clairement développée dans ses instructions, qui consistait à concentrer toutes les forces dans la vallée du Danube. Les grands capitaines aiment la centralisation qui augmente les forces et rend leur emploi plus facile. L'Empereur voulait, si l'ennemi se tenait dans l'expecta-

tive, que son armée entière fût à Ratisbonne, et s'il prenait l'initiative qu'elle fût toute sur le Lech. Dans le dernier cas, peu importait que l'Archiduc conquît une partie de la Bavière, et qu'un de ses lieutenants entrât à Munich. Ces succès éphémères devaient lui être d'autant plus funestes, qu'il se serait plus éloigné de sa base.

La première pensée de Napoléon en arrivant à Donauwerth fut donc de réunir l'armée ; mais, dans l'état des choses, Ratisbonne et Augsburg n'étaient plus les pivots autour desquels ce mouvement de concentration pouvait s'opérer, la direction des colonnes autrichiennes sur notre centre tendant à isoler nos ailes, maîtresses de ces places. Il conçut donc un autre projet qui se révéla plus nettement à mesure qu'il approcha de son but.

S'attendant à un mouvement prochain, Massena veillait à ce qu'Augsburg fût en état de défense. Sur la proposition d'Oudinot, il avait confié le commandement de cette place au général Conroux, homme brave, ferme, conciliant et doué de toutes les qualités nécessaires dans un poste aussi difficile. Mais il ne se trouvait encore en batterie sur les remparts que 90 bouches à feu, parce qu'on n'avait pu faire venir l'artillerie d'Augsburg. L'approvisionnement en biscuit rencontrait aussi de grandes difficultés. En effet, le directeur des finances royales, alléguant sa responsabilité, refusait de livrer les grains appartenant au roi de Bavière ; et comme il déclarait ne vouloir céder qu'à la force, on répugnait à employer ce moyen extrême.

Cependant le 15, le gros de l'armée autrichienne s'était arrêté sur la grande Vils, entre Velden et Frontenhausen, couverte en arrière par les réserves, et en

avant par le 5e corps sur la chaussée de Landshut ; ses avant-gardes bordaient l'Iser, tenaient les ponts de Dingelfingen et Lindau et réparaient celui de Mosburg.

Le duc de Dantzig avec les Bavarois occupait la position que nous avons précédemment indiquée ; la division du prince royal était à Pfaffenhofen, De Wrède à Biburg, Deroy devant Landshut, où il attendait en vain que Saint-Hilaire le relevât. Suivant les ordres directs du prince de Neuchâtel, que Massena ignorait, le duc avait indiqué pour point de retraite à la première division Reichertshofen, derrière la Paar, Neuburg, Wohburg à la deuxième, afin de couvrir Ingolstadt que Deroy avec la sienne avait l'ordre d'occuper en servant de réserve aux deux autres. Il devait de plus pousser des partis sur la rive gauche du Danube. Mais ce général se crut peut-être assez fort pour empêcher les Autrichiens de déboucher à Landshut, ou bien il ignorait qu'ils fussent déjà maîtres du pont de Dingelfingen, ce qui leur aurait donné la facilité de manœuvrer sur ses flancs. Quoi qu'il en soit, il ne voulut pas se replier sans combattre. Cependant un aide de camp du duc de Dantzig, qui se tenait près de lui à Landshut, le voyant s'opiniâtrer, écrivit au maréchal pour le supplier d'envoyer de nouveaux ordres de retraite, mais il était trop tard. Ce qui donnait tant de confiance à Deroy, c'est qu'un peu au-dessus de Landshut, l'Iser est divisé par une grande île en deux bras qui se rattachent en amont et en aval de la ville par deux canaux de dérivation. Le château de Trausnitz couronne les hauteurs en arrière ; deux chaussées, formant des défilés longs de 3,000 mètres, conduisent aux villages d'Ergoltingen et d'Altdorf, bâtis au pied des collines bordant la rive

gauche qui s'abaisse insensiblement dans une plaine marécageuse. C'est sur ces collines que Deroy avait mis sa division en bataille. Deux régiments tenaient les débouchés du grand pont rompu, ainsi que le village de Seelingthal.

Le 16, le prince de Rosenberg passa l'Iser à Dingelfingen, et portant son avant-garde sur Erbelsbach, coupa Deroy de Ratisbonne. Veczey par Mengen Kofen se prolongea vers la Laber, et chercha à communiquer avec Bellegarde par le pont de Straubing. Hiller à gauche s'avanca par Mosburg, surveillant la route de Munich; au centre, l'Archiduc suivit la chaussée de Landshut avec les corps commandés par le prince de Hohenzollern et l'archiduc Louis et avec les deux corps de réserve. La lenteur autrichienne ne se démentit pas : quoique l'avant-garde fût en vue de la ville dès le matin, l'attaque n'eut lieu qu'à midi. L'Archiduc ordonna de rétablir le pont pendant qu'une artillerie formidable imposait silence à celle des Bavarois, et chassait leur infanterie des maisons voisines. Le pont étant réparé, l'avant-garde autrichienne passa l'Iser, suivie de près par le 5e corps, et tous les deux, se déployant en colonnes sur la chaussée, engagèrent une vive canonnade à laquelle Deroy répondit quelque temps; mais, prévenu enfin de la manœuvre du 4e corps sur ses derrières, il donna le signal de la retraite. Elle s'exécuta sur Pfaffenhofen en colonnes par brigades et dans le meilleur ordre. La cavalerie autrichienne ne l'inquiéta que jusqu'à Pfetrach. L'archiduc Louis s'arrêta à Seelingthal et Ergoltingen; le prince de Hohenzollern à Landshut, laissant les réserves en arrière. Le prince de Rosenberg, remontant l'Iser, atteignit Erbelsbach. Hiller n'entra à Mosburg

qu'à la tête d'une faible avant-garde, et Jellachich prit possession de Munich sans résistance.

Dans la journée du 17, le prince Charles porta l'archiduc Louis à Weichmühl, Hohenzollern à Hohentlau, Rosenberg à Enebach, les réserves à Enedorf et Ergoltingen, pour acculer les Bavarois au Danube et les couper du duc d'Auerstaedt qu'il croyait encore à Nürnberg, en passant lui-même ce fleuve entre Ratisbonne et Ingolstadt. Mais instruit qu'il se trouvait dans cette première ville, il abandonna alors la poursuite des Bavarois, et résolut de se mesurer avec lui au moment où il déboucherait de Ratisbonne. En conséquence, il ordonna aux princes d'Hohenzollern, de Rosenberg et de Liechstenstein de se réunir à Rohr, tandis que l'archiduc Louis s'établirait vers Siegenburg pour couvrir la gauche et surveiller les Bavarois. Hiller dut hâter sa marche et garder la route de Landshut. L'affaire sur ce point ne fut connue à Augsburg que dans l'après-midi du 17 par une dépêche du duc de Dantzig. A peu près en même temps, Oudinot apprenait, par le général commandant ses avant-postes à Dachau, l'entrée à Munich de 10,000 hommes d'infanterie et d'une nombreuse cavalerie. D'autre part, le bailli de Dachau ajoutait qu'il tenait de bonne source que les Autrichiens se portaient vers cette dernière ville. Oudinot recommanda au 9e de hussards qui y était cantonné de se replier en cas d'attaque sur Odelshausen, occupé par le 20e. Les postes de Pruck et d'Effling avaient ordre de se retirer à Purkhaim, où les Wurtembergeois, appuyés par la garde de la tête de pont de Rain, avaient porté un régiment d'après l'invitation de Massena à Vandamme. Une brigade d'infanterie, qu'il avait

poussée à 20 kilomètres d'Augsburg pour faire des vivres, fut chargée d'appuyer ces deux régiments. Sur la gauche, Oudinot en avait un de cavalerie posté à Aichach et Albasbach sur la Glatt; il fit part à Massena de ces nouvelles et des ordres qu'il avait donnés. Mais déjà le maréchal savait à quoi s'en tenir sur l'entrée des Autrichiens à Munich et sur la fausse alerte de Dachau.

La veille, un de ses aides de camp avait été chargé d'accompagner un officier russe porteur de dépêches pour l'empereur d'Autriche. Comme cet aide de camp devait servir de parlementaire, il arriva jusqu'au premier poste autrichien qu'il trouva à 4 kilomètres en avant de Munich. Il n'y avait donc point à s'inquiéter pour Dachau. Massena invita Oudinot à faire pousser une forte reconnaissance dans cette direction, pendant qu'une autre s'avancerait de Lechbruck sur Munich. Il lui recommanda également de faire garder ces deux points par un régiment de cavalerie légère.

Les inquiétudes manifestées par Oudinot avaient été si vives, que Massena eut beaucoup de peine à les calmer. Il l'invita à venir prendre communication d'une dépêche de l'Empereur, écrite à son arrivée à Donauwerth, qui le concernait tout autant que lui, et annonçait qu'avant de se rendre à Augsburg, il serait possible qu'il se portât au corps du duc d'Auerstaedt. « Tenez-vous toujours en mesure, ajoutait-il, avec qua» tre jours de pain, afin de pouvoir marcher au moment » où l'ennemi s'approchera lorsque nous connaîtrons » bien ses dispositions. »

Massena avait 66 bouches à feu, dont 18 badoises ou hessoises, 12,000 boulets, près de 1,800,000 cartouches françaises, et plus de 500,000 étrangères, le tout

sur 371 caissons ou voitures bien attelées. C'était là de quoi faire un beau salut à l'ennemi.

A trois heures du soir, il ordonna aux troupes de se tenir prêtes à marcher, la giberne pleine et quatre jours de pain sur le sac. Le général Conroux, commandant d'Augsburg, reçut l'ordre de déclarer cette place en état de siége.

Vandamme, dont les troupes étaient concentrées à Rain, ne connaissait pas encore l'arrivée de l'Empereur, mais il paraît qu'il était informé de l'affaire de Landshut. Ne recevant point d'ordres du major général, il demanda des avis à Massena, qui lui apprit l'arrivée de l'Empereur à Donauwerth, et l'engagea à se tenir prêt à marcher. Oudinot tardant trop à se rendre chez lui, le maréchal lui envoya à quatre heures et demie un aide de camp pour l'inviter à tenir ses troupes en état de partir.

A sept heures le prince Borghèse arriva à Augsburg avec une nouvelle dépêche de l'Empereur, qui prenait les devants sur le major général, occupé à rédiger ses dernières instructions. Il renouvelait ses ordres à Massena, en ajoutant que le soldat prendrait pour quatre jours de biscuit, indépendamment des quatre jours de pain déjà prescrits. Il voulait qu'on laissât à Augsburg les dépôts des corps d'observation et d'Oudinot; les malades, un régiment hessois et un badois; 2 compagnies d'artillerie partaient de Donauwerth pour s'y rendre. Toutes ces troupes devaient occuper la tête de pont et la ville dont les portes seraient fermées, en sorte que toute communication avec le dehors fût interceptée, et que le mouvement des deux corps ne transpirât pas. Le général Moulin, gouverneur de la place, allait y ar-

river dans la soirée. L'Empereur voulait que cet officier général se maintînt dans Augsburg jusqu'à l'ouverture de la brèche, quand même il serait cerné par toute l'armée ennemie. Sa garnison devait être renforcée de tous les hommes isolés des compagnies et des bataillons de marche venant de France. Il ne sortirait que des convois de pain sur ordre de Massena et avec escorte. Moulin, indépendamment de la communication libre par la rive droite du Lech, communiquerait en outre avec Ingolstadt par la rive gauche.

L'Empereur expliquait à Massena le but du mouvement qui lui était prescrit : « Votre marche, disait-il, est » destinée à se combiner avec celle de l'armée, à prendre » l'ennemi en flagrant délit et à détruire ses colonnes. » Il faut donc que vous soyez léger, que vous n'ayez pas » de queue, que le parc d'artillerie soit avec le corps » d'armée, que deux heures après qu'il aura débouché, » il n'y ait plus rien sur la route. » Il demandait dans la nuit un rapport sur l'état des approvisionnements d'Augsburg, et estimait que vingt-cinq jours de munitions de guerre et de bouche suffisaient pour une garnison de 8,000 hommes. Tous les bagages se trouvant entre Ulm et Augsburg devaient être immédiatement renfermés dans cette dernière place, pour ne pas devenir la proie des partis ennemis. Quant aux voyageurs qui ne voudraient pas y être retenus, on pouvait les diriger par Landsberg, quoique dans les cinq ou six premiers jours il valait mieux que rien ne passât.

« Répandez le bruit, continuait Napoléon, que vous » marchez partie en Tyrol et partie sur Munich. Prenez » vos dispositions pour qu'à quatre heures du matin la » queue de votre colonne ait dépassé Friedberg. Poussez

» de fortes reconnaissances sur Dachau, afin d'être as-
» suré quand vous partirez que l'infanterie ennemie
» n'est pas arrivée de ce côté. Préparez tout, ne faites
» aucun éclat prématuré, et que ces dispositions ne
» soient connues du public que quand vous serez
» parti. »

Antérieurement à l'arrivée du prince Borghèse et de cette dépêche, Massena avait répondu à la première lettre de l'Empereur qui lui ordonnait de se tenir prêt à partir le 18 à quatre heures du matin. Par les deux rapports du 15 et du 16 que Napoléon avait dû trouver à Donauwerth, il avait vu quelle était la position du corps d'observation. Boudet était à Landsberg et Marulaz avec ses 4 régiments de cavalerie légère à Schongau, poussant des patrouilles bien plus loin sur la route de Fuessen. Ces troupes avaient des postes épars qu'il était impossible de réunir avant quelques heures. Un courrier ne pouvant aller en moins de sept heures à Schongau, il était matériellement impossible que les divisions placées sur le haut Lech pussent être à quatre heures du matin à Friedberg. (Comme la première dépêche de l'Empereur ne parlait pas de ce point de rassemblement, il paraît que l'aide de camp qui la porta devait l'indiquer à Massena.) Quant aux divisions Legrand, Carra Saint-Cyr et Molitor, elles seraient rendues au point indiqué entre six et sept heures du matin, parce qu'elles étaient cantonnées dans un rayon de 16 kilomètres autour d'Augsburg. Il avait bien fallu s'étendre pour ménager les approvisionnements de la place, mais on ignorait s'il fallait garder ou abandonner Landsberg.

Le corps d'Oudinot pouvait très-bien être réuni à

l'heure indiquée, à l'exception de la cavalerie légère, qui occupait Dachau, Aichach et Pruck, et poussait des reconnaissances bien au delà de la brigade d'infanterie postée à Œudelshausen pour la soutenir; mais l'une et l'autre suivraient de près.

« Au reste, en rendant ce compte exact à Votre » Majesté, disait Massena, j'ignore quelle est la route » que les troupes prendront; mais j'ai dû mettre sous » ses yeux les obstacles qui se présentent pour les ras- » sembler à Friedberg. L'approvisionnement en vivres » d'Augsburg est bien peu de chose; Oudinot va em- » porter avec lui le peu de biscuit qu'il y a. »

A deux heures et demie du matin les instructions du major général furent remises à Massena. Elles confirmaient l'ordre du mouvement du corps d'observation et de celui d'Oudinot pour le lendemain avant le jour, et indiquaient la direction d'Aichach et de Pfaffenhofen. Massena devait former une avant-garde de cavalerie soutenue par 2 ou 3 bataillons, les plus à portée, et quelques pièces d'artillerie, et la mettre en marche pour qu'elle atteignît Pfaffenhofen le soir. Les troupes les plus éloignées pouvaient dépasser ce point dans la journée, de manière que les six divisions d'infanterie de Massena se trouveraient échelonnées entre Aichach et Pfaffenhofen. Le maréchal devait pousser de fortes patrouilles de cavalerie sur Dachau, pour avoir des nouvelles de l'ennemi. L'Empereur allait probablement à Ingolstadt, mais il n'en était pas moins nécessaire de lui envoyer des renseignements par la route d'Aichach à Rain. Le major général indiquait la position des Bavarois entre Pfaffenhofen et Biburg. Le duc d'Auerstaedt avait ordre de partir de Ratisbonne pour Neustadt à la

pointe du jour. « Ainsi toute l'armée se trouverait réu-» nie pour manœuvrer de concert sur les colonnes en-» nemies qui avaient débouché par Freysingen et Lands-» hut. » Le prince de Neuchâtel invitait Massena à marcher immédiatement après son avant-garde, afin de pouvoir se régler suivant les circonstances, emmener ses pontonniers et ses sapeurs munis de leurs outils et se flanquer au loin sur sa droite. « L'Empereur, ajoutait-» il, pense qu'il faut ramener à Augsburg les pièces » d'artillerie qui arment la tête de pont de Landsberg. »

A 11 heures du soir, Massena donna des ordres à Oudinot conformément aux nouvelles dispositions de l'Empereur, et lui désigna le colonel Moulut pour concourir à la défense d'Augsburg. A minuit il lui ordonna de marcher par Aichach sur Pfaffenhofen, et lui expliqua, d'après les instructions du major général, la composition à donner à son avant-garde : la division de cuirassiers devait former la queue de son corps et précéder celui d'observation.

Pendant que tout est en mouvement à Augsburg et sur le Lech pour exécuter les instructions de l'Empereur, disons quelques mots de ce qui se passait sur la rive gauche du Danube.

Le maréchal duc d'Auerstaedt était depuis le 15 à Ratisbonne, et ignorait encore, le 17 au matin, l'arrivée de l'Empereur. Sa cavalerie légère, sous Montbrun, cantonnait partie à Kampsmühl, partie sur la route de Straubing, rive droite du Danube. La 1re division d'infanterie tenait les hauteurs de la Trinité, la droite au pont de la Regen, la gauche au Danube. La 2e s'échelonnait entre Danvang et Dembing. La 3e avait ses quartiers à Wemting et sur la route de Landshut. La

4e occupait toujours Stadt-am-hof à l'exception du 105e, formant la garnison de Ratisbonne. La brigade des maisons de Saxe couvrait le parc d'artillerie à Ingolstadt.

Ce jour-là, l'ennemi avec lequel on escarmouchait depuis 48 heures sur les bords de la Regen, fit descendre des hauteurs, pour s'emparer du pont, de l'infanterie et de la cavalerie, qui furent repoussées.

Inquiet de ne point recevoir d'instructions du major-général, qui l'avait fait inutilement courir à Neustadt sans s'y rendre lui-même, le duc d'Auerstaedt envoya le capitaine Galbois, un de ses aides de camp, à Donauwerth, où il comptait que le prince de Neufchâtel se trouvait encore. Mais l'Empereur, à 11 heures du matin, lui avait expédié l'ordre de se porter avec tout son corps à Neustadt, et craignant que cet ordre n'arrivât pas, avait fait écrire au maréchal par le général De Wrede de ne point tarder à opérer ce mouvement. Napoléon espérait que par un brusque retour le duc d'Auerstaedt, qui avait plus de 60,000 hommes, arriverait à temps pour écraser, de concert avec les Bavarois, le corps ennemi qui avait débouché de Landshut.

A peu près à la même heure, le duc de Dantzig mandait de Neustadt au duc d'Auerstaedt, qu'il s'était porté dans cette ville pour le soutenir, et attirer à lui une partie des Autrichiens; qu'en conséquence il avait jeté une division à Siegenburg, une autre à Biburg, et que le reste de son corps était prêt à marcher sur le flanc droit de l'ennemi. Mais cette lettre fut interceptée dans la nuit par des coureurs autrichiens, et il est probable que le prince Charles apprenant enfin de cette manière que leduc d'Auerstaedt occupait Ratisbonne, changea tous ses plans.

Ce prince avait eu d'abord l'intention d'acculer les Bavarois au Danube, d'effectuer sa jonction sur ce fleuve avec Bellegarde et Kollowrath, et de s'avancer ensuite par les deux rives en chassant devant lui les Français, qu'il croyait disséminés. D'après ce plan, l'armée autrichienne devait marcher par Pfaffenhofen sur Siegenburg, et Hiller couvrir ce mouvement sur la gauche, attirer à lui Jellachich, qui occupait la capitale de la Bavière, et observer Pfaffenhofen en surveillant le général Oudinot, qu'on croyait toujours isolé à Augsburg. Le 17, en effet, les Autrichiens marchèrent sur l'Abens, et le 18 ils continuaient avec confiance leur mouvement, le 5e corps et le 2e de réserve par la route de Pfaffenhofen à Neustadt, Hohenzollern et Rosenberg par celle de Rothemburg, la brigade Veczey par Eckmühl sur Abbach et Ratisbonne, lorsque, soit par le motif que nous avons donné, soit parce qu'il apprit l'arrivée de l'Empereur à Donauwerth, le prince Charles arrêta son armée vers Rohr.

L'aide de camp Galbois arriva le 12 à Donauwerth, après avoir heureusement échappé aux partis autrichiens qui rôdaient déjà sur la rive gauche du Danube. Il atteignit vers Neuburg, en route pour Ingolstadt, l'Empereur, qui, sur l'annonce de nouvelles importantes, le fit monter dans sa voiture. A mesure que cet officier lui donnait des renseignements, il distribuait ses ordres aux généraux qu'il rencontrait sur sa route. Arrivé à Ingolstadt, il s'enferma avec lui dans son cabinet, et comme la mission dont il voulait le charger était périlleuse, et ne souffrait pas d'ordres écrits, il lui expliqua ses plans. Cependant, sur la crainte que cet officier manifesta d'oublier quelque chose d'essentiel, il lui re-

mit une instruction sommaire : Galbois devait retourner à Ratisbonne, en passant par Wohburg et Neustadt, et s'informer de ce qui se passait en première ligne, car l'Empereur étant sans nouvelles positives du duc de Dantzig, supposait que ce maréchal avait battu la plaine jusqu'à l'Iser, et prêté la main au duc d'Auerstaedt. Ce dernier devait être informé de la présence de Demont à Wohburg avec 8,000 chevaux, tandis que la division Nansouty et la cavalerie wurtembergeoise se tenaient en colonnes d'Ingolstadt à Wohburg; et que Vandamme, avec 10,000 Wurtembergeois, coucherait le soir à Ingolstadt; qu'enfin Massena et Oudinot arriveraient également dans la soirée à Pfaffenhofen avec 8,000 hommes; le reste des 2 corps d'armée suivrait à peu de distance. Galbois devait ajouter que l'Empereur se rendrait vers une heure du matin à Neustadt, et après avoir accompli sa mission revenir rendre compte au grand quartier général de la position du duc d'Auerstaedt.

Galbois se mit aussitôt en route, et passa par Wohburg et Neustadt pour arriver à Ratisbonne par la rive droite du Danube, la gauche n'étant déjà plus libre. A Neustadt le duc de Dantzig lui apprit que l'ennemi occupait Abensberg. Il n'était donc pas facile de passer; mais le duc de Dantzig lança un fort détachement sur le village, et les Autrichiens furent chassés de l'autre côté de l'Abens. A la faveur de cette petite mêlée, Galbois fila sous la protection d'un escadron bavarois, et atteignit sans encombre les grandes forêts de sapins qui bordent le Danube. Muni de bons guides et renforcé par quelques patrouilles bavaroises qu'il rencontra, il arriva enfin à Ratisbonne le 19 avril.

Le duc d'Auerstaedt sut donc par lui que l'Empereur voulait concentrer l'armée sur l'Abens, et après avoir laissé le 65e régiment pour défendre la ville, il se mit en mouvement dans la direction d'Abensberg, où Napoléon devait se trouver le 20.

Avant de quitter Augsburg, Massena, de son côté, donna au général Moulin des instructions en conformité de celles de l'Empereur. Déjà Oudinot était en route; les divisions Legrand, Carra Saint-Cyr et Molitor n'avaient pas encore atteint Augsburg; Boudet, en ramenant l'artillerie de la tête de pont de Landsberg, fit en 5 heures les 32 kilomètres qui le séparaient d'Augsburg, où il arriva presque en même temps que les autres divisions. La cavalerie légère de Marulaz arriva à 9 heures du soir, et après une halte de 2 heures sous les glacis de cette place, elle continua sa route sur Aichach.

A une heure et demie de l'après-midi, Massena était sur ce point; tout le corps d'Oudinot l'avait déjà dépassé se dirigeant sur Pfaffenhofen par la route de Schrobenhausen, de préférence à la traverse qui abrégeait bien de 2 heures, mais était impraticable pour l'artillerie. Oudinot avait ordre de faire une halte de quelques heures à Schrobenhausen, mais il s'en fallait de beaucoup que les divisions du 4e corps fussent près d'arriver à Aichach. Massena éprouvait un grand souci; comme on ne pouvait mettre trop de célérité à exécuter ce mouvement, il le hâtait de tout son pouvoir et envoyait aide de camp sur aide de camp pour accélérer la marche des colonnes. Quoiqu'il sentît la nécessité de sa présence au corps d'Oudinot, qui ne pouvait tarder à rencontrer l'ennemi, il se détermina pourtant à rester quelques heures à Aichach afin d'y presser la marche de

ses troupes ; il se proposait de les y laisser reprendre haleine, puis de les remettre en route, pour atteindre par une marche de nuit le point indiqué par l'Empereur, et réparer le temps perdu en faisant prendre la traverse à quelques régiments. Il lui rendit compte de ces contrariétés, l'assurant néanmoins qu'il serait prêt à l'instant fixé.

Les inquiétudes de Massena redoublèrent en recevant à Aichach, à 2 heures, une autre lettre de Napoléon dans laquelle il reconnaissait qu'il était difficile que Boudet et Marulaz pussent être à Pfaffenhofen en même temps que les autres divisions, et se bornait à exiger que les troupes de ces deux généraux gagnassent Aichach, ou au moins s'en rapprochassent le plus possible; mais il regardait comme indispensable que les corps d'Oudinot et les divisions Legrand, Carra-Saint-Cyr et Molitor, ainsi que les cuirassiers, et la brigade de cavalerie légère de Colbert couchassent le 18 à Pfaffenhofen : « En » un seul mot, disait l'Empereur, vous allez comprendre » ce dont il s'agit. Le prince Charles, avec toute son » armée, a débouché hier de Landshut sur Ratisbonne, » il avait 3 corps d'armée évalués à 80,000 hommes. » Les Bavarois se sont battus toute la journée avec son » avant-garde entre Siegenburg et le Danube. Cependant, aujourd'hui 18, le duc d'Auerstaedt qui a » 60,000 Français part de Ratisbonne et se porte sur » Neustadt : ainsi, lui et les Bavarois agiront de concert » contre le prince Charles dans la journée de demain 19. » Tout ce qui sera arrivé à Pfaffenhofen de votre corps » d'armée, auquel se joindront les Wurtembergeois, une » division de cuirassiers, et tout ce qu'on pourra, agira » soit pour tomber sur les derrières du prince Charles,

» soit pour tomber sur la colonne de Freisingen et de » Mosburg, et enfin entrera en ligne.

» Tout porte donc à croire qu'entre le 18 et le 20 » toutes les affaires d'Allemagne seront décidées. »

Napoléon, dans sa pensée, établissait que le 18 les Bavarois pouvaient encore continuer à se battre en cédant toujours du terrain, ce qui retarderait d'autant la marche de l'ennemi. Le duc d'Auerstaedt était bien instruit, car le général De Wrède lui envoyait tous ses prisonniers. Peut-être tirerait-on quelques coups de fusil ce jour-là, puisque le prince Charles s'était arrêté à trente kilomètres de Ratisbonne, mais il n'y aurait pas d'engagement très-sérieux.

« Ce n'est donc que le 19, continuait l'Empereur, » qu'il peut y avoir quelque chose, et vous voyez ac- » tuellement d'un coup d'œil que jamais circonstance » ne voulut un mouvement plus actif et plus rapide » que celui-ci. Sans doute le duc d'Auerstaedt qui a » près de 60,000 hommes peut, à la rigueur, se tirer » honorablement d'affaire, mais je regarde l'ennemi » comme perdu, si Oudinot et vos trois divisions ont dé- » bouché avant le jour, si, dans cette circonstance im- » portante, vous faites sentir à nos troupes ce qu'il faut » qu'elles fassent. »

L'Empereur enjoignait à Massena de pousser au loin des partis de cavalerie, car on élevait à 12,000 hommes la force du corps ennemi à Munich, ou dans cette direction. Ne croyant pas avoir assez fait sentir la nécessité d'une marche accélérée, « l'importance de votre mou- » vement, ajoutait-il, est telle qu'il est possible que je » vienne moi-même rejoindre votre corps. » Il cherchait aussi à lui prouver que la réunion à Pfaffenhofen était

facile. La cavalerie portée à Dachau devait en être retirée et appelée à son corps. Quant à Boudet, il n'y avait pas précisément d'inconvénient à ce qu'il restât en arrière à 6 ou 7 heures de distance, car il pouvait être utile comme arrière-garde. D'ailleurs il rejoindrait toujours le second ou le troisième jour. Les 4 régiments de cavalerie légère atteindraient sans doute la tête des troupes le 19 au soir.

Napoléon et Massena se connaissaient si bien que l'un ne voulait jamais être en reste avec l'autre. Le premier exigeait-il beaucoup, le second voulait faire plus encore. Ils ne s'aimaient pas, mais Massena entendait forcer Napoléon à l'estimer de plus en plus. Ce post-scriptum, de sa propre main : « *Activité! activité! vi-*» *tesse! je me recommande à vous*, » ne fut donc pas pour Massena une simple invitation à marcher jour et nuit, mais un aiguillon pour dépasser les espérances de l'Empereur.

Cette dépêche mérite de fixer l'attention à plus d'un titre ; outre qu'elle pose et résout la question, elle jette un grand jour sur les événements qui suivirent. Dans l'espoir que le duc d'Auerstaedt partira de Ratisbonne le 18, l'Empereur croit avoir le 19 son armée sous la main. Pendant que ce maréchal sera ce jour-là aux prises avec la grande armée autrichienne, Massena débouchant de Pfaffenhofen et tombant sur ses derrières la mettra entre deux feux et complétera sa défaite ; la victoire sera décidée. Mais un simple retard de 48 heures dans l'arrivée à Ratisbonne des ordres de l'Empereur change tout, occasionne la bataille de Thann, celle d'Eckmühl, celle de Ratisbonne, et renvoie aux plaines de Wagram la solution de cette grande querelle.

On a dit de Napoléon, que les hommes n'étaient pour lui que des instruments qu'il brisait avec une froide indifférence ; cette fois, pourtant, il se contenta de gourmander le prince de Neuchâtel dont les fautes faillirent faire avorter un plan si bien combiné.

Massena voyait s'écouler les heures à Aichach sans que les divisions Molitor et Carra Saint-Cyr parussent. Ne voulant pas cependant quitter cette ville sans avoir vu lui-même son corps d'armée dans la direction de Pfaffenhofen, à 2 heures il envoya le major Sainte-Croix, son aide de camp, auprès d'Oudinot, qui s'avançait rapidement par la route de Schrobenhausen, pour lui communiquer la dépêche de l'Empereur, et l'informer de plus, que dès qu'il connaîtrait la position de ses divisions, il courrait le rejoindre dans la nuit ou au point du jour, si le corps des grenadiers réunis avait trop d'avance. « Vous y verrez, écrivit-il à ce général, » toute l'importance que nous devons mettre l'un et » l'autre à nous porter le plus tôt possible à Pfaffenho- » fen. Je pense qu'après avoir laissé reposer vos trou- » pes quelques heures vous devez vous remettre en » marche, y envoyer une forte avant-garde, vous faisant » bien éclairer, et y avoir tout votre corps de réserve à » la pointe du jour. Je me suis arrêté ici pour avoir des » nouvelles de mes divisions. Je ferai l'impossible pour » les faire marcher toute la nuit et partager la gloire qui » vous attend. »

A 6 heures et demie du soir point de nouvelles encore de Molitor et de Carra Saint-Cyr. Massena ne pouvait attendre un instant de plus; il envoya l'ordre à ces deux généraux d'être, coûte que coûte, le lendemain 19, de 6 à 8 heures du matin à Pfaffenhofen, en prenant

la traverse à Aichach pendant que leur artillerie suivrait la grande route, et lui-même à la tête des dragons badois marcha toute la nuit, en proie aux inquiétudes les plus vives. A 6 heures du matin il était à Pfaffenhofen, où des événements intéressants venaient de s'accomplir.

Oudinot arriva à 4 heures devant cette ville occupée par 4,000 hommes, tant d'infanterie que de cavalerie aux ordres du général Scheibler, qui liait l'extrême gauche de l'armée autrichienne au corps qui occupait Munich. Oudinot fut bientôt aux prises avec les avant-postes et les resserra dans la place, mais pendant qu'il ordonnait à l'artillerie de la canonner et disposait ses colonnes d'attaque, le général Scheibler en sortit à la tête de 6 bataillons et de 3 régiments de cavalerie, attaqua avec vigueur, et fut successivement repoussé par les brigades Coëhorn et Lesuire de la division Claparède. Les 7e et 20e de chasseurs à la tête desquels chargea successivement le général Colbert, achevèrent sa déroute, et cette affaire ne dura qu'un instant. La réserve, commandée par le général Ficatier, n'eut pas même besoin de donner. Les Autrichiens se retirèrent en désordre sur Mosburg, laissant 29 morts sur le terrain et 240 prisonniers dans Pfaffenhofen. Si Oudinot les eût fait poursuivre par Colbert le nombre des prisonniers eût été beaucoup plus considérable, mais vu la fatigue des troupes, qui avaient fait 8 myriamètres presque sans s'arrêter, Oudinot laissa le général Scheibler achever paisiblement sa retraite. Dans ce court engagement les vieux grenadiers d'Oudinot déployèrent leur vigueur accoutumée, et les conscrits qui voyaient le feu pour la première fois montrèrent de l'audace et de l'élan. Au début d'une campagne où de nouvelles

levées composaient le tiers de l'armée, c'était d'un excellent augure.

A l'arrivée de Massena tout était fini; il s'étonna qu'Oudinot eût laissé échapper l'ennemi sans le suivre, et ni la faiblesse de la brigade Colbert ni la fatigue des troupes ne lui semblèrent des excuses suffisantes. « Il faut, dit-il à Oudinot, suivre vos premiers » succès; vous ne pouvez vous dispenser, sous aucun » prétexte, de donner ordre au général Colbert de ta- » lonner l'ennemi avec sa cavalerie légère. Dès que les » dragons badois seront arrivés, je les mettrai à sa dis- » position. Vous connaissez les intentions de l'Empe- » reur, cela doit vous suffire. »

Oudinot, trop bien disposé lui-même pour hésiter longtemps, envoya 200 chevaux sur Au et Freisingen, routes par lesquelles la colonne autrichienne s'était retirée. Par malheur, à la guerre, le temps perdu ne se répare pas.

Cependant Massena fit prendre position au corps d'Oudinot sur les hauteurs, à 2 kilomètres en avant de Pfaffenhofen. Vers huit heures arriva le régiment de dragons badois avec lequel il avait marché toute la nuit et qu'il avait devancé, lorsqu'il entendit la canonnade d'Oudinot. Un régiment d'infanterie badoise de la division Legrand était attendu vers dix heures, et tout compte fait, Massena espérait que son corps d'armée serait réuni dans la soirée. A neuf heures du matin il rendit compte à Napoléon de ce combat, de ses regrets et de ses espérances, mais il lui cacha les hésitations d'Oudinot, ou plutôt sa condescendance envers Colbert.

Lorsque les troupes du corps de réserve se furent un peu reposées, et à mesure que celles du corps d'obser-

vation arrivaient, Massena les poussa à 6 kilomètres en avant de Pfaffenhofen, dans la direction de Mosburg et de Freisingen, où il supposait que l'Empereur lui ordonnerait de marcher. A six heures du soir, il avait la certitude que toutes ces troupes seraient en ligne dans la nuit. En effet, Marulaz arrivait sur Pfaffenhofen, où le régiment de chevau-légers de Hesse Darmstadt vint le rejoindre. Le maréchal s'étonnait de ne pas recevoir d'instructions de l'Empereur. Ignorant ce qui se passait à sa gauche, et inquiet sur le succès de la combinaison dont il lui avait donné le secret la veille, il s'apprêtait à envoyer un aide de camp à Ingolstadt pour lui annoncer que si, dans la nuit, il ne lui arrivait point d'ordres, il se porterait sur Freisingen et Mosburg, lorsqu'un de ses aides de camp et un officier du grand quartier général arrivèrent presque ensemble par des chemins différents et lui apportèrent en double une dépêche de Napoléon.

A onze heures et demie le rapport de Massena sur l'affaire d'Oudinot était arrivé à Ingolstadt. L'Empereur supposait que le maréchal avait fait pousser les 4,000 hommes qu'il avait devant lui de manière à ne pas les laisser échapper. Il désapprouvait la poursuite sur Au et Freisingen, où l'on ne devait trouver que le détachement battu. Il annonçait que le prince Charles avec toute son armée était, dans la matinée, à une journée de Ratisbonne, et avait sa ligne d'opération sur Landshut. Le duc d'Auerstaedt ayant évacué Ratisbonne dans la nuit pour se porter sur Neustadt et opérer sa jonction avec les Bavarois, l'Empereur avait compté sur une affaire; cependant à midi, moment où il écrivait, le canon ne s'était pas fait encore entendre.

« Vous voyez, » continuait-il exprimant en quelques mots sa pensée et ce qu'il attendait de Massena ; « vous » voyez que par cette manœuvre je refuse ma gauche, » voulant avancer ma droite que vous formez et qui, » dès aujourd'hui, commence à entrer en jeu. Ce soir » ou demain on se battra peut-être à la gauche. Poussez » le corps d'Oudinot sur Nendelstadt et Freisingen ; » poussez des postes sur Munich pour savoir ce qu'il y » a. Les habitants du pays étant pour nous, vous pou- » vez envoyer des estafettes partout, de Freisingen à » Nendelstadt. Selon les renseignements que je recevrai » aujourd'hui, je vous dirigerai sur Landshut, et alors » le prince Charles se trouverait avoir perdu sa ligne » d'opération, sa protection qui est l'Iser, et serait at- » taqué sur sa gauche. »

L'Empereur expliquait pourquoi il ordonnait de porter une division à Nendelstadt, au lieu de les diriger toutes sur Freisingen. C'est que si la gauche était engagée plus qu'il ne le désirait, la division de Nendelstadt aurait gagné deux marches pour voler à son secours. Au reste, tout ceci s'éclaircirait dans la journée, et les moments devenaient précieux. Massena devait donc tenir disponible le corps d'Oudinot et placer le sien autour de Pfaffenhofen, dans la direction de Nendelstadt, Freisingen et Au, afin que, selon les circonstances, une de ses divisions marchât la première et dirigeât les colonnes sur le point où il faudrait s'avancer. « Ici tout » est calcul d'heure, ajoutait-il ; du reste, 12 à 15,000 » hommes de cette canaille, que vous avez battue ce » matin, doivent être attaqués tête baissée par 6,000 de » nos gens. »

Cette dépêche, apportée en duplicata par l'aide de

camp de Massena, n'était pas signée, parce que l'Empereur ayant enfin entendu le canon sur sa gauche, monta à cheval et s'élança vers Neustadt, pour y atteindre les Bavarois. Il était alors une heure après midi. La première dépêche ne se distinguait que par cette différence importante, au reste, que l'Empereur avait primitivement désiré que les divisions d'Oudinot marchassent à Au au lieu de se diriger sur Neustadt, qui est plus sur la gauche.

Massena écrivit à la hâte à Oudinot, de porter une division à Neustadt, l'autre à Freisingen, et de renforcer par 2 régiments de cavalerie légère chacune de ses colonnes. En mettant sous le commandement de ce général le régiment de dragons bavarois qui dut éclairer la route de Neustadt, il lui recommanda d'aller le plus loin possible, et à six heures et demie il écrivit à l'Empereur pour lui annoncer l'exécution de ses ordres. « J'aurai ce soir, ici, ajouta-t-il, mes quatre divisions » et ma cavalerie. Je les placerai comme Votre Majesté » me l'ordonne. Elles sont fatiguées, mais comme moi » pleines de zèle et de dévouement pour le service » de leur souverain, elles n'en exécuteront pas moins » demain les instructions qu'il lui plaira de me donner. » D'après les renseignements que j'ai pris, il paraît » que la route de Freisingen est impraticable pour l'ar- » tillerie. Je tâcherai de surmonter tous les obstacles, » si c'est par là qu'elle doit passer. »

Les hommes pour lesquels le devoir est un culte ne comprennent pas la tiédeur chez les autres; la nuit s'était passée sans que Massena reçût d'avis d'Oudinot sur la mise en mouvement de ses colonnes, et il commençait à s'en inquiéter lorsqu'il reçut, à six heures

trois quarts du matin, une dépêche du major général, datée de Wohburg, à minuit. Au grand quartier général on n'avait point encore de nouvelles de Massena depuis huit heures, et cela se comprend, puisque les mouvements de l'Empereur dans cette journée avaient dérouté tous les officiers dépêchés auprès de lui par le maréchal. Le prince de Neuchâtel annonçait qu'un engagement général ayant eu lieu entre le prince Charles, à la tête du gros des Autrichiens, et le duc d'Auerstaedt et les Bavarois, les premiers avaient considérablement souffert. « L'Empereur désire, ajoutait-» il, que vous manœuvriez dans un double but, en » faisant filer des renforts sur Abensberg, par l'une ou » l'autre des routes, et en marchant sur Landshut. » L'Empereur est à Wohburg. »

Les fautes commises par le prince de Neuchâtel avant l'arrivée de Napoléon avaient laissé dans l'esprit de Massena une impression telle, qu'il ne suivait plus ses ordres qu'avec une certaine défiance. Il s'était trompé au point de prendre le contre-pied des instructions les plus précises et ne pouvait-il pas encore commettre la même erreur? Il faut dire aussi que la correspondance active et directe de l'Empereur avec Massena, depuis son retour à l'armée, montrait également qu'il n'avait plus la même confiance dans son truchement ordinaire. Massena se détermina donc plus par son impression personnelle que par les ordres du major général. L'Empereur lui avait enjoint de disposer ses quatre divisions autour de Pfaffenhofen, à Oudinot d'en tenir une sur la route de Neustadt et l'autre sur celle de Freisingen; malgré les termes vagues de la dépêche où le major général rendait compte des événements du 19, le mou-

vement accéléré qu'il ordonnait sur Abensberg et Freisingen prouvait assez que l'ennemi battait en retraite et qu'il fallait agir sur Landshut, sa ligne d'opération. Massena lui écrivit donc ces mots : « J'attendais ce ma-» tin de nouveaux ordres ; votre lettre décide mon mou-» vement. La division qui était en marche sur Neustadt » va se porter à Abensberg. J'espère être demain de » bonne heure à Landshut. »

A 7 heures du matin, le maréchal ignorant si Oudinot avait commencé son mouvement sur Freisingen, lui réitéra l'ordre, dans le cas où il n'aurait pas encore bougé, de marcher sur cette ville sans perdre un instant et d'y prendre position ; Legrand reçut celui de se porter avec sa division, renforcée de deux régiments de cavalerie, à Paunshausen pour le soutenir. « Mettez-y, » comme à l'ordinaire, disait Massena à Oudinot, de la » vigueur, soyez rendu le plus tôt possible, et servez-» vous au besoin de la cavalerie de Legrand. »

Vers 10 heures du matin, pendant que le mouvement sur Abensberg et Freisingen s'exécutait avec cette célérité que Massena savait imprimer aux troupes, une seconde dépêche du prince de Neuchâtel, écrite à 3 heures du matin, et qui contremandait implicitement les ordres de la première, arriva de Wohburg. L'Empereur voulait, disait-elle, que Massena fît remonter Oudinot par Au ou par Geisenfeld, afin que ce général pût concerter ses opérations avec la gauche de l'armée qu'il était chargé de soutenir. En conséquence, il devait accélérer sa marche s'il entendait la canonnade, et Massena, avec son corps, renforcé de la division de cuirassiers du général Espagne, se diriger sur Freisingen et Moshurg en passant par Au, après

s'être assuré que rien ne pourrait le gêner du côté de Freisingen. « De cette ville, disait le prince de Neu- » châtel, vous chercherez à vous emparer de Mosburg » ou du pont sur l'Iser; car si l'ennemi parvient à ga- » gner Landshut, il voudra défendre le passage de cette » rivière. Il sera bon alors que vous vous réunissiez à » l'armée qui attaquera Landshut pour lui offrir un pont » sur l'Iser. Du reste, on verra, dans la journée, quel » parti prendra le gros de l'ennemi. » — Le prince de Neuchâtel invitait Massena à l'informer de la marche d'Oudinot, parce que le mouvement de ce général forcerait probablement Jellachich à évacuer Munich, et donnerait ainsi au maréchal occasion de l'attaquer. « Sa » Majesté, ajoutait-il, s'en rapporte à vous, au surplus, » pour ce qui ne peut être prévu dans une expédition » de cette nature. »

Au point où en étaient les choses, on ne pouvait remplir à la lettre les nouvelles instructions du major général. Oudinot, à la tête de la division Claparède, touchait déjà Freisingen; la division Tharreau marchait sur la route de Neustadt; deux divisions d'infanterie, les cuirassiers d'Espagne, trois régiments de Marulaz s'avançaient par la grande route, ainsi que le grand parc du corps d'observation et celui d'Oudinot; et les deux autres divisions d'infanterie, renforcées de trois régiments de la cavalerie de Colbert, filaient par celle de Schrobenhausen. Massena devait marcher avec ces deux dernières divisions, et l'avait annoncé à Oudinot, en lui enjoignant, s'il arrivait à Freisingen avant lui, de pousser jusqu'à Mosburg avec Claparède et ses trois régiments de cavalerie légère.

Le maréchal, pour tout concilier, poussa sur Abens-

berg la division Boudet, qui tenant la queue de la colonne, se trouvait ainsi la plus rapprochée de ce point, et dépêcha un aide de camp à Oudinot pour lui ordonner de rétrograder, afin de prendre le commandement des deux divisions appelées à soutenir la gauche de l'armée. Il rendit compte au major général de ce changement sans importance, puisque la division Boudet valait celle de Claparède, et l'informa de son départ pour se mettre à la tête de son corps d'armée.

Sur ces entrefaites, il reçut une dépêche de l'Empereur, datée de Wohburg à six heures et demie du matin. « Tous les rapports de ce matin, disait-elle, sont que » l'ennemi bat en retraite à toutes jambes. Le champ de » bataille est couvert de ses morts. La division Friant, » la division Saint-Hilaire et une division bavaroise ont » seules été engagées. Je monte à cheval pour aller moi- » même reconnaître la situation des choses, l'attaquer » s'il occupe encore quelques positions, et le poursui- » vre, l'épée dans les reins, s'il bat en retraite. Je vous » prie, de votre côté, de ne pas perdre un moment pour » le surprendre au passage de l'Iser. *P. S.* Plus le pas- » sage que vous prendrez sera près de Landshut, mieux » cela vaudra. Landshut serait le meilleur, sans doute; » mais Mosburg sera bien. » Napoléon, certain qu'entre le mieux et le bien le maréchal ne balançait jamais, ne doutait pas, en dictant cette dernière phrase, qu'il ne passât par le premier de ces points.

En effet, cette lettre redoubla son activité. Il écrivit à Legrand, dont la division formait la queue des colonnes : « Je reçois, mon cher général, une dépêche » de l'Empereur qui m'annonce que nous avons rem- » porté une victoire, et que les ennemis sont en pleine

» déroute. Il m'ordonne de les arrêter dans leur re-
» traite et de les battre. J'ai besoin de vous et de vos
» troupes ; faites la plus grande diligence, et passez ma
» lettre aux généraux Molitor et Espagne pour qu'ils en
» prennent lecture. Je suis persuadé que vous ferez tout
» ce qui dépendra de vous, mes camarades, pour payer
» la lettre de change que la gauche vient de tirer sur
» nous. »

Il n'est pas nécessaire de dire que les divisions brûlèrent le terrain, et nous les verrons bientôt aux prises avec l'ennemi. Mais, pour lier les événements et éclaircir ce qui a pu paraître obscur dans les divers ordres reçus par Massena, voyons rapidement ce qui s'était passé à la gauche de l'armée, depuis la veille au matin que le duc d'Auerstaedt avait débouché de Ratisbonne.

Ce maréchal, en se rabattant sur la droite par une marche de flanc au moment même où l'Archiduc dirigeait contre lui la majeure partie de ses forces, avait à exécuter la manœuvre la plus délicate. Il ignorait probablement encore que le prince Charles fût si près de lui, mais dans cette supposition il devait d'autant plus payer d'audace, que sa situation était plus compromise. Il savait, comme nous l'avons dit, par Galbois les dispositions de l'Empereur pour faciliter sa jonction ; toutefois, le 65e enfermé en quelque sorte à Ratisbonne dans le coude du Danube, entre les corps de Bellegarde et de Kollowrath, ne pouvait longtemps se tenir sur la rive gauche du fleuve. Le gros de l'armée autrichienne s'approchant, le duc d'Auerstaedt ne perdit pas son sang-froid dans cette position difficile, et résolut de suppléer au nombre par l'audace. Il mit son corps d'armée en marche sur quatre colonnes : l'avant-

garde aux ordres du général Montbrun partit d'Eglofsheim, et prit par Lukepoint la direction de Dillingen; la 2e, composée des divisions Morand et Saint-Hilaire, précédée du 1er régiment de chasseurs, s'avança par Unter-Issling, Hohengebraching, Peissing et Tengen; la 3e colonne avec laquelle marchait le duc d'Auerstaedt, forte des divisions Gudin et Friant, se dirigea par Burgweiting, Weichenlœ, Salhaupt et Ober-Faking; enfin les équipages suivirent la grande route de Ratisbonne à Abensberg. La cavalerie légère et la 2e division de grosse cavalerie furent réparties à la gauche et à la droite des 2e et 3e colonnes, pour éclairer leurs flancs et leurs derrières, et un bataillon garda le défilé d'Abbach. Les troupes s'avancèrent en cet ordre vers Abensberg, où le duc de Dantzig avec les Bavarois devait leur donner la main.

Cependant l'Archiduc, à six heures du matin, avait levé son camp de Rohr et s'avançait sur trois colonnes. Le 3e corps autrichien, aux ordres du prince de Hohenzollern (16 bataillons et demi et 6 escadrons) formant la gauche, marchait vers les hauteurs d'Abbach par Gros-Mus, Thann, Hausen et Tengen; le prince de Hohenzollern avait laissé à Bachel le général Pfanzeltern avec un bataillon et 2 escadrons pour couvrir son flanc droit et se lier avec le général Thierry, qui se tenait à Kirchdorf avec 6,000 hommes; 28 bataillons et 25 escadrons commandés par le prince de Rosenberg, marchaient par Langwaid sur Dillingen et l'archiduc Charles se tenait avec eux; la colonne de droite, conduite par le prince de Liechtenstein (16 bataillons, 44 escadrons), prit la chaussée de Landshut à Ratisbonne. Ainsi 61 bataillons et 77 escadrons allaient opérer contre le duc

d'Auerstaedt, qui n'en mettait pas la moitié en ligne, pendant que l'archiduc Louis restait en face de Siegenburg avec 14,000 hommes pour contenir les Bavarois sur l'Abens. La direction suivie par les deux partis était telle, qu'ils devaient infailliblement se rencontrer, et si l'Archiduc eût levé son camp deux heures plus tôt, le duc d'Auerstaedt aurait eu à combattre dans la position la plus désavantageuse, car par le calcul des distances, il est aisé de voir que l'Archiduc l'eût prévenu au défilé d'Abbach, et qu'il l'aurait tenu enfermé dans le coude formé par le Danube entre ce point et Ratisbonne. Il ne serait plus resté au maréchal d'autre parti à prendre que de passer sur le ventre de l'ennemi, à moins qu'il n'eût préféré se retirer dans Ratisbonne pour y soutenir un siége contre les armées autrichiennes maîtresses des deux rives du Danube. L'avance que l'Archiduc lui laissa prendre le sauva de ces deux extrémités.

Ce fut à neuf heures du matin qu'eut lieu le premier engagement vers Schneidert, entre un détachement de la 2e colonne autrichienne et un parti français. En ce moment l'Archiduc, à la tête du 4e corps, arrivait sur les hauteurs de Grub, où il s'arrêta sur deux lignes, en attendant que la colonne de gauche débouchât de Thann sur Hausen; mais dès qu'il aperçut la tête de cette colonne en marche vers ce point, il fit continuer au 4e corps son mouvement dans la direction de Dillingen, et garda avec lui les grenadiers sur les hauteurs de Grub.

Le duc d'Auerstaedt se trouvait près de Salhaupt quand il apprit l'approche de l'ennemi. Il arrêta la division Saint-Hilaire, qui arrivait à Tengen, et l'établit

sur les hauteurs dans les bois entre ce village et Hausen, qui fut fortement occupé. Il chargea la division Friant de soutenir la gauche de Saint-Hilaire, et laissa continuer aux généraux Morand et Gudin leur marche par Buchdorf sur Arnhofen.

Il n'entre pas dans notre plan de décrire le combat terrible connu sous le nom de bataille de Thann, où 9 régiments d'infanterie, 4 de cavalerie légère et une brigade de cuirassiers français tinrent en échec pendant dix heures les corps autrichiens de Liechtenstein, Hohenzollern et Rosenberg, soutenus par la réserve commandée par le prince Charles en personne. Cette bataille, où les troupes des deux partis gardèrent leur position, équivalait pour nous à une victoire, car les divisions Morand et Gudin, que rien ne troubla dans leur marche de flanc, entrèrent dans la journée même en communication avec les Bavarois.

En effet, pendant que le duc d'Auerstaedt était aux prises avec l'Archiduc, le duc de Dantzig, sorti quoiqu'un peu tard d'Abensberg avec 2 divisions, s'avança sur la chaussée de Ratisbonne et se lia avec Morand et Gudin arrivés alors près d'Arnhofen, culbuta le faible corps du général Thierry, entre Kirchdorf et ce point, et le poussa jusqu'au delà d'Offenstetten, formant ainsi sur le centre de l'armée autrichienne une pointe qui coupait les communications entre sa gauche et sa droite. L'archiduc Louis entendant la canonnade dans la direction d'Abensberg, inquiet pour le général Thierry, détacha à son secours la brigade Bianchi, qui formait l'extrême droite du 5e corps. Bianchi ayant rencontré à Biburg la division De Wrède, qui s'apprêtait à passer le pont de l'Abens, engagea aussitôt avec elle un combat

d'artillerie, qui se prolongea assez avant dans la nuit sans résultat important.

Le soir les deux armées occupaient les positions suivantes : le duc d'Auerstaedt sur les hauteurs en avant de Tengen, Morand, Gudin et Saint-Sulpice à Arnhofen; le duc de Dantzig à Offenstetten, la division De Wrède à Biburg; Vandamme derrière Neustadt, Nansouty non loin de là. Le corps de Liechtenstein aux environs d'Eglofsheim; le prince de Rosenberg à Dinzlingen, ayant un bataillon sur les hauteurs en arrière de Schneidert; le prince de Hohenzollern aux avant-postes, la division Vukassowich à Hausen, Saint-Julien sur les hauteurs en arrière, et un détachement du général Pfanzeltern à Bengel (les pertes de ce corps s'élevaient à près de 9,000 hommes en y comprenant celles de la brigade Thierry). La réserve de grenadiers resta sur les hauteurs de Grub; l'archiduc Louis gardait sa position en face de Siegenburg; Hiller était à Mainburg, et Kienmayer à Lutmansdorf. L'archiduc Louis, en apprenant la déroute de Thierry, avait détaché sur Rohr le général Schusteck avec 4 escadrons. Bellegarde et Kollowrath sur l'autre rive du Danube étaient à Amberg et en face de Stadt-am-hof.

En examinant la position des deux armées, on voit clairement ce que l'une avait gagné et l'autre perdu dans cette journée mémorable. Les Français, groupés sur une ligne de 4 à 5 myriamètres d'étendue, pouvaient se concentrer en peu d'heures en combattant. L'armée autrichienne, au contraire, en y comprenant le corps sur la rive gauche du Danube, avait un développement trois fois plus considérable. De plus, la masse sous la main du prince Charles était séparée

par un espace de 16 à 20 kilomètres de Hiller, qui lui-même s'étendait fort loin. Cet intervalle était d'autant plus dangereux pour l'ennemi, qu'il se trouvait entre l'Abens et le ruisseau de Post-Saal au point de rencontre des colonnes françaises qui arrivaient par Ingolstadt et Ratisbonne, et en face de la route de Keilheim à Landshut, principale ligne d'opération de l'Archiduc. C'est par cette trouée que Napoléon se disposait à consommer l'isolement du prince Charles et de Hiller, opération qu'il exécuta le lendemain par la bataille d'Abensberg.

En conséquence, il ordonna dans la nuit au duc d'Auerstaedt de contenir l'archiduc Charles sur les deux rives de la Laber, de laisser devant les défilés de Post-Saal la division de Saint-Sulpice, et de lier le 3e corps avec les troupes qu'il allait conduire en personne. Il prescrivit au duc de Dantzig de seconder le 3e corps. Nous avons vu qu'il donna l'ordre à Massena de porter les divisions d'Oudinot par Au et Geisenfeld afin d'appuyer les opérations de l'armée, et de ne pas perdre un moment pour surprendre Hiller au passage de l'Iser, en franchissant lui-même cette rivière le plus près possible de Landshut.

L'Empereur donna le commandement des divisions Morand, Gudin et Nansouty au duc de Montebello, et au duc de Dantzig celles du prince royal et de Deroy. De Wrède reçut l'ordre d'observer l'archiduc Louis à Biburg et Siegenburg. Les troupes se formèrent sur les hauteurs en arrière d'Arnhofen et de la route de Ratisbonne, le duc de Montebello à gauche, les Bavarois au centre, les Wurtembergeois à droite; et vers 9 heures le mouvement en avant commença.

La direction générale était sur Rottenburg. Thierry, qui s'était retiré sur Bachel aussitôt qu'il avait eu connaissance des préparatifs de l'attaque, fut atteint et poursuivi jusqu'auprès de Rohr, où il se réunit à la réserve du général Schusteck, postée en avant de ce village. Une attaque de la cavalerie du duc de Montebello, sur la droite, obligea bientôt celui-ci à se replier sous la protection de l'infanterie de Thierry, qui garnissait la lisière des bois à gauche de la route. Mais la retraite de cette infanterie, pressée par les bataillons français, devint très-difficile. Ce fut en vain que le général Schusteck, par une charge de cavalerie bravement conduite, essaya de la dégager; un régiment de cuirassiers français, tombant sur le flanc gauche des hussards autrichiens, les força à céder le terrain. Dès lors l'infanterie de Thierry, abandonnée à elle-même, fut mise dans un désordre complet et la plus grande partie faite prisonnière. Le duc de Montebello trouva à Rohr une foule de blessés du corps de Hohenzollern, et une quantité considérable de caissons de munitions.

L'Empereur, à la tête des Bavarois, attaqua la brigade Bianchi presque en face de Biburg, et la repoussa sur le corps du prince de Reuss, qui se trouvait sur les hauteurs de Kirchdorf avec 8 bataillons et un régiment de cavalerie. Les Autrichiens se défendirent avec valeur; mais une colonne wurtembergeoise ayant enlevé, après un combat opiniâtre, un village sur lequel s'appuyait leur droite, le prince de Reuss et Bianchi, débordés, ne soutinrent le combat qu'avec des pertes considérables.

L'archiduc Louis avait fait canonner, dès la pointe du jour, le pont de Siegenburg, pour empêcher la division De Wrède de le réparer, mais il fut rétabli vers 2 heures,

et les Bavarois, s'avançant en 2 colonnes de chaque côté de la route, tournèrent l'archiduc Louis et menacèrent sa retraite. Ce prince, informé de la défaite des généraux Schusteck et Thierry, ne songea plus qu'à se replier sur le corps d'Hiller et il envoya l'ordre au prince de Reuss de se retirer par Birwang sur Pfeffenhausen.

Cependant, le général Hiller avait atteint Niederhompach vers 8 heures du matin; il y arrêta ses troupes, et se rendit à Siegenburg. Au moment où il arrivait sur les hauteurs qui dominent cette ville, il apprit la position critique des généraux Schusteck et Thierry, et ordonna aussitôt au général Vincent de marcher à leur secours avec les brigades Weissenwolf, Hofmeister et 4 escadrons. L'avant-garde de cavalerie, en approchant de Rottenburg, vit la chaussée couverte de fuyards, de voitures et d'équipages, et Vincent eut à peine le temps de jeter 3 compagnies dans la ville et de prendre position sur les hauteurs pendant que l'avant-garde recueillait les débris de Schusteck et de Thierry. Les Français et les Bavarois arrivèrent bientôt de deux côtés différents sur ce bourg, où le combat recommença avec une grande vivacité. La fusillade dura jusqu'à la nuit, dont Hiller profita pour se retirer avec le gros de sa troupe derrière la petite Laber.

Les Français et leurs alliés occupèrent le soir les points suivants : De Wrède, qui avait suivi la retraite de l'archiduc Louis, et était entré pêle-mêle avec lui à Pfeffenhausen, garda cette position; le duc de Dantzig bivouaqua près de la ville, le long de la grande Laber; le duc de Montebello entre Rottemberg et Hazofen. Le grand quartier général resta à Rohr. Pendant ces combats si glorieux pour le centre de l'armée française, la

gauche, sous les ordres du duc d'Auerstaedt, malgré son infériorité numérique, contenait l'archiduc Charles, pour masquer les mouvements qui s'effectuaient sur sa droite. Ce maréchal porta en avant une partie de son avant-garde, qui n'éprouva qu'une légère résistance. En effet, l'archiduc Charles, soit dans la crainte d'être attaqué sur sa gauche, soit pour se rapprocher du point où Hiller et l'archiduc Louis devaient se rejoindre, avait dans la nuit du 19 au 20 replié ses troupes derrière la Laber, ne laissant que des détachements en avant de cette rivière.

Cette série de combats, connus sous le nom de bataille d'Abensberg, qui signalèrent la journée du 20, eurent une influence marquée sur le reste de la campagne, en préparant la séparation de l'aile droite des Autrichiens du reste de leur armée. Quoique les actions qui la composent aient eu lieu sur divers points, ce fut en effet une véritable bataille, parce que toutes se livrèrent simultanément dans un même but, et furent le résultat d'un plan aussi mûrement réfléchi que vaillamment exécuté.

La journée du 20 vit tomber Ratisbonne entre les mains des Autrichiens. Nous avons dit que le duc d'Auerstaedt, en quittant cette ville, y avait laissé le 65e de ligne. Le colonel Coutard qui le commandait ne répondit pas à la haute opinion qu'il avait donnée de sa fermeté pendant le blocus de Gênes, et laissa échapper l'occasion d'acquérir une gloire immortelle en conservant Ratisbonne à l'armée. En effet, d'une part, l'aile droite des Autrichiens au delà du Danube, n'aurait jamais pu opérer sa jonction; de l'autre, la prise de Landshut, qui eut lieu le lendemain, aurait fermé toute

retraite à l'Archiduc en le séparant de son aile gauche. Dès lors, les Autrichiens étant divisés en trois grandes fractions, les forces concentrées de l'armée française auraient pu les écraser l'une après l'autre, et la campagne eût été terminée dans les plaines d'Eckmühl. Pour amener ces brillants résultats que fallait-il? Barricader la porte de Stadt-am-hof, défendre la grande rue qui mène au pont, et si l'ennemi parvenait à s'en rendre maître, l'arrêter en le faisant sauter. Il est vrai que le prince de Liechstenstein arriva par la rive droite du Danube devant Ratisbonne, mais une résistance de quelques heures l'aurait déconcerté; d'ailleurs il fut rappelé dans la nuit du 20 au 21 par l'Archiduc, inquiet des mouvements du duc d'Auerstaedt. Quoi qu'il en soit, Kollowrath ayant sommé la petite garnison française de lui livrer la ville, Coutard demanda un délai de 24 heures, au delà duquel il ne supposait pas qu'on pût venir à son secours; Kollowrath y consentit; mais le prince de Liechstenstein approchant par la rive droite, il fit renouveler la sommation par le général Vecksey, en menaçant d'un assaut; le colonel ne balança plus, et capitula. Le 65e sortit de la ville à 6 heures du soir avec les honneurs de la guerre et mit bas les armes. Les officiers restèrent libres sur parole, et les soldats furent faits prisonniers.

Dans la nuit du 20 au 21, l'armée autrichienne occupait les positions suivantes : Bellegarde était à Neumarkt, et Kollowrath s'avançait par la route de Hanau vers Beilengries; au centre, le prince de Liechstenstein, avec le premier corps de réserve, revenait de Ratisbonne vers Valkering; Hohenzollern et Rosenberg, ainsi que la réserve de grenadiers, campaient entre Hohe-

berg et Eglofsheim ; à la gauche, l'archiduc Louis, Hiller et Kienmayer se retiraient précipitamment sur Landshut par Rottenburg et Pfeffenhausen, tandis que le prince Charles, ignorant ce mouvement rétrograde, les attendait sur la route de Ratisbonne.

Il s'agissait donc de séparer de sa gauche le gros de l'armée autrichienne en s'emparant de Landshut après avoir battu et rejeté Hiller sur l'Inn. Cette première opération terminée, l'Empereur, qui ignorait la reddition de Ratisbonne, se proposait de revenir sur l'Archiduc et de l'acculer contre cette place, entre l'Iser et le Danube. Dans cette vue, il ordonna au duc d'Auerstaedt, le 20 au soir, d'attaquer l'Archiduc le lendemain en s'attachant à le tenir le plus éloigné possible de Landshut; il enjoignit au duc de Dantzig, en le prévenant de son mouvement sur Landshut, de laisser en réserve à Rottenburg la division du prince royal, de marcher avec les divisions Demont, Deroy, la brigade Saint-Germain et la cavalerie bavaroise, dans la direction de Langwaid, et d'attaquer l'ennemi partout où il le rencontrerait. Il fut prescrit aux divisions Tharreau et Boudet, qui s'étaient avancées, le 20, de Pfaffenhofen sur Neustadt, pour soutenir le centre, de marcher sur Abensberg et Ratisbonne et de prendre les ordres du duc d'Auerstaedt.

En même temps l'Empereur recommanda de nouveau à Massena d'avoir un pont sur l'Iser, le plus près possible de Landshut; il enjoignit à De Wrède de s'avancer de grand matin contre cette ville et de s'assurer, lorsqu'il arriverait à Swazenhausen, si l'ennemi tenait encore devant Rottenburg, afin de tomber dans ce cas sur ses derrières. Vandamme reçut l'ordre d'appuyer ce

mouvement avec les Wurtembergeois, et Nansouty de s'avancer par Rohr. Au point du jour le corps du duc de Montebello, resté devant Rottenburg, se mit en marche.

Le général Hiller, après le combat de Rottenburg, s'était retiré sur Turkenfeld, d'où il pouvait gagner, pendant la nuit, la gauche du prince Charles par la route d'Eckmühl. S'il l'eût suivie, rien ne l'eût empêché de précipiter la marche des bagages par celle de Landshut et ne lui eût donné plus de chance de les sauver, puisque le train d'artillerie et les pontons ne l'auraient point embarrassé; mais il ne songea qu'à se mettre à l'abri derrière l'Iser, et continua sa retraite au point du jour en se faisant couvrir par les chevau-légers de Rosenberg. L'arrière-garde de l'archiduc Louis, talonnée par les Français, après trois engagements successifs fut rejetée sur le gros de l'armée dans la nuit du 19 au 20.

A mesure que les Autrichiens approchaient de l'Iser et des ponts de Landshut, le désordre et l'encombrement augmentaient; car toutes les voitures de l'armée se trouvant sur ce point, les troupes avaient la plus grande peine à se frayer un passage. Un équipage de pont qui se retirait par un ravin, sur la gauche de Landshut, vint accroître la confusion. Hiller détacha le général Vincent devant la ville avec ordre de se maintenir sur la rive gauche de l'Iser pendant qu'on débarrasserait le défilé et qu'on établirait l'infanterie sur les hauteurs de la rive droite; 2 bataillons de grenadiers furent placés devant le pont, et trois autres, soutenus par le régiment de Knesewich, sur les hauteurs en arrière de Landshut.

Sur ces entrefaites l'Empereur parut à la tête des colonnes françaises et alliées. Il fit aussitôt canonner l'en-

nemi ; et le général bavarois Zandt, formant l'avant-garde de De Wrède, avec sa brigade de cavalerie, chargea vigoureusement les troupes du général Vincent. Les hussards de Hesse-Homburg et les hulans ne résistèrent pas à ce choc ; ils furent ramenés vers le pont l'épée dans les reins, entraînant avec eux l'infanterie restée sur la rive gauche. On vit alors les canons, les pontons, les voitures de bagages renversés au bas de la chaussée dans une effroyable confusion. Tout ce qui se trouvait sur la rive gauche de l'Iser eût été fait prisonnier sans la fermeté des deux bataillons qui défendaient le faubourg de Seelingthal et qui tinrent bon. Le général Zandt fut malheureusement emporté par un boulet, mais ses chevau-légers et ses dragons soutenus par un régiment de chasseurs français continuèrent leur attaque.

Cependant la division Morand, qui suivait de près les cuirassiers de Nansouty, aborda le faubourg de Seelingthal ; car cette position était très-favorable à l'ennemi, puisqu'elle couvrait les approches du premier pont. Landshut, comme nous l'avons dit précédemment, est coupé en deux par l'Iser, qui s'y divise en deux bras, et la plus petite partie de la ville est bâtie dans l'île formée par ces deux branches. Le faubourg de Seelingthal enlevé, on commença à se fusiller d'une rive à l'autre. L'ennemi allait détruire le second pont, il n'y avait pas un moment à perdre. Le général Mouton, aide de camp de l'Empereur, se mettant à la tête des grenadiers du 17e de ligne, se précipite sur cet étroit passage et pénètre dans l'île, où les bataillons de Duka et de Giulay sont culbutés. Mouton s'avance sur le pont construit en bois avant que l'ennemi ait le

temps d'y mettre le feu, le traverse baïonnette en avant malgré un feu roulant dirigé sur sa colonne des maisons adjacentes, d'une église et de la tour du pont, fait enfoncer à coups de hache la barrière qui le fermait, et se jette audacieusement dans Landshut, où le combat continue avec acharnement. Le général Lacour franchit à son tour le pont avec le 13e d'infanterie légère et De Wrède le suit de près avec les Bavarois. Hiller, afin d'avoir le temps d'évacuer l'artillerie, jette des troupes dans le château de Trausnitz et sur les hauteurs. Tout faisait présager une défense vigoureuse lorsqu'un événement que le général autrichien ne pouvait prévoir vint déconcerter tous ses plans.

Le maréchal Massena, que nous avons laissé sur la route de Freisingen, était arrivé dans cette ville le 20 au soir; suivant les ordres de l'Empereur, il détacha toute sa cavalerie sur Mosburg et la fit suivre de près par la division Claparède, qui tenait la tête de son infanterie; 4 escadrons et un bataillon autrichiens sous les ordres du général Nordmann avaient été détachés par Hiller pour éclairer la route de Mosburg et garder le pont; l'adjudant commandant Ransonnet à la tête d'un escadron du 23e de chasseurs formant l'avant-garde, entre au galop dans Mosburg, chasse devant lui les avant-postes ennemis, et marche sur le pont suivi du reste du régiment. Les Autrichiens, en bataille sur la rive droite de l'Iser, se préparaient à le brûler; de grands amas de paille avaient été disposés à cet effet de distance en distance et ils y mettaient le feu, lorsque Ransonnet faisant mettre pied à terre à la moitié de son escadron, place le reste en tirailleurs, s'élance sur le pont et jette à l'eau la paille enflammée. Les dégâts

sont réparés en moins d'un quart d'heure malgré le feu de l'ennemi; et le 23e de chasseurs suivi du reste de la division traverse le pont au galop et charge les Autrichiens, auxquels il tue ou enlève 200 hommes et 50 chevaux. Marulaz poursuit les débris de Nordmann jusqu'au village d'Altdorf, sorte de faubourg de Landshut; arrêté par une vive fusillade partant des premières maisons, il invite le général Coëhorn, qui le suivait au pas de course avec sa brigade, à le soutenir. Le reste de la division n'était plus qu'à deux kilomètres de Landshut. L'aide de camp de Massena, Sainte-Croix, qui marchait avec Marulaz, presse Claparède d'accélérer son mouvement; mais ce général ne se croyant pas autorisé à avancer sans un ordre positif de Massena, ordonne à Coëhorn de s'arrêter. Cette circonspection sauva peut-être Hiller, car il n'y avait encore que quelques bataillons du corps de réserve qui eussent pu traverser le pont de Landshut, dans l'intérieur duquel régnait déjà une effroyable confusion.

Qu'on se figure cette ville occupée par une partie du corps de Massena au moment où l'Empereur poussait tout devant lui sur la rive gauche! De quel côté Hiller aurait-il opéré sa retraite? Forcé à l'inaction, Marulaz, en frémissant, resta spectateur de ce qui se passait à Landshut et se borna à faire tirailler sur les hauteurs un bataillon que lui avait prêté Coëhorn immobile par ordre de son chef. Ce fut vers midi seulement que Massena arriva et prit part à l'action, car la fatigue des troupes avait ralenti sa marche. Pendant qu'il s'était avancé sur la rive droite de l'Iser, la brigade Ficatier avait longé, par son ordre, la rive gauche pour assaillir la ville de ce côté.

Le duc d'Istrie avec les divisions Molitor et De Wrède et la cavalerie des généraux Marulaz et Jacquinot poursuivit l'arrière-garde autrichienne jusqu'à Geisenhausen. La brigade d'infanterie wurtembergeoise, qui marchait depuis 24 heures, fut détachée à 2 myriamètres de Landshut sur Credelsbach, qu'elle enleva le 22 à 4 heures du matin et où elle fit quelques prisonniers.

Les Autrichiens perdirent à Landshut 10,000 hommes tués, blessés ou prisonniers, et une quantité considérable de caissons de munitions et de voitures, un équipage de pont de 22 pontons et 50 pièces d'artillerie. Telle fut cette affaire, qui eut pour résultat de mettre hors de cause l'aile droite de l'armée autrichienne et d'affaiblir ainsi l'archiduc Charles de 40 à 45,000 hommes.

Pendant que le centre de l'armée française remportait ce brillant avantage, à l'aile droite le duc d'Auerstaedt n'exécutait pas avec moins de précision et de bonheur les ordres de l'Empereur. Vers 8 heures du matin, il attaqua l'avant-garde autrichienne et la chassa devant lui en appuyant constamment sa droite à la grande Laber et prolongeant sa gauche dans les montagnes. Tous les postes que l'ennemi voulut défendre furent emportés. Vers midi les 2 divisions françaises se trouvèrent en face des forces autrichiennes, très-supérieures en nombre et postées sur les hauteurs bordant la rive gauche du petit torrent qui va se jeter dans la Laber au dessus d'Eckmühl. Celles-ci occupaient, avec une artillerie nombreuse, un plateau sur la rive droite. Leurs colonnes d'attaque, soutenues par l'artillerie du plateau, gravirent la pente boisée de la rive droite du torrent, sur laquelle nos troupes

commencèrent à se former. Une d'elles, abîmée par l'artillerie à la sortie du bois, se vit forcée de battre en retraite. Cette attaque fut renouvelée plusieurs fois sans succès, bien que soutenue par une canonnade terrible, qui vers 10 heures cessa sur toute la ligne. Déjà, depuis une heure, les Français avaient allumé leurs feux de bivouac pour montrer à l'ennemi qu'ils prétendaient conserver la position conquise. L'Empereur arriva dans la soirée à Landshut. Toute communication entre Hiller et l'Archiduc était désormais impossible, puisque l'un se retirait précipitamment sur l'Inn, et que l'autre, contenu par le maréchal duc d'Auerstaedt, ignorait encore les désastres de son lieutenant; c'est contre le prince qu'il va maintenant diriger ses coups. Il informe le duc d'Auerstaedt de la victoire de Landshut, et lui enjoint de tenir ferme s'il est attaqué le lendemain, le prévenant qu'il marche à son secours; le corps du duc de Dantzig avec la division Demont, celui d'Oudinot renforcé de la division Boudet, la division du prince royal restée en réserve à Rottenburg, sont mis à sa disposition. Napoléon arrête la division Gudin, en marche sur Landshut, au-dessus d'Ergoltingen, et celle de Saint-Sulpice à Esseback. Le duc de Montebello reçoit, à 2 heures du matin, l'ordre de mettre en mouvement Gudin à 4 heures, et Morand une heure plus tard, afin que ces deux généraux soient rendus à 9 heures, le premier à Ergolsbach, le second à Martenshausen. Saint-Sulpice est mis sous les ordres de Montebello; Vandamme avec les Wurtembergeois, dont une partie seulement reste à Landshut, doit former l'avant-garde, se rendre maître du poste d'Ergolsbach, et servir d'éclaireurs du côté de Straubing.

A 3 heures du matin, l'Empereur ordonne à Massena de rassembler dans la plaine entre Landshut et Ergoltingen 3 de ses divisions avec la cavalerie d'Espagne. « Vous réunirez là, disait l'ordre du major général, les » divisions le plus près d'ici. Il faudrait que la pre- » mière pût être réunie sur la rive gauche (de l'Iser) à 6 » heures du matin pour pouvoir partir sur-le-champ. » L'intention de l'Empereur est que vous vous mettiez » en marche avec ces trois divisions pour vous diriger » sur Eckmühl et cerner l'ennemi. L'Empereur mar- » chera avec ces troupes. Votre 4e division se réunira » à Landshut, pour en garder la position, et appuyer, » au besoin, le maréchal duc d'Istrie, qui est entre » l'Inn et l'Iser, avec la division De Wrède et la cava- » lerie légère. »

Mais les dispositions concernant le 4e corps furent changées, comme on le verra, dans la matinée du 22. Les trois divisions de Massena ne prirent point part à la bataille d'Eckmühl, et restèrent échelonnées un peu en arrière, formant la réserve. La division Espagne arriva seule sur le champ de bataille.

Dans la nuit du 21 au 22, les Autrichiens s'étendaient entre le Danube et la Laber de Schierling et Lukepoint à 10 kilomètres au delà de Ratisbonne. Le prince de Rosenberg occupait Leuchling, ayant ses grenadiers sur la route d'Eckmühl, à la lisière du bois, près d'Eglofsheim, dont le prince de Hohenzollern tenait les hauteurs. Le général Vukassowich, avec l'avant-garde de ce corps, était posté sur la rive droite de la Laber à Lintach, pour observer la route de Landshut, se procurer par ses patrouilles des renseignements sur la situation de Hiller, et entrer, s'il était possible, en

communication avec lui. La brigade Biber du 3e corps était dans le défilé d'Eckmühl, couvrant la gauche du 4e.

Dans la matinée du 22, le comte Kollowrath, arrivant de Hemau, passa le Danube à Ratisbonne, et vint s'établir en avant de cette place, sur la route d'Abbach, entre le Galgenberg et Issling. Bellegarde remplaça Kollowrath à Hemau.

En face des Autrichiens et sur la gauche, le duc d'Auerstaedt avait établi les divisions Saint-Hilaire et Friant. Le duc de Dantzig, sur la droite, occupait Schierling et le plateau qui s'étend entre ce village et le bois d'Hohewald.

Dans les deux journées précédentes, l'Archiduc, soit qu'il ignorât la véritable force des troupes en sa présence, soit qu'il fût décidé à ne rien hasarder avant le rétablissement des communications entre les diverses parties de son armée, s'était en quelque sorte tenu sur la défensive. Il est probable qu'il eût gardé cette attitude dans la journée du 22 si les coureurs de Vukassowich n'eussent enfin appris le véritable état des choses à Landshut, et on ne peut guère attribuer qu'à cette circonstance la détermination d'attaquer prise subitement par le prince Charles. En effet, il pouvait croire que l'Empereur, éloigné de lui de 4 à 5 myriamètres, n'aurait pas le temps de se porter au secours du duc d'Auerstaedt avant que la défaite de ce dernier fût consommée. Quoi qu'il en soit, l'Archiduc prit les dispositions suivantes, dont il donna connaissance à ses lieutenants dans la matinée.

L'armée devait marcher sur trois colonnes. La première, formée par les troupes du comte Kollowrath (24,000 hommes, 2,600 chevaux), se dirigerait à

midi sur Abbach, et attaquerait de front cette position; la seconde, forte de 12,000 hommes et 600 chevaux, aux ordres du prince de Liechstenstein, s'avancerait à une heure par Werchenloe et Diesingen, pour opérer contre la droite des Français; la brigade Vecksey formait les avant-gardes de ces deux colonnes. La troisième, de 8,000 hommes, commandée par le prince de Hohenzollern, devait se porter à midi par Lukepoint et Dinzlingen sur Peysing. Elle avait pour avant-garde le régiment de l'archiduc Charles.

Le 4e corps d'armée (de 11,000 hommes et 1,400 chevaux) avait pour tâche de défendre ses positions et d'occuper les Français pendant la marche des colonnes; il devait se retirer en cas d'échec par Hoheberg et Santing sur les hauteurs en avant de Hauts, afin de couvrir la gauche de l'armée. La division de grenadiers sous le prince de Rohan (9,000 baïonnettes) reçut l'ordre de se mettre en colonne, et d'attendre des instructions. Les cuirassiers, au nombre de 3,000, prenant position à Thalmassing et Koffering, formaient la réserve. L'avant-garde de Vukassowich, forte de 5,000 hommes et 800 chevaux, resta à la garde du défilé d'Eckmühl.

Ainsi près de 80,000 hommes allaient combattre sous la direction du prince Charles. Mais alors le moment favorable pour agir était passé, et en retardant jusqu'à midi la marche de ses colonnes, l'Archiduc donnait à l'Empereur tout le temps d'arriver. D'ailleurs son plan, bon en principe, était défectueux dans la circonstance, car plus il prolongeait ses troupes sur la droite, plus les nôtres tendaient à se reporter sur son centre, et plus l'Empereur avait de facilité à se jeter sur sa gauche

complétement découverte. Ajoutons que le corps de Kollowrath devenant inutile, près d'un tiers de l'armée se trouvait ainsi paralysé.

Les ducs d'Auerstaedt et de Dantzig ayant reçu dans la nuit communication du plan de l'Empereur, ils se gardèrent bien de prendre l'initiative, sachant que d'un moment à l'autre Napoléon arriverait sur le champ de bataille. Un brouillard épais qui régna jusqu'à huit heures du matin cacha aux deux armées leurs mouvements respectifs. Le prince de Rosenberg porta le régiment de Czartorisky sur les hauteurs entre Unter-Leuchling et Schierling. De son côté le duc d'Auerstaedt rappela la cavalerie postée entre Schierling et le haut Hohenwald, et la plaça en arrière, appuyant sa gauche aux bois occupés par l'infanterie. Cependant notre mouvement vers la gauche lui donnait des inquiétudes, et le général Rosenberg n'était pas plus tranquille sur celui qu'avait fait notre cavalerie. Il fit part de ses craintes à l'Archiduc, qui n'en tint compte et lui réitéra l'ordre de conserver ses positions. Le duc d'Auerstaedt attendait avec la plus vive anxiété l'arrivée de l'Empereur; et Rosenberg, la mise en mouvement des colonnes autrichiennes.

Enfin de midi à une heure celles-ci s'ébranlèrent. La rencontre à Abbach de la première et de la troisième avec les avant-postes de Montbrun, qui se tenait à Dinzlingen avec le gros de sa cavalerie, donna lieu à un léger engagement; mais tout à coup les chevau-légers wurtembergeois formant l'avant-garde de Vandamme tombèrent sur les troupes de Vukassowich à Buckausen. L'Empereur approchait; dès le matin il avait marché à la tête des divisions du 4e corps, s'entretenant avec

Massena de la bataille prochaine. Les troupes s'avançaient rapidement malgré la fatigue des deux jours précédents, et néanmoins l'impatience de l'Empereur était trop grande pour qu'il se résignât à régler son pas sur le leur. « Venez, dit-il à Massena, les moments » sont précieux, votre présence est inutile ici; gagnons » l'avant-garde, vous vous tiendrez près de moi dans » cette journée. J'ai besoin d'un homme qui me com- » prenne; la bataille que nous livrons aujourd'hui sera » décisive. »

Massena comprit l'allusion; l'Empereur était encore affecté des fautes commises par le major général, et après la pénible expérience qu'il venait de faire de son incapacité, il appréciait plus que jamais la valeur d'un homme d'intelligence et d'action tel que Massena. Il tenait donc à l'avoir particulièrement sous la main dans une bataille dont le théâtre était si large et si varié qu'il devait donner lieu à des combats de toute nature, dont les résultats réagiraient les uns sur les autres; il pouvait se présenter telle circonstance où les qualités du maréchal deviendraient d'une grande utilité. Laissant donc ses divisions en marche sur la route, Massena suivit l'Empereur avec quelques-uns de ses officiers.

Ils arrivèrent avec l'état-major sur les collines de Lintach. De ce point élevé l'œil embrassait tout le champ de bataille. En face le vallon d'Eckmühl, le long duquel court la chaussée de Ratisbonne; à gauche celui de Leuchling, où s'élèvent les deux villages de ce nom séparés par un petit bois; à la droite, les hauteurs boisées de Roking. La ligne autrichienne se dessinait le long de la Laber dans la direction d'Eckmühl et des collines de Roking.

L'Empereur, après avoir examiné quelque temps le terrain en silence, saisit tout à coup Massena par le bras, et lui montrant la ligne blanche de l'ennemi : « Vous voyez, lui dit-il, cette armée qui se déroule d'une » manière si imposante à nos regards, eh bien ! nous » allons l'écraser et conquérir Vienne du même coup. » Davout va forcer le centre des Autrichiens à Leuchling; » nous, nous allons renverser leur gauche à Eckmühl et » les tourner ensuite par la route de Ratisbonne. De » deux choses l'une : ou l'Archiduc voudra livrer une » seconde bataille en avant de cette place, et la guerre » alors se terminera sous ses murs; ou il repassera le » Danube, et alors nous irons droit à Vienne. »

Après cette confidence, que plusieurs officiers purent entendre, l'Empereur distribua ses ordres, et aussitôt les aides de camp partirent dans toutes les directions. Peu après la cavalerie française s'ébranla; une partie passant la Laber se mit en communication avec celle qui arrivait par Eckmühl, l'autre se plaça en bataille devant Schierling.

A la première nouvelle de l'approche des Français sur la route de Landshut, Rosenberg fit prolonger sa gauche par la réserve qui était derrière lui. Il conservait encore l'espérance de se maintenir dans sa position et de défendre les hauteurs de Unter-Leuchling gardées par le régiment de Czartorisky. Mais découvrant bientôt les masses françaises qui s'avançaient à grands pas et grossissaient de minute en minute, il sentit alors tout le danger qu'il courait, et prit la résolution de gagner les hauteurs en arrière d'Unter-Leuchling dans le prolongement de la route de Ratisbonne, et de placer son corps obliquement à celle-ci. Il retira donc le régiment de Czar-

torisky des hauteurs en avant, en jeta deux autres dans le bois d'Ober, et dans le village d'Unter-Leuchling, qu'il renforça à droite par un troisième. Les régiments de l'archiduc Louis et de Coburg restèrent dans le bois d'Ober-Leuchling où ils bivouaquaient depuis la veille, avec ordre de couvrir de ce côté la grande route de Ratisbonne.

A peine ces dispositions furent-elles exécutées que les Français commencèrent leur attaque vers une heure : la cavalerie et l'infanterie wurtembergeoises, qui, après l'affaire de Credelsbach, avaient été dirigées sur la grande Laber pour former l'avant-garde, s'avancèrent en colonne sur la route de Landshut à Ratisbonne jusqu'au village de Buckhausen, où elles trouvèrent l'ennemi; son infanterie légère formait tête de colonne, et les chasseurs à pied de Wolf et de Bruhl tenaient les bois à droite et à gauche de la route, facilitant ainsi le débouché des deux batteries légères et de la cavalerie. L'artillerie se forma par batteries, et la cavalerie en échelons à quelques centaines de pas en arrière. Le feu violent de l'artillerie wurtembergeoise, quoique d'un calibre inférieur, chassa, au bout d'une heure et demie, les Autrichiens de leur première position et les força à se déployer.

Vers deux heures après midi, le bataillon de chasseurs du roi emporta le village de Buckhausen pendant que la division Gudin, du duc de Montebello, manœuvrait pour tourner la gauche de l'ennemi. Elle traverse la Laber au Staugemühl, culbute les avant-postes autrichiens et se rend maîtresse de la lisière des bois de Roking. De son côté, la division Morand passe la Laber et se met en ligne. Le mouvement de Gudin

ayant facilité l'attaque des Wurtembergeois sur Eckmühl, leur infanterie emporta de vive force le village ainsi que le château, où elle prit 300 hommes avec un drapeau. Ce succès procura, entre Schierling et Eckmühl, un débouché à la cavalerie.

Quelque temps avant la prise d'Eckmühl, l'Empereur, étant sans nouvelles des Wurtembergeois, avait envoyé Massena prendre connaissance de ce qui se passait devant le village, avec ordre de parer aux éventualités. Le maréchal avait trouvé Vandamme engagé devant Eckmühl, et ayant parfaitement disposé son attaque. Comme il était un excellent général de combat et que les Autrichiens commençaient à plier, Massena jugea ses conseils inutiles, et revint rendre compte à l'Empereur des dispositions qui faisaient présager le succès.

En ce moment, le général Rœder fut détaché avec le régiment de chevau-légers de Heinrich sur l'aile gauche du corps d'armée du duc d'Auerstaedt, qui, aux premiers coups de canon de l'Empereur, avait fait attaquer le village d'Unter-Leuchling, défendu par les régiments de Bellegarde et de Reuss-Grætz. Le colonel Berthezène, de la division Saint-Hilaire, soutenu par le 72e de ligne et une nombreuse artillerie, se rend maître du village, malgré les pertes énormes que lui font éprouver la fusillade et les batteries placées à la pointe du bois d'Hoheberg. Saint-Hilaire ordonne d'enlever immédiatement le bois où s'étaient repliés les régiments de Bellegarde et de Reuss-Grætz. Les 10e léger, 5e et 72e de ligne, soutenus par le 105e en avant d'Unter-Leuchling, s'y précipitent. En même temps, la division Friant seconde cette attaque sur la droite et les Autri-

chiens plient de tous côtés. Le général Stutterheim, à la tête de 4 escadrons, rallie les bataillons dispersés et les ramène au combat, qui recommence avec fureur dans le bois; mais les Autrichiens sont forcés de l'abandonner jonché de morts et de blessés, et de se retirer sur Ober-Santing. Maîtres du bois, les Français répandirent une nuée de tirailleurs dans la plaine qui le sépare de la route, et la division Saint-Hilaire s'avança sur la chaussée. Déjà les tirailleurs allaient atteindre l'artillerie autrichienne qui abandonnait précipitamment Eckmühl, lorsque le général Sommariva les repoussa dans le bois.

Pendant ce temps, la cavalerie bavaroise s'était portée par les hauteurs du côté d'Eckmühl, et menaçait une batterie autrichienne. Une charge des dragons de Vincent et des hussards de Stipsicz donna le temps de la sauver, mais notre cavalerie vola au secours des Bavarois et culbuta l'ennemi. Les Autrichiens, renforcés, revinrent à la charge, et l'on se battait sans résultat décisif, quand les régiments bavarois de Bachenhofen et de Taxis, appuyés par les Wurtembergeois, ayant enfin réussi à renverser les hussards de Stipsicz, l'ennemi fut mis en déroute, et un régiment de cuirassiers arrivé trop tard à son secours ne fit que la rendre plus complète. En vain Rosenberg et ses généraux tentèrent de rallier les troupes : tous leurs efforts échouèrent. Les Autrichiens furent forcés d'abandonner 16 pièces d'artillerie. Rosenberg mit son infanterie en retraite à travers les bois et parvint à gagner avec les débris de sa cavalerie la route de Ratisbonne.

L'Archiduc avait suspendu le mouvement de ses colonnes, dès qu'il fut instruit de la marche de l'Empereur sur Eckmühl, et recommandé à Rosenberg d'évi-

ter le combat, mais ce dernier était dans une position trop avancée pour que cela lui fût possible. Au moment donc où il se trouvait exposé à de si rudes assauts, le prince ne songea plus qu'à couvrir Ratisbonne. Kollowrath reçut l'ordre de prendre position entre le Galgenberg et Issling, le prince de Liechtenstein s'établit entre Gebelkofen et Thalmassing, laissant ses avant-postes à Lukepoint et Walkering. La colonne de Hohenzollern, dont l'avant-garde était aux prises à Lukepoint avec les tirailleurs de Montbrun, vint se placer entre Thalmassing et Santing. La brigade Kaiser, renforcée de 4 régiments de hussards, couvrit l'aile droite. Deux d'infanterie formèrent réserve sur la rive gauche du Pfederbach, le régiment de l'archiduc Charles resta dans le bois de Lukepoint.

Le prince de Hohenzollern avait à peine commencé son mouvement rétrograde qu'il se trouva engagé avec la gauche du duc d'Auerstaedt, qui débouchait dans le bois entre Leuchling et Lukepoint. Une charge du prince de Coburg à la tête de ses hussards refoula nos tirailleurs dans le bois, et permit au prince de Hohenzollern d'achever ses dispositions; il établit deux bataillons sur une hauteur en avant de Thalmassing; les grenadiers se retirèrent par Eglofsheim et allèrent prendre position derrière Koffering; la brigade de cuirassiers du général Schneller fut postée en avant du premier village à gauche de la route pour appuyer la cavalerie du prince de Rosenberg. La tâche de cette cavalerie était importante, car elle devait se maintenir dans sa position jusqu'à la nuit, afin de conserver la route de Ratisbonne, si nécessaire pour assurer la retraite de l'infanterie et lui permettre de se concentrer sous cette place. Mais

Rosenberg ne pouvait tenir longtemps dans sa position de Hoheberg. Les colonnes françaises faisaient des progrès marqués; notre cavalerie s'avançait en masse par la route d'Eglofsheim et par les chemins de Packofen et de Galspach, protégée à droite par le duc de Montebello, qui débouchait des bois, et à gauche par le duc d'Auerstaedt, poussant devant elle les régiments de Vincent, de Stipsicz et de Ferdinand. La brigade de cuirassiers de Schneller se trouvait dans la plaine, en avant d'Eglofsheim; le général Stutterheim la plaça sur la gauche du village et la couvrit avec des batteries, principalement sur la grande route, afin d'arrêter une partie des escadrons français qui débouchaient déjà du défilé de Hagerstadt; une autre batterie fut établie dans la plaine, entre Galspach et le bois.

A sept heures du soir, l'Empereur porte en avant la cavalerie légère, avec ordre de se prolonger vers le Danube, et les divisions Saint-Sulpice et Nansouty se forment en colonne en face de la brigade Schneller et des hussards de Stipsicz. Les Autrichiens, après les désastres de la journée, n'avaient rien de mieux à faire qu'à se tenir sur la défensive jusqu'à la nuit, mais jaloux de venger leurs pertes, ils n'attendirent pas notre attaque. Le régiment de Gottesheim, ayant à sa tête le colonel Roussel, officier entraîné par Dumourier en 1793, se précipite sur la première colonne française qui l'accueille avec fermeté pendant qu'un des régiments de cuirassiers le prend en flanc; celui de Gottesheim, culbuté, bat précipitamment en retraite. En vain les cuirassiers de l'Empereur tentent de le soutenir, ils sont eux-mêmes renversés. Les hussards de Stipsicz s'avancent à leur tour pour couvrir la déroute,

mais la réserve de cuirassiers français leur fait éprouver le même sort; et les chevau-légers de Vincent qui, pendant ce temps, manœuvraient pour nous tourner, sont balayés par une charge vigoureuse des hussards. Ce fut alors une mêlée générale. La lune éclairait la nuit et l'acier poli des casques et des cuirasses, d'où ses rayons jaillissaient en millions d'étincelles. Les Autrichiens, resserrés sur la route entre les marais, poursuivis la pointe aux reins, culbutés les uns sur les autres, périssent embourbés; le général Schneller est blessé, et le général Stutterheim n'échappe à la captivité que par le dévouement d'un de ses sous-officiers.

Ce combat de cavalerie fut l'un des plus mémorables des guerres de l'Empire. Nous sommes trop juste pour ne pas avouer qu'il devait finir à notre avantage, grâce à notre supériorité numérique et à la perfection de notre armement. Nous avions 48 escadrons et les Autrichiens 36; de plus 40 des nôtres étaient cuirassés des deux côtés, tandis que 12 des leurs n'avaient de cuirasses que sur la poitrine.

Pendant que la route de Ratisbonne était le théâtre de cette scène sanglante, le prince de Hohenzollern, sur le corps duquel la brigade Kaiser s'était repliée, se retirait par Thalmassing et Koffering, laissant un bataillon de grenadiers comme arrière-garde dans ce dernier village; la cavalerie autrichienne en déroute lui passa sur le ventre, et avant qu'il eût eu le temps de se reformer, il fut enlevé à nuit close par nos cuirassiers.

Vers neuf heures toute la cavalerie wurtembergeoise défila devant Napoléon, près du grand Eglofsheim, et reçut l'ordre de se porter sur la chaussée de Straubing, à Ratisbonne, où les bagages de l'armée autrichienne

s'étaient retirés. Mais déjà ces bagages avaient une trop grande avance pour qu'on pût les atteindre; toutefois, le régiment de chasseurs du roi et deux escadrons de celui de Louis enlevèrent quelques hommes et nombre de chevaux et de voitures de fourrage.

L'Empereur, qui avait suivi la cavalerie accompagné de ses maréchaux, leur demanda leur avis sur ce qu'il convenait alors de faire. Le duc de Montebello, toujours bouillant, proposa de ne pas laisser de relâche à l'ennemi et de profiter de cette victoire pour en finir avec l'armée autrichienne, mais Massena fit prévaloir des idées plus sages. Il objecta l'extrême fatigue des troupes, représenta que les siennes, depuis trois jours, n'avaient pas eu un seul moment de repos et qu'enfin les combats de nuit ont rarement des résultats proportionnés aux pertes qu'ils occasionnent, surtout lorsque l'ennemi est poussé au désespoir. L'Empereur se rangea à cet avis et ordonna d'arrêter la poursuite.

La bataille d'Eckmühl coûta aux Autrichiens, de leur propre aveu, 6,000 hommes, 16 pièces d'artillerie et 12 drapeaux; notre perte fut évaluée à 1,200 morts et 4,000 blessés. De part et d'autre on s'attacha, comme on le voit, à diminuer le chiffre des pertes; mais il est incontestable que l'ennemi, constamment aux prises avec des forces supérieures, dut souffrir beaucoup dans cette longue journée. L'armée française eut à regretter le général Cervoni, vétéran éprouvé dans vingt batailles, et dont Massena appréciait la bravoure, quoiqu'il eût eu à se plaindre de son caractère difficile et vindicatif dans plusieurs circonstances, et notamment à Rome, en 1798.

L'Empereur établit son quartier général à Eglofsheim.

L'infanterie fut placée en avant de ce village, se prolongeant par Thalmassing jusqu'à Wolkering, et les cuirassiers prirent position en avant de Koffering. Montbrun continua de garder les défilés d'Abbach et le reste de la cavalerie légère occupa la route de Straubing, jusqu'à Pfeter. L'armée ennemie campa dans la plaine de Ratisbonne.

L'Empereur fit ses dispositions dans la nuit pour se porter le matin sur cette ville. Après la victoire d'Eckmühl, la présence de Massena et de ses trois divisions n'y étant plus nécessaire, il lui ordonna de se diriger immédiatement sur Straubing, de s'emparer du pont que les Autrichiens auraient pu y jeter, et de pousser des reconnaissances dans toutes les directions, pour arrêter sur les deux rives du Danube les colonnes et les bagages de l'ennemi; le duc d'Istrie reçut l'ordre de passer l'Inn avec les divisions Molitor et De Wrède, et de s'emparer de Braunau. De son côté, l'Archiduc, dont l'armée était réduite à 66 mille hommes, ne se crut pas assez fort pour accepter le combat devant Ratisbonne, avec le Danube à dos; il fit jeter un pont de pontons entre cette place et Weichs, et donna ses ordres pour la retraite. Le 2e corps, chargé de la protéger, eut pour mission d'occuper Ratisbonne et de prendre ensuite position sur les hauteurs de Stadt-am-Hof. Le corps de grenadiers couvrit le passage du Danube avec sept batteries.

Pendant toute la nuit les bagages filèrent par le pont de pierres de Ratisbonne, mais ils étaient en si grande quantité qu'il en resta beaucoup en avant de la ville; ils durent passer sur le pont de pontons dès qu'il serait terminé.

Le 23, à la pointe du jour, les Autrichiens commencèrent leur mouvement de retraite. Les corps des princes de Hohenzollern et de Rosenberg traversèrent Ratisbonne et passèrent le Danube sur le pont de pierres. Kollowrath les suivit après avoir jeté dans la ville deux régiments sous les ordres du général Fœlseis. A huit heures du matin le pont de pontons fut terminé.

A l'exception de celle d'Abbach, toutes les portes de Ratisbonne avaient été murées. Dès que le 2e corps fut passé, quelques bataillons de la division Weber furent jetés dans les fossés de la ville, ainsi que dans les jardins, près de cette porte, pour couvrir la retraite de la cavalerie; celle-ci arrivant d'Abbach, prit position dans la plaine, à droite et à gauche de la route d'Eckmühl, entre celles de Straubing et d'Abbach; un bataillon occupa Weinting. La cavalerie autrichienne, beaucoup trop faible pour défendre une ligne si étendue, ayant à couvrir les approches de la ville et celles du pont de pontons, était donc forcée de laisser de grands intervalles entre les divisions.

Vers huit heures et demie du matin, le général Klenau releva le général Stutterheim aux avant-postes, vers Ober-Traubling, mais en ce moment la cavalerie française, chargeant par Unter-Traubling et Ainthal, culbuta ses 6 escadrons de hulans. Les hussards de Stipsicz et de Ferdinand éprouvèrent le même sort, ainsi que les chevau-légers de Klenau et les cuirassiers de Hohenzollern et de Ferdinand.

La retraite de la cavalerie autrichienne sur la porte d'Abbach attirant toute l'attention de nos troupes, on ne connut qu'assez tard l'existence du pont de pontons; mais le duc de Montebello s'y porta aussitôt qu'on l'eut

appris. Les troupes du prince Jean de Liechtenstein effectuaient alors leur passage; comme l'artillerie française leur faisait éprouver de grandes pertes, le prince Charles ordonna de placer des batteries sur les hauteurs de la rive gauche pour éteindre notre feu. Malgré cette précaution, les Autrichiens ne purent replier leur pont et la majeure partie des pontons resta en notre pouvoir.

Aussitôt que les troupes autrichiennes furent rentrées dans Ratisbonne, le général Fœlseis fit barricader celle d'Abbach, la seule qui, comme nous l'avons dit, fût encore ouverte. Bientôt l'Empereur fit canonner la ville, elle répondit à notre feu, néanmoins l'armée française s'avança jusqu'à 600 mètres des remparts, le duc de Montebello à la droite, vis-à-vis des portes de Straubing et d'Eckmühl, le duc d'Auerstaedt à gauche, et Montbrun en face de la porte d'Abbach. Les tirailleurs pénétrèrent par les jardins jusqu'à 150 mètres des fossés et commencèrent un feu de mousqueterie qui inquiéta beaucoup l'ennemi; en même temps la batterie attachée à la division Gudin canonna une faible brèche qu'on venait de découvrir, tandis que d'autres batteries tiraient sur la ville; mais comme les boulets ne pouvaient rien contre les portes murées, le duc de Montebello demande des échelles et ordonne l'escalade. Une grande maison adossée aux remparts avait été renversée par les boulets dans le fossé qu'elle comblait en partie. Nos braves vont se jeter par là dans la ville, mais on n'a pu se procurer que deux échelles pour descendre dans le fossé; un grand nombre périt par la mitraille sans pouvoir le franchir, et les troupes sont intimidées. Le duc de Montebello saisit alors une échelle pour donner l'exemple, ses aides de camp se jettent au-devant de lui, mais

les soldats, électrisés par l'exemple de leur chef, n'hésitent plus alors; en un instant les échelles sont posées, le fossé franchi et la brèche enlevée. Le chef de bataillon Labédoyère atteint le premier la crête du mur; les braves qui l'ont suivi pénètrent dans la ville et parviennent à ouvrir la porte de Straubing, par laquelle le duc de Montebello se précipite le premier à la tête des troupes. Il envoie aussitôt saisir le pont du Danube, mais comme les portes en sont barricadées pendant que les batteries de Kollowrath, placées sur les hauteurs de la Trinité et de Stadt-am-Hof, défendent la coupure qui y a été faite, il faut renoncer à le forcer. La garnison se défendit avec mollesse et mit bas les armes.

La prise de Ratisbonne termina le premier acte de la guerre. La Bavière était délivrée, et l'armée autrichienne se retirait par Cham et Waldmunchen sur la Bohême. Napoléon ne la poursuivit pas; la route de Vienne était libre; c'était dans la capitale de l'Empire qu'il allait planter ses aigles.

CHAPITRE V.

Retraite du prince Charles en Bohême. — Napoléon marche sur Vienne par la rive gauche du Danube. — Retraite d'Hiller; combat de Neumarkt. — Tentative de rapprochement de l'Archiduc; sa lettre à l'Empereur. — Massena arrive à Straubing et en rétablit les ponts. — Le 4e corps passe l'Iser. — Prise des ponts de Passau par les tirailleurs du Pô. — Combat de Schærding. — Rétablissement du pont de Passau. — Position du 4e corps sur l'Inn. — Nouvelles alarmantes du commandant d'Oberhauss. — Affaire d'Abersberg. — Marche de Massena sur Lintz. — Combat d'Efferding. — Position de Hiller sur la rive droite de la Traun. — Combat d'Ebersberg. — Les Autrichiens sont repoussés derrière l'Enns. — Les Français réparent le pont sur le Danube. — Massena reçoit l'ordre de se diriger sur Amstetten. — Le 4e corps arrive à Mœlck. — Instructions données à Massena. — Les Français arrivent devant Vienne. — Situation militaire de cette capitale. — Sommation de l'Empereur à l'archiduc Maximilien. — Ce prince évacue Vienne qui capitule. — Position qu'y occupe le 4e corps. — L'Empereur prend la résolution de passer le Danube. — Points favorables à l'établissement des ponts. — Le projet de passage à Nussdorf est éventé. — Difficulté du passage vis-à-vis d'Eberadorf.

Le prince Charles ne s'était si promptement mis en campagne que dans l'espoir de nous arracher une victoire. Convaincu après la bataille d'Eckmühl qu'il ne pouvait plus nous tenir tête, il avait résolu de battre en retraite afin de gagner une position qui lui permît de reformer son armée. Le soir de cette bataille, il avait envoyé un courrier à l'empereur François, qui se trouvait à Schærding pour l'inviter à quitter cette ville et à se rendre au plus vite à Lintz. Il lui faisait en même temps part de ses craintes relativement à sa jonction avec Bellegarde, qu'il n'espérait pas effectuer, sans des pertes considérables. Il terminait sa dépêche en priant l'Empereur d'aviser le plus tôt possible à sortir de la position difficile où on allait se trouver quand les Français au-

raient envahi les États héréditaires. Il était indispensable, disait-il, de tenter la voie des accommodements, car l'horizon commençait singulièrement à se rembrunir; la confédération du Rhin sur la défection de laquelle on avait compté, persistait dans sa fidélité à la France; il fallait profiter pendant qu'il en était encore temps des succès obtenus en Italie et de l'insurrection du Tyrol jusque-là triomphante.

La résolution que l'Archiduc avait prise de suivre la rive gauche du Danube afin de se retirer en Bohême au lieu de marcher sur Vienne par la rive droite, était justifiée par le besoin de réorganiser et de refaire son armée. Épuisée, disloquée et dans un état de désordre effroyable, ce qui est concevable après les cinq défaites successives que nous lui avons vu éprouver, réduite à 54,000 hommes, elle n'aurait point dépassé le chiffre de 78,000 combattants si le corps de Bellegarde, qui n'avait pas encore donné, parvenait à la rejoindre sans échec. La Bohême offrait d'ailleurs l'avantage d'être un pays de chicane qui nous était entièrement inconnu et dont on tenait les débouchés par des places fortes. En s'arrêtant à ce parti on donnait en outre à Hiller le temps de se reformer, et s'il pouvait opérer sa jonction avec la grande armée, il devenait possible de reprendre l'offensive et de disputer la possession de la capitale.

En conséquence, l'armée autrichienne avait dès le 23 commencé son mouvement sur la haute Regen, précédée à Cham par la division Saint-Julien qui devait barrer la route de Straubing. Le lendemain le 3e corps et le 1er de réserve avaient rejoint cette division, le 4e était arrivé à Pruck, et le 2e à Nittenau avec une arrière-garde à Kirn, pendant que Bellegarde se dirigeait

vers Schwandorf. Le 25, toute l'armée s'établit à Cham sur la rive droite de la Regen, dans une bonne position défensive. L'Archiduc y arriva le 25 et y resta jusqu'au 28, ayant sa droite sur la route de Retz, soutenue par le 1er corps placé à Schontal et défendant la route de Waldmünchen, la gauche sur la route de Furth, le 2e corps au centre et le quartier général à Katzberg.

De son côté, Napoléon ne songea pas à s'enfoncer dans la Bohême à la suite du prince Charles, car en marchant sur Vienne par la rive droite du Danube, il maintenait la séparation des différentes armées autrichiennes, gardait sa ligne d'opérations et fermait l'entrée de la Bavière à Hiller, qui aurait pu librement s'y réorganiser. En occupant le siége du gouvernement, il mettait d'ailleurs dans tous les services administratifs de l'Empire une perturbation qui les annihilait presque entièrement, et apportait des obstacles invincibles à la prompte réorganisation de l'armée ennemie.

Le 24, le duc de Montebello avec les divisions Oudinot, Saint-Hilaire et la cavalerie légère de Colbert reçut l'ordre de se former sur l'Inn ; le duc de Dantzig celui de diriger les Bavarois sur Munich, et de se rendre à Burghausen, en laissant la division Demont en réserve à Landshut, pour débloquer ensuite Kufstein et occuper Salzburg. Ces trois corps, rassemblés entre l'Iser et l'Inn, étaient destinés à détruire toutes les forces que pourrait rassembler le général Hiller. Le prince de Ponte-Corvo avait pour instruction de garder Ratisbonne avec les Saxons et la division Dupas, et d'observer soigneusement les derrières. Vandamme était avec les Wurtembergeois en réserve à Eckmühl et Saint-Sulpice à Pfaffenberg. Le duc d'Auerstaedt avait reçu l'ordre de

suivre la rive gauche du Danube, en harcelant l'ennemi, et de tâcher d'empêcher la jonction de Bellegarde.

Durant le cours de ces événements, le général Hiller, toujours en haleine après sa défaite à Landshut, avait, le 21 au soir, comme nous l'avons dit, commencé précipitamment sa retraite derrière l'Inn par Neumarkt et Altœting. Le duc d'Istrie s'était mis à sa poursuite avec la cavalerie légère de Marulaz, et comme ces forces ne suffisaient pas, on leur avait adjoint les Bavarois et la division Molitor, momentanément détachée du 4e corps.

Le 22, Marulaz qui formait l'avant-garde, arriva à Vilsbiburg, que le général Hiller venait d'évacuer, en y laissant une arrière-garde. Les Autrichiens se retirèrent précipitamment et essayèrent de brûler le pont sur la Vils, mais Marulaz éteignit le feu, passa la rivière avec quelques escadrons, s'empara de 400 voitures de bagages attelées, d'un équipage de pont, et fit beaucoup de prisonniers. Hiller, cependant, avait eu le temps de gagner Neumarkt; il continua donc sa route, toujours talonné par le duc d'Istrie, et suivi à quelques heures seulement de distance par les Bavarois qui entrèrent à Neumarkt peu d'instants après que la queue de sa colonne l'eut quitté et s'y arrêtèrent sur la rive droite de la Rott pour reprendre haleine.

Cependant Hiller, mieux informé que le duc d'Istrie de la position de son adversaire, et voyant cette division isolée, conçut l'espoir de l'écraser avant que Molitor ne put venir à son secours. Il partagea 30 ou 35,000 hommes en 3 colonnes actives et une réserve aux ordres des généraux Kotulinsky, Hofmeister, Kienmayer et Radetzky, et vint par une marche de nuit, dirigée par le prince de Reuss et masquée par les bois

épais qui bordent la route, tomber sur la division De Wrède qu'il attaqua le matin.

Croyant sur de faux rapports que l'ennemi avait déjà traversé l'Inn à Mühldorf et à Neucœtting, le duc d'Istrie venait d'envoyer à Molitor l'ordre de rétrograder (voy. *Pièces justificatives*, n° XI), et ce général allait l'exécuter sans doute, lorsqu'il apprit que les Bavarois attaqués de front, et poussés à la tête d'un pont étroit et peu solide par lequel ils devaient effectuer leur mouvement de retraite, étaient en même temps menacés à revers et sur le flanc droit. Aussitôt il presse la marche de la colonne et arrive à l'instant où De Wrède, à bout de résistance, allait enfin succomber. Le général de brigade Leguay, à la tête du 2e régiment d'infanterie de ligne, passe le défilé et se porte sur le bois où s'appuyait la droite des Autrichiens, pendant que l'artillerie de la division, placée sur la rive gauche, dirige un feu très-vif sur le front de l'attaque. Ce régiment donna si vigoureusement, que les Autrichiens plièrent sous le choc et laissèrent les Bavarois repasser le défilé. Le général Leguay eut alors à se défendre contre toutes les forces qui avaient accablé les Bavarois. Mais il tint bon, et soutenu par les 3 compagnies de voltigeurs du 16e de ligne, il put à son tour repasser le défilé en bon ordre.

Un bataillon du 37e avait sur ces entrefaites dispersé les tirailleurs des colonnes qui s'avançaient sur la droite; celles-ci, intimidées par la contenance du reste de la division que le général Molitor avait disposée en réserve, se replièrent sans l'attaquer. Le défilé étant dégagé, le duc d'Istrie se hâta d'évacuer Neumarkt et ordonna de retourner à Vilsbiburg. Hiller, informé à ce

moment de la défaite de l'Archiduc à Eckmühl, commença le lendemain sa retraite sur Vienne par Althein, qu'il atteignit le 26 au moment où Jellachich arrivait à Wasserburg.

Le prince Charles était à Neumarkt quand le comte Frédéric Stadion arriva à son quartier général porteur de la réponse de l'empereur François. Il ne s'opposait pas à la paix, mais il ne pouvait, disait-il, en faire honorablement les premières ouvertures à Napoléon. Si l'Archiduc voyait jour à un rapprochement qui ne froisserait en rien l'honneur et les susceptibilités de la cour, l'Empereur y donnerait pleinement son adhésion. Il faisait, au reste, son frère seul juge de cette délicate question dans une affaire de si haute importance. Ce message plongea le prince Charles dans la perplexité, car en acceptant une telle tâche il assumait une grande responsabilité. Il savait combien la coterie des Stadion travaillait à circonvenir l'Empereur sur tout ce qui venait de lui; il pouvait plus tard être désavoué, et profondément humilié comme frère de l'Empereur et comme général en chef. Mais la situation empirant de jour en jour, il fit taire ses sentiments personnels, et mettant de côté les vaines susceptibilités de cour, il fit noblement les premiers pas et écrivit à Napoléon le billet suivant, dont la forme était un peu ambiguë pour sauver les apparences, dans le cas où le *Moniteur* reproduirait cette pièce :

« Sire,

» Votre Majesté m'a annoncé son arrivée par des coups » de canon, sans me laisser le temps d'aller la compli» menter. J'étais à peine instruit de sa présence, que les

» pertes que j'éprouvais me la faisaient cruellement sen-» tir. Vous m'avez enlevé beaucoup de monde; mes » troupes de leur côté vous ont fait quelques milliers de » prisonniers sur les points où vous ne commandiez pas » vous-même. Je propose à Votre Majesté l'échange » homme pour homme, grade pour grade, et si cette » proposition vous agrée, veuillez me faire connaître vos »intentions relativement au lieu où doit être opéré cet » échange.

» Je me sens flatté, Sire, de me mesurer avec le plus » grand capitaine du siècle. Je serais vraiment heureux » si le sort m'avait choisi pour assurer à ma patrie une » paix durable; mais, quels que soient les chances de » la guerre ou les approches de la paix, je prie Votre » Majesté de croire que mon ambition m'amène toujours » vers elle, et que je me tiendrai également honoré de » me rencontrer avec vous, Sire, l'épée ou la branche » d'olivier à la main. » Napoléon ne répondit pas à cette lettre, et continua sa marche sur Vienne.

Revenons maintenant à Massena. Comme on l'a vu au chapitre précédent, avant de marcher sur Ratisbonne, dans la matinée du 23 avril, il lui était ordonné de se porter avec les 3 divisions qu'il avait sous la main à Straubing, où l'ennemi pouvait avoir jeté un pont de bateaux; l'objet de ce mouvement était de couper la route de Passau à l'Archiduc, et de le contraindre à accepter la bataille en avant de Ratisbonne ou à repasser le Danube, en lui ôtant ainsi tout espoir de rejoindre Hiller sur la rive droite de ce fleuve. Il lui était encore enjoint de pousser des reconnaissances dans toutes les directions pour arrêter sur les deux rives les colonnes et les bagages ennemis, et le major général

l'avait informé du passage de l'Inn par le duc d'Istrie avec les divisions Molitor et De Wrède qui devait avoir lieu dans la journée pour s'emparer de Braunau.

Massena atteignit Straubing à midi avec les dragons badois, seule cavalerie légère qui lui restât; son infanterie était encore à une assez grande distance en arrière. Straubing, jadis capitale de la basse Bavière, est une petite ville de 6,000 âmes, bâtie sur une éminence de la rive droite du Danube et enveloppée d'une simple chemise en maçonnerie, au milieu de laquelle l'ancienne ville, entourée elle-même d'une muraille et d'un fossé, forme une sorte de réduit; elle a deux ponts, l'un en pierre sur un bras mort, nommé le Vieux Danube, l'autre en bois, sur le nouveau lit du fleuve. Les deux ponts avaient été coupés par ordre de l'Archiduc, et cette circonstance, jointe à l'évacuation de la ville par l'ennemi, avait éclairé Massena sur les projets du prince Charles. Plus de doute alors qu'une grande bataille ne se livrât devant Ratisbonne, que les Autrichiens ne fussent repoussés sur la rive gauche du Danube, et que cette ville ne tombât dans la soirée entre nos mains. D'un autre côté, la marche du duc d'Istrie sur Braunau et la direction que l'Empereur lui avait donnée à lui-même démontraient assez que Napoléon, loin de vouloir s'engager à la suite de l'Archiduc dans les défilés de la Bohême, voulait marcher directement sur Vienne par la rive droite du Danube. Massena allait donc former l'avant-garde et trouver enfin l'occasion de prouver que ses troupes n'étaient ni moins braves ni moins dévouées que celles du duc d'Auerstaedt.

Il mit tout en œuvre pour rétablir les ponts; malheu-

reusement les coupures étaient considérables et les ouvriers peu nombreux. Comme on reconnut de suite que celle du pont de pierre ne pouvait être réparée à temps, Massena se borna à la fermer par deux longerons sur lesquels on jeta quelques planches pour le passage de l'infanterie, et tous les travailleurs furent employés à remettre l'autre en bon état.

Pendant ce temps, de fortes reconnaissances furent faites sur les routes de Passau et de Ratisbonne. Sur cette dernière on ramassa 500 traîneurs ; sur l'autre, le major Sainte-Croix, premier aide de camp du maréchal, prit 67 voitures de bagages et de munitions, et 200 hommes, dont 17 officiers. Ailleurs les dragons badois firent un grand butin. Tous les rapports s'accordaient à annoncer la retraite de l'ennemi sur la rive gauche du Danube par Degendorf. A la nuit, on eut la certitude qu'il n'y avait plus sur la rive droite de l'Iser un seul parti autrichien. A 9 heures du soir, Massena envoya son rapport au major général en lui demandant des ordres ; mais la nuit se passa tout entière sans nouvelles du grand quartier général, et Massena s'étonnait, non sans raison, d'attendre si longtemps des instructions à la suite d'une journée qui avait dû être si féconde en grands événements. Le pont de bois était réparé ; déjà deux aides de camp galopaient vers Ratisbonne, et Massena donnait ses ordres à un troisième, lorsque, vers dix heures du matin, arriva enfin une dépêche du major général.

Le prince de Neuchâtel annonçait que l'ennemi ayant commis la faute de défendre les approches de Ratisbonne, avait été culbuté par la cavalerie, et qu'on lui avait pris 8,000 hommes restés dans la place par

une seconde faute ordinaire aux Autrichiens. « Sa Ma-
» jesté désire, continuait-il, que vous marchiez sur
» Passau, que vous en fassiez lever le siége, et que
» vous passiez l'Inn, si, comme tout porte à le penser,
» vous avez trouvé le pont de Straubing coupé, et
» que vous n'ayez plus l'espoir de faire de mal à l'en-
» nemi. » Le major général l'informait en outre que la division De Wrède et la réserve de cavalerie commandée par le duc d'Istrie seraient jusqu'à l'arrivée de Napoléon sous ses ordres aussitôt qu'ils paraîtraient sur l'Inn. « L'Empereur, ajoutait-il, étant fatigué ce
» soir, ne s'occupera de votre instruction que demain,
» et vous aurez le temps de la recevoir avant d'être sur
» l'Inn. » Massena connaissait l'activité de Napoléon, et cette dernière phrase eût été pour lui une véritable énigme, si l'aide de camp porteur de la dépêche ne lui eût appris que l'Empereur avait été blessé devant Ratisbonne.

Massena répondit au major général qu'il ferait son possible pour atteindre Plattling le soir, et le lendemain Vilshofen. Sa marche ne pouvait être entravée, puisque dans un rayon de 24 kilomètres on ne voyait plus d'ennemis. Il lui transmit en même temps des renseignements qu'il avait recueillis à Straubing, de bateliers arrivant de Vienne, et saisis avec leur chargement par une de ses patrouilles. Ces mariniers ayant quitté Vienne le 15 et passé à Schærding le 22, y avaient laissé, assuraient-ils, l'empereur d'Autriche et un convoi d'artillerie de siége destiné pour Passau et faiblement escorté. Ils ajoutaient qu'on ignorait encore à Schærding les premiers échecs essuyés par l'Archiduc.

Le 24 au soir, l'avant-garde passa l'Iser, et le corps

d'armée s'arrêta à Plattling. L'adjudant commandant Trenqualye, avec deux escadrons, suivi à une heure de distance par les dragons badois, reçut l'ordre de pousser jusqu'à Vilshofen et d'y surprendre le pont, qu'on disait défendu par un détachement d'infanterie. Cet officier arriva trop tard pour empêcher l'embarquement de ce parti, mais le pont sur la Vilz était intact. Il poursuivit quelques uhlans jusqu'à Vilzenzal, où il s'arrêta, surveillant les routes de Passau et de Schærding. Le principal but du mouvement de Trenqualye était d'avoir des nouvelles de Passau; il informa donc Massena qu'un corps de 3,000 Autrichiens, munis d'un petit train d'artillerie de siége, bloquait le fort d'Oberhaus, où se trouvait une garnison bavaroise, et qu'il avait construit une tête de pont.

Massena reçut à Vilshofen ce rapport, qui concordait avec plusieurs autres venant de Passau. Mais des informations plus sûres lui apprirent bientôt que le général autrichien Richter, commandant le blocus, venait de le lever. Toutefois, dans la crainte d'un piége, le maréchal remit au lendemain l'occupation de cette place, car il n'avait aucune nouvelle du duc d'Istrie, qui aurait dû le précéder sur l'Inn : il était midi, on ne pouvait gagner Passau avant dix heures du soir, et les troupes étaient harassées. Néanmoins le maréchal ordonna au général Fouler de se porter à 16 kilomètres en avant de Vilshofen avec le 14e de chasseurs, les dragons badois et le 4e régiment de cuirassiers, de s'établir militairement, de faire reposer ses troupes, et de marcher à trois heures du matin sur Passau, en prenant les plus grandes précautions. Il le chargea d'informer le général Montigny, commandant la citadelle, qu'il arriverait lui-même le

lendemain avec son corps d'armée, en lui recommandant de mettre sa cavalerie aux trousses de l'ennemi, de faire réparer immédiatement le pont, s'il avait souffert, et d'envoyer de ses nouvelles.

Quoique Massena n'eût encore rien appris du duc d'Istrie, il ne doutait pas qu'il ne fût déjà maître de Braunau, ou du moins très-près de cette place. Il attribuait son silence à l'occupation de Schærding par l'ennemi, qui interceptait toute communication entre Braunau et Passau. Malgré l'éloignement de la division Boudet, il n'hésita pas à détacher celle de Legrand, renforcée de trois régiments de cavalerie, sur Schærding, avec ordre d'en chasser l'ennemi.

Le 26, à trois heures du matin, le maréchal, à la tête du reste de son corps d'armée, se porta sur Passau. L'infanterie hessoise, sans artillerie ni bagages, longea le Danube pour protéger la navigation d'un convoi de bateaux que les pontonniers avaient rassemblé pour rétablir le pont, dans le cas où il aurait été rompu; le reste de la division Saint-Cyr et celle de Claparède suivirent la grande route.

Massena entra à une heure après midi, à la tête de son avant-garde, à Passau, que le général Fouler avait traversé avec sa cavalerie dans la matinée. Richter s'était replié pendant la nuit sur la rive gauche du Danube, laissant à Innstadt un bataillon pour empêcher le rétablissement du pont. Cette infanterie s'était logée à proximité dans des maisons qu'elle avait crénelées et d'où elle fusillait les travailleurs. Massena fit monter quelques bateaux par 300 hommes, qui eurent ordre de débarquer à la presqu'île et de prendre les Autrichiens à revers. Pour protéger leur débarquement et

tenir ensuite l'ennemi entre deux feux, des colonnes d'infanterie furent placées en face du pont, sur le tablier duquel il ne restait plus qu'une planche pouvant à peine donner passage à un homme. Mais les tirailleurs du Pô n'attendirent pas pour commencer l'attaque que la colonne de débarquement fût arrivée au point indiqué, et se jetant impétueusement sur le pont, ils franchirent homme par homme l'étroit passage malgré la fusillade la plus vive, et enlevèrent en un clin d'œil le village et les 400 hommes qui le défendaient. Cette attaque ne coûta que trois hommes, et on en eût perdu bien davantage si elle eût été conduite méthodiquement. Massena fit aussitôt prendre position à l'infanterie, sur les hauteurs qui dominent la ville et réparer le pont.

Mais à peine avait-il donné ces ordres qu'une nouvelle inquiétante lui fut transmise du grand quartier général. Le duc d'Istrie, qui, d'après les instructions de l'Empereur, devait marcher sur Braunau et entrer dans le système d'opérations de Massena, avait, comme on le sait, essuyé l'échec de Neumarkt, et s'était vu contraint de rétrograder.

Le major général, en lui annonçant cette contrariété, ajoutait : « Le duc de Montebello part demain de Landshut avec 25,000 hommes pour battre et rosser d'importance la colonne ennemie. Soit que vous ayez passé l'Inn à Passau ou que vous soyez seulement à Vilshofen, faites ce que vous pourrez pour manœuvrer cette colonne. Si vous aviez passé l'Inn et que vous fussiez maître de Schærding, vous pourriez avoir la facilité de prendre en flanc cette colonne qui déboucherait de Braunau. » L'exécution de ces ordres

dépendait des circonstances, car le major-général terminait ainsi : « Ce que je vous dis, monsieur le duc, » ne doit être regardé que comme une supposition et un » avis subordonné à la position où vous vous trouvez, » car nous ne savons pas ce que vous avez devant vous. » L'Empereur sera demain à neuf heures du matin à » Landshut. »

Les nouvelles que venait d'apprendre Massena étaient graves, car il faisait une pointe au milieu des corps ennemis. A Passau, il n'avait que les divisions Carra Saint-Cyr et Claparède; Legrand, comme on vient de le voir, marchait à la tête de la sienne, renforcée de deux régiments de cavalerie, sur Schærding. Ce mouvement devenait hasardeux, et le maréchal ne l'eût pas ordonné s'il eût connu plus tôt l'affaire de Neumarkt; mais le contremander eût produit un effet fâcheux sur les troupes, et inspiré à l'ennemi une confiance momentanée qu'il importait de ne point lui laisser prendre. Massena envoya donc ce billet à Legrand par estafette : « Tenez-vous bien sur vos gardes, marchez avec » beaucoup de précautions; et si vous êtes forcé, vous » vous replierez sur moi à Passau. Je vous expliquerai » bientôt les motifs de cet avis. »

La forme de ce billet suffisait pour mettre Legrand sur ses gardes, sans faire naître chez lui des inquiétudes qui auraient pu lui inspirer trop de circonspection. Au fond, Massena ne doutait pas que sa division ne fût entrée à Schærding, et, calcul fait du temps, il pensait que la prise de cette ville ou du moins celle du pont de l'Inn avait eu lieu entre l'arrivée de ce billet et la réception d'une seconde lettre qu'il lui envoya par un de ses aides de camp.

Après l'avoir informé dans celle-ci du combat de Neumarkt, de la situation du duc d'Istrie et des mesures prises par l'Empereur, le maréchal ajoutait : « Je fais » rétablir le pont sur l'Inn ; dès qu'il sera en état, je » passerai et marcherai sur Schærding. Je vous envoie » un régiment de cuirassiers de plus. Tenez-vous bien » en mesure de manœuvrer, afin de pouvoir vous » replier sur moi au besoin, toujours sur Passau. Don- » nez-moi souvent de vos nouvelles, et faites tout ce qui » dépendra de vous pour que le pont soit rétabli de » suite, de manière à pouvoir me donner la main. »

Mais Legrand n'avait pu entrer à Schærding, ville entourée de vieilles murailles, assise sur la rive droite de l'Inn, et sans autre importance militaire que son pont, débouché de plusieurs routes. Ce pont, à piles de pierre, est appuyé, à 265 mètres de la rive gauche, sur un rocher qui s'élève dans la rivière en face de la porte de la ville.

A l'approche des colonnes françaises, le général Dedovich, qui occupait Schærding avec 6,000 hommes, mit le feu au pont, et les batteries établies sur la rive droite de l'Inn et dans la ville commencèrent à jouer. Le général autrichien n'avait qu'un but, celui de retarder assez le rétablissement du pont pour évacuer les immenses magasins accumulés sur ce point. Mais Legrand y ayant fait jeter des obus, l'incendie s'y déclara avec une telle violence qu'une moitié de la ville devint en un instant la proie des flammes. Loin de chercher à l'éteindre, Dedovich, voyant l'impossibilité de sauver les magasins encore intacts, y fit mettre le feu et se replia au plus vite, vers deux heures, par la route de Lintz. L'aide de camp de Massena, porteur de sa

seconde lettre, arriva alors, et peu après lui le régiment de cuirassiers annoncé. Legrand prit les mesures de précaution conseillées par le maréchal, envoya de fortes reconnaissances sur la route de Braunau, et fit réparer le pont.

L'intention de l'Empereur étant de faire de Passau le dépôt principal de l'armée, comme cette ville devait être, en cas d'évacuation de Vienne, le pivot de ses opérations, il voulait qu'on y réunît toutes les munitions de guerre, les magasins de réserve et les hôpitaux, et qu'on y laissât une garnison de 10,000 hommes, suffisante pour repousser toute attaque. Un formidable camp retranché devait être construit sur la rive droite de l'Inn, et la place armée de 100 pièces de canon. Un fort détachement de marins monterait 6 barques bastinguées et armées, destinées à maîtriser le cours du Danube, et on aurait enfin en magasin des approvisionnements assez considérables pour permettre à 150,000 hommes de manœuvrer pendant quinze jours autour de la place. De son côté, Massena, comme s'il eût deviné les vues de Napoléon, déployait à Passau son activité habituelle. Il ravitaillait la citadelle et pressait les travaux du pont, pour la réparation duquel, par malheur, les matériaux manquaient. Malgré tout leur zèle, les généraux Pernety et Chambarlhiac n'espéraient pas qu'il fût en état le lendemain dans la matinée; mais Massena sentait trop la nécessité de sa présence à Schærding pour ne pas redoubler d'efforts. Comme Napoléon, dans les circonstances graves, il niait l'impossible, et ne voulait pas que ses subordonnés y crussent plus que lui. Il écrivit donc à sept heures du soir à Pernety et à Chambarlhiac que l'Empereur lui prescrivait impérieu-

sement de passer l'Inn le 27 avant cinq heures du matin, et les rendit personnellement responsables de tout retard. Il annonça en même temps au général Legrand qu'à neuf heures il serait à Schærding.

Le maréchal étant resté sur pied la plus grande partie de la nuit à encourager les travailleurs, le pont fut prêt à six heures du matin, et à dix il arrivait avec son avant-garde à Schærding. Toutes ses troupes s'y trouvèrent réunies à midi ; le pont fut terminé peu après, et la division Legrand se mit de suite à cheval sur les deux rives de l'Inn. La malheureuse ville n'était plus qu'un monceau de cendres ; peu de maisons avaient échappé aux flammes. On trouva 200 blessés autrichiens à l'abbaye de Sabbers, et dans deux magasins épargnés par l'incendie, 325 hectolitres d'avoine, 350 quintaux métriques de blé, 2,000 rations de biscuit et 250 hectolitres d'eau-de-vie.

Massena était sans ordre du major général et en attendait avec d'autant plus d'impatience qu'il ignorait toujours la position du duc d'Istrie, ce qui mettait de l'indécision dans ses projets. Il envoya par la route de Straubing un courrier au prince de Neuchâtel, et un autre, dans la direction de Neumarkt, au duc d'Istrie; des reconnaissances poussées jusqu'à Eringen, à 8 kilomètres de Braunau, ramassèrent bien quelques traîneurs autrichiens, mais n'apprirent rien de positif sur ce qui se passait de l'autre côté de l'Inn. Seulement les patrouilles jetées sur la route de Lintz confirmèrent la nouvelle de la retraite du général Hiller sur cette ville.

En attendant des instructions, Massena établit son corps d'armée de manière à être en mesure de marcher au premier moment, soit sur Lintz, soit sur Braunau;

les dragons badois à Siegharding et un régiment de cuirassiers à Teisskirchen; la première brigade de la division Saint-Cyr bivouaqua à 5 kilomètres en avant de Schærding sur la route de Lintz, le reste de la division à 1,000 mètres en arrière; la division Claparède prit position entre Schærding et Suben, appuyant sa tête à ce dernier point, et se prolongeant jusqu'à l'embranchement des routes de Lintz et de Braunau; les chasseurs à cheval furent établis à Diershoffen, un régiment de cuirassiers à Saint-Florian; Legrand établit toutes ses troupes sur la rive gauche de l'Inn, ainsi que la 2e brigade de cuirassiers; le parc d'artillerie de réserve fut placé en avant de Schærding, et Massena s'établit à Neuhauss.

Ce ne fut que dans la journée du 28, vers onze heures du matin, que le maréchal reçut par estafette des nouvelles du grand quartier général de Landshut, où l'Empereur était arrivé la veille au soir. Le major général se plaignait de n'avoir reçu aucun rapport du 4e corps depuis trois jours, bien qu'il lui eût expédié plusieurs officiers. Il lui faisait connaître la position de l'armée : « Le duc d'Istrie, disait-il, est à Neumarkt, le duc de » Montebello marche sur Muhldorf; la division Boudet » se trouve à Straubing. Êtes-vous à Passau? avez- » vous passé l'Inn? avez-vous des nouvelles de l'en- » nemi? voilà ce qu'il est important de savoir. »

Cette dépêche dans sa forme interrogative affectait une sorte de sécheresse désobligeante. La réponse de Massena, rapportée par l'estafette, repoussa le reproche d'avoir laissé le quartier général sans nouvelles. « Je » suis prêt, dit-il, à opérer sur les deux rives de l'Inn, » selon les circonstances et les ordres que je pourrai

» recevoir. » Au fait, il avait eu l'idée de partir dans la matinée pour Altheim, bourg situé à 16 kilomètres de Braunau, sur la rive droite de l'Inn; mais cette rivière charriant beaucoup de pièces de bois à moitié consumées, il en inféra que l'ennemi avait brûlé quelques ponts de ce côté. Sachant alors à quelle distance en arrière de l'Inn se trouvaient encore les ducs d'Istrie et de Montebello, il se décida à rester à Schærding et à pousser de forts partis dans toutes les directions, résolu à marcher à l'ennemi aussitôt qu'il en aurait des nouvelles. Il quitta donc Schærding dans la soirée et se rendit à Saint-Florian, où il reçut à minuit une lettre du général Montigny annonçant que Richter se tenait à Wegscheid, à 24 kilomètres de Passau, et faisait mine de vouloir marcher de nouveau sur cette ville. Suivant ce rapport, Richter n'avait pas moins de 10,000 hommes, y compris la cavalerie qu'il attendait, et Montigny doutait si peu de voir arriver les Autrichiens, qu'il avait fait rentrer la garnison dans le fort. « Je suis fâché, » écrivait-il à Massena, d'abandonner la ville dans ce » moment-ci, vu la quantité de soldats français qui » arrivent encore, les uns pour entrer à l'hôpital, les » autres pour suivre l'armée. » Le général du génie Chambarlhiac partageait ses craintes à tel point, qu'il informa directement l'Empereur de ce qui se passait. Mais Napoléon le blâma sévèrement de ne pas s'être borné à prévenir Massena des prétendus projets de l'ennemi.

Le maréchal ajouta peu de foi à ce mouvement des Autrichiens sur Passau. Cependant, comme à la guerre il ne faut rien négliger, il ordonna à Montigny de retirer toutes les barques susceptibles de servir à l'ennemi

et de mettre le pont hors d'état de pouvoir être de longtemps rétabli. Il le rassura aussi en lui faisant remarquer que, Richter étant à 24 kilomètres, et le 4e corps à 16 seulement de Passau, la place pourrait toujours être secourue à temps; il lui annonça en outre que la division Boudet, attendue le lendemain à Schærding, resterait à Passau.

Les prévisions de Massena se réalisèrent; le général Richter se garda bien de revenir sur cette place, et ses menaces n'étaient qu'une fanfaronnade. Du reste, Montigny avait mis le fort d'Oberhaus en état de défense, le pont de l'Inn ne pouvait être rétabli avant 48 heures, et la garnison du fort tenait depuis la veille les points accessibles de la ville avec 200 hommes. Dans la soirée du 29 on apprit que les Autrichiens avaient quitté Wegscheid et enfilé la route de Bohême.

Tandis que tout était en mouvement à Passau par suite de cette alerte, Massena fut instruit que quelques détachements autrichiens venant de Braunau se trouvaient à Obernberg. Il y envoya le général Coëhorn avec un fort détachement d'infanterie soutenu par le 14e de chasseurs et 3 bouches à feu. Ce général n'atteignit à Obernberg qu'une arrière-garde, à laquelle il fit une centaine de prisonniers. Sur la route de Lintz une reconnaissance des dragons badois enleva 70 hommes aux avant-postes ennemis, qu'elle rencontra à 4 kilomètres d'Efferding. Tous les rapports des prisonniers et des déserteurs annonçaient que les Autrichiens se retiraient sur Lintz, Wels et Lambach.

Cependant l'Empereur avait été retenu plus longtemps qu'il ne l'avait pensé à Burghausen, et ce fut seulement le 30 à trois heures que les troupes commencèrent à

passer la Salza. A six heures du soir, le corps du duc de Montebello, après avoir franchi cette rivière, se dirigea sur Lambach. A sept heures, le prince de Neuchâtel expédia enfin à Massena l'ordre de se porter sur Lintz et de tâcher d'en surprendre le pont. Il reçut cet ordre le 1er mai à une heure après midi, fit aussitôt rassembler ses troupes, et répondit au prince de Neuchâtel qu'il espérait s'établir dans la soirée du lendemain à Efferding, pour arriver le 3 de bonne heure à Lintz.

Le 2, le mouvement commença de grand matin; Trenqualye, à la tête du 14e de chasseurs, tenait la tête de la colonne. A huit heures ses éclaireurs tombèrent à 2 kilomètres de Waizenkirchen, sur une arrière-garde autrichienne, et la repoussèrent à portée de canon d'Efferding. Alors on découvrit derrière les haies et les clôtures en bois qui bordent les deux côtés de la route, 2 lignes d'infanterie entre lesquelles la cavalerie ne pouvait manœuvrer. Saint-Cyr, qui suivait à peu de distance, envoya 3 compagnies de voltigeurs, qui délogèrent les Autrichiens et les rejetèrent dans Efferding. Un bataillon badois accourut et chassa l'ennemi de la ville. En même temps Trenqualye essayait de la tourner par la droite avec le 14e de chasseurs et les dragons badois pour couper la retraite aux Autrichiens; la nature du terrain s'opposa à cette manœuvre, et l'obligea à revenir appuyer l'artillerie et l'infanterie jusqu'au pont de Raffelding, derrière lequel l'ennemi s'était retiré sans avoir eu le temps de le détruire. Plusieurs pièces de canon en défendaient le passage, Trenqualye ordonna vainement à un peloton du 14e de chasseurs et aux dragons badois de le forcer; l'ennemi repassa le pont et tomba sur notre infanterie, à laquelle il reprit une pièce de

canon dont elle venait de s'emparer. Une seconde charge des chasseurs et des dragons força enfin les Autrichiens à la retraite ; la colonne franchit alors le pont, et l'ennemi se retira à travers une plaine bien cultivée, dont il disputa toutes les clôtures. Il prit position derrière Alkoven, se couvrant par de l'artillerie et s'étendant entre le Danube et des hauteurs boisées. Le résultat de cette affaire fut la prise de 250 hommes, dont 8 officiers.

Pendant que son avant-garde se battait à Efferding, Massena, qui se trouvait à 8 kilomètres en arrière, pressait la marche de ses divisions. Il n'arriva dans cette ville qu'à cinq heures et demie du soir, et envoya aussitôt un aide de camp au major général, pour l'instruire des événements de la journée. Tous les prisonniers et déserteurs s'accordaient à annoncer qu'on trouverait de grandes forces à Lintz, et que des préparatifs de défense avaient été faits sur la Traun.

Dans la matinée, Massena avait reçu à Siegharding du major général une dépêche datée du 1er mai, à deux heures après midi, qui lui ordonnait de se porter en toute diligence sur Lintz : « Emparez-vous, disait-elle, » s'il est possible, d'un pont sur la Traun et d'un pont » sur le Danube que vous feriez raccommoder en faisant » travailler de suite à une tête de pont. Une division du » duc d'Auerstaedt sera demain à Passau ; le 3, tout son » corps y sera réuni. Le duc de Dantzig occupe Saltzburg. » Si l'ennemi veut défendre la Traun, il prendra la » position d'Ebersberg, qui est à son avantage, mais il » en sera chassé, parce que l'Empereur fera passer cette » rivière à Lambach, où la position est à l'avantage de » la rive gauche. Ayez soin d'envoyer des partis sur » Wels pour opérer notre jonction. L'armée de l'Ar-

» chiduc s'est toute jetée en Bohême et se dirige sur » Budweis, mais elle ne peut pas arriver vis-à-vis Lintz » avant le 7 mai, ce qui porte à penser que le prince » Charles cherchera à faire sa réunion sur Krems. »

Conformément à ces instructions, Massena ordonna à la cavalerie légère de prendre la tête de la colonne, et quitta Schærding le 1er mai à deux heures. Arrivé à Wilhering, où il rencontra l'ennemi à 8 kilomètres de Lintz, Marulaz réunit à sa division le 14e de chasseurs, les dragons badois et wurtembergeois qui en avaient été détachés, et forma ainsi, à la tête de 7 régiments, l'avant-garde du 4e corps.

De Wilhering à Lintz la route forme un étroit défilé, que gardait l'infanterie autrichienne. Elle accueillit l'avant-garde par une vive fusillade, et obligea Marulaz d'attendre l'infanterie. A son arrivée, le général Coëhorn culbuta l'ennemi, le chassa du défilé, et nous donna l'accès des faubourgs de Lintz. Marulaz déboucha de cette ville avec célérité et se porta au point d'intersection des routes de Wels et d'Enns, où le feu roulant des Autrichiens embusqués dans les bois le força à déployer sa colonne en échelons, les régiments allemands en arrière à droite et à gauche de la route.

De Lintz à Kleinmünchen, sur une étendue de 6 à 7 kilomètres, s'ouvre une plaine bornée au sud par la Traun et ses larges îles. Le Mühlgraben et un autre ruisseau la traversent et y coupent, près de Kleinmünchen, la route de poste où ils ont des ponts de 14 mètres. A une distance d'environ 160 mètres du dernier, on trouve le pont en bois de la Traun, long de 590 mètres, à l'extrémité duquel est une tour percée d'une porte. Immédiatement à gauche de cette porte s'élève une

rampe escarpée de 3 ou 4 mètres de largeur, et de 140 de développement, qui conduit à un vieux château bâti sur une hauteur dominant le pont de 36 à 40 mètres. Le revers de cette hauteur tombe à pic en beaucoup d'endroits sur la Traun et à quelque distance de la rivière jusqu'au Schellenberg, où elle s'abaisse dans la plaine. Du côté de la campagne, le château est défendu par une double enceinte, revêtue et enveloppée d'un fossé de 12 mètres de largeur sur 10 de profondeur, et d'un avant-fossé de 14 mètres sur 16; on les franchit sur des ponts dormants. La cour intérieure quadrilatère, dont le plus long côté n'a guère moins de 30 mètres, est environnée de vieux bâtiments couverts en bardeaux. Outre les deux entrées principales, celle de la Traun et celle de la campagne au côté opposé, il part, de la fausse braie entre les deux enceintes, un passage couvert en bois qui conduit à la place der Markt, centre et partie principale du bourg. Longue de 100 mètres et large de 40, cette place communique par deux petites rues fort étroites avec les portes de Lintz et d'Enns. La première de ces rues (route de Lintz) monte en droite ligne dans le Vormarkt, lequel est bâti entre une hauteur qui s'élève en pente douce, et le Kremsbach, gros ruisseau qui se jette dans la Traun en amont du pont. Le Leichenacker, ravin étroit et profond, serre le pied de l'escarpement du château, et s'ouvre à droite vers son milieu pour en recevoir obliquement un plus étroit. La route de poste parcourt dans le premier de ces ravins l'espace de 180 mètres, et gagne la plaine par une montée insensible.

Cependant le général Shusteck, du 5e corps autrichien, en retraite de Geisenham sur Wels, ayant trouvé

cette ville occupée par Molitor et Nansouty, se replia sur Ebersberg par des chemins de traverse, et rallia à Pasching et Leondingen la brigade Radetzky. Sa colonne couronnait à peine les hauteurs d'Oberhart, qu'elle fut aperçue par Marulaz. Ce général détacha sur sa droite l'adjudant commandant Trenqualye, avec un régiment pour l'observer, et continua sa marche sur Ebersberg avec le gros de la colonne. Schusteck déploya, pour faire face à Trenqualye, la brigade Hofmeister et les hussards de Kienmayer; mais l'approche de Marulaz rendant sa position dangereuse, il fit mine de charger ce détachement à la tête des hussards de Kienmayer, mit son infanterie en retraite, sous la protection d'une demi-batterie, et parvint à gagner le pont du Muhlgraben, en jetant à Kleinmünchen pour le couvrir un bataillon de Klebeck.

Déjà le gros des corps de l'archiduc Louis et de Hiller, ainsi que celui de Davidowich, avaient pris position sur les collines qui séparent la Traun de l'Enns, à l'exception de quelques bataillons postés au midi d'Ebersberg, derrière le château et le ravin. Trois compagnies de Lindenau occupaient le château, des arquebusiers et quelques centaines de valaques garnissaient les maisons contigües au pont, et le reste de leur régiment était en bataille dans la plaine sous le château; une batterie de 6 avait été placée sur la hauteur pour enfiler le pont; deux bataillons de volontaires viennois, arrivés la veille de Wels, campaient à l'ouest de la ferme de Friedhof, et un troisième à l'est; le général Kienmayer était à cheval sur la route de poste d'Ebersberg à Enns; enfin, sur la rive gauche de la Traun, le comte Radetzky couvrait avec les uhlans de l'archiduc Charles et deux bataillons de

Gradiscans la route de Wels, les uhlans en avant de Kleinmünchen à cheval sur la route, les Gradiscans appuyant leur droite à ce village, et leur gauche à une île de la Traun. Le général Vincent, avec la brigade d'infanterie de Hofmeister et les chevau-légers de Rosenberg, tenait la plaine entre Kleinmünchen et le bois de Scharlinz; des tirailleurs soutenus par des piquets d'infanterie étaient embusqués dans ce bois et logés dans le village; les uhlans étaient à droite dans la plaine, et l'infanterie à cheval sur la route de Lintz; enfin un bataillon de Spleny gardait Kleinmünchen.

Telle était la position des Autrichiens lorsque Marulaz se présenta suivi de la division Claparède, qui précédait celle du général Legrand. En ce moment le général Piré, avec l'avant-garde du duc d'Istrie, débouchait sur la route de Wels suivi par le corps d'Oudinot, l'Empereur descendait la Traun, et le duc de Montebello s'avançait par Kremsmunster et Steyer avec la division Gudin.

Pendant que la brigade Hohenfeld filait sur le pont de la Traun, Lasalle avait rejoint Piré, avec la brigade Bruyère, et Marulaz rompait le cordon de tirailleurs qui protégeait dans le bois de Scharlinz le flanc droit des chevau-légers de Rosenberg. La marche de l'avant-garde du duc d'Istrie, couverte par le bois de Frauenfeld, ne fut point aperçue, mais les Autrichiens étaient sur leurs gardes; Lasalle, accueilli d'abord par le feu nourri d'une batterie légère, fut ensuite ramené jusqu'au pied des hauteurs par une charge vigoureuse de 4 escadrons, mais cet avantage ne fut que passager; à l'apparition de la colonne de Marulaz, le général Vincent mit ses chevau-légers en retraite sur le pont; et le général

Coëhorn, à la tête des tirailleurs corses, enleva non sans résistance l'infanterie autrichienne laissée dans Klein-münchen. L'arrivée de Claparède, avec le reste de sa division, fit plier la brigade Hofmeister; et Radetzky, craignant d'être coupé du pont, s'appuya sur les hussards, les uhlans et les Gradiscans, qui se retiraient par la route de Wels. Cette agglomération de troupes, aux abords du pont d'Ebersberg, augmenta l'encombrement formé par les voitures des trois corps d'armée qui n'avaient pu le passer le matin. Pour leur donner le temps de s'écouler, le général Vincent rangea en bataille les régiments de Spleny et de Beniovsky à la tête du pont; mais l'attaque vigoureuse du général Claparède les renversa malgré une résistance opiniâtre qui leur coûta un millier d'hommes. Infanterie, cavalerie, bagages obstruent alors ce long défilé, et uhlans comme hussards, Gradiscans en croupe, regagnent la rive droite à la nage. Voyant cet effroyable désordre, Claparède espère couper une partie de la cavalerie, et jette sa première brigade à l'entrée du pont. Emporté par son impétuosité, Coëhorn, à la tête des tirailleurs corses, précipite dans la Traun et dans ses îles cette cohue de fuyards, traverse le pont au pas de course malgré le feu de la batterie qui le prend d'enfilade, pénètre dans Ebersberg et poursuit l'ennemi, la baïonnette aux reins, jusque sur le Vormarkt, où s'engage une fusillade meurtrière. La réussite de ce coup de main audacieux décide Claparède à soutenir sa première brigade avec le reste de sa division, et Marulaz à jeter dans la ville la compagnie d'élite du 14e de chasseurs.

Claparède traverse le pont avec la brigade Lesuire, soutenue par celle du général Ficatier. Malheureuse-

ment, en entrant dans la ville, il ne se fait pas flanquer sur sa droite, et se borne à diriger une attaque contre le château. A mesure que les renforts lui arrivent, Coëhorn poursuit au delà de la porte d'Enns les ennemis qui lui résistent, sans s'inquiéter de ce qu'un grand nombre d'entre eux se jette dans les maisons pour échapper à ses coups, et laisse à la brigade Lesuire le soin de les balayer. Il arrive ainsi jusqu'à la ferme de Friedhof, qu'il fait occuper, et en arrière de laquelle il essaie de former sa brigade, menaçant la gauche des Autrichiens en position sur le Schildenberg. Mais les fuyards de Beniovsky, de Spleny et autres régiments, qui s'étaient réfugiés dans les maisons, tenaient tête sur ses derrières aux 5e, 6e et 8e demi-brigades, et empêchaient le général Lesuire de le rejoindre. Deux bataillons de volontaires viennois et un de Lindenau, le voyant sans appui, marchent à sa rencontre, une première décharge les culbute; ils se rallient néanmoins à la voix de leurs chefs et reviennent à la charge plus résolus tandis qu'un autre bataillon prend la ferme à revers. Nos tirailleurs sont alors repoussés et ramenés à Ebersberg.

Pour faire face à cette attaque combinée, il eût fallu à Clarapède de l'artillerie et une réserve; mais toutes ses pièces étaient en position sur la rive gauche pour contrebattre celles du château qui enfilaient le pont. En outre les 2 demi-brigades de Lesuire et la première de Ficatier se trouvaient disséminées dans les maisons de la ville, tandis que la seconde était employée à des attaques contre le château. Claparède eut donc à subir les effets de son imprévoyance; il se jeta dans une maison déjà occupée par les nôtres à l'angle de la place, et fit un feu terrible de mousqueterie qui tint quelque

temps l'ennemi en échec. La colonne autrichienne arrêtée s'étend par sa gauche et cherche à tourner la ville; la fusillade se propage dans les ruelles; les cours, les jardins, les clôtures, sont disputés avec acharnement et chaque haie prise et reprise devient l'objet d'un combat meurtrier; accablés enfin par le nombre, les Français sont repoussés jusqu'à la porte de Lintz, où la colonne de Lindenau et celle des volontaires viennois qui avaient attaqué le Vormarkt par la gauche opèrent leur jonction.

Cependant, le 7e de ligne attaquait le château sur 3 colonnes : la première suivait le sentier de la porte du pont, et la deuxième cherchait à gagner les hauteurs par les fossés, tandis que la troisième escaladait les hauteurs du côté de l'eau. La résistance des Valaques arrêta la première, et le régiment de Schrœder repoussa la seconde du fossé sur la hauteur; la troisième s'avançait rapidement et allait tourner les Autrichiens engagés dans le fossé, lorsque le régiment de Mitrovsky parvint à précipiter cette colonne des hauteurs qu'elle avait escaladées, et à la chasser jusqu'au pont : là, les trois colonnes se rallièrent et firent une résistance si opiniâtre que tous les efforts des Autrichiens échouèrent.

Claparède, en arrivant sur le Vormarkt, avait aussi dirigé sans succès, contre le château, deux attaques consécutives par le chemin couvert de l'auberge de l'Étoile. Ainsi, au bout de 3 heures, les Autrichiens n'avaient pu réparer l'effet d'une surprise et, quoique chassées d'Ebersberg, les trois brigades de Claparède, réunies à la tête du pont, pouvaient s'élancer de nouveau dès qu'elles se verraient soutenues. Si ce général eût suivi ses instructions, il se serait borné à tâter

l'ennemi; mais entraîné par l'impétuosité de Coëhorn, il s'engagea maladroitement dans une affaire sérieuse dont il ne sut pas se tirer avec ses propres forces. Aussi le maréchal à son arrivée, tout en désapprouvant la conduite de Coëhorn, fit presser la marche de la division Legrand et contrebattre l'artillerie ennemie par toutes les pièces dont il put disposer.

Bientôt Legrand, avec la brigade Ledru, débouche en colonne serrée. A la vue de ce renfort, les troupes de Claparède se retirent à droite et à gauche du pont pour lui livrer passage. Le général Ledru, à la tête de deux bataillons du 26e, gravit la rampe du château, et Legrand avec le gros de sa colonne, flanqué à droite par quelques compagnies de tirailleurs, et suivi des restes de la division Claparède, qui s'est reformée en arrière et soutient son attaque, s'avance au pas redoublé sur le Vormarkt, en chasse une dernière fois les Autrichiens, garnit les maisons de tirailleurs, et met 2 pièces en batterie contre la porte d'Enns.

De leur côté, les Autrichiens se renforcent et dirigent aussi contre la même porte 2 pièces de canon qu'ils font soutenir par un bataillon de Jordis et un de Lilienberg. Une batterie est établie à l'ouest du château, et une colonne débouche avec impétuosité par la porte d'Enns; mais notre feu d'artillerie et de mousqueterie éclaircit ses rangs et la force à se disperser dans les vergers. Vainement le prince de Reuss ordonne au régiment de l'archiduc Étienne de la soutenir sur la route d'Enns, et de relever la garnison du château; ce régiment sourd à sa voix prend la fuite, laisse 200 prisonniers entre nos mains, et ne reprend haleine que derrière la seconde ligne.

Pendant ce temps le général Ledru enfonçait la porte du château donnant sur la Traun, faisait sa garnison prisonnière et venait rejoindre Legrand par le chemin couvert aboutissant au Vormarkt, tandis qu'un bataillon de tirailleurs badois longeait la rive droite de la Traun et qu'un bataillon du 18e tournait Ebersberg du côté de la route de Wels. Ces deux dernières colonnes débouchent à droite et à gauche, et s'avancent en carrés contre la cavalerie autrichienne à cheval sur la Heerstrass. Le général Hiller allait probablement engager sa seconde ligne et le 2e corps de réserve, lorsqu'il apprit la marche du duc de Montebello sur Steyer et Ens, et celle de Molitor et de Nansouty sur Ebersberg par la rive droite de la Traun; alors il ordonna la retraite. Le mouvement commença par la cavalerie en position sur le Schildenberg, et fut protégé par les hussards de Kienmayer et les uhlans de l'archiduc Charles; la brigade Bianchi conserva la droite de la chaussée, jusqu'à ce que le régiment de Kerpen eût abandonné le champ de bataille, et couvrit la retraite sur Ens; un bataillon de Mitrovsky disputa le défilé qui du Schildenberg s'étend jusqu'auprès d'Asten, et parvint à rejoindre la colonne.

Comme les Autrichiens avaient mis le feu aux maisons contiguës au pont sur la Traun et que déjà même les flammes envahissaient la ville, il fallut abattre deux travées et les remplacer provisoirement par des madriers et des poutrelles; le passage de la cavalerie, si désirable pour déterminer et étendre nos succès, fut suspendu par cet accident. Aussitôt que cela devint possible, Marulaz traversa la ville et prit position à Asten à moitié chemin d'Ens. Hiller n'avait point rompu

les ponts de Krems et de Gotschalling, et faillit payer cher cette imprudence; dans le combat engagé à l'issue du défilé, le général Durosnel, commandant l'avant-garde des divisions Molitor et Nansouty, se réunit avec Legrand sur le flanc gauche des Autrichiens, et les poursuivit à la tête de quelques troupes légères jusque sur Asten, mais ils y furent recueillis par le corps de réserve. Ici Durosnel, menacé à son tour par 2 régiments de cavalerie et un bataillon de grenadiers qui marchaient sur Saint-Florian contre son flanc droit, se replia sur le Schildenberg.

Dans cette journée, la perte fut considérable des deux côtés. Les Autrichiens ont avoué 566 morts, 1,731 blessés et 2,216 prisonniers, ou 4,513 hommes hors de combat. Nous en perdîmes 2,800, dont 1,880 blessés. Sur ce total, la division Legrand comptait 55 morts et 646 blessés. Le colonel Cardeneau fut tué et trois autres blessés. Nous restâmes maîtres de 2 canons et d'un drapeau. (Voy. *Pièces justificatives*, n° XII.)

Tandis que le 4e corps se trouvait aux prises avec Hiller à Ebersberg, l'Empereur était à Wels, dont il avait fait réparer le pont. A trois heures après midi, il ne savait encore rien du combat terrible d'Ebersberg, et manquait même de nouvelles certaines sur l'affaire d'Efferding; il en fit demander par le major général à Massena, et lui fit transmettre en même temps, dans le cas où il serait maître de Lintz, l'ordre de poursuivre l'ennemi sur Ens, assez vivement pour qu'il en fût déposté le soir même et qu'on pût rétablir le pont. Il lui apprit la marche du duc de Montebello sur Steyer, où son avant-garde allait arriver dans la soirée, et l'informait de l'arrivée probable du duc d'Auerstaedt sur Pas-

sau ainsi que de son mouvement sur Lintz dans la journée du 4. « Faites-nous connaître, ajoutait le prince de » Neuchâtel, quels sont les moyens de réparer le pont de » Lintz, et envoyez-nous les députés de la province. »

Cette dépêche à peine expédiée, l'Empereur fut informé de ce qui se passait à Ebersberg, et fit aussitôt marcher de Wels sur la rive droite de la Traun les divisions Molitor et Nansouty, ayant à l'avant-garde le général Durosnel, son aide de camp, avec un millier de chevaux. Peu après, Napoléon partit lui-même pour Ebersberg, et y entra à la nuit tombante. Massena, déjà en route pour Lintz, apprit son arrivée dans la première de ces villes et se hâta d'y revenir.

Napoléon parcourait le champ de bataille, encore jonché de cadavres à demi brûlés, examinait les positions qui venaient d'être si intrépidement conquises, et se faisait rendre compte de toutes les circonstances du combat. On remarquait que sa figure, ordinairement impassible, exprimait tour à tour le regret et l'admiration; les tirailleurs corses, qui s'étaient particulièrement distingués, reçurent de lui des éloges; il leur demanda en italien s'ils avaient perdu beaucoup de monde, l'un d'eux lui répondit : « Oh! il y en a encore pour deux » fois. » Il fit à Coëhorn un accueil plus paternel que sévère, et lui reprocha cependant son imprudente ardeur. « Si vous aviez attendu, lui dit-il, les troupes qui » vous suivaient pour attaquer, le même résultat eût » été obtenu, et nous n'aurions pas à déplorer la mort » de tant de braves gens. » Malgré cette réprimande, Coëhorn ne crut pas avoir perdu dans l'estime de l'Empereur, dont le ton n'eut rien d'amer en prononçant ces paroles; en effet, le 5e bulletin le désigna comme

un officier d'une singulière intrépidité; il venait en effet de prouver qu'il était bien de la race de l'émule de Vauban.

Pendant qu'on se battait à Ebersberg, les commissaires des guerres du 4e corps saisissaient à Lintz toutes les propriétés impériales. Quoiqu'on eût évacué depuis plusieurs jours un certain nombre de magasins, néanmoins les prises furent considérables; on trouva des approvisionnements de biscuit, de farine, de blé, d'avoine et de sel; on saisit également une grande quantité de draps, de tapis et de tabac; les caisses publiques contenaient 159,987 florins et 276 ducats d'or de Hollande et d'Autriche, en tout 419,300 francs.

Dans la soirée du 3, Hiller, poursuivi par l'avant-garde de Massena, s'était replié derrière l'Ens, dont il avait détruit le pont, et avait fait filer ses bagages et son artillerie sur la route d'Amstetten.

Le 4, l'Empereur se porta à Ens à la tête du 4e corps, et chargea le général Pernety de jeter un pont de bateaux au-dessous de la ville. Les reconnaissances découvrirent des bateaux et des agrès dans les îles du Danube, au-dessous du confluent vers le Spielberg; mais il n'était pas facile de les amener à Ens; il fallait leur faire suivre la rive gauche du Danube sous le feu des postes ennemis, et les faire ensuite remonter le long de la rive droite de l'Ens, parce que la rive gauche est impraticable pour le halage. Pernety surveilla lui-même cette opération, et Massena mit à sa disposition les deux premiers bataillons du 24e léger, tant pour aider les canonniers que pour protéger leurs travaux. Le colonel Aubry passa dans les îles et en ramena 14 bateaux et 3 nacelles; dans cette circonstance, le ser-

gent Pezzere traversa le Danube à la nage, alla enlever un bateau sur la rive droite, et eut le bonheur de le remonter sous une grêle de balles. C'était surtout le passage vis-à-vis Mauthausen qui offrait de grands dangers, 9 hommes y furent blessés. Malgré tous les obstacles, le convoi entra de nuit dans Ens, et le 24e ayant passé tout entier sur la rive droite le lendemain matin, les bateaux arrivèrent dans l'après-midi du 5, sur le point où devait être jeté le pont; on le commença vers trois heures, et il fut terminé le lendemain à la chute du jour.

L'Empereur se flattant que les ponts sur l'Ens seraient plus promptement en état, avait, dès le 4, ordonné au duc de Montebello de faire passer cette rivière aux troupes de Demont et de Saint-Hilaire, pour reconnaître Saint-Peter; le duc d'Istrie devait la franchir aussi avec la cavalerie légère et les cuirassiers d'Espagne; Oudinot avait l'instruction de suivre ce mouvement avec les grenadiers, et de prendre les ordres du duc d'Istrie. Ces quarante-huit heures de halte forcée furent employées à passer en revue les divisions du 4e corps, auxquelles on distribua des récompenses et dont on compléta le personnel.

Le 6, à neuf heures du soir, le pont sur l'Ens fut terminé, et l'ordre donné à Massena de mettre ses troupes en mouvement sur Amstetten en dirigeant ce passage de rivière de manière qu'il fût complétement achevé à huit heures du matin, le maréchal fit alors faire par l'ordonnateur Boërio le relevé de ses moyens de transport. A l'ouverture de la campagne, ainsi qu'on se le rappelle, le 5e bataillon des équipages militaires avait été destiné au 4e corps, mais une seule compagnie

l'avait rejoint. Le reste n'était arrivé à Ulm qu'après le départ des troupes, et en était parti avec un chargement de biscuit et la réserve d'ambulance pour rejoindre le grand quartier général; il l'avait toujours suivi depuis sans aucune utilité pour le 4e corps, dont les soldats avaient jusqu'alors porté leur approvisionnement de pain sur le sac. A cette occasion le maréchal réclama vivement, mais sans succès, ce bataillon d'équipages; il ne rejoignit que sous Vienne. Le 4e corps atteignit Amstetten d'assez bonne heure, et les ducs de Montebello et d'Istrie bivouaquèrent à Mœlck.

Peu après son arrivée, le maréchal reçut deux dépêches, l'une du major général, l'autre de l'Empereur, datées de dix heures du matin. La première ordonnait au général Kister de se rendre en poste à Salzburg pour prendre le commandement de la province; il fut remplacé par le général badois qui servait sous lui; l'activité et le talent déjà connus de ce dernier ne se démentirent pas.

La seconde dépêche de l'Empereur enjoignait à Massena d'envoyer un officier intelligent pour commander le poste de Walsee, avec un piquet de 50 chevaux, une centaine d'hommes d'infanterie et une pièce d'artillerie. La tâche imposée à cet officier consistait à surveiller la rive droite du Danube et à interdire le passage de ce fleuve. Deux détachements semblables devaient être placés à Ipps et à Mœlck, et tous trois devaient correspondre entre eux. Ainsi, Massena ne pouvait manquer d'être instruit de ce qui surviendrait sur la rive gauche du fleuve; ces trois commandants avaient ordre de rassembler le plus qu'ils pourraient de bateaux pour jeter un pont sous Vienne lorsque les circonstances l'exi-

geraient. L'Empereur attachait une telle importance à connaître tout ce qui se passait sur le Danube, qu'il exigea un rapport journalier de Massena.

L'armée française quitta Ens le 7, vers le milieu de la journée, et se dirigea sur Mœlck. A la nouvelle de ce mouvement, Hiller abandonna la position de Saint-Pœlten et se retira, avec le gros de ses forces, sur Mautern, d'où il passa à Krems en traversant le fleuve pour se réunir au prince Charles, tandis qu'il envoyait Nordmann à Vienne avec ses troupes légères. A neuf heures du soir, l'Empereur fit donner l'ordre à Massena de partir pour Mœlck le 8 au point du jour, et de se faire suivre par ses bagages, de manière à éviter tout encombrement. Le 4e corps y arriva de bonne heure.

Dès que l'Empereur eut la certitude de la retraite de Hiller sur Mautern, il établit son quartier général à Saint-Pœlten, où il fit toutes ses dispositions pour se rendre maître de Vienne. Il ordonna au duc de Montebello de diriger, le 9 au point du jour, la division Saint-Hilaire sur Mautern, pour soutenir le duc d'Istrie, qui poursuivait Hiller avec sa cavalerie et quelques bataillons d'Oudinot. Napoléon voulut brusquer l'attaque de Mautern, pour qu'il fût possible de balayer la rive gauche du Danube, et que le duc d'Istrie pût ensuite se rendre, avec les cuirassiers d'Espagne et la brigade Jacquinot, sur Beckdorf et de là sur Sighartskirchen, après avoir laissé à Mautern un bataillon de voltigeurs, un escadron et deux pièces.

Massena reçut l'ordre d'échelonner ses troupes entre Saint-Pœlten et Mœlck, avec injonction de surveiller exactement ces nœuds des routes de la Bohême; le commandant de Mœlck devait avoir l'œil sur ce qui se

passerait de l'autre côté du Danube, et renforcer au besoin le poste de Walsee; à cet effet un régiment de cavalerie wurtembergeoise fut mis à sa disposition.

Aussitôt que l'Empereur apprit la destruction du pont de Mautern, il enjoignit au duc de Montebello de marcher sur Vienne à deux heures du matin. Le duc d'Istrie avec ses cuirassiers, et Massena avec le 4e corps, appuyèrent son mouvement.

Le général Kienmayer, arrivé au grand pont du Danube avec ses grenadiers, jeta 5 bataillons dans Vienne pour renforcer sa garnison. Il fut suivi le lendemain par les débris des 5e et 6e corps, qui bivouaquèrent sur la rive droite du Danube, et dans les principales îles du fleuve. Ainsi 45,000 hommes se trouvèrent rassemblés à Vienne et aux environs, mais démoralisés et ne pouvant faire usage, pour la défense de cette capitale, des ressources nombreuses qu'elle renfermait encore. Les coureurs de l'armée française pressèrent si vivement l'arrière-garde autrichienne, que le général Metzko lança sur eux de la Burgthor un escadron de hussards qui les refoula à l'extrémité du faubourg et leur fit quelques prisonniers.

Napoléon parut devant Vienne, à neuf heures du matin, avec le corps du duc de Montebello, juste un mois après le passage de l'Inn par l'armée autrichienne. Massena s'arrêta à Burkersdorf; le duc d'Auerstaedt avait transféré ce joúr-là son quartier général à Mœlck; sa 1re division était à Ens, la 2e à Pœchlarn et la 3e à Saint-Pœlten.

L'archiduc Maximilien commandait à Vienne une garnison de 20 bataillons, moitié de troupes de ligne, moitié de landwehr, donnant 16 ou 18,000 hommes en

ligne. On avait tout mis en œuvre pour exalter les esprits, mais comme les faubourgs ne pouvaient résister, malgré les lignes en terre qui les enveloppaient depuis 1797, comme en outre on avait négligé les fortifications de la ville, dont le chemin couvert n'était point palissadé, la défense devait se borner au corps de place; les Français occupèrent donc la première enceinte et les faubourgs; toutefois, lorsque le genéral Tharreau, commandant l'avant-garde du duc de Montebello, s'avança sur le glacis, il fut accueilli à coups de canon. Ce maréchal envoya un de ses aides de camp et M. de Lagrange, ex-attaché à l'ambassade de Vienne, porter une sommation; la mission de ces deux parlementaires fut méconnue, et ils furent maltraités et retenus. L'Empereur, voyant qu'il faudrait employer la force, enjoignit le 11, à six heures du matin, à Massena d'arriver sur-le-champ à Schœnbrunn avec deux divisions, et d'échelonner les deux autres à Sighartskirchen et Burkersdorf. La cavalerie de Marulaz se rendit à Simmering.

Avant d'en venir aux voies extrêmes, Napoléon voulut tenter un dernier effort pour prévenir une défense qui exposait la ville à de grands désastres. Il se fit envoyer par le général Andréossy, nommé gouverneur de Vienne, quelques habitants notables des faubourgs, et les chargea de remettre à l'Archiduc une lettre où le major général lui déclarait que l'Empereur était déterminé à faire commencer les travaux d'attaque s'il persistait à se défendre : « La ruine de cette capitale, disait-il, sera » consommée en 36 heures par le feu des obus et des » bombes de nos batteries, comme la ville extérieure » sera détruite par l'effet des vôtres. S. M. ne doute » pas que toutes ces considérations n'influent sur Votre

» Altesse, et ne l'engagent à renoncer à un projet qui » ne retarderait que de quelques moments la prise de » la ville. » L'Archiduc reçut la députation, mais n'ouvrit même pas la lettre du major général et refusa d'entrer en pourparlers. Il répondit au message en redoublant le feu de ses batteries.

Dès lors Napoléon ne compta plus que sur la force pour avoir raison de cette folle résistance; il enjoignit à Massena de porter deux de ses divisions à Simmering, l'une à droite, l'autre à gauche de la route, et d'occuper les deux faubourgs les plus rapprochés de la rive droite du Danube sur la route de Vienne à Presburg. Le maréchal devait envoyer préalablement son chef d'état-major se concerter avec le général Andréossy établi à l'hôtel Kaunitz, sur les moyens d'occuper ces deux faubourgs. Le duc de Montebello se logeait de son côté dans les faubourgs de Mariahilf et de Wieden. L'Empereur dans la reconnaissance qu'il fit avec Massena de l'enceinte de la ville, s'aperçut que Vienne est à quelque distance du grand bras du Danube, et que le Prater, séparé du faubourg du Landstrass par un petit bras, était sans défense. Il ordonna donc au maréchal de jeter un pont sur ce petit bras, et à l'artillerie de la division Boudet de commencer un feu violent sur la rive droite. Les deux aides de camp Portalès et Susaldi se jetèrent à la nage avec des voltigeurs et des pontonniers, et ramenèrent des nacelles et des bateaux. Deux compagnies passèrent aussitôt sur le Prater, se logèrent dans le pavillon de Lusthaus et protégèrent la construction du pont. Elles y furent bientôt attaquées par deux bataillons que l'Archiduc Maximilien porta sur ce point dès qu'il eut connaissance des travaux. Mais les voltigeurs, par leur

ferme contenance, mirent l'ennemi en désordre, le contraignirent à se replier, et le pont fut terminé dans la nuit.

En même temps les généraux Bertrand et Navelet, chargés du bombardement, établirent une batterie de 28 obusiers dans les écuries de l'empereur d'Autriche, sur le point même où les Turcs avaient ouvert la tranchée en 1685. Cette batterie, placée à 200 mètres du corps de place, commença à tirer à 9 heures du soir. Bientôt le feu se manifesta sur plusieurs points; les hôtels de Palfy, de Trautern et d'autres édifices considérables devinrent la proie des flammes.

La retraite des deux bataillons qui venaient d'échouer dans l'attaque de la Lusthaus, et la construction du pont du Prater, décidèrent enfin l'archiduc Maximilien à abandonner la ville, car le faubourg de Leopoldstadt ne pouvait tarder à être attaqué et enlevé, ce qui aurait permis de prendre à revers le grand pont du Thabor. Dès lors, enfermée dans l'enceinte de la ville, la garnison eût été à la discrétion du vainqueur, à moins de s'ensevelir sous des ruines. L'Archiduc donna donc l'ordre aux troupes de ligne et à la landwehr d'évacuer Vienne en brûlant les ponts, et laissa au général O'Reilly quelques centaines d'hommes pour capituler. Il était temps, car le 12, à 11 heures, les divisions Boudet, Legrand et Saint-Cyr ayant passé le pont sur le Prater, se logèrent dans le faubourg de Leopoldstadt, et Massena fit tirer quelques coups de canon sur la porte Rouge. La place arbora aussitôt le drapeau blanc, et le général commandant prévint qu'il traitait de la reddition depuis le matin. En effet, il avait envoyé une députation à Schœnbrunn pour recommander la ville à la générosité

de l'Empereur. On dressa, dans la journée, la capitulation qui fut ratifiée le 13 à 2 heures du matin, et la garnison, forte à peine de 600 hommes, fut prisonnière de guerre. On trouva à Vienne, outre d'immenses approvisionnements de vivres, une quantité considérable de bouches à feu, de fusils, de projectiles et d'autres munitions; Massena saisit de plus sur les bords du Danube 54 pièces de canon qu'on voulait faire filer en Hongrie.

Le 13, dès 6 heures du matin, la porte de Carinthie fut occupée par nos troupes, et à 9 heures elles firent leur entrée dans Vienne. Un bataillon fut placé par le général Oudinot au centre de la ville pour maintenir l'ordre, et l'on désarma la population, à l'exception de l'ancienne garde bourgeoise, qui concourut efficacement avec les patrouilles françaises au maintien de la tranquillité publique.

A 10 heures du matin, le major général ordonna à Massena de cantonner ses troupes dans les faubourgs, qui lui avaient été précédemment assignés sur les deux rives du bras du Danube où l'on avait jeté un pont la veille. « Quant à vous, continuait le major général, » l'Empereur ordonne qu'avec la division Molitor, et la » cavalerie du général Marulaz, vous vous occupiez de » concert avec le général du génie et celui de l'artil- » lerie de faire construire un pont en descendant le Da- » nube, et fassiez réunir tous les matériaux qu'on pourra » trouver sur le fleuve. L'intention de l'Empereur est » de faire jeter deux ponts l'un à 4 kilomètres, en re- » montant le Danube, et l'autre à 4 ou 8 au-dessous de » Vienne, et c'est de celui-là que vous êtes chargé. »

Massena avait déjà pris plusieurs de ces mesures; la

veille au soir, la division Molitor était restée derrière Simmering sur la route de Presburg. Marulaz, qui devait éclairer cette route aussi loin que possible, et rassembler des barques, en avait ramené 22 des villages au-dessous de Fischament.

Suivant les ordres du major général, Massena établit la division Boudet à la porte du faubourg Leopoldstadt pour fournir les troupes nécessaires à la police de la ville; la division Carra Saint-Cyr prit position en arrière de ce faubourg, à l'entrée du Prater, appuyant sa droite au pont du Danube, et la division Legrand dans le faubourg de Landstrass.

Vers 2 heures, une fusillade et une canonnade fort vives se firent entendre dans la direction des ponts brûlés. Massena envoya aussitôt un officier pour savoir ce qui se passait, mais il apprit seulement qu'il y avait une affaire sur la rive gauche du Danube, et n'en connut les détails que par une dépêche du major général reçue très-avant dans la nuit. A peine Napoléon fut-il maître de Vienne qu'il songea à passer le Danube. Dès 1805 il avait remarqué que le fleuve, depuis Klosterneuburg jusqu'à Fischament, c'est-à-dire dans un trajet d'environ 60 kilomètres, se divise en plusieurs bras renfermant une quantité d'îlots couverts de prairies, de broussailles et de bois. La rive droite, à laquelle s'appuie le courant le plus considérable du fleuve, domine constamment la rive opposée. Dans cet intervalle, il n'y a que 3 points de passage, Nussdorf, Ebersdorf et Fischament. Au-dessous de ce dernier, le Danube court dans un seul lit de 400 mètres de large. Le rentrant qu'il forme, la proximité des îles, le rendent en cet endroit très-favorable au passage d'une armée, mais il était

trop éloigné du centre des opérations pour que Napoléon y arrêtât sa pensée. Restaient donc les 2 points supérieurs, Nussdorf et Ebersdorf. Le premier offrait de grands avantages; Nussdorf est situé à 8 kilomètres au-dessus de Vienne, en face de l'île de Schwarze-Lacken, séparée de la rive droite par le grand bras du fleuve, et de la rive gauche par un autre de 150 mètres seulement. Cette île est longue de 3 kilomètres sur 500 mètres de large, boisée et entrecoupée de fossés; on n'y rencontre qu'une seule ferme pouvant servir à sa défense. Une jetée avait été récemment construite de la rive gauche à l'île. Outre la facilité qu'offrait cette jetée pour l'établissement d'un pont, elle avait l'avantage de conduire au Bisamberg dont on déposterait le général Hiller, et dont on se servirait comme d'une tête de pont pour déboucher contre l'Archiduc, alors engagé dans les défilés de Stockerau. Ce fut donc à Nussdorf que Napoléon résolut d'effectuer d'abord son passage, mais comme dans une opération de cette nature on ne saurait trop prendre de précautions, et que 2 ponts au moins étaient nécessaires pour une si grande armée, il ordonna également de faire des préparatifs pour passer à Ebersdorf, village situé à égale distance de Nussdorf et de Fischament. Le Danube s'y divise en 4 bras enveloppant des îles dont la plus considérable est celle de Lobau. Il y avait donc 4 ponts à construire dans cet endroit, et l'entreprise présentait de grandes difficultés à cause de la pénurie de matériaux. Toutefois, on pouvait facilement vaincre ces obstacles; en effet, quand même les Autrichiens eussent garni toute la rive gauche, ils n'auraient pu empêcher nos troupes de s'établir dans l'île Lobau, le passage s'y faisant à couvert et hors de

leur portée, et les batteries masquées dans l'île devant les tenir à distance par le croisement de leurs feux sur la rive gauche qui est plate et découverte. Ajoutons que le débouché des troupes était protégé par les villages d'Aspern et d'Essling, bâtis aux extrémités de l'arc formé par le dernier bras du Danube. Le duc de Montebello et Massena reçurent donc, comme nous l'avons dit un peu plus haut, l'ordre d'établir des ponts, le premier à Nussdorf, le second à Ebersdorf.

Le 13 au matin, le général d'artillerie Songis avait envoyé à Nussdorf une compagnie de pontonniers pour y établir le pont, et le duc de Montebello, dirigé sur Schwarze-Lacken un fort détachement pour protéger les travailleurs; malheureusement Saint-Hilaire, dont la division se trouvait à proximité, se borna à jeter dans l'île 6 compagnies de voltigeurs. L'officier supérieur qui les commandait, au lieu de s'installer dans la ferme, attaqua quelques piquets ennemis et les poursuivit; le général Nordmann, accourant de Spitz par la jetée avec 2 bataillons de Kerpen et plusieurs compagnies de chasseurs, enveloppa nos imprudents voltigeurs et les contraignit à se rendre. L'Empereur fut vivement contrarié de cet échec, qu'on ne pouvait imputer à Saint-Hilaire, général de haute capacité. Quoi qu'il en soit, ce projet de passage à Nussdorf une fois éventé, il était à peu près certain qu'on n'y pourrait plus construire de ponts.

A onze heures du soir, le major général écrivit donc à Massena, de la part de l'Empereur, de se rendre à Ebersdorf avec Molitor pour protéger la construction du pont. « Ce pont, disait-il, devient de la plus grande » importance, et avec de l'activité on peut sur ce point » surprendre l'ennemi. »

Il racontait ensuite ce qui s'était passé à Nussdorf, et ajoutait : « Il faut que vous fassiez rassembler tous » vos bateaux, des cordages, des ancres, et tout ce qui » est nécessaire, et établir du canon sur la rive droite; » ensuite, que vous fassiez passer quelques hommes qui » se retrancheront, et seront protégés par l'artillerie. » La guerre a des règles qu'il faut suivre; l'essentiel est » de mettre la plus grande activité pour réunir ce qui » est nécessaire pour le pont, de manière à le jeter rapi- » dement avant que l'ennemi ne puisse s'en douter et s'y » opposer. L'Empereur compte sur votre pont, car celui » de Nussdorf présentera beaucoup de difficultés. Faites- » moi connaître demain, et deux fois par jour, les dis- » positions que vous aurez faites et le nombre de ba- » teaux que vous aurez réunis. »

Massena sentit toute la difficulté d'une opération qui sortait du cercle habituel de ses combinaisons. Il fait demander le colonel Aubry, chef d'état-major de son artillerie, et lui dit : « Il faut que dans qua- » tre ou cinq jours, au plus, nous ayons ici un pont » pour remplacer celui qu'on devait construire à Nuss- » dorf; combien vous faudrait-il de bateaux, de ma- » driers, de poutrelles et de cordages. » Le colonel, tirant de sa poche un carnet, fit ses calculs au crayon, et répondit en moins d'une minute : « En supposant que » le Danube ait 800 mètres de largeur, il ne faudra pas » moins de 80 bateaux, 3,000 madriers, 4,000 pou- » trelles et 9,000 mètres de cordages. » Le nombre de bateaux était un grand obstacle; Marulaz n'en avait rassemblé que 22, la plupart de faibles dimensions. Massena reprit : « Je vous donne carte-blanche pour ra- » masser tout ce qui vous est nécessaire; je vous au-

» torise même à pousser vos recherches jusque dans » Vienne. Il est impossible que vous ne trouviez point » là tout ce dont vous aurez besoin. »

Aubry était doué d'une grande activité et d'une force de volonté capable de surmonter tous les obstacles. Il assura le maréchal que dans quatre jours le pont serait prêt, sinon avec la perfection désirable, du moins avec assez de solidité pour livrer passage aux troupes, et il aurait tenu parole ; mais la haute direction des travaux de ce pont fut contre les habitudes du service confiée au général Bertrand, commandant en chef du génie de l'armée, qui, d'après les ordres de l'Empereur, s'entendit avec le général Pernety pour en rassembler les matériaux.

Le passage vis-à-vis d'Ebersdorf était d'autant plus difficile qu'il fallait d'abord, pour arriver à l'île Lobau, traverser un premier bras du Danube, large de 775 à 780 mètres, mais au milieu duquel se trouvait un îlot sablonneux. L'île elle-même, alternativement coupée par des marécages, des bouquets d'arbres et des prairies, était traversée par un petit bras de 15 à 20 mètres de largeur. Il ne restait plus alors qu'à franchir un troisième bras du Danube large de 130 à 140 mètres. On avait ainsi deux ponts de la plus grande dimension sur trois à construire. Les matériaux disponibles étaient composés d'éléments mal assortis, bateaux de toute nature et de toutes grandeurs, pontons autrichiens et chevalets. A défaut d'ancres on employa des caisses de pêcheurs remplies de boulets.

Tout en déployant cet esprit de ressources, l'une de ses plus précieuses qualités, Massena ne négligeait rien pour mettre son corps d'armée en état de prendre une

part glorieuse aux événements qui se préparaient. Les régiments de Bade et de Hesse, appartenant au 4e corps et que le duc d'Auerstaedt, malgré les ordres répétés du major général, avait obstinément conservés, étaient enfin arrivés à Vienne dans la journée du 15, et avaient rejoint leurs divisions respectives. Informé que les arsenaux de cette capitale contenaient un grand nombre d'armes du modèle français, le maréchal fit enfin échanger les fusils et les mousquetons des Hessois et des Badois contre des fusils pris dans ces arsenaux.

Un objet non moins important attira son attention. Les troupes hessoises manquant de vêtements et de chaussures, Carra Saint-Cyr pria Massena d'autoriser le payeur du 4e corps à leur faire une avance de fonds pour qu'elles pussent se procurer ce dont elles avaient indispensablement besoin. Le maréchal en référa à l'Empereur qui fit donner à ces troupes des habits et des souliers; car en fournissant plus d'hommes qu'il ne lui en était demandé, le duc de Hesse Darmstadt n'avait fait, comme on le voit, les choses qu'à demi. Toutefois, Napoléon fut heureux de lui témoigner sa reconnaissance en habillant les troupes qu'il lui avait si généreusement offertes.

CHAPITRE VI.

BATAILLE D'ESSLING.

Réunion du prince Charles à Hiller. — Position de l'armée autrichienne. — Motifs qui déterminent l'Empereur à hâter le passage du Danube. — La division Molitor est transportée dans l'île Lobau. — Construction de deux ponts sur le Danube en face d'Ebersdorf. — Reconnaissance de l'Archiduc. — Construction du troisième pont. — Le passage des troupes est interrompu par la rupture de ce pont, et continue le 21. — De nouveaux accidents au grand pont arrêtent le passage d'une partie de l'armée. — Dispositions offensives de l'Archiduc. — Topographie du champ de bataille. — Journée du 21; les Français sont repoussés dans la presqu'île entre Aspern et Essling. — Les ponts étant rétablis, une partie de l'armée débouche durant la nuit, et Napoléon reprend l'offensive le 22; mais un nouvel accident au grand pont arrête le passage des troupes et change la face du combat. — L'archiduc Charles ramène l'armée française dans ses premières positions, qu'elle défend à outrance. — Vers quatre heures du soir l'Empereur est forcé d'ordonner la retraite dans l'île Lobau. — Il confie la direction de cette opération à Massena, qui l'exécute avec bonheur, et le 23 au matin toute l'armée se trouve réunie dans l'île sous son commandement. — Une crue du Danube inonde la rive gauche et s'oppose à l'attaque que devait en faire le prince de Rosenberg. — Coup d'œil sur les opérations dans les autres parties du théâtre de la guerre.

Nous avons vu dans le chapitre précédent le prince Charles quitter Neumarkt et gagner la Bohême. Le 3 il atteignait Budweis, où il apprit les résultats du combat d'Ebersberg. Le 7, après un repos de 4 jours, il se remit en marche par Zwettel sur Mautern. Comme la rupture du pont lui avait ôté tout espoir de se réunir à Hiller, sur la rive droite du Danube, il se dirigea sur Neupolla, Wetzdorf, Gallersdorf et Horn. Il était dans cette dernière ville, à 90 kilomètres de Vienne, lorsqu'il fut

instruit de l'occupation de la capitale par les Français, de la retraite de Hiller sur le Bisamberg et de la destruction du pont du Thabor.

Du 9 au 16, l'armée autrichienne opéra sa réunion et s'établit entre Korn-Neuburg et Stamersdorf. Elle avait été renforcée par des détachements et des recrues venus de la Bohême, et par deux régiments de hussards hongrois. Les Autrichiens portent sa force totale à 103 bataillons, 148 escadrons, 42 batteries, dont 11 à cheval, et 13 de réserve, donnant ensemble 75,000 hommes et 248 bouches à feu. Ces chiffres, quant aux hommes, ne sont pas exacts, car, en décomposant les forces des différents corps, on trouve un total de 85 à 90,000 hommes, que tout nous démontre se rapprocher le plus de la vérité.

Les ponts de Vienne étant rompus, et l'archiduc Maximilien ayant reçu l'ordre de détruire toutes les embarcations qui se trouvaient à sa portée sur le Danube, le prince Charles était loin de penser que Napoléon songerait à passer ce fleuve. Il conçut même l'espoir de le forcer, par des démonstrations sur sa ligne d'opérations, à évacuer la capitale de l'Autriche. Kollowrath reçut en conséquence l'ordre de se porter avec son corps d'armée sur Lintz, qu'on croyait défendu seulement par les Wurtembergeois, et son attaque devait être appuyée par l'archiduc Jean et le corps de Jellachich, mais ni l'un ni l'autre ne purent être en mesure de seconder cette opération.

Le 17 après midi, Kollowrath marcha sur le pont de Lintz avec 18,000 hommes divisés en 3 colonnes protégées par 8 batteries, et 6 bataillons de landwehr restèrent en réserve. Vandamme repoussa les deux pre-

mières colonnes, s'empara de 6 bouches à feu et fit 400 prisonniers. Kollowrath, espérant ramener la fortune, ordonna à la réserve de soutenir celle qui s'avança à son tour contre le pont ; mais Vandamme tint ferme, et sur ces entrefaites, le prince de Ponte-Corvo, arrivant avec les Saxons, déboucha à la tête de ses troupes, chassa des hauteurs de Boslinberg l'infanterie autrichienne qui s'y était retranchée, et lui fit 300 prisonniers. Kollowrath, vivement poursuivi, se retira par les routes de Freystadt et de Zwettel.

Une démonstration plus sérieuse sur Krems eut lieu dans les journées des 18 et 19, pendant lesquelles l'archiduc Charles sembla vouloir tenter sur ce point le passage du Danube ; aussi Napoléon, sans abandonner ses projets, dirigea sur Mautern les Wurtembergeois, appuyés par la cavalerie légère du général Pajol, et recommanda au duc d'Auerstaedt de se tenir prêt à marcher, jusqu'à ce qu'on connût les véritables intentions de l'ennemi. En même temps, Oudinot reçut l'ordre d'envoyer une de ses divisions à Nussdorf, et la garnison de Vienne fut renforcée de deux brigades.

Ces manœuvres, le mouvement de Kollowrath sur Lintz et l'éloignement encore assez grand de l'archiduc Jean, déterminèrent l'Empereur à hâter l'exécution de son projet ; aussi bien les travaux préparatoires avaient été poussés avec tant de rapidité que le 18 au soir, les matériaux nécessaires pour jeter les ponts furent rassemblés à Ebersdorf, et Napoléon fixa au 20 le passage du Danube.

Du 13 au 18, Massena avait donné tous ses soins au rassemblement et à la préparation des matériaux et agrès nécessaires à l'établissement des ponts ; Pernety

faisait à Vienne les recherches les plus actives et les plus minutieuses pour les découvrir, et les dirigeait sur la Schwachat, où une compagnie de pontonniers, 3 de canonniers et 4 de sapeurs les appropriaient à leur objet. Ces travaux étaient protégés par le général Molitor, campé à Schwachat, où il reçut l'ordre d'occuper l'île Lobau destinée à servir de place d'armes en arrière du point de passage. Le major Gerdy eut ordre de transporter dans cette île les troupes de la division qu'on embarqua à nuit close; elles étaient accompagnées d'un aide de camp de l'Empereur, chargé de lui rendre compte immédiatement de l'opération. La flottille à son premier trajet débarqua les hommes sans obstacle, retourna en prendre de nouveau sur la rive gauche, et continua ainsi toute la nuit et la journée du lendemain, tandis qu'on commençait la construction des ponts sous les yeux de Napoléon.

Le premier, confié à la direction du colonel Aubry et du major Dejennes, était divisé en deux parties par l'îlot dont nous avons parlé, situé dans le grand bras du Danube; sa longueur totale s'élevait à 774 mètres. Le défaut d'ancres n'avait pas permis de lui donner la solidité nécessaire, quoiqu'on y eût suppléé par des caisses de pêcheurs remplis de boulets et des pièces de canon amarrées à des cordages; de plus, on ne put, par le manque de matériaux, le couvrir d'estacades contre les corps flottants. Il fut terminé le 19 au soir. Un second pont sur chevalets fut construit par le génie sur le petit bras qui traverse l'île Lobau.

Le 20, dans la matinée, l'Empereur fut averti qu'un détachement autrichien venait de débarquer à Nussdorf, et quoiqu'il pût être tenu en respect par les corps en

marche sur Ebersdorf, il envoya aussitôt à sa rencontre une brigade de cuirassiers commandée par son aide de camp le duc de Rovigo; mais déjà l'ennemi avait repassé le fleuve, et cette alerte n'eut pas de suites.

De son côté, l'Archiduc, après avoir rallié toutes ses troupes le 18, fut informé le lendemain par les guetteurs du Bisamberg de la marche des colonnes françaises qui se concentraient sur Simmering et Ebersdorf, en face de l'île Lobau. Le 20 au matin, il poussa une reconnaissance avec l'avant-garde de Klenau et quelques régiments de cavalerie, et s'assura qu'elle était occupée par un corps de troupes nombreux, muni d'une artillerie formidable, tout prêt à protéger le débouché de l'armée sur la rive gauche, ce qui l'engagea à ordonner à l'avant-garde de se replier sur Aderklaa, où se trouvait déjà sa cavalerie, et à faire observer les Français par de simples patrouilles.

A trois heures après midi, le major Sainte-Croix fut jeté avec 200 voltigeurs de la division Molitor sur la rive gauche pour favoriser l'établissement du troisième pont sur le bras mort du fleuve. On avait réservé l'équipage pris à Landshut pour ce dernier pont, qui devait se faire à la vue de l'ennemi, et il fut amené sur ses haquets. Les 15 pontons dont il était composé ne suffisant pas, on crut pouvoir le continuer avec des chevalets, et ceux-ci venant encore à manquer, il fallut y suppléer par des troncs d'arbres qu'on recouvrit de poutrelles.

A cinq heures, nos voltigeurs furent attaqués, et quelques coups de canon échangés sur la rive gauche contrarièrent la construction du pont qui ne fut terminé que vers six heures. Aussitôt la division Molitor déboucha, couverte par un fourré profond, et appuyée par quel-

ques pièces d'artillerie passées à bras, qui furent placées à droite vers Essling, d'où elles commencèrent à canonner. La cavalerie de Lassalle suivit ce mouvement, et le général Piré s'établit en avant du village, la brigade Bruyère entre lui et Aspern; la division Marulaz vint après celle de Lassalle, mais à peine le 1er escadron était-il passé, que le pont se rompit. Cet escadron bivouaqua sur la rive gauche, Marulaz avec le reste du régiment resta la nuit dans l'île Lobau, et les autres régiments de sa division demeurèrent sur la rive droite. Le lendemain donc seulement, à trois heures du matin, le 4e corps put continuer à défiler, et n'acheva son passage que dans la matinée. A six heures, l'infanterie de Molitor précédée du 3e de chasseurs fit reployer les troupes légères autrichiennes, et les Français occupèrent Aspern et Essling sans coup férir; Napoléon, pour couvrir le pont, fit tracer sur la rive gauche un front bastionné avec lunette. Voici la position que prirent alors les troupes : un bataillon du 67e à Aspern, la division Molitor en bataille derrière ce village, vers la briqueterie; celle de Boudet, formée en deçà d'Essling; Legrand en arrière entre elles, et laissant à sa droite la place de la division Carra Saint-Cyr, qui ne put entrer en ligne que dans l'après-midi; la cavalerie légère de Lassalle en première ligne, et les cuirassiers d'Espagne en seconde, s'étendaient entre les deux villages.

Vers minuit, l'Empereur et Massena ayant poussé une reconnaissance, n'avaient vu que quelques feux dans la direction du Bisamberg, et à 10 ou 12 kilomètres sur la droite, ceux de Klenau chargé d'observer la rive gauche du Danube; ils en inférèrent tout naturel-

lement que l'Archiduc ne soupçonnait pas leur passage, ou qu'il les attendait dans une position préparée d'avance; en effet, le 21, de très-grand matin, l'armée autrichienne se mettait en bataille sur deux lignes entre le Bisamberg et le Rusbach, sur la pente des hauteurs de Gerasdorf; l'intention du prince Charles était d'y accepter la bataille. On venait de former les faisceaux et l'on allait faire la soupe, lorsque à neuf heures du matin les rapports du Bisamberg et des postes avancés apprirent que les Français, massés sur la rive droite, passaient en force le Danube. L'Archiduc, croyant qu'il leur faudrait plusieurs jours pour former leur ordre de bataille, résolut de les culbuter dans le bras mort du Danube, de les chasser de l'île Lobau par une grêle de projectiles et de les rejeter de l'autre côté du fleuve. En conséquence, il donna ses instructions pour attaquer sur cinq colonnes : la première, sous les ordres du général Hiller, forte de 19 bataillons et de 22 escadrons, dut se diriger entre le Spitz et Leopoldau, côtoyer le Danube, culbuter sur Stadelau et dans le fleuve tout ce qui se présenterait devant elle, et contrebattre l'artillerie de l'île Lobau et de la rive droite. On prescrivit à la 2e, commandée par le comte Bellegarde, et composée de 20 bataillons et 16 escadrons, de se diriger sur Leopoldau et de se lier à la 1re à Kagaran, puis de se porter sur Hirschstädten avec la 3e. Celle-ci, forte de 22 bataillons et de 8 escadrons aux ordres du prince Hohenzollern, devait marcher de Süssenbrunn sur Aspern, par Breitenlee, et se lier avec la 2e. Il était ordonné au prince de Rosenberg, commandant la 4e colonne, forte de 13 bataillons et de 8 escadrons, de se diriger par Aderklaa et Raschdorf sur Essling.

La 5e, de 13 bataillons et de 16 escadrons, flanquée à gauche par un régiment de hussards, devait passer le Russbach à Baumersdorf et chercher à tourner Enzersdorf au S. E. Enfin, le prince de Lichtenstein, à la tête de 78 escadrons de la réserve, avait ordre de se porter en deux colonnes d'Aderklaa par Breitenlee et Raschdorf sur Neu Wirthshaus, en évitant de se croiser avec la 4e colonne et ayant soin de marcher à hauteur de la 3e et de la 1re.

Les 16 bataillons de grenadiers, formant la réserve à pied, furent dirigés sur Gerasdorf pour y remplacer le corps de Bellegarde. Toutes les colonnes devaient s'ébranler à midi, leur artillerie en tête, et les troupes en colonnes par pelotons. Le général Klenau formait les avant-gardes des 4e et 5e corps.

Le débouché qu'il s'agissait de fermer à l'armée française était protégé par les villages d'Aspern et d'Essling, situés aux deux extrémités de la courbure décrite par le bras mort du Danube et s'ouvrant sur la rive gauche. Aspern touche au fleuve, qui est en cet endroit semé d'îlots boisés. Essling, à 1,500 mètres à l'est d'Aspern, est appuyé par la petite ville d'Enzersdorf, située à quelques centaines de mètres plus bas encore. Le terrain compris entre ces trois points et le rentrant du Danube, est inégal, coupé de bois, de prairies, de flaques d'eau, et bordé par un rideau dominant entre Aspern et Essling. La plaine s'étend en glacis depuis le fleuve jusqu'à ce rideau, qui forme comme une courtine entre deux bastions représentés par ces villages. Ce front naturel de fortifications couvre la presqu'île à l'extrémité de laquelle se trouvait le pont. Les crues du Danube inondant d'ordinaire sa rive gauche, on avait préservé

Aspern et Essling en les entourant d'une digue en terre prolongée en ligne droite d'un village à l'autre. Cette digue, effacée par le temps, conserve encore la forme d'une levée sur certaines parties plus ou moins étendues du pourtour d'Aspern et d'Essling. Mais elle n'est reconnaissable entre ces deux villages que par l'exhaussement du terrain et par les vestiges du fossé dont on avait tiré les terres pour la former. Aspern, situé à 1 kilomètre environ de la naissance du coude formé par le Danube, renferme 1,500 habitants. En y entrant par la route de Vienne, on voit l'église placée à droite au milieu du cimetière, et celui-ci est clos d'un mur capable d'abriter des tirailleurs, mais non pas de résister au canon. Le presbytère est au midi à côté de l'église, c'est une maison massive dont le jardin fermé par un mur de terre est contigu au cimetière. L'église est donc un poste très-important pour l'occupation du village, composé de deux rues d'abord parallèles, et se rapprochant ensuite sur une petite place devant l'église. Ces deux rues sont assez larges pour permettre aux troupes de marcher par pelotons, et sont liées par des ruelles transversales. Les maisons d'Aspern, bâties en maçonnerie, avec pignons sur rue, ont presque toutes deux étages, sont précédées d'une cour, et ont sur leurs derrières des jardins clos de haies vives qu'on ne peut escalader. Le terrain environnant au nord, à l'est et à l'ouest, est découvert et praticable aux colonnes de toutes armes. Un bras du Danube borde, au midi, une île couverte de broussailles, longue de 500 mètres, large de 800. Le bras mort à l'époque de la bataille était entièrement à sec.

Essling n'a qu'une seule grande rue percée de l'est à

l'ouest; ses maisons moins groupées que celles d'Aspern sont construites de la même manière. Une partie du village est bâtie sur un petit rideau et l'autre dans la plaine; la première s'étend, à l'ouest, depuis le débouché d'Aspern jusqu'à l'étang d'Essling, la seconde est comprise entre cet étang et le débouché d'Enzersdorf; au milieu se trouve la prairie dite du parc, entourée d'un fossé et s'étendant vers le Danube. Le terrain du côté d'Enzersdorf, quoique raviné, est favorable à l'action de toutes les armes et particulièrement à l'artillerie. La route qui traverse Essling, près de l'étang, est assez large pour permettre à l'infanterie d'y marcher par sections. Le chemin qui passe derrière la levée de terre, dont la partie septentrionale est couverte comme Aspern et aboutit au fossé dont nous avons parlé plus haut, est planté d'arbres et peut remplir l'office de chemin couvert; il conduit au grenier public, qui est relié lui-même à une grande ferme par un jardin entouré d'un mur. L'ensemble de ces deux bâtiments et du jardin forme une sorte de réduit avantageusement placé pour la défense d'Essling. Le grenier public est un édifice à trois étages, construit en briques, long de 36 mètres et large de 10. Jusqu'au premier étage les murs ont 1 mètre 35 d'épaisseur, et sont à l'épreuve du canon : au-dessus, leur épaisseur est d'un mètre seulement; les portes et les volets sont solides et doublés en tôle; les fenêtres ont 1 mètre 16 de hauteur sur 1 mètre de large; celles du rez-de-chaussée sont à 1 mètre 65 au-dessus du sol. Le toit est garni de lucarnes et les pignons sont percés d'ouvertures rondes et grillées. Le bâtiment présente en tout 48 fenêtres ou créneaux et 400 hommes s'y défendraient à l'aise. La partie infé-

rieure d'Essling est sans importance, et il est aussi aisé de s'en emparer que difficile de s'y maintenir. En résumé, Essling est un véritable poste d'armée; on peut y engager un combat régulier et abriter des troupes de réserve dans les glaisières environnantes. Le seul désavantage qu'il présente est de pouvoir être tourné, entre le Danube et la prairie du parc.

Enzersdorf, qui forme comme l'avancée d'Essling, est une petite ville de 1,800 âmes, entourée d'une muraille avec créneaux. L'immense plaine du Marschfeld, à partir de la levée entre Aspern et Essling, s'élève en pente douce jusqu'à Raschdorf et Breitenlee, d'où elle s'étend horizontalement vers la Marsch, le Bisamberg et Hohenleiten. Le terrain en avant d'Aspern et d'Essling est ferme et favorable au ricochet. Le Marschfeld est une plaine cultivée en céréales et arrosée seulement par le Russbach, ruisseau peu considérable qui coule de Bockfluss à Neusiedel, et qui se trouvait alors presque à sec.

Tel était le terrain sur lequel les deux plus grands capitaines du siècle allaient se mesurer. Toutes les armes pouvaient y manœuvrer aisément, et cette particularité eût égalisé les chances de la bataille, si la fragilité de nos ponts en empêchant une partie de nos troupes d'entrer en ligne, n'eût donné à nos ennemis la supériorité du nombre. D'ailleurs, les deux armées apportaient au combat la même ardeur, le même dévouement à leurs chefs, la même confiance dans leur génie; les chefs des corps autrichiens haranguaient les soldats en leur rappelant les batailles où ils avaient figuré avec éclat; la musique jouait les airs les plus belliqueux, et les chants guerriers qui éclataient dans les rangs, n'étaient in-

terrompus de part et d'autre que par le cri de : Vive l'Empereur !

A une heure, le général Nordmann, avec 2 bataillons de Giulay et le régiment de hussards de Liechtenstein, formant l'avant-garde de Hiller, s'avança à une portée de canon de Stadelau et attaqua les troupes de la division Molitor, qui marchaient en masses le long du bras mort du Danube, protégées sur leur front par un chemin creux formant parapet. Il les repoussa dans l'île formée par ce bras mort, puis dans Aspern, et le général Colloredo, qui avait côtoyé le Danube avec 3 bataillons d'infanterie légère, pénétra dans le village de ce côté. Mais à peine y fut-il entré, que le général Molitor, à la tête des 37e et 67e de ligne, l'en délogea et le tint à distance respectueuse à l'aide d'une batterie établie à la gauche du village, et de la division Marulaz, qui vint se placer à sa gauche. (Voy. *Pièces justificatives*, n° XIII.)

Vers deux heures, la première colonne autrichienne étant arrivée en vue d'Aspern, son avant-garde revint à la charge. La deuxième colonne déboucha de Hirschtädten, et son avant-garde, jointe aux troupes de Nordmann et de Colloredo, attaqua le village défendu par les 37e et 67e qui furent repoussés jusqu'à l'église. En ce moment, un bataillon de ce dernier régiment, posté dans le cimetière, accueillit les assaillants par un feu si meurtrier qu'ils rebroussèrent chemin. Cependant les deux premières colonnes se trouvant réunies devant Aspern, leur artillerie fit pleuvoir une grêle de projectiles sur les troupes de Molitor et de Marulaz. Malgré le feu croisé des batteries autrichiennes, ce dernier exécuta avec des chances diverses plusieurs charges qui le main-

tinrent dans sa position, mais Molitor, foudroyé par la canonnade, abandonna une partie du village.

Sur ces entrefaites, la 3e colonne s'était arrêtée près de Hirschtädten, où son avant-garde escarmoucha avec la gauche de Marulaz, que ses efforts tendaient à repousser vers la droite d'Aspern. (Voy. *Pièces justificatives*, n° XIV.) Plus loin, Dedovich, à la tête de la 4e colonne, avait fait halte à Raschdorf, couvert par son avant-garde, pour attendre le prince de Rosenberg et marcher ensuite directement sur Essling, pendant que celui-ci faciliterait son attaque de front en tournant Enzersdorf par le sud-est.

Tel était, vers trois heures, l'état général des affaires sur toute la ligne. Comme on le voit, les plus grands coups des Autrichiens avaient été portés contre Aspern, qui n'était pourtant pas le point décisif, puisqu'il se trouvait plus éloigné du pont qu'Essling; c'était un motif d'espérer qu'on battrait l'Archiduc quand toute notre armée serait en ligne, mais un événement inattendu vint changer notre situation et la rendre des plus critiques. On apprit que le grand pont, déjà ébranlé par une crue subite de 1 mètre 30, était rompu par des moulins flottants lâchés à la dérive par l'ennemi, de sorte que le passage des troupes étant arrêté, la cavalerie et le parc d'artillerie restaient forcément sur l'autre rive.

Ainsi, Napoléon se voyait réduit à 24,000 hommes d'infanterie et 5,000 de cavalerie pour faire face à environ 80,000 Autrichiens, privé de munitions et contraint de combattre sans espoir de retraite, acculé à un fleuve grossissant de minute en minute et impossible à franchir.

Entre 4 et 5 heures, Hiller et Bellegarde jugeant qu'un coup de vigueur les rendrait bientôt maîtres d'un poste défendu par une poignée d'hommes, redoublaient leurs attaques contre le cimetière et l'église d'Aspern, lorsque Massena vint s'installer avec son état-major sous les arbres qui ombragent la façade de l'église. Son exemple et ses paroles, tantôt énergiques, tantôt railleuses, donnent un nouvel élan à nos soldats : les Autrichiens sont d'abord repoussés ; mais, des troupes fraîches relevant sans cesse les assaillants fatigués, Massena est obligé de leur opposer successivement les 4 régiments de Molitor, qui parviennent à reprendre l'avantage. Alors, le comte Bellegarde ayant dirigé la brigade Vacquant sur la gauche du village, réussit à s'en emparer, sans pouvoir néanmoins déloger les Français du cimetière et de l'église.

Cependant le prince de Hohenzollern, précédé d'une nombreuse artillerie, s'avançait contre Aspern sur deux lignes, la première formée en masse par bataillons. Ses batteries, en foudroyant le village, écharpaient la division Legrand, placée en arrière à droite, et cette nouvelle attaque mettait les défenseurs d'Aspern dans le plus grand péril. Le duc d'Istrie s'en aperçut, et il ordonna une charge au général Marulaz, qui l'exécuta avec une telle vigueur que l'artillerie autrichienne se sauva dans le plus grand désordre, laissant l'infanterie exposée aux coups de notre cavalerie. Alors les chasseurs et les chevau-légers d'O'Reilly qui couvraient les flancs de la colonne autrichienne sont culbutés, Marulaz sabre plusieurs carrés, et somme les autres de se rendre. Mais les régiments de Zach, Colloredo, Zettwitz et Froon, un bataillon de Stein et 2 de l'Archiduc, répon-

dent à cette sommation par un feu tellement meurtrier qu'il force notre cavalerie à se retirer laissant sur le champ de bataille un grand nombre d'hommes et de chevaux. Dans cette charge terrible, le général Marulaz eut trois chevaux tués sous lui et ne dut la vie qu'au dévouement d'un officier du 14e régiment de chasseurs; l'adjudant commandant Ransonnet, son chef d'état major, homme d'une brillante valeur, fut tué à ses côtés.

Une autre charge non moins meurtrière s'exécutait en même temps vers le centre. Le prince de Liechstenstein, arrivé à Neu-Wirtshauss pour favoriser la marche des 4e et 5e colonnes, faisait avancer la réserve de cavalerie sous la protection de son artillerie et de celle de la 3e colonne; Napoléon, qui vit ce mouvement, ordonna à la division de cuirassiers et à la cavalerie légère de Lassalle, soutenues par quelques bataillons, de se porter à la rencontre de l'ennemi. La canonnade s'engage, et le prince de Liechstenstein, craignant pour la colonne de droite menacée par cette manœuvre, en retire 4 régiments qu'il place en bataille pour couvrir sa marche. De notre côté, l'Empereur ordonne à Lassalle de charger, et ce général tombe en pleine carrière sur la première ligne. Les Autrichiens attendent le choc sans bouger, et le régiment de Maurice Liechstenstein avec les cuirassiers de l'Archiduc prenant notre cavalerie en flanc l'obligent à se replier avec des pertes considérables. Les généraux Durosnel, aide de camp de l'Empereur, et Fouler, écuyer de l'impératrice, furent blessés et faits prisonniers dans cette mêlée.

Cependant Dedovich, à la tête des 12 bataillons de la 4e colonne, précédés des uhlans de Schwarzemberg,

avait repris sa marche directe sur Essling, et le prince de Rosenberg, avec la 5e éclairée par les hussards de Stipsicz, se dirigeait sur Enzersdorf. Le duc de Montebello n'avait malheureusement que la division Boudet pour défendre ces deux points, mais il l'avait placée de manière à en tirer le meilleur parti possible. La droite de la brigade Fririon s'appuyait à Enzersdorf, gardé seulement par une centaine d'hommes, et la gauche se prolongeait dans la direction d'Aspern couvrant Essling, dont la partie haute était garnie par un régiment de la confédération qui servait de réserve. L'artillerie formait 2 batteries, l'une placée à l'est du village, l'autre couvrant le front de Boudet et pouvant croiser ses feux avec ceux de la cavalerie. Cette disposition, quoique bien entendue, ne rassurait pas Napoléon; il ordonna au général Espagne de charger la 4e colonne, qui s'avançait fièrement sous la protection d'une artillerie nombreuse et bien servie. Ce général, bravant la mitraille, s'élance à la tête de sa première brigade, dépasse les batteries ennemies, et cherche inutilement à entamer les carrés; le feu vif et nourri des régiments de Coburg, de l'archiduc Louis et de Czartorisky le force à tourner bride; bientôt il revient à la charge avec sa 2e brigade, et cette fois encore il échoue contre les masses autrichiennes qui continuent à s'avancer vers Essling.

Pendant que la marche de la 4e colonne était ainsi retardée, l'avant-garde de la 5e, soutenue par un régiment d'Illyriens valaques, entrait sans obstacles dans Enzersdorf, et la colonne elle-même se mettait en ligne entre cette ville et le Danube, face à Essling.

Ainsi, vers 7 heures du soir, les 5 colonnes et la ré-

serve de cavalerie autrichienne avaient resserré les Français dans l'espace compris entre Aspern, Essling et le Danube, et cet étroit théâtre se trouvait couvert par les troupes et l'artillerie de deux armées, dont l'une se voyait sûre de la victoire, et l'autre était déterminée à se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Malgré le péril de cette situation, Napoléon continua à distribuer ses ordres avec le même calme. Par ses instructions, le pont rompu dans la journée devait être rétabli pendant la nuit, et si nous parvenions à nous maintenir jusque-là sur la rive gauche, nous étions sauvés, car alors le reste des troupes pourrait passer le fleuve et prendre part à la journée du lendemain; il appela donc près de lui Massena et les ducs de Montebello et d'Istrie, fit promettre aux deux premiers de défendre jusqu'à la dernière extrémité Aspern et Essling, et prescrivit au dernier de faire tous ses efforts pour élargir le champ de bataille vers le Marschfeld par une charge vigoureuse et décisive de toute la cavalerie.

A l'extrême droite de Hiller, 6 bataillons étaient tenus en échec par 2 bataillons du 16e régiment placés derrière un marais impraticable et un fossé d'où ils entretenaient une vive fusillade; en même temps les troupes de première ligne des 1re et 2e colonnes engagées dans Aspern disputaient avec un acharnement sans égal toutes les maisons, toutes les clôtures, et l'incendie qui s'étendait dans le village faisait craindre à Massena de ne pouvoir s'y maintenir. Apprenant que la division Carra-Saint-Cyr débouchait sur la rive gauche, il ordonna à celle de Legrand de s'avancer sur le flanc droit d'Aspern, et envoya la 1re brigade de Saint-Cyr la remplacer près des glaisières.

Cependant la canonnade redoublait des deux côtés sans amener de résultat décisif, lorsque le comte Bellegarde ordonna au général Vacquant d'emporter à tout prix le village. Aussitôt il fond sur Aspern avec le régiment de Vogelsang, appuyé par celui de Reuss Plauen, un bataillon de l'archiduc Reynier et la brigade Mayer de la 3e colonne, et après une sanglante mêlée où chaque parti est tour à tour assaillant et défenseur, il parvient à s'emparer du cimetière et de l'église; néanmoins la lutte se prolonge jusque vers 10 heures; alors la fatigue des deux partis les force à se séparer à portée de fusil, et ils passent le reste de la nuit sur le qui vive, au milieu d'Aspern en flammes.

Au centre, le prince de Liechstenstein, lié à la gauche de Hohenzollern, se portait en avant pour nous resserrer dans la presqu'île. Le duc d'Istrie, conformément aux ordres de l'Empereur, enlève les divisions Lassalle et Espagne, et charge en ligne la cavalerie autrichienne. Nos cuirassiers, déjà réduits d'un tiers par la mitraille, semblaient épuisés de lassitude, mais à la voix du brave Espagne, qui leur rappelle le glorieux fait d'armes d'Eckmühl, ils s'élancent audacieusement sur les 2 brigades de cavalerie commandées par les généraux Clary et Siegenthal et sur l'infanterie du général Kayser; mais bientôt écrasés par des forces supérieures, ils sont ramenés après des prodiges de valeur, et le général Espagne, l'honneur de l'armée, tombe percé de coups avec trois de ses colonels. De son côté, l'intrépide Lassalle charge vers le point où la cavalerie de Liechstenstein se rattache à la 3e colonne, enfonce la première ligne ennemie, et menace la seconde, lorsque les hussards de Blankenstein et les dragons de Riesch, prenant

en flanc la brigade Bruyère, la dispersent et coupent le 24e régiment de chasseurs qui va tomber sur les lignes de l'insurrection hongroise où il est enveloppé en grande partie et fait prisonnier. Ainsi, l'effort sur lequel Napoléon avait compté pour élargir son champ de bataille échouait complétement, et une ligne de fer et de feu allait renfermer plus étroitement les Français dans la presqu'île. Le duc d'Istrie, frémissant d'être forcé de se retirer, veut au moins retarder le plus possible la marche de l'ennemi. Il rallie les débris de ses cuirassiers et de sa cavalerie légère, et les lance à plusieurs reprises, soutenus par la brigade de cuirassiers Saint-Germain, commandée par le général Nansouty, la seule qui ait pu passer au milieu de la rupture et de l'encombrement des ponts.

Sur notre droite, les 4e et 5e colonnes combinaient leurs efforts pour s'emparer d'Essling en avant duquel le 3e léger se trouvait en bataille appuyant sa droite au petit bois contigu. Deux bataillons de Chasteller de la 5e colonne attaquent de front, tandis que deux autres du régiment de Bellegarde se portent sur la droite, soutenus par deux bataillons de Hiller et de Sztarray, par les régiments de hussards de Ferdinand et de Stipsicz, et deux divisions des chevau-légers de Rosenberg. Nos troupes, qu'enflamme l'exemple du duc de Montebello et du général Boudet, soutiennent avec fermeté ces attaques et repoussent plusieurs fois les Autrichiens avec un feu vif et bien combiné d'artillerie et de mousqueterie. Cependant, après 2 heures de combat, le duc de Montebello est forcé de se replier dans la partie haute d'Essling où les obus autrichiens brûlent plusieurs maisons. Là, nos soldats résolus à ne pas lâcher pied, se défen-

dent avec tant de fermeté que l'ennemi non-seulement renonce à les en chasser, mais finit par abandonner aussi la partie basse du village, et se retire à quelque distance pour attendre le lever du soleil.

Comme on le voit, nous essuyâmes dans la journée du 21 un échec bien caractérisé. L'héroïsme des soldats et des généraux fut impuissant contre tant d'ennemis et d'accidents qui retardèrent l'arrivée des renforts. L'issue de la bataille ne pouvait guère être douteuse; du moins la position critique de notre armée, dont une moitié était acculée dans une impasse et séparée de l'autre par un fleuve si difficile à franchir, laissait peu d'espérance; et d'ailleurs, les munitions commençaient à manquer. Toutefois le grand pont venait d'être rétabli; les troupes continuaient leur passage, et peut-être la journée du lendemain rachèterait-elle le désastre du premier jour. Le corps d'Oudinot, celui du duc de Montebello, la garde à pied et la division Demont franchirent les deux bras du fleuve pendant la nuit. Témoins de ce revers de fortune imprévu, toutes ces troupes brûlaient de prendre part au combat et attendaient le jour avec impatience. Cependant Napoléon n'aurait voulu engager l'action qu'après l'arrivée du corps du duc d'Auerstaedt et des cuirassiers de Nansouty, encore sur la rive droite, ainsi que la plus grande partie de la garde à cheval et des troupes alliées; mais cédant aux instances des généraux qui l'entouraient et qui comptaient beaucoup sur l'ardeur des soldats, il donna à 3 heures du matin l'ordre de l'attaque.

Le général Boudet, appuyé par la réserve du général Demont, devait se tenir sur la défensive à Essling, tandis que le duc de Montebello, avec la division Saint-Hi-

laire et le corps d'Oudinot, se porteraient sur Breitenlee, en pivotant autour d'Aspern, soutenus par la cavalerie et la garde impériale. Massena, avec la cavalerie de Marulaz et l'infanterie de Molitor, de Legrand et de Carra Saint-Cyr, devait, après avoir chassé l'ennemi d'Aspern, prolonger la ligne de bataille.

Les deux armées avaient à peine pris trois heures de repos, interrompues par des alertes partielles, que la fusillade et la canonnade recommencèrent sur toute la ligne. Massena, reprenant l'offensive, fit d'abord chasser d'Aspern les troupes du général Vincent qui l'occupaient; mais bientôt les régiments de Klebeck, de Beniovsky et de Hiller, pénétrèrent dans le village et parvinrent jusqu'au cimetière, dont ils abattirent le mur d'enceinte; ils mirent aussi le feu à l'église et au presbytère, et soutenus par un renfort que leur amena le général Bianchi, ils se rendirent maîtres de l'issue du village, sur la route de Vienne, après avoir enlevé de vive force les maisons adjacentes. En même temps deux bataillons d'Antoine Mitrovsky, soutenus par une batterie et trois autres bataillons, attaquèrent Molitor dans l'île où il s'était maintenu sans artillerie.

Cependant Massena ayant concentré ses forces en arrière d'Aspern, ordonna au 24e léger d'emporter le village, tandis que le reste de la division Legrand et celle de Saint-Cyr, formés en masse par brigades, s'avançaient en longeant le flanc droit d'Aspern contre le centre de Bellegarde. Ce régiment commence son attaque par le flanc gauche, et coupant une colonne de 800 Autrichiens, la fait en partie prisonnière avec le général Weber qui la commandait, et s'empare de 6 pièces d'artillerie. Bellegarde jette dans Aspern un bataillon d'Ar-

genteau pour soutenir les troupes fatiguées de Vincent : un combat furieux s'engage alors, et le village pris et perdu tour à tour par le 4e, le 46e et les Hessois, reste définitivement, à sept heures, au pouvoir de Massena.

Sur le centre et la droite, on n'avait encore tiré que quelques coups de fusil et de canon. Napoléon, informé de l'arrivée de la plus grande partie de la garde et du 3e corps, prescrivit au duc de Montebello d'opérer son mouvement offensif sur le centre ennemi. Ce maréchal échelonne par régiments, la droite en tête, les divisions Saint-Hilaire, Tharreau et Claparède; la cavalerie déployée suit en seconde ligne, et l'artillerie précède l'infanterie dans les intervalles des brigades.

Soit que le prince Charles ne pût supposer à l'armée française, battue la veille, d'autre intention que celle de repasser le Danube, ou qu'il eût été prévenu par la résolution subite de l'Empereur, il avait laissé ses généraux sans instructions. Toutefois, le prince de Liechstenstein, en voyant s'avancer dans une attitude si fière et si menaçante une armée qu'il croyait tout à l'heure à moitié détruite et démoralisée, sentit la nécessité de se lier étroitement à l'infanterie qui appuyait ses flancs. En conséquence, il échelonna l'aile droite de sa cavalerie derrière les masses du prince de Hohenzollern et tint sa gauche en réserve. Bientôt 400 pièces d'artillerie sont mises en action des deux côtés et font dans la plaine un terrible ravage; le duc de Montebello s'avance résolument vers le point où le corps de Liechstenstein se liait avec celui de Hohenzollern; les généraux Lassalle et Nansouty chargent impétueusement, et à plusieurs reprises la cavalerie autrichienne : la mêlée devient affreuse et générale; mais alors l'attaque furieuse

des Français, brûlants de venger leur échec de la veille, fait enfin plier les Autrichiens. Les régiments de Rohan, d'Aspres et de Colloredo, résistent seuls avec fermeté; sur tous les autres points l'ennemi recule ou prend la fuite. Tout à coup le prince Charles saisit le drapeau du régiment de Zach et s'élance en avant; le comte Colloredo et plusieurs officiers de son état-major sont blessés à ses côtés; mais les soldats, ranimés par l'exemple du généralissime, se rallient et reviennent à la charge sans cependant faire reculer d'un pas les Français.

Vers huit heures, l'Empereur reçut du général Bertrand l'avis que le grand pont venait de se rompre pour la deuxième fois; le duc d'Auerstaedt restait donc sur la rive droite avec les parcs, et Napoléon allait être privé du renfort sur lequel il avait compté pour ressaisir définitivement l'avantage; cependant, comme d'après cet avis, le dommage n'était pas considérable et qu'on travaillait activement à le réparer, il se contenta d'envoyer au duc de Montebello l'ordre de se maintenir où il se trouvait. Mais à neuf heures, de nouveaux corps flottants agrandirent encore la coupure du grand pont et rompirent celui du bras mort; il devenait impossible de les rétablir, les bateaux ayant été entraînés à la dérive avec les pontonniers et le général Pernety lui-même. L'Empereur dès lors perdit l'espoir de réunir toute son armée sur la rive gauche du fleuve.

L'archiduc Charles fut informé presque aussitôt que Napoléon de cet accident, par les guetteurs du Bisamberg; profitant de la halte opérée par le duc de Montebello, il fit entrer en ligne sa réserve de grenadiers restée jusqu'alors à Breitenlee et massa son infanterie

qu'il lança dans une suprême et dernière attaque. Le carnage redoubla sur toute l'étendue de la ligne; nos trois divisions d'infanterie et nos deux de cavalerie légère luttèrent en ce moment avec toute l'énergie du désespoir. Le général Marulaz, en chargeant sous un feu croisé d'artillerie et de mousqueterie, est blessé à la cuisse, sans vouloir quitter sa division, qu'il ramène en bon ordre à la hauteur d'Essling derrière le ravin bordé par notre infanterie. A la faveur d'un brouillard momentané, la cavalerie légère de Lassalle et les cuirassiers d'Espagne s'élancent sur les régiments de Hiller et de Sztarray, qui les reçoivent à la baïonnette. Cinq fois cette brave cavalerie charge les rangs autrichiens, toujours la fusillade l'oblige à rétrograder. La division Saint-Hilaire, écharpée par la canonnade et chargée par la cavalerie de Liechstenstein, demeure inébranlable; mais son brave général, frappé d'un biscaïen à la jambe, est mis hors de combat. Nos troupes découragées à leur tour et manquant de munitions commencent à céder du terrain. Napoléon ordonne au duc de Montebello qui s'est mis à la tête de la division Saint-Hilaire, d'opérer sa retraite en échiquier sur la première position. Ce mouvement s'exécute avec ordre sous le feu redoublé de l'artillerie, et la division revient, soutenue par la cavalerie du duc d'Istrie, appuyer sa droite à Essling, toujours occupé par le général Boudet.

Depuis deux heures, les Autrichiens rebutés du peu de succès de leurs attaques nous avaient laissés maîtres d'Aspern et se bornaient à canonner, quand les progrès de l'Archiduc sur le centre engagèrent les généraux Hiller et Vincent à combiner leurs efforts. La division Legrand, alors assaillie de tous côtés, se retire

avec des pertes énormes. Elle revient pourtant plusieurs fois à la charge pendant le reste de la journée, souvent avec succès; l'incendie seul put la forcer à évacuer définitivement le village.

Vers midi, les Autrichiens voulant pénétrer entre Aspern et le Danube, pour se rapprocher du pont et nous couper la retraite, s'étaient avancés en forces dans cette direction avec de l'artillerie tirant à mitraille; mais Molitor, resté jusqu'alors en réserve dans l'île en arrière d'Aspern, et Massena lui-même étaient accourus sur ce point avec les brigades hessoise et badoise, et avaient arrêté ce mouvement, qui, s'il se fût effectué, aurait exposé l'armée française au plus grand péril.

Pendant toute la matinée, Boudet avait occupé Essling comme la veille, ayant une de ses brigades en avant à gauche, appuyée par une batterie, un bataillon dans le grenier public, et le reste de ses troupes entre l'extrémité du village et le Danube, protégé par une deuxième batterie qui balayait le terrain depuis le fossé de la prairie du parc jusqu'au fleuve. Le prince de Rosenberg avait vainement formé une colonne d'attaque pour le chasser du village; il était bien parvenu à repousser les tirailleurs français de la partie basse jusqu'à l'étang, mais sa colonne ne pouvait atteindre à la partie haute sans prêter le flanc aux tirailleurs et au feu de la batterie placée à droite du village. Trois attaques ainsi dirigées venaient d'échouer, et sur la gauche le général Dedovich se tenait à distance, crainte de donner prise aux cuirassiers français qui menaçaient son flanc droit, lorsque vers dix heures l'Archiduc ne le voyant pas avancer, ordonna au baron d'Aspres d'attaquer Essling par la gauche, à la tête de 4 bataillons de gre-

nadiers de la réserve. Un seul de ces bataillons pénétra à la baïonnette jusqu'à l'extrémité occidentale de la partie haute et tomba sur la batterie établie en tête du village, où il fut arrêté par un feu meurtrier, puis culbuté et mis en déroute.

A onze heures, l'Archiduc ayant ordonné au prince de Rosenberg et au général Dedovich de se porter sur Essling, cette double attaque ne fut pas plus heureuse que la précédente, et grâce à l'énergique résistance de Boudet, les Autrichiens se replièrent encore et regagnèrent non sans peine leur première position.

Le moment arrivait où les Français allaient combattre pour leur salut, car les Autrichiens avaient fini par les resserrer dans la presqu'île entre Essling et Aspern. Déjà l'intervalle de la ligne au pont était encombré de pièces démontées, de caissons vides, d'hommes et de chevaux blessés auxquels il fallait donner le temps de le repasser.

Le prince Charles, dans l'intention d'enfoncer notre centre, fait avancer son infanterie et sa cavalerie serrées en masses profondes et précédées d'une artillerie formidable. De son côté, Napoléon fait appuyer Oudinot par sa vieille garde et tout ce qu'il peut trouver d'artillerie disponible. Le prince de Hohenzollern marche contre la gauche du duc de Montebello, mais celui-ci l'accueille avec une fusillade et un feu de mitraille si terribles que ses soldats s'arrêtent et refusent obstinément d'avancer. L'Archiduc le fait relever par la réserve de grenadiers; ceux-ci chancellent encore et sont en partie dispersés par les charges vigoureuses du duc d'Istrie, et la mitraille que vomit notre artillerie. En vain, l'Archiduc les rallie et les fait soutenir par sa ca-

valerie légère, Oudinot sur la gauche et Fririon sur la droite, avec les 3e et 93e de ligne, repoussent toutes les charges, et le prince Charles perdant l'espoir de percer notre centre dirige de nouveau ses efforts contre Essling. Heureusement, l'attention de l'Empereur se portait alors sur ce point, où Boudet ne se maintenait plus qu'à grand'peine, et dont la perte, à raison de sa position très-rapprochée du Danube, eût nécessairement amené une catastrophe; il envoya le général Mouton, son aide de camp, à son secours avec 3 bataillons de fusiliers, soutenus par 2 de flanqueurs, sous le commandement du général Rapp. Il était temps : car le baron d'Aspres venait de pénétrer dans Essling avec 3 bataillons de grenadiers, et déjà il était arrivé au grenier public qu'il allait enlever, lorsque Rapp et Mouton, tombant sur ses troupes à la baïonnette, les culbutent et se rendent de nouveau maîtres du village. En vain, l'Archiduc les fit attaquer plusieurs fois encore par des troupes fraîches, ils demeurèrent inébranlables et conservèrent leur position jusqu'au moment où Napoléon leur ordonna de l'évacuer et de se retirer sur le pont.

Vers deux heures, l'Empereur, qui avait suivi avec attention toutes les phases de la bataille, acquit la triste conviction que nous ne pouvions plus la gagner, et qu'une plus longue opiniâtreté pouvait nous devenir funeste. Il résolut alors d'opérer sa retraite avant que l'ennemi ne parvînt à nous serrer d'assez près pour la rendre désastreuse. A ce moment il fut informé que les munitions commençaient à manquer sur toute la ligne, et que l'adjudant général Hastrel, chargé depuis la veille de maintenir l'ordre aux abords du pont, ne suffisait plus à sa tâche; il envoya aussitôt le général

Grandjean et l'aide major général Dumas avec un détachement, pour veiller à la conservation de ce point de passage, dont l'importance se faisait plus que jamais sentir. Peu après, il appela près de lui Massena et les ducs de Montebello et d'Istrie, ainsi qu'Oudinot et les généraux de sa garde, auxquels il donna des instructions pour la retraite dans l'île Lobau. Le mouvement devait commencer par la cavalerie de ligne et par celle de la garde; la division Demont et le corps d'Oudinot viendraient ensuite, puis la division Saint-Hilaire, après laquelle le 4e corps; enfin l'arrière-garde serait formée par l'infanterie de la vieille garde. Massena était chargé de diriger ce mouvement et de parer aux éventualités. Ses ordres une fois bien compris, l'Empereur jugea que sa présence sur le champ de bataille devenait inutile, et fit demander à l'aide major général Dumas un bateau pour passer dans l'île Lobau. Cet officier fut obligé de retirer le ponton qui se trouvait le plus près de la culée du pont, et ce frêle esquif transporta Napoléon vers quatre heures dans l'île, où il reconnut l'emplacement propre à établir des batteries, pour appuyer les troupes placées en arrière d'Essling.

Cependant il existait un grand encombrement aux abords du pont; l'enlèvement du ponton de culée avait forcé de suspendre le passage des troupes jusqu'à ce qu'on eût comblé la lacune par un fascinage provisoire, opération rendue très-difficile par la crue du Danube et l'impatience des blessés se jetant à travers les cordages et les amarres. Enfin vers six heures le pont fut rétabli et le passage recommença pour les blessés.

Le combat continua avec énergie malgré la lassitude et le manque de munitions des deux côtés; mais au

moment où les Français comptaient tristement leurs pertes, une autre plus cruelle vint encore les frapper. Le duc de Montebello, se trouvant à pied derrière la ligne des tirailleurs, entre Essling et Aspern, avec le général Pouzet, vit tomber ce vieil ami frappé d'une balle au front. Vivement ému, il s'éloigna de son état-major, et alla tout entier à sa douleur, s'asseoir sur le bord d'un fossé. Mais à peine y était-il qu'un boulet vint lui fracasser les deux jambes : on le transporta mourant dans l'île Lobau, où Napoléon accourut aussitôt à sa rencontre, et lui témoigna vivement ses regrets et son affection.

Quoique l'Empereur eût donné des instructions précises pour la retraite, il n'était pas sans inquiétude sur la manière dont elle s'effectuerait. La vue de Lannes mourant lui fit craindre que ce malheur ne fût le prélude d'un grand désastre. Massena restait seul pour commander sur l'autre rive, et Napoléon brûlait d'avoir de sa bouche des renseignements sur ce qui se passait. Il envoya coup sur coup des officiers au maréchal pour le prier de venir au plus vite dans l'île de Lobau, afin d'aviser aux nouvelles mesures que l'état des choses rendrait nécessaires. Massena ne put tout de suite obéir à cet ordre; sa présence sur le champ de bataille était plus nécessaire que jamais, car sur lui seul maintenant reposait le salut de l'armée. L'opération qu'il dirigeait n'était qu'un simple passage du défilé en retraite, mais cette manœuvre de ligne, exécutée avec toute la régularité d'une parade par 12 divisions et sous un épouvantable feu d'artillerie, s'élevait par la manière dont elle était conduite à la hauteur des plus grandes difficultés de l'art de la guerre.

Sur les sept heures du soir, Massena put enfin rejoindre dans l'île, Napoléon qu'il trouva au bord du grand bras du Danube tenant une sorte de conseil avec le prince de Neuchâtel, le duc de Rovigo et quelques autres officiers de sa maison. « Eh bien ! dit Napoléon » en apercevant Massena, la fatalité nous poursuit aujourd'hui ; nous venons de perdre Lannes ; ne craignez-vous pas que cet événement n'ait démoralisé les » troupes? — Sire, elles sont sans doute affectées, mais » leur dévouement est à l'épreuve, et je crois que leur » courage ne se démentira pas. — Ainsi la retraite dans » l'île Lobau peut avoir lieu sans désordre ? — Certainement, répondit le maréchal, nous avons le temps » d'ici à demain matin de faire filer les troupes, pourvu » qu'il n'arrive pas de nouvel accident au pont : l'ennemi n'est pas moins fatigué et n'a pas plus de munitions que nous; déjà sa marche se ralentit; s'il fait » halte, il ne pourra s'ébranler que demain matin assez » tard, et alors tout sera sauvé. »

L'entretien engagé sur le parti à prendre devint ensuite général. Le prince de Neuchâtel penchait pour la retraite en arrière de Vienne, et les autres généraux par plusieurs motifs semblaient partager son avis, lorsque l'Empereur les interrompit avec vivacité, et regardant le maréchal : « C'est bien, messieurs, mais » Massena est-il de votre avis? — Je pense, Sire, répondit-il, que nous sommes dans une position dont » nous ne pouvons sortir qu'en payant d'audace. — » A la bonne heure, reprit Napoléon, autant vaudrait » retourner de suite à Strasbourg que de repasser le » Danube ; feriez-vous si bon marché, messieurs, de » l'honneur de nos armes, et consentiriez-vous à lais-

» ser au pouvoir des Autrichiens tous nos blessés et no-
» tre artillerie? Songez-y bien; Vienne est ici ma ca-
» pitale comme Paris l'est en France; je ne puis l'a-
» bandonner sans me priver de toutes mes ressources.
» D'ailleurs, si je me retire, je perds 20,000 alliés que
» la victoire nous a donnés et qu'une pareille retraite
» nous enlèverait. Au contraire, en me maintenant ici,
» j'enchaîne l'armée autrichienne : la rupture des ponts
» est un accident réparable; en quarante-huit heures je
»pourrai donc manœuvrer autour de Vienne et tenir le
» prince Charles en échec, jusqu'à ce qu'Eugène et
» Marmont appuient ma droite, et que les nombreux
» renforts en marche dans la vallée du Danube rejoi-
» gnent notre gauche. Une pareille situation est loin
» d'être désespérée. Retournez à votre poste, ajouta-t-il,
» s'adressant à Massena; je suis certain que l'Archiduc
» sera tenu en respect par l'attitude que vous prendrez. »
Le maréchal se rendit en effet de nouveau derrière Aspern, où le feu continuait encore, mais par intervalle, des deux côtés, et seulement pour se préserver de surprise. A la nuit tombante, la retraite sur l'île Lobau commença à peu près dans l'ordre indiqué par l'Empereur, avant qu'il y eût passé lui-même. Les Autrichiens ne la troublèrent pas autant qu'on avait eu lieu de le craindre, soit qu'ils manquassent de munitions, soit qu'ils fussent épuisés par la lutte.

A une heure du matin, Napoléon fit écrire à Massena de lever le pont sur le bras mort du Danube aussitôt que toute l'armée aurait effectué son passage, et d'envoyer les pontons sur leurs haquets vers le grand bras du fleuve, pour y être utilisés à la réparation du pont principal. Il lui recommandait aussi de faire construire par les sa-

peurs deux ponts de chevalets en remplacement de celui qui avait été entraîné sur le canal traversant l'île de Lobau dans sa longueur; puis, il passa sur la rive droite avec le prince de Neuchâtel et le duc de Rovigo, pour y activer les travaux. (Voy. *Pièces justificatives*, *n°* XV).

Le défilé des troupes sur le pont du petit bras du fleuve donna quelques inquiétudes, et ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à le maintenir, car il était ébranlé à la fois par la violence du courant et le pas cadencé de l'infanterie. Cependant le 23, vers six heures du matin, il ne restait plus sur la rive gauche que l'infanterie de la vieille garde et la division Legrand. Ce général vint avec Massena dans la tête de pont pour prendre les dernières mesures, et la trouva encombrée de blessés s'efforçant d'échapper à la captivité qui les menaçait, et se traînant vers le pont à mesure que le terrain en avant se dégarnissait de troupes. Jamais Massena ne se trouva dans une position aussi critique, et jamais aussi il ne parut plus grand! Il dirigea les manœuvres des derniers bataillons avec tant d'habileté et d'audace, que dans ce moment suprême il imposa le respect aux masses victorieuses.

La tête de pont où il croyait soutenir un dernier assaut, ébauchée dans la nuit du 20 au 21, offrait à peine 1 mètre de remblai, quand l'extrême arrière-garde, formée par les grenadiers de la division Legrand réduits à 300 hommes, vint se mettre en bataille devant elle. Vers six heures, les tirailleurs autrichiens s'approchèrent, et les balles commencèrent à siffler; Massena ordonna aux grenadiers d'occuper l'ouvrage, et la fusillade s'engagea. Alors un capitaine de pontonniers vint

demander à l'aide major général Dumas, qui s'entretenait avec le général Legrand, s'il fallait replier le pont. Massena l'ayant entendu, s'écria : « Il n'est pas temps » encore! Je passerai ici toute la journée, plutôt que » d'abandonner aux Autrichiens une seule cuirasse, » un seul cheval. » Il ordonna aussitôt de pourchasser les chevaux et de ramasser les cuirasses abandonnées par les blessés, fit défiler devant lui les grenadiers tambour battant, et repassa le dernier de tous.

Enfin, après deux journées de carnage, la bataille d'Essling était terminée. La perte des Autrichiens s'élevait d'après leur rapport à 4,288 officiers et soldats tués, 16,326 blessés, dont 12 généraux et 837 prisonniers, parmi lesquels le général Weber. Ils disent avoir enterré 7,000 Français, traité dans les hôpitaux de Vienne et des environs 34,773 blessés, et nous avoir fait 2,300 prisonniers, ce qui élèverait notre perte à 44,073 hommes, total exagéré qu'il faut réduire à 30 ou 34,000 hommes; car, dans cette lutte terrible, les avantages du terrain et les chances de succès et de revers furent également partagées. D'ailleurs le premier jour nous n'avions pas 35,000 hommes en ligne, et le second, à peine 50,000. Les Autrichiens assurent qu'ils recueillirent comme trophées 3 pièces de canon, 7 caissons, 7,000 fusils et 3,000 cuirasses; on doit réduire de moitié le nombre de ces dernières.

Tous ces chiffres d'ailleurs ne peuvent être qu'approximatifs, car les états de nos pertes manquent absolument. Ainsi pour le 4e corps on n'a qu'un rapport du général d'artillerie Pernety, qui accuse pour son arme 71 hommes tués, 201 blessés et 246 chevaux de l'artillerie et du train tués. Cependant, en comparant la force

du 4e corps arrivant sous Vienne avec ce qu'il put réunir dans l'île Lobau pendant les huit premiers jours de juin, on évaluera ses pertes à plus du tiers de son effectif.

A leur rentrée dans l'île Lobau les troupes s'étaient placées de la droite à la gauche, les 3 divisions d'Oudinot et les 4 du 4e corps en première ligne, bordant le bras mort du Danube, l'infanterie de la garde et la division Demont en seconde ligne, toute la cavalerie en troisième. On devine que dans un espace aussi resserré et accidenté, les camps embarrassés d'ambulance et de dépôts de 15 à 20,000 blessés n'avaient rien de la régularité des camps ordinaires, et semblaient ne former qu'un seul et même bivouac où tous les corps se trouvaient confondus.

Les troupes mouraient de faim depuis quarante-huit heures, car le 4e corps, en prenant possession le 20 de l'île Lobau, y avait détruit la faisanderie. Au retour de l'armée, il ne restait plus que des cerfs auxquels on fit une rude chasse; mais bientôt le gibier venant à manquer, on abattit un grand nombre de chevaux pour en faire griller la chair en attendant les vivres dont l'arrivage était contrarié par les hautes eaux du Danube.

L'Empereur, avant de passer sur la rive droite de ce fleuve, dans la nuit du 22 au 23, avait investi Massena du commandement de toutes les troupes réunies dans l'île, jusqu'au moment où les ponts seraient rétablis. Suivant ses instructions, le maréchal se hâta de faire replier celui qu'on avait jeté sur le bras mort du Danube et transporta ses pontons à la tête du grand pont, dont l'Empereur lui-même activait la réparation. Il plaça aussi des batteries sur les points indiqués par

Napoléon, et qu'il avait reconnus lui-même pour être favorables à la défense.

De nouveaux embarras survinrent dans la journée du 23; au moment où le grand pont venait d'être rétabli, des bateaux chargés de pierres lancés par les Autrichiens le rompirent pour la quatrième fois ; heureusement qu'on parvint à rattraper les pontons entraînés, et que 1,200 matelots et ouvriers de la marine arrivèrent à point nommé au secours de nos pontonniers. Aussitôt, des nacelles furent envoyées à quelque distance en amont du pont, et les matelots qui les montaient arrêtèrent toutes les barques autrichiennes, en sorte que loin de nous nuire elles furent utilisées. Le 24 au matin les ponts étaient reconstruits solidement. L'aide major général Dumas fut chargé de réunir tous les blessés, de les faire passer sur la rive droite pour être dirigés sur Vienne; le concours du duc d'Auerstaedt et de son état-major facilita cette opération laborieuse pendant la soirée du 24 et la journée du lendemain. Après les blessés, les troupes suivirent, et Massena resta seul avec le 4e corps dans l'île Lobau en butte aux entreprises de l'ennemi.

L'Archiduc avait prescrit au prince de Rosenberg d'attaquer l'île dans la nuit du 24 au 25; déjà même ce général était en marche, mais une de ces crues subites du Danube, qui nous avaient été si funestes, nous favorisa cette fois, en submergeant sa rive gauche et en arrêtant le mouvement des colonnes autrichiennes.

Ainsi fut justifiée l'assurance donnée à l'Empereur par Massena dans la journée du 22, que l'armée serait sauvée si elle parvenait à se retirer le 23 au matin dans l'île Lobau.

Du reste, sur tous les autres points, la fortune nous avait été favorable. En Italie le prince Jean, qui au début de la campagne avait battu le prince Eugène à Sacile, s'était vu forcé de se replier en Hongrie à la nouvelle de la bataille d'Eckmühl, vivement poursuivi dans sa retraite par le vice-roi, lequel, après avoir forcé les défilés de l'Autriche intérieure, arrivait le 26 à Leoben. En Tyrol, le duc de Dantzig avait battu Jellachich, dispersé les bandes d'insurgés de Chasteller, soumis momentanément le pays, et dès le 23 mai il se dirigeait sur Lintz par Salzburg. En Dalmatie, le duc de Raguse, après quelques engagements sans importance, s'était mis en marche le 26 sur Ottozacz, et allait se diriger par Fiume sur Laybach, n'ayant devant lui que le corps de Stoichwich, qui était menacé sur ses derrières par Macdonald. En Pologne, Poniatowski faisait la guerre de partisans et parcourait la Galicie, où l'insurrection se propageait sur ses pas.

Napoléon allait donc pouvoir sous peu attirer à lui l'armée d'Italie, le corps de Dalmatie et une division bavaroise, renforts qui suffisaient au delà pour réparer les pertes d'Essling.

Ainsi la victoire de l'archiduc Charles, qui devait avoir pour nous des suites funestes et irréparables, si les Autrichiens avaient agi avec plus de vigueur, ne changea rien à l'état des affaires, grâce à l'attitude que prirent nos troupes dans les nouvelles positions où Napoléon les établit sur la rive droite du Danube. Elle donna seulement occasion à une partie de l'Allemagne de manifester l'esprit de haine et de vengeance dont, à cette époque, ce pays était déjà animé contre nous. Le duc de Brunswick et le colonel Schilt firent une levée

de boucliers dans le Nord, et cinq petits princes de la confédération du Rhin jugèrent le moment favorable pour nous abandonner; mais cette victoire fit éclater aussi la confiance de l'armée française en son chef, son entier dévouement à l'Empereur, et les ressources que le génie de Napoléon savait trouver pour sortir avec gloire des situations les plus périlleuses.

CHAPITRE VII.

BATAILLE DE WAGRAM.

Position des deux armées le long du Danube. — Embarras de l'Archiduc. — Force et composition de l'armée autrichienne. — Réorganisation de l'armée française. — Mesures de précaution prises par l'Empereur pour assurer sa position sur le Danube aux environs de l'île Lobau. — Reconnaissance de cette île. — Plan arrêté pour son armement et sa défense, ainsi que pour la construction des ponts dans les îles adjacentes. — Renvoi sur les derrières du chef d'état-major de Massena. — Concentration de tous les corps de la grande armée à Ebersdorf. — Démonstration de passage entre Aspern et Essling. — Débarquement préparatoire au véritable passage dans l'île des Moulins. — Établissement des ponts. — Mouvements préparatoires de l'Archiduc. — Passage du Danube. — Journée du 5. — L'armée française passe le fleuve. — L'Archiduc, d'abord résolu à prendre l'offensive, se décide ensuite à accepter la bataille. — L'armée française attaque sans succès la position du Russbach, et se concentre à Wagram entre les deux ailes de l'Archiduc. — Journée du 6. — Les Autrichiens prennent l'offensive. — Napoléon fait un effort sur leur centre, et force l'Archiduc à battre en retraite.

Napoléon, après avoir transféré son quartier général à Ebersdorf dans la nuit du 23 au 24 mai, s'occupa de mettre son armée à l'abri de toute attaque, et de la préparer à reprendre l'offensive. A mesure que les troupes débouchaient de l'île Lobau, il leur assignait sur la rive droite du Danube leurs nouvelles positions. Le 3e corps s'étendit de Klosterneuburg à Haimburg; la cavalerie de Lasalle fut dirigée sur cette dernière ville; la division Montbrun se porta à Brugg, la brigade Colbert à Neustadt; les trois divisions de cuirassiers cantonnèrent

entre Fischament et Brugg de manière à surveiller le bas Danube. Oudinot s'établit sous Vienne; la garde prit ses quartiers entre Vienne et Ebersdorf et garda les ouvrages de Nussdorf; les Wurtembergeois bordèrent le Danube de Mautern à Mœlk. La chaîne était ensuite continuée par les Saxons jusqu'à Lintz. Le centre des opérations se trouvait ainsi toujours à Ebersdorf et dans l'île Lobau, où Massena, avec le 4e corps, contenait l'Archiduc.

De son côté, le prince Charles avait repris à peu près la position qu'il occupait le 20 au matin; la droite au Bisamberg, la gauche au Russbach. Sur son flanc droit le prince de Reuss surveillait la rive gauche du Danube jusqu'en face de Tulln. Plus loin, en remontant le fleuve, une partie du 3e corps aux ordres du comte Kollowrath observait les Saxons vis-à-vis de Lintz; sur la gauche le 5e corps, commandé par l'archiduc Louis, s'étendait le long du Danube entre Presburg et Krems pour tenir en échec le duc d'Auerstaedt. Plus bas, vers Raab, se trouvaient 8 à 10,000 hommes de l'insurrection hongroise. Ainsi, l'Archiduc n'avait que 80,000 hommes réunis sous sa main pour une opération offensive. Dès le 25, il ne pouvait plus songer à passer le fleuve en face de l'île Lobau ou à Nussdorf, sans tomber au milieu de l'armée française; en effet, s'il tentait le passage plus haut sur la droite en remontant le Danube vers Krems, Napoléon n'avait qu'à faire exécuter trois ou quatre marches de ce côté aux troupes campées dans l'île de Lobau et en face du Bisamberg, rallier les Saxons, et arrêter court les Autrichiens; si au contraire le passage s'effectuait aux environs de Presburg, l'armée autrichienne, obligée de franchir après le fleuve le défilé

de Wolfstahl, qui s'étend jusqu'à Deutsch-Altenburg, avant de pouvoir se développer, trouverait à son issue non-seulement la grande armée, mais encore celle d'Italie, qui suffisait seule pour la faire repentir de sa témérité. Dans l'un et l'autre cas, l'Archiduc laissait à découvert la Moravie et la partie de l'Autriche d'où il tirait ses subsistances et ses munitions, et permettait à l'Empereur d'intercepter tous les convois dirigés de ces provinces et de la Hongrie sur l'armée autrichienne, ce qui forcerait l'Archiduc, après le premier engagement, à se jeter en Bohême et à nourrir son armée aux dépens des approvisionnements des places.

Indépendamment de ces obstacles qui donnaient à penser au prince Charles, il en existait un autre aussi important : la retraite précipitée des Autrichiens de la Bavière sur Vienne, l'avait obligé à jeter les approvisionnements de réserve dans les places de Kœnigingrætz, Josephstadt et Theresienstadt, et de faire passer de Komorn sur Raab et plus loin, ceux destinés à l'insurrection hongroise ; en sorte qu'il ne restait que les magasins d'Olmütz pour subvenir aux besoins de la grande armée. Or, ces magasins ayant fourni déjà les munitions nécessaires à l'armée de Gallicie, et une partie de celles qui avaient été consommées le 21 et le 22 mai, ce qui restait pouvait à peine suffire aux besoins d'un seul corps d'armée, et dès lors il fallait aller chercher des munitions dans les magasins à dix marches en arrière de la position occupée par le généralissime ; cette circonstance le tint comme paralysé pendant les 15 premiers jours qui suivirent sa victoire. Ne pouvant donc songer à prendre l'offensive, il s'occupa activement à réorganiser et à augmenter son armée. Vers la

fin de juin, elle se composait de 6 corps commandés par les généraux Bellegarde, Hohenzollern, Kollowrath, Rosenberg, Klenau et le prince de Reuss, d'une avant-garde sous les ordres de Nordmann, d'une réserve d'infanterie de 17 bataillons de grenadiers, et d'une de cavalerie sous le prince de Liechtenstein composée de 6 régiments de cuirassiers, 3 de dragons, 8 de chevau-légers, et 3 de hussards, dont 2 de l'insurrection hongroise récemment organisée. Toutes ces troupes atteignirent le chiffre de 115 à 120,000 hommes, dont 12,000 de cavalerie, avec plus de 500 pièces de canon. Faute de selles et de harnais, on n'avait pu utiliser 5 à 6,000 chevaux qui se trouvaient en Bohême, et les faibles dépôts de cavalerie beaucoup plus nombreux en hommes qu'en chevaux, étaient restés disséminés dans l'empire.

Les autres forces de la monarchie autrichienne se composaient de différents corps répartis de la manière suivante : l'archiduc Jean, avec à peu près 18,000 hommes, après avoir évacué l'Italie, était en marche pour rejoindre la grande armée; l'insurrection hongroise s'organisait en toute hâte entre Raab et Komorn; l'ancien 8e corps de 12,000 hommes, sous Chasteller, après avoir laissé 5,000 hommes en Tyrol, marchait vers l'Archiduc à travers la Hongrie; le général Giulay était en Carniole avec 8 à 10,000 hommes, pour observer Marmont, qui s'était porté vers Laybach; l'insurrection hongroise s'élevait à 20,000 hommes mal organisés, dont 10,000 de cavalerie à peine en formation. En Pologne, l'archiduc Ferdinand, avec le 7e corps fort de 30 à 35,000 hommes, dirigeait ses singulières manœuvres le long de la Vistule depuis Thorn jusqu'à

Sandomir. En Bohême, 8 à 10,000 miliciens mal organisés faisaient des simulacres de diversion sur Dresde et Bayreuth. Le petit nombre de milices de l'Autriche, qui n'avaient pas été dispersées ou fondues dans la grande armée, s'étaient réunies à Krems sous le général Schusteck et en face de Lintz sous Sommariva. Tout cela ne dépassait pas 80 ou 90,000 hommes détachés et isolés, qui pour le moment n'étaient pas d'un grand secours.

De son côté Napoléon ne négligeait rien pour réorganiser et renforcer son armée. La rapidité des événements accomplis depuis l'ouverture de la campagne n'ayant pas permis d'achever l'organisation décrétée au mois d'avril, l'Empereur en arrêta une nouvelle (voy. *Pièces justificatives*, *n°* XVI) d'après laquelle la grande armée fut divisée en 7 corps d'infanterie dont 4 français et 3 alliés, et une réserve de cavalerie. Le 1^er^ corps comprenait les deux divisions d'infanterie et celle de cavalerie de la garde impériale; les deux divisions de grenadiers réunies furent dissoutes, et les compagnies d'élite qui en faisaient partie, envoyées à leurs corps respectifs. Oudinot prit alors le commandement du 2^e^ corps, composé de trois belles divisions d'infanterie et d'une brigade de cavalerie légère. Le 3^e^ corps, sous le duc d'Auerstaedt, était formé de 4 divisions d'infanterie et d'une brigade de cavalerie légère. Le 4^e^ corps, toujours confié à Massena, ne subit aucune modification ; seulement les brigades hessoise et badoise en furent détachées sous les ordres du comte Lauriston, aide de camp de l'Empereur, pour aller manœuvrer aux environs de Komorn. Le 7^e^ corps, aux ordres du duc de Dantzig, consistait en 3 divisions bavaroises composées de troupes de toutes

armes. Le général Vandamme commandait le 8e corps, comprenant 2 divisions wurtembergeoises, dont une d'infanterie à 3 brigades, et l'autre de cavalerie à 2. Le prince de Ponte-Corvo eut le commandement du 9e corps, formé des 2 divisions saxonnes qu'il avait auparavant. Le duc d'Istrie commandait la réserve de cavalerie, c'est-à-dire les 3 divisions de cuirassiers et 2 de cavalerie légère.

Indépendamment de ces 8 corps d'armée qui se trouvaient sous la main de l'Empereur, le prince Jérôme en avait organisé un sur les derrières, avec une division hollandaise et quelques troupes françaises et westphaliennes, qui manœuvrait sur l'Elbe, et le duc d'Abrantès en formait un autre de 3 divisions françaises de 4m bataillons destiné à balayer la Franconie. De plus, le général Marmont s'approchait du Simring avec le corps de Dalmatie, et le prince Eugène, à la tête de l'armée d'Italie, poursuivait le prince Jean en Hongrie. Grâces aux nombreux renforts qu'elle recevait journellement de l'intérieur et à la rentrée des prisonniers de guerre dont le prince de Neuchâtel avait passé un cartel d'échange quelques jours après la bataille d'Essling, l'armée compta bientôt environ 129,000 baïonnettes et 29,000 sabres. Chaque jour Napoléon passait en revue les bataillons et escadrons arrivant à grandes journées des dépôts de France, faiblement instruits mais bien portants, pleins d'enthousiasme, parfaitement équipés et armés; il indiquait lui-même leur destination, et distribuait les jeunes officiers dans les différents corps. Ainsi, comme on le voit, à la fin de la première quinzaine de juin, l'armée avait plus que réparé les pertes faites depuis l'ouverture de la campagne.

Un des premiers soins de Napoléon avait été de constater l'état de son artillerie disponible. Elle ne comptait dans les 2e, 3e et 4e corps et dans la réserve de cavalerie, c'est-à-dire dans la partie de l'armée qui avait donné à Essling, que 232 bouches à feu de toute espèce et de tous calibres, avec 1,121 affûts de rechange, caissons, forges, etc., en tout 1,353 voitures pour l'attelage desquelles il ne restait plus que 6,143 chevaux; le personnel était de 4,101 hommes d'artillerie à pied et à cheval, et de 4,017 du train. Les pertes du personnel et du matériel étaient grandes, et il fallait du temps pour les réparer : on avait réorganisé l'artillerie en faisant passer dans les divisions actives une partie des hommes attachés aux parcs; mais comment se procurer des chevaux? On y parvint cependant et en beaucoup moins de temps qu'on ne pourrait se l'imaginer, au moyen de réquisitions et d'achats faits simultanément. Les premières facilitèrent les seconds. S'étant aperçu que les Autrichiens possédaient une artillerie supérieure à la sienne et que son infanterie renouvellée trop souvent n'avait plus la fermeté de celle qui avait fait les campagnes d'Austerlitz et d'Iéna, l'Empereur attacha à chaque régiment, par décret du 9 juin, 2 pièces d'artillerie de 3 ou de 4, 3 caissons, une forge de campagne, un caisson d'ambulance et un pour le transport des papiers. Chaque bataillon eut en outre 2 caissons, un pour le pain, l'autre pour les cartouches, ce qui eut l'inconvénient d'alourdir beaucoup par la suite la marche de l'infanterie. Les pièces furent prises à Vienne, et l'on trouva dans les régiments mêmes le personnel nécessaire pour le service de cette artillerie régimentaire.

Napoléon songea ensuite à assurer sa position derrière le Danube. Il fit couvrir le pont de radeaux établi en avant de la Schwarze-Lacken par une tête de pont d'un bon profil, palissadée et armée de pièces en fonte; on construisit des tambours en avant de tous les petits ponts qui n'avaient pas été détruits par l'ennemi, et on plaça 2 pièces de gros calibre sur les hauteurs de Nussdorf, pour plonger sur les batteries autrichiennes et sur les bateaux qui essaieraient de passer le Danube, de manière à dispenser le corps chargé de la défense de Vienne d'avoir de l'artillerie. Toutes les mesures de précaution furent prises pour qu'avec 2 bataillons de service et un faible piquet de cavalerie on pût défendre le pont et l'île, ainsi que les îles adjacentes, dans le cas où l'ennemi chercherait à rétablir le premier ou à se glisser dans celles-ci. Non content d'assurer son front de Presburg à Nussdorf, Napoléon ne négligea pas sa ligne d'opérations. Tous les points avantageux furent retranchés, l'abbaye de Gœttweih, à 4 kilomètres de Mautern, fut mise à l'abri d'un coup de main; on y plaça une garnison de 400 hommes, et on y établit un hôpital de 1,000 lits; on démolit les murs de Mautern, qui auraient pu servir de tête de pont à l'ennemi; l'abbaye de Mœlck, qui s'élève sur un rocher à quelque distance du Danube, entre deux de ses petits affluents de droite, fut également retranchée, approvisionnée et mise en état de recevoir 2,000 malades; on construisit au confluent de l'Ens et du Danube une redoute fraisée, palissadée et armée de 2 pièces de gros calibre, pour battre le débouché de Mauthausen et maîtriser la navigation du Danube; on couvrit le pont d'Ebersberg sur la Traun par quelques ouvrages; on améliora et approvisionna le

château d'Oberhausen sous Lintz, ainsi que le fort de Passau; enfin les places d'Augsburg, de Ratisbonne et d'Ingolstadt, où se trouvaient les grands dépôts, furent mises en état de défense.

Ces soins et ces dispositions ne suspendirent nullement le cours des opérations militaires. Napoléon ordonna au duc d'Auerstaedt de mettre les Autrichiens dans l'impossibilité de déboucher de Presburg et le maréchal s'établit à Haimburg avec la division Gudin. Le 3, le général Petit enleva avec le 12e et la brigade hessoise, le village d'Augern, où il fit 400 prisonniers. Cet avantage enhardit la division qui voulut franchir le bras du fleuve couvrant les ouvrages; mais la tentative n'eut pas de succès et coûta la vie au général Petit. Dès lors le duc d'Auerstaedt ne songea plus qu'à se maintenir dans le village où il fit élever des batteries pour interdire le débouché du pont. Lorsqu'il eut été rejoint par la division Puthod, il poussa Gudin à Altenburg et se rendit maître du pont qui conduit dans l'île de la Schutte, laquelle s'étend jusqu'à Raab. Tranquille dans cette position, le duc d'Auerstaedt fit tous ses préparatifs pour attaquer méthodiquement la tête de pont d'Augern.

Cependant Napoléon ne se dissimulait pas les difficultés d'un second passage du Danube. Aussi, bien qu'il eût appris que des insurrections avaient éclaté en Tyrol, en Saxe et en Westphalie, et que lord Chatam, avec une flotte formidable, s'était montré à l'embouchure de l'Escaut, il ne détourna aucun des renforts destinés à son armée; il chargea seulement son frère Jérôme et le duc d'Abrantès d'étouffer les soulèvements, et prescrivit au général commandant la 16e division militaire de faire couvrir Anvers par toutes les troupes et les gardes na-

tionales dont il pourrait disposer. Il concentra donc toute son attention sur le passage qu'il méditait. Dès le 26 mai, il avait visité l'île Lobau avec Massena, et marqué l'emplacement des magasins, de la manutention, de l'ambulance, des forges, des divers ateliers et des chantiers de construction. Il désigna ensuite des officiers spéciaux pour faire le tracé des chaussées, des digues et autres ouvrages d'art destinés à établir des communications sûres et faciles entre toutes les parties de l'île, et déterminer les points où seraient élevés des retranchements ou des batteries, tant pour maîtriser la rive gauche que pour s'assurer un passage dans les îles adjacentes. Le général d'artillerie Foucher et le général du génie Rogniat, qui jouissaient dans leur arme d'une réputation justement acquise, furent chargés de ce travail. Le premier inspecteur général d'artillerie Lariboissière s'occupa de la construction des ponts à supports flottants, et le général du génie Bertrand établit ceux à supports fixes. D'autre part, le capitaine de vaisseau Baste reçut l'ordre de s'installer près d'Ebersdorf, sur le bord du Danube, avec le bataillon de matelots et celui d'ouvriers de la marine arrivés depuis trois ou quatre jours, pour y diriger les travaux de son arme.

Nous savons déjà que le lit du Danube est encombré d'une infinité d'îles boisées; avant d'aller plus loin disons quelques mots sur la situation des principales eu égard à celle de Lobau. Cette dernière est elle-même coupée longitudinalement en ligne droite par un canal large de 6 à 8 mètres. C'est entre elle et la rive droite que se trouve le bras navigable du Danube; celui qui la ceint au nord est connu sous le nom de Bras-Mort.

De Stadelau à Schönau, dans un parcours d'un my-

riamètre environ, on ne compte pas moins de 150 îles de différentes grandeurs. Pour les besoins du moment, on substitua, aux noms de quelques-unes d'entre elles qui étaient inconnus, ceux de certains généraux. Nous allons déterminer leur position, eu égard à celle de la Lobau :

Vis-à-vis d'Aspern et à l'entrée du Bras-Mort, une île circulaire prit le nom de Massena.

Dans le Bras-Mort, en partant de cette dernière et en descendant le cours du fleuve jusqu'à hauteur de Muhleuten, les neuf principales s'appelèrent : de Saint-Hilaire, Bessières, Petit, des Moulins, Espagne, Pouzet, Lannes, Alexandre et Hanstgrund.

Toutes ces îles forment comme les avancées de la Lobau et sont séparées entre elles par des canaux dont la largeur varie de 10 à 20 mètres. Au-dessous de la Hanstgrund, le fleuve se rétrécit considérablement, et va en diminuant le nombre de ses îles jusqu'à Schönau où ses deux bras se réunissent.

L'île de Rohrfürst est située en aval non loin de Hanstgrund.

Foucher et Rogniat firent conjointement avec Massena, le 3 juin, la reconnaissance de l'île Lobau. La ligne ennemie s'étendait d'Aspern à Enzersdorf par Essling, mais le fourré qui couvrait Aspern les empêcha de voir si ce village était retranché. Un bon mur enveloppait Enzersdorf ; la tête d'Essling était fortifiée ; à sa droite et à sa gauche s'élevaient deux grandes flèches, dont les branches étaient couvertes par des abatis. On pouvait battre le premier de ces ouvrages à 800 ou 1,000 mètres de distance, en se plaçant dans l'île en face d'Essling, et le second à la distance de 1,000 à

1,200 mètres; il se trouvait en outre une batterie à la droite d'Enzersdorf, et l'ennemi avait percé la digue de deux embrasures par lesquelles il pouvait contrebattre avec avantage la batterie de brèche d'Enzersdorf. Le bras large de 120 mètres qui sépare l'île de Piberhausen de celle où Massena avait établi un pont de radeaux, était enfilé par une batterie autrichienne établie sur un saillant formé par la rive gauche du Danube. Une autre batterie enfilait le bras qui sépare l'île de Piberhausen de celle d'Aspern et du continent. Les feux de cette artillerie s'opposeraient avec succès au passage dans l'île et à celui de l'île sur le continent. On placerait toutes les pièces nécessaires dans les deux îles au-dessus de l'ancien pont, et on le rétablirait au point où il avait été jeté primitivement. Il importait de chasser l'ennemi de la position qu'il occupait devant Enzersdorf, et d'y établir de l'artillerie de gros calibre pour ouvrir le mur d'enceinte de cette ville dont on ne serait éloigné que de 500 mètres. Plus loin, un îlot présentait à son extrémité inférieure un point de passage favorable, large de 150 à 180 mètres, facile à protéger avec 10 ou 12 pièces de canon de celui où nous étions. En aval de ce point de ce passage, il s'en présentait encore un autre dans une île marécageuse. Le bras du Danube à franchir avait environ 180 mètres de large, et le débouché sur la rive gauche aboutissait à l'angle d'un bois hors de la portée des feux d'Enzersdorf. Foucher et Rogniat proposèrent l'établissement de sept ponts, savoir : le premier à l'ancien emplacement, le deuxième au-dessus d'Essling, le troisième au-dessous d'Enzersdorf, à la pointe de la petite île que nous occupions; le quatrième à l'angle du bois, sur la rive gauche; le cin-

quième sur le bras de l'île, en face d'Enzersdorf ; le sixième sur celui de la petite île, et enfin le septième pour parvenir à l'île, vis-à-vis d'Essling. Ils estimaient que l'établissement des quatre premiers exigerait environ 100 pontons, sans compter les bateaux de passage, et proposèrent en outre l'établissement de 8 batteries armées ensemble de 70 bouches à feu, tant dans l'île Lobau que dans les îles adjacentes, pour battre Aspern, Essling, Enzersdorf et les ouvrages en terre qui rattachaient les deux premiers points en couvrant le troisième.

L'Empereur approuva ces projets, et recommanda à Massena de veiller à leur exécution. En même temps le général Lariboissière fut chargé de rechercher dans l'arsenal de Vienne, et de réunir le nombre de bouches à feu en fonte, nécessaires à l'armement des batteries, de faire travailler à leurs affûts, et de préparer leurs approvisionnements, à raison de 300 coups par pièce. Mais à mesure que les travaux avançaient, on reconnut l'insuffisance du nombre de batteries et de bouches à feu demandées en premier lieu. Ces dernières furent portées le 20 juin à 86, et au commencement de juillet à 109, réparties comme il suit :

1° Dans l'île Massena : 4 pièces de 6 en 2 petites batteries.

2° Ile Saint-Hilaire : 2 de 12, et 4 de 6 pour défendre la gauche de la tête de pont.

3° Ile Bessières : 4 de 12 et 4 de 6 pour balayer la plaine d'Essling.

4° Dans la tête de pont : 2 pièces de 12 et 4 de 6.

5° Ile Espagne : 4 pièces de 12 pour battre l'ouvrage à droite d'Enzersdorf, et 4 mortiers de 11 pouces pour bombarder cette ville.

6° Entre les îles Espagne et Pouzet : 10 pièces de 18, 6 mortiers et 6 obusiers pour battre Enzersdorf.

7° Ile Montebello : 12 pièces de 12, 4 de 6, 4 mortiers et 4 obusiers également contre Enzersdorf.

8° Ile Alexandre : 12 pièces de 6 pour protéger les 3 ponts.

9° Derrière la Maison blanche : 3 mortiers, 2 pièces de 12 à l'embouchure du canal, et 2 pièces de 6 pour protéger les ponts.

10° Sur la rive droite : 4 pièces de 18 pour protéger le pont principal.

11° En réserve : 16 pièces de 18 et 12 de 6.

Toutes ces batteries furent mises sous le commandement du général Lamy et d'un colonel d'artillerie.

Tandis qu'on y travaillait, l'artillerie, le génie et les ouvriers de la marine mis à la disposition de Laribois-sière et de Bertrand s'occupaient sans relâche de la construction des ponts. Après avoir rétabli et consolidé dans la nuit du 23 au 24 mai et dans la journée suivante, au moyen de matériaux trouvés à Vienne, le grand pont de bateaux d'Ebersdorf qui avait été rompu quatre fois, on chercha à le mettre à l'abri des atteintes des brûlots, des moulins enflammés et autres corps flottants, que l'ennemi pouvait envoyer des environs de Klosterneuburg, de Nussdorf et de Spitz. Une estacade fut construite à 70 mètres au-dessus, mais on ne tarda pas à s'apercevoir que la profondeur et la rapidité du Danube en cet endroit lui ôtaient la solidité nécessaire et ne permettraient pas à l'infanterie d'y passer sur plus de 2 rangs, en prenant même les plus grandes précautions pour ne pas tomber dans le fleuve. Mais afin de remplir l'objet en question, on construisit plus haut encore une

seconde estacade dont les deux branches se joignaient à angle obtus sur un îlot. Malheureusement, on ne parvint pas à lui donner plus de solidité qu'à la première, et des radeaux légers qui descendaient de Vienne pour l'approvisionnement des batteries et des ponts, la rompirent chaque fois qu'ils la heurtèrent, emportés par le courant. On voulut tirer parti de la chaîne employée au seizième siècle par les Turcs, et qui se trouvait à l'arsenal de Vienne; mais comme il aurait fallu la tendre horizontalement à 0^m, 15 de la surface de l'eau, et que son poids de 50 kilogrammes par mètre la rendait peu maniable, on y renonça après de vains efforts. On se contenta donc de multiplier les croisières de pontonniers à 2 kilomètres plus haut.

Le 12 juin, on construisit sur un petit bras du Danube un pont de 36 mètres de long composé de 4 radeaux, destiné à établir une communication entre les îles Lobau et Sainte-Hilaire. Le 14, 2 autres ponts furent jetés sur le même bras pour joindre l'île Massena à l'île Lobau; ils étaient formés de 6 radeaux, et avaient 56 mètres de longueur. Le 15, on rattacha également l'île Espagne à l'île Lobau par un pont de 40 mètres formé de 3 radeaux. Comme on craignait toujours que des messagers flottants ne rompissent le grand pont d'Ebersdorf, le général Bertrand reçut ordre de faire construire par les sapeurs et les marins un pont sur pilotis à 40 mètres au-dessus; commencé dans les premiers jours de juin, il ne fut achevé que le 4 juillet.

L'établissement de ces ponts avait été contrarié, non-seulement par la force et la profondeur du courant, mais encore par la difficulté de réunir les matériaux nécessaires. Les obstacles se multiplièrent pour la con-

struction des neuf autres qui devaient être jetés sous le feu de l'ennemi. En effet, presque tout notre équipage de pont s'étant perdu dans les journées d'Essling, on eut d'abord la pensée, à laquelle on renonça, de construire à neuf, après avoir lancé 30 pontons, qui ne furent utilisés que plus tard. On eut ensuite recours aux radeaux, mais ces masses pesantes et difficiles à manœuvrer étaient un mauvais moyen pour amener sur un seul point tous les matériaux nécessaires à la construction des ponts. Il se trouvait à Vienne une grande quantité de bois de construction de toute espèce, et ce ne fut pas sans peine qu'on put les tirer des magasins et les conduire en place. Les arbres, poutres et madriers qu'on prenait dans les divers quartiers de la ville étaient chargés à la hâte sur des charrettes et conduits au bord du fleuve, qui les descendait jusqu'à Ebersdorf. Là ils étaient mis à terre, chargés de nouveau sur des haquets à pontons, et amenés ainsi dans les chantiers. Tous les chevaux de l'artillerie et des troupes furent à tour de rôle employés à ce service; 18 voitures suffisaient à peine au transport des matériaux nécessaires pour un seul radeau, et tous ceux construits tant à Vienne qu'à Ebersdorf nécessitèrent environ 4,000 voitures. Les ancres manquaient toujours; nos forges de campagne et celles du pays étaient trop petites pour fabriquer les grosses dont on avait besoin, et l'officier d'artillerie envoyé pour cet objet en Styrie fut fait prisonnier en chemin. Les meules de moulin, les caisses pleines de boulets ou de fer fondu, au moyen desquelles on les avait déjà remplacées, devenaient d'un emploi très-difficile et très-incommode, puisqu'il s'agissait de jeter les ponts sous le feu de l'ennemi; 60 ancres et

quantité de cordages trouvés à Raab et envoyés par le prince Eugène, arrivèrent à propos pour nous tirer d'embarras; dès lors les travaux marchèrent avec plus de rapidité, grâce à l'intelligence et à l'activité des généraux Lariboissière, Fouché et Pernety, et à la bonne volonté du personnel sous leurs ordres.

L'île Lobau présentait alors un coup d'œil vraiment extraordinaire par son mouvement; on eût dit qu'une ville toute livrée aux travaux de l'industrie militaire s'y était élevée comme par enchantement. On avait improvisé un arsenal dont les ateliers, répandus sur les bords des différents canaux qui la partagent, contenaient des forges, des scieries, des chantiers et des ateliers de montage et d'ajustage. On y avait aussi construit une boulangerie, des magasins, et un hôpital temporaire. Sur la rive droite du Danube, en face d'Ebersdorf, se trouvait le camp de la marine et le chantier de constructions navales. La construction des batteries et des retranchements, celle des ponts et des routes, le passage des troupes, de l'artillerie et des chevaux, y entretenaient une activité continuelle. Nos soldats se livraient à ces occupations avec tout l'entrain et la gaieté nationale; les chants et les rires accompagnaient ces travaux, avec lesquels ils s'étaient promptement familiarisés. Pleins de confiance dans leur chef, ils mettaient tout leur zèle à exécuter avec intelligence les ouvrages commandés par la circonstance.

L'armée de l'Archiduc présentait sur l'autre rive un véritable contraste avec la nôtre. Graves, tristes, silencieux, les Autrichiens faisaient leurs préparatifs avec une sorte de recueillement; la messe, dite chaque matin en plein air, préludait aux divers travaux de la

journée; les exercices et la manœuvre absorbaient la plus grande partie de leur temps, et les soldats, quoique pleins de dévouement pour leur souverain et constamment excités par leurs chefs, semblaient plutôt se préparer à mourir qu'à vaincre. Leur situation en effet ne valait pas à beaucoup près la nôtre. S'ils avaient du pain et de la viande en quantité suffisante, ils étaient absolument privés de vin, manquaient de paille, et couchaient depuis plus de six semaines sur la terre nue, abrités à peine par de mauvaises baraques de branchage : aussi les fièvres commençaient-elles à en atteindre un grand nombre. Le prince Charles, ne sachant pas où débarquerait Napoléon, n'avait ordonné que quelques ouvrages en terre entre Aspern et Stadt-Enzersdorf, pour mieux surveiller l'île Lobau, qui dans son opinion était la place d'armes d'où nous devions déboucher. Sauf quelques flèches construites devant les portes d'Enzersdorf, cette ville n'avait pas été mise en état de défense. A 500 mètres dans la direction de Muhleuten, on avait élevé une redoute armée de 2 pièces de 6, et en descendant le Danube, le seul petit château de Saxen-Gang, à 2 kilomètres du fleuve, était retranché.

Cependant l'Empereur s'était occupé de l'armement et de l'approvisionnement des batteries. Les 8, 9 et 10 juin, on avait amené dans l'île Lobau 6 gros obusiers, et les pièces de 18 et de 12, ainsi que les mortiers. Le 24, 4 autres pièces de 18, 2 de 12 en fer, 2 de 6 en bronze et 12 du même calibre en fer, y furent transportées; on y ajouta 4 mortiers de 9 pouces et un de 6, 4 pièces de 18, 2 de 12, 2 obusiers et 2 mortiers envoyés de Raab.

Un des plus grands sujets d'inquiétude pour Napoléon fut l'approvisionnement en munitions. On manquait de boulets de 6 et d'obus de 24; ceux qu'on avait demandés à Grætz n'arrivaient pas; il ne se trouvait à Vienne à cette époque que 10,000 kilogrammes de poudre; on était trop éloigné de Strasbourg pour en faire venir, et la Bavière n'en pouvait fournir que 50,000 kilogrammes. Un convoi venait bien d'arriver de Lintz, mais il était loin de suffire. Il fallut envoyer chercher à Saint-Veit 8,000 kilog. de salpêtre, avec lequel on fabriqua de la poudre dans les moulins de Neustadt, et on fut obligé de faire couler des projectiles dans les forges de Cuswerd. En même temps on redoublait d'activité à l'arsenal de Vienne, où les ouvriers autrichiens avaient consenti à travailler pour nous, moyennant un salaire.

L'Empereur fut également tourmenté par la difficulté de pourvoir à la subsistance de cette capitale, qui souffrait de la disette; l'armée était bien approvisionnée, mais la foule affamée stationnait devant les boutiques des boulangers, dont les fours restaient béants et froids, car les troupes autrichiennes, maîtresses du haut et du bas Danube, interceptaient tous les arrivages de grains. Dans ces circonstances critiques, Napoléon fit insinuer aux habitants de la capitale d'envoyer une députation à leur souverain pour le supplier de rendre la libre circulation aux céréales. Cette démarche n'eut pas de succès d'abord, l'empereur François croyant y voir un stratagème des Français pour se nourrir à ses dépens; mais, informé bientôt que nos troupes ne manquaient de rien, il se laissa fléchir, et les désordres cessèrent aussitôt dans Vienne sans qu'on eût besoin d'employer la force. C'est vers ce moment que Massena reçut du major gé-

néral une lettre qui lui causa la plus vive surprise; elle lui ordonnait de renvoyer sur les derrières, sous prétexte de maladie, son chef d'état-major contre lequel, disait-il, l'Empereur avait des motifs particuliers de mécontentement. Le maréchal, satisfait du zèle, de l'activité et des talents de ce général, ne pouvait se rendre compte des motifs de cette disgrâce, et courut au quartier impérial pour s'en informer auprès du prince de Neuchâtel; mais n'en pouvant rien tirer, il s'adressa directement à l'Empereur, qui lui parla de Becker comme d'un homme dangereux, à écarter au plus tôt de l'armée, où il l'accusait de prêcher la révolte. Massena eut beau protester que sa religion avait été trompée, que de tels soupçons étaient une injure contre la loyauté du général Becker, qui, comme tous les vieux militaires, manifestait ses sentiments sous une forme un peu brusque, mais rachetait ce léger défaut par une valeur imperturbable en face de l'ennemi, un patriotisme à toute épreuve et des talents incontestables; ces représentations ne touchèrent point l'Empereur, et il persista dans sa résolution. Ses griefs contre Becker étaient probablement personnels, car l'alliance de ce général avec la famille de Desaix ne milita pas contre sa disgrâce. Massena péniblement surpris, en rentrant dans l'île Lobau, d'y trouver la fâcheuse nouvelle déjà répandue, fit appeler Becker et lui donna communication de la lettre du major général. On peut juger de l'accablement où elle jeta ce brave officier, obligé de quitter ses frères d'armes la veille d'une grande bataille, par suite d'une délation calomnieuse. Dans le premier instant, le maréchal et Becker soupçonnèrent tour à tour les individus ayant accès à l'état-major du 4e corps,

mais bientôt leur pensée, qu'ils n'osaient se communiquer d'abord et qu'ils s'avouèrent plus tard, accusa un officier qui jouissant alors de la bienveillance particulière de Massena, était son messager habituel auprès du quartier impérial.

Cet événement caractérise parfaitement l'esprit de l'époque. D'une part, un jeune officier pour qui l'amour de l'Empereur est un culte, incrimine des propos légers et dénonce sans scrupule un brave général; de l'autre, Napoléon ne trouve pas de châtiment plus sévère à infliger au prétendu coupable que de l'empêcher d'assister à la bataille du lendemain. Un tel fait suffit pour apprécier le roman d'un écrivain fameux qui accuse Napoléon d'avoir prémédité la mort d'un jeune colonel, chef d'une association républicaine, en l'envoyant à cette même bataille dont il excluait le général Becker. Quoi qu'il en soit, la disgrâce de ce général fut un grand embarras pour Massena, contraint de se choisir un chef d'état-major dans un moment où chacun tient à honneur de rester à son poste. Heureusement, le général Fririon, modeste autant que laborieux, et versé dans les détails de service et d'administration, consentit à accepter les fonctions laissées vacantes par l'éloignement fâcheux de Becker.

A quelques jours de là, Massena, visitant avec l'Empereur les postes de l'île Lobau, fut renversé par un écart de son cheval, et eut la jambe et le pied droit si fortement contusionnés par cette chute, qu'il ne put monter à cheval de quelque temps. Dans la crainte que le maréchal ne se trouvât hors d'état de prendre part à la bataille, Napoléon songea à lui donner un successeur intérimaire, mais Massena le supplia de n'en rien faire,

et lui assura qu'il se porterait en calèche partout où il serait nécessaire. Afin d'assurer le service sans désobliger le maréchal, l'Empereur envoya près de lui, pour le suppléer au besoin, son aide de camp le général Reille, qui, ayant servi huit ans dans l'état-major du maréchal, jouissait de toute sa confiance.

Tandis que ceci se passait dans l'île Lobau et aux environs, le prince Eugène réunissait ses divisions à Neustadt et se dirigeait contre l'archiduc Jean établi près de Kœrmend derrière la Raab; Macdonald marchait avec deux divisions sur la route de Grætz pour renforcer la droite du vice-roi et fermer toute issue à l'ennemi. Retiré derrière la Martzal, le prince Jean parut d'abord vouloir la défendre, mais il se replia bientôt sur Raab. Battu dans cette position, il traversa le Danube et le Waag avec les débris de son armée, et le vice-roi le poussa jusqu'à Komorn en Hongrie. La place de Raab étant alors découverte, le général Lauriston en fit le siége, et elle succomba le 23.

De son côté, le duc d'Auerstaedt avait descendu le Danube, détruit les préparatifs de l'ennemi à Presburg, bombardé cette ville, et retardé la jonction de l'armée d'Italie et de la grande armée autrichienne. Le duc de Raguse, vainqueur de Giulay à Kalsdorf, débouchait des montagnes de Styrie suivi de la division Broussier. Le prince de Ponte-Corvo se dirigeait sur Vienne avec ses 12,000 Saxons, après avoir porté le dernier coup à Kollowrath, déjà battu par Vandamme. Les Bavarois de De Wrède enfin, pour ne point rester en arrière dans ce grand événement, faisaient 15 myriamètres en trois jours. Toutes ces troupes devaient être rendues à Ebersdorf du 1er au 4 juillet, pour pren-

dre part à la bataille décisive qui allait se livrer dans la plaine du Marschfeld.

Napoléon, certain qu'aucun de ses corps d'armée ne lui ferait défaut, continuait de prendre les dispositions propres à accélérer le passage du Danube. Le 29, il prescrivit à Massena de jeter un gros détachement de l'île Lobau, sur la presqu'île d'Essling, pour favoriser le rétablissement de l'ancien pont, et détourner ainsi l'attention du prince Charles du point où il avait l'intention d'effectuer le passage, c'est-à-dire en face d'Enzersdorf. Le maréchal ordonna en conséquence au général Legrand de jeter une brigade sur la rive gauche. Le 30, à 4 heures du soir, le général Ledru fait embarquer sa brigade sur des bâtiments qui la déposent en plusieurs voyages sur la rive gauche. Il surprend les avant-postes ennemis, et leur fait quelques centaines de prisonniers, mais bientôt les Autrichiens garnissent leurs retranchements ainsi que le fossé d'Aspern à Essling, et engagent un feu violent. Ledru, par sa bonne contenance, protége les pontonniers, qui rétablissent le pont en moins de 2 heures sur l'ancien emplacement.

Dans la soirée du 1^er^ juillet, Napoléon donna l'ordre d'enlever à l'ennemi l'île qui se trouvait au-dessous de l'île Espagne et qu'on appela depuis île des Moulins, d'y établir une batterie et de la mettre par un pont en communication avec l'île Lobau. Il prescrivit en même temps au général Oudinot de venir occuper dans l'île Lobau le camp de la division Molitor, laquelle irait se placer plus haut, et au général Boudet de se rapprocher de l'île Saint-Hilaire, et de céder sa position à la garde impériale (voy. *Pièces justificatives*, n° XVII). Les officiers d'artillerie et du génie, chargés de reconnaître l'île des

Moulins, ayant déclaré impossible pour le moment le débarquement projeté, il fut remis au lendemain. L'Empereur cependant, avec son habileté et son attention ordinaire, avait tout prévu pour le passage; le 2, il avait rédigé un ordre pour que cette importante opération se fît avec ensemble (voy. *Pièces justificatives*, n° XVIII), mais dans la crainte que cette remarquable instruction ne fût pas suffisamment comprise par tous ses lieutenants, il en dicta le même jour une nouvelle où il indiquait les ponts affectés au passage de chaque corps, et le rang qu'ils devaient occuper dans le nouvel ordre de bataille, sur la rive gauche, immédiatement après le passage du fleuve (voy. *Pièces justificatives*, n° XIX). Conformément à l'ordre du 1er juillet, le 2, le chef de bataillon Pelé, aide de camp de Massena, fut transporté avec 600 voltigeurs dans l'île des Moulins, sur des barques conduites par des pontonniers. Une centaine d'Autrichiens la défendaient; ils sont bientôt tués ou pris : alors plusieurs bataillons de Croates s'avancent sur la rive gauche, se mettent à l'abri dans les fossés, et engagent une vive fusillade, tandis que 3 batteries vomissent une grêle de projectiles sur nos soldats et nos pontonniers. Néanmoins, après 3 heures et demie de travail, le pont fut terminé et maintenu à flot, malgré les 94 coups de boulets qu'il avait reçus; il se composait de 14 bateaux du pays et de 4 radeaux, et avait en tout 150 mètres de longueur. Ce pont, ainsi que les précédents, n'était que préparatoire; des 8 autres dont nous allons parler, 7 seulement servirent aux grandes opérations; ils furent jetés dans la nuit du 4 au 5, et durant une partie du jour suivant; le huitième, en pilotis, ne fut construit qu'après la ba-

taille de Wagram. Conformément aux ordres donnés le 3, on se hâta d'élever sur la rive gauche, en face de la tête de pont, une flèche qu'on appela redoute Petit; elle fut jointe par un pont de radeaux à l'île des Moulins dans laquelle on établit, pour flanquer la branche droite de l'ouvrage, un boyau de 100 mètres, pendant qu'un autre de même étendue était ouvert dans l'île Lobau pour battre la branche gauche. La redoute Petit devait en outre être protégée par une batterie circulaire à barbette, armée de 4 pièces de 12, prises dans la grande île (voy. *Pièces justificatives, n°* XX).

Napoléon avait fait précédemment une reconnaissance exacte de l'île Lobau, où il avait transféré le 3 son quartier général sous la toile. Il s'était assuré que l'ennemi occupait au-dessous de l'île Alexandre celle de Hanstgrund avec de l'artillerie. Le 2 juillet, il ordonna de l'emporter, de construire les ponts, et de mettre l'armée en mesure de passer le fleuve dans la nuit du 4 au 5, afin qu'elle se trouvât en position le 5 au matin. Le 4, il envoya au général Oudinot l'ordre de se diriger dans la soirée vers l'extrémité inférieure de l'île Lobau. Tout était préparé dans le canal de l'île Alexandre : le capitaine de vaisseau Baste attendait avec 8 barques canonnières le moment du départ, et 2 chaloupes armées avaient été envoyées, l'une à la hauteur d'Aspern, l'autre vers Stadelau pour surveiller et menacer l'ennemi. A 10 heures et demie, le général Conroux s'embarqua avec 1,500 hommes sur des bacs et des bateaux, protégé d'abord par une batterie de 6 pièces placée dans l'île Lobau, puis par l'artillerie de l'escadrille de Baste. A 11 heures, il aborde le Hanselgrund, où les mêmes embarcations qui l'ont amené transportent aussitôt après

le reste de la division Tharreau. Les Autrichiens qui défendaient l'île sont culbutés et abandonnent leur position, laissant en notre pouvoir 3 pièces de canon et un certain nombre de prisonniers. La division arriva ainsi au canal qui sépare l'île de la rive gauche, et se disposa à le passer sur des ponts de chevalets. De son côté, Baste dirigea la flottille contre l'île de Rohrfürst, la canonna vivement et en fit chasser les Autrichiens par 200 marins qu'il y débarqua.

A ce moment Massena, suivant les instructions de l'Empereur, fait embarquer son aide de camp Sainte-Croix avec 1,500 hommes de la division Boudet; ce détachement double l'île Alexandre, débarque au-dessus de la Maison blanche, et enlève les postes ennemis. Aussitôt le génie trace en cet endroit une tête de pont de 3,000 à 3,200 mètres de développement, tandis que derrière, les pontonniers commencent aussi leurs travaux. Un orage épouvantable avait éclaté au commencement de la soirée, vers 8 heures. Les éclairs déchiraient le ciel de lueurs ardentes; les éclats de la foudre dominaient par intervalle le bruit de la canonnade; la pluie, tombant à torrents, défonçait partout le terrain au point de le rendre presque impraticable; le vent soufflait avec une violence inouïe et gênait extrêmement les manœuvres des pontonniers. Cette tourmente, loin d'arrêter l'ardeur des troupes, semblait au contraire l'augmenter. Tous les travaux s'exécutaient avec la plus rigoureuse ponctualité, et les différents corps s'acheminaient en ordre vers les ponts qui leur avaient été indiqués pour le passage. Quatre ponts sont jetés simultanément pour servir cette nuit même.

Le premier, bien que le général Hoyer en ait fait la

critique, mérite quelques détails sur la nature de sa construction tout à fait nouvelle et dont l'idée fut dans le temps attribuée à l'Empereur. Construit dans le canal de l'île Alexandre, large à peine de 12 mètres, il se partageait en 4 parties liées entre elles par des cordages, afin qu'il pût suivre la courbure de ce canal ; il se composait de 14 pontons autrichiens à chacun desquels on avait donné pour travées trois poutrelles de 15 mètres de longueur sur 0,22 d'équarrissage. Ces poutrelles, au lieu d'être simplement brêlées, étaient contenues entre des taquets sur les plats-bords et fixées aux côtés des bateaux par des brides en fer. Des boulons jumelaient les poutrelles, et des arcs-boutants les fixaient invariablement aux bateaux. On les avait en outre recouvertes avec des bouts de madriers longs de 2m,33, solidement guindés et brêlés ; enfin, pour éviter de construire des culées, l'extrémité des poutrelles de culée était encastrée dans une forte pièce de bois qui devait servir de corps mort en posant sur le sol. Ainsi construit, ce pont avait 2 mètres de large sur 162 de long ; afin de lui donner une solidité suffisante, on y employa une grande quantité de cinquenelles et de cordages.

Aussitôt que l'attaque commença contre le Hanstgrund on le mit en mouvement pour le faire descendre à 140 mètres au-dessous du pont de radeaux. A mesure que chacune des parties dont il se composait arrivait à l'embouchure, on l'assemblait avec les précédentes, en sorte qu'il formait une seule pièce lorsqu'il eut débouché du canal. Là, 6 détachements de pontonniers combinant leurs efforts sur différents points, lui firent exécuter un quart de conversion, et dans l'espace de

5 minutes il fut établi de manière à pouvoir livrer passage aux troupes.

Le second, composé de 22 pontons et de 2 culées, fut construit sur la pointe supérieure de l'île Alexandre, à environ 2 kilomètres au-dessous d'Enzersdorf ; les pontonniers qui y travaillèrent eurent beaucoup à souffrir du feu de l'ennemi caché derrière ses retranchements, qu'il n'abandonna qu'au moment où le pont allait être terminé, c'est-à-dire à 2 heures du matin. Le troisième, composé de 12 grands bateaux du pays, fut placé sur le même bras, à 30 mètres de son embouchure. Sa longueur était de 110 mètres et il fut achevé à une heure du matin. Le quatrième, destiné particulièrement au passage de la cavalerie et de l'artillerie, fut établi au moyen de 14 radeaux sur la pointe inférieure de l'île Alexandre, à 30 mètres au-dessous du précédent. Sa longueur était de 160 mètres. Il ne fut terminé qu'à 5 heures du matin, après 6 heures de travail.

Tous ces travaux, toutes ces opérations s'exécutèrent avec un ensemble et une précision admirables, sous le feu continuel de 109 bouches à feu auxquelles répondaient les batteries autrichiennes, et au milieu de l'effroyable orage dont nous avons parlé, qui dura toute la nuit. Napoléon présidait lui-même aux dispositions principales du passage.

A mesure que les ponts étaient jetés, l'armée défilait dans l'ordre prescrit, savoir : le reste de la division Boudet, et celles de Molitor et de Carra-Saint-Cyr, qui formaient le 4e corps, sur le premier, tandis que le reste de la division Legrand passait sur l'ancien pont ; la cavalerie et l'artillerie de Massena sur le 2e ; l'infanterie d'Oudinot et celle du duc d'Auerstaedt sur

le 3e ; leur cavalerie et leur artillerie sur le 4e ; en sorte qu'après le passage de l'armée d'Italie, des Saxons et de la réserve, il ne devait plus rester sur la rive droite du Danube que 2 bataillons français du 2e corps, 2 badois du 4e, 2 saxons du 9e, et le bataillon du prince de Neuchâtel, sous les ordres du général de division Reynier, qui depuis le 3 à midi était investi du commandement supérieur de l'île Lobau.

Nous venons d'exposer, sans nous arrêter, les opérations de l'armée française depuis le commencement de juin jusqu'au passage du Danube, afin que le lecteur puisse en saisir l'ensemble, et suivre pas à pas leur exécution, sur la trace du génie qui les dirigeait; revenons maintenant à l'archiduc Charles, contraint à l'inaction dans la plaine du Marchfeld, et rapportons succinctement ses opérations jusqu'au moment où commença la bataille d'Enzersdorf.

L'arrivée de nombreux renforts d'infanterie avait élevé, comme nous l'avons vu, ses forces à environ 115,000 hommes, mais les pertes de son artillerie et de sa cavalerie n'étaient pas entièrement réparées. Cette armée avait subi quelques changements dans ses positions, et vers la fin de juin, elle occupait les emplacements suivants : les corps de Bellegarde, Hohenzollern et Rosenberg campaient sur la rive gauche du Russbach; l'avant-garde, sous le commandement du général Nordmann, s'étendait entre Enzersdorf et Ort ; le corps de Klenau, ci-devant Hiller, garnissait les retranchements élevés depuis Essling jusqu'au Spitz, et formait plusieurs camps en arrière; celui de Kollowrath bivouaquait sur le revers septentrional du Bisamberg, et plus loin celui du prince de Reuss se prolongeait depuis Vienne jusqu'à

Stockerau ; la réserve de grenadiers était à Gerarsdorf, et celle de cavalerie avait planté ses piquets à Süssenbrun, Aderklaa, Raschdorf et Breitenlee. A l'extrême gauche, l'archiduc Jean occupait encore Presburg et les environs, avec ses 18,000 hommes ; l'insurrection hongroise s'organisait toujours avec la même lenteur à Komorn ; à l'extrême droite, les généraux Schusteck et Sommariva avaient pour instruction de couvrir la frontière de Bohême, et d'inquiéter la ligne de communication des Français. On voit que le gros des Autrichiens se trouvait toujours en face des points menacés, mais que leurs ailes s'étendaient un peu plus loin. Toutefois, il n'était pas impossible au prince généralissime de les replier sur le centre lorsqu'il le jugerait nécessaire. L'Archiduc, en voyant les travaux en cours d'exécution dans l'île Lobau, supposa à Napoléon, comme nous l'avons déjà dit, l'intention de déboucher de cette île ou d'une des îles voisines vers Enzersdorf. Il balança quelque temps, ne sachant s'il livrerait bataille sur le terrain même de celle d'Essling, s'il en choisirait un nouveau en arrière, s'il attaquerait l'armée française au moment même de son passage, ou s'il l'attendrait dans une position reconnue et fortifiée d'avance. Le rétablissement de l'ancien pont dans la nuit du 30 juin au 1er juillet et l'occupation de l'île des Moulins dans la journée du 2, le déterminèrent à faire retirer les corps de Bellegarde, de Hohenzollern et de Kollowrath sur le rideau qui s'étend de Breitenlee à Pisdorf, et à faire serrer la réserve de grenadiers contre celle de cavalerie placée à Raschdorf. Le 4e corps marcha sur Wittau pour soutenir le général Nordmann et prolonger la ligne de bataille jusqu'au petit bras du Danube qui descend vers Schö-

nau. Les Autrichiens demeurèrent dans ces positions pendant toute la journée du 2.

L'Archiduc ne se dissimulait pas que son armée, composée en grande partie de troupes neuves ou découragées, courait de grands risques à prendre l'offensive, et, d'un autre côté, il était convaincu que Napoléon ne pourrait l'évincer d'une position retranchée et préparée depuis un mois, position d'où il couvrait la Moravie et qui lui laissait la faculté de se porter à son gré en Bohême ou en Hongrie. Il résolut donc d'accepter une bataille défensive au milieu des ouvrages de campagne qu'il avait fait construire vis-à-vis nos débouchés présumés. En conséquence, il prescrivit d'abord à l'archiduc Jean son frère de déboucher de Presburg afin d'opérer une diversion puissante sur les derrières des Français, pendant qu'il serait aux mains avec eux; mais ce prince, bien que n'ayant devant lui que la division Severoli, mit tant de lenteur à construire son pont et à rassembler ses troupes, qu'au moment de s'ébranler dans la nuit du 4, un orage affreux le força de remettre l'attaque au lendemain. Le généralissime, instruit de cette circonstance, renonça à l'espoir d'une diversion aussi utile, et fit rentrer ses corps dans leurs anciennes positions.

Mais les guetteurs de Bisamberg l'ayant informé dans la soirée du 4 de nos grands mouvements autour d'Ebersdorf et de la concentration de l'armée française dans l'île Lobau, il prescrivit au prince Jean de se rendre à Marcheck et de ne laisser qu'une garnison dans la tête de pont de Presburg; ce prince objecta encore l'impossibilité d'exécuter cet ordre avant 24 heures; alors le généralissime, forcé de renoncer à livrer bataille der-

rière ses retranchements, manda à son frère de se mettre en marche après une courte halte à Marcheck, pour rejoindre le gros de l'armée à Unter Siebenbruun.

Pendant la nuit du 4 au 5, le prince Charles supposant toujours que l'armée française allait déboucher par l'ancien passage, fit garnir tous les ouvrages de la rive gauche du fleuve, et le feu de ses batteries fut dirigé sur la presqu'île entre Aspern et Essling, où manœuvrait la division Legrand, qui à la pointe du jour se porta à droite sur Esslinghof.

C'est dans ce moment que le passage des troupes françaises s'effectuait, comme nous l'avons vu plus haut, protégé par le feu de toutes les batteries de l'île Lobau et des îles voisines. Vers 3 heures du matin, la division Tharreau avait passé le canal du Hanstgrund sur trois petits ponts de chevalets. Vainement Nordmann avait voulu s'opposer à la marche des voltigeurs de Conroux : ceux-ci, insensibles à la pluie qui leur fouettait le visage, étaient tombés sur les Autrichiens, et s'étaient rendus maîtres de Muhleuten après une courte résistance. La ligne des avant-postes du général Nordmann ainsi coupée, se replia; un régiment de hussards et plusieurs bataillons de chasseurs se retirèrent par Ort sur Presburg et le reste sur Neusiedel. Au même instant le général Klenau ralliait tous les avant-postes du 6e corps dans Enzersdorf, devenu le point de mire de nos batteries. Vers 6 heures, toute la ligne des avant-postes autrichiens avait rétrogradé, et il ne restait plus de Wittau à Essling que Sachsengang et Enzersdorf qui fissent résistance.

Dans ce moment, l'Empereur voyant que le passage s'effectuait trop lentement, et craignant que les

ponts déjà construits ne fussent insuffisants, fit appeler le général Lariboissière, et lui ordonna d'en faire jeter immédiatement 3 autres ; un sur l'île Alexandre à 360 mètres de celui de pontons; le second, à environ 400 mètres plus haut et à 100 mètres au-dessous de l'île Montebello; le troisième, sur les deux bras formés par l'île Pouzet pour communiquer directement avec Enzersdorf. Mais ces précautions devinrent en quelque sorte superflues, car les troupes avaient traversé le fleuve longtemps avant que ces ponts fussent établis ; toutefois, ils servirent plus tard aux charrois de munitions. Le premier fut terminé à 11 heures du matin ; il avait en tout 140 mètres de longueur, et se composait de 14 des grands bateaux du pays pris à Enzersdorf. Le second, formé de 12 bateaux et de 4 radeaux, avait une longueur totale de 150 mètres. Comme on eut de la peine à en rassembler les matériaux, il ne put être achevé qu'à 2 heures après-midi. L'établissement du dernier rencontra encore plus de difficultés, car les éléments nécessaires devenaient rares, et il fallait avant tout s'emparer de l'île Pouzet, défendue par 300 Hongrois. Ce coup de vigueur retarda jusqu'à 9 heures du matin le travail du pont, qui ne fut achevé que vers 9 heures du soir. On le construisit avec 16 radeaux, dont une partie avait servi aux Autrichiens pour communiquer de la rive gauche à l'île Pouzet. Sa longueur était de 184 mètres.

A 8 heures, la division Tharreau attaqua Sachsengang et le bois voisin, qui était lié par une redoute au château, lequel, entouré d'un fossé plein d'eau, était occupé par environ 200 chasseurs avec une pièce de canon. L'officier qui les commandait ferma d'abord l'o-

reille aux sommations; mais Tharreau ayant commencé à lui jeter quelques obus, tandis que le général Friant, du corps du duc d'Auerstaedt, le faisait attaquer d'un autre côté par quelques centaines d'hommes, sa petite garnison se rendit prisonnière.

A 9 heures l'Archiduc, s'apercevant que le 4e corps avançait en pivotant sur sa gauche pour se former perpendiculairement au Danube à la hauteur d'Enzersdorf qui était fortement menacé, envoya une colonne au secours de ce poste. Mais tandis que Marulaz la tenait en respect avec sa cavalerie, Massena ordonna à son aide de camp Sainte-Croix d'attaquer Enzersdorf à la tête du 46e. Bien que l'enceinte de ce bourg fut défendu au midi par quelques ouvrages en terre, que des redans protégeassent ses portes, et qu'un bataillon du régiment de Bellegarde parût déterminé à s'y défendre, ces ouvrages furent bientôt enlevés et l'ennemi poursuivi jusqu'à la ville, où il se retira en désordre. Alors, malgré une vive fusillade qui partait de tous les créneaux, les sapeurs enfoncèrent les portes, et le 46e pénétra en colonne et au pas de charge jusqu'au château, où les fuyards avaient trouvé un dernier refuge. L'assaut allait être livré, lorsque ceux-ci se rendirent au nombre d'environ 400.

Jusqu'alors les 2e et 4e corps avaient pour ainsi dire agi et marché isolément dans des directions divergentes, et l'intervalle qui les séparait n'avait été masqué que par les dragons du général Grouchy, dont l'attitude, à l'aide d'une vive canonnade, avait contenu les hussards de Stipsicz et de Hesse-Hombourg qui voltigeaient autour d'eux; mais lorsque le 3e corps, 2 divisions du 9e et l'armée d'Italie moins le corps de Dalmatie et la réserve,

eurent effectué leur passage, l'armée se forma presque sans opposition entre 10 et 11 heures du matin dans l'ordre suivant : En première ligne le 3e corps à droite s'appuyait à Ruzendorf, couvert par la cavalerie légère de Montbrun; le 4e à gauche en avant d'Enzersdorf, ayant entre lui et le Danube la cavalerie légère de Lasalle et de Marulaz; le 2e corps au centre. En 2e ligne l'infanterie de la garde impériale et la division de Wrede encadrée entre le 9e corps à gauche et l'armée d'Italie à droite. Tous ces corps étaient formés en masses par bataillons et escadrons; l'artillerie de position en tête et l'artillerie régimentaire entre les bataillons. De midi à une heure, l'armée, présentant une masse imposante (voy. *Pièces justificatives*, n° XXI), s'ébranla dans cet ordre et en éventail sous la protection de son artillerie, n'ayant devant elle que les troupes légères des généraux Klenau et Nordmann. A mesure que le terrain s'ouvrait devant les corps de première ligne, ceux de seconde prenaient place dans la première. Celui du général Oudinot devait donner la direction aux autres.

La plaine au milieu de laquelle s'avançaient nos troupes était en ce moment couverte de blés en pleine maturité, qui apportèrent un obstacle dangereux à la marche des colonnes; les obus dans leurs ricochets les enflammèrent bientôt, et ce fut alors sur certains points une véritable mer de feu qni enveloppa par intervalle de ses vagues embrasées pendant toute cette journée et celle du lendemain, les malheureux blessés que les deux partis n'avaient pas eu le temps d'enlever.

A la gauche, Massena prit en flanc tous les ouvrages élevés entre Essling et Aspern, défendus par le gé-

néral Klenau qui se dépêcha d'en enlever l'artillerie et de réunir ses troupes en arrière d'Aspern, appuyant sa droite au Danube; mais, voyant qu'il ne pourrait tenir dans cette position sans risquer d'être coupé, il commença sa retraite par échiquier. A ce moment, Massena fut renforcé par la division Legrand, qui, après s'être vigoureusement défendue dans la tête de pont, venait reprendre son rang de bataille et former la droite du 4e corps. Le maréchal ordonna alors de poursuivre l'ennemi : Boudet le poussa sur Hirschstädten et Kagaran, Molitor et Saint-Cyr sur Breintenlee, et Legrand sur Sussenbrunn, pendant que la cavalerie de Lasalle et de Marulaz se portaient sur Ruzendorf, où elle fut tenue en échec par l'ennemi jusqu'à 5 heures du soir. Le prince de Ponte Corvo rencontra à Raschdorf un détachement de Nordmann, et ordonna au général Dupas de l'en chasser. Ce fut l'affaire d'un instant pour le 5e léger, et l'Empereur fit alors avancer Dupas sur le chemin de Baumersdorf pour faciliter le déploiement de l'armée d'Italie, pendant que les Saxons poursuivaient leur chemin vers Wagram. Mais la grande lacune laissée entre les 4e et 9e corps donna prise à l'ennemi sur le flanc gauche de ce dernier. Les cuirassiers du prince Albert, soutenus par 2 bataillons, lui auraient fait un mauvais parti si le général Gérard, chef d'état-major du 9e corps, ne les eût culbutés à la tête des dragons et des hussards saxons.

Cependant le général Oudinot se dirigeait sur Raschdorf et Wagram, après avoir chassé de Rutzendorf les troupes de Nordmann, que le prince de Liechtenstein avait vainement essayé de soutenir avec une partie de sa réserve. Quoique le prince Eugène n'eût pas encore

pu faire entrer toute l'armée d'Italie en première ligne, les divisions Lamarque et Grenier avaient déjà exécuté plusieurs mouvements pour soutenir ou remplacer les troupes engagées. Enfin le duc d'Auerstaedt, en marchant de Glinzendorf sur Neusiedel, avait donné sur la queue de Nordmann, qui s'était retiré à Groshofen après l'échec essuyé à Rutzendorf. Le général autrichien, voyant ses ailes débordées par Morand et Puthod, se replia sur le 4e corps autrichien en position à Grafen-Neusiedel.

Vers 6 heures du soir, l'armée française arriva en face de l'armée ennemie. Les 2e et 4e corps autrichiens, établis sur le rideau qui borde la rive gauche du Russbach, de Grafen-Neusiedel au coude de ce ruisseau à Wagram, en formait la gauche, et les 3e et 5e corps, ainsi que les réserves de grenadiers et de cavalerie en position sur les hauteurs de Stamersdorf à Wagram, composaient la droite. Comme nous l'avons vu plus haut, l'Archiduc ne s'attendant à livrer bataille que le lendemain, s'était borné à faire recueillir ses avant-gardes. Les Français se trouvaient donc massés vers l'angle formé à Wagram par les deux parties de la ligne autrichienne; le gros de l'armée était entre Aderklaa, Raschdorf et Baumersdorf; le duc d'Auerstaedt, en face de Neusiedel, ayant en crochet sur la rive gauche du Russbach les dragons de Grouchy, et plus loin en arrière la division Monthrun à l'extrême gauche; Massena occupait Susseabrunn et Breitenlee. Dans cette position, l'Empereur avait certainement toute chance de porter un coup funeste à son adversaire en perçant sa ligne au point de jonction des deux ailes; car, entre Saüring et Wagram, sur une étendue d'environ 6,000 mètres, la

liaison n'était formée que par quelques régiments de la réserve de cavalerie, et, en pénétrant par cette lacune, il séparait les deux corps de l'armée autrichienne, et pouvait dans la journée du lendemain les écraser l'un après l'autre.

Mais l'attaque de l'aile gauche offrait des difficultés qu'on ne soupçonnait pas. Le Russbach coule en ligne droite dans un lit large de 2 à 3 mètres et profond de 60 à 80 centimètres, qu'il s'est creusé au milieu d'un vallon d'une largeur moyenne de 300 mètres. La crête de la berge gauche du vallon de Sichdichfür à Neusiedel, sur une étendue d'environ 6,000 mètres, était couronnée d'ouvrages ébauchés et hérissés d'artillerie. Le Russbach est difficilement guéable pour l'infanterie, et à raison des oseraies et des saules dont ses bords sont couverts, ne peut être traversé par la cavalerie et l'artillerie que sur les 8 ponts établis en face ou à proximité des villages occupés par l'ennemi. L'Empereur prescrivit à Massena de tenir en échec à Stamersdorf le comte Klenau et le prince de Reuss, tandis que le prince de Ponte Corvo attaquerait Wagram, le général Oudinot la position au-dessus de Baumersdorf, le vice-roi celle en face de ce village et au-dessous, et le duc d'Auerstaedt Neusiedel sur les deux rives du Russbach.

Soit que l'Empereur n'en eût pas fixé l'heure, ou que les corps destinés à y concourir se trouvassent à des distances inégales, cette quadruple attaque se fit sans ensemble. Le prince de Ponte Corvo ne soutint pas Oudinot, et celui-ci, sans regarder derrière lui, à la faveur d'une vive canonnade, aborda la position, au-dessus de Baumersdorf avec la division Frère, ayant pour réserve celles de Grandjean et de Tharreau. (Voy.

Pièces justificatives, n° XX II.) Le comte Bellegarde repoussa vivement cette attaque, et le força, après un vigoureux combat, à repasser le Russbach. Dans ce moment, le vice-roi ayant ordonné au général Macdonald d'entrer en action, 7 bataillons de la division Lamarque, suivis par 4 autres déployés formant réserve, s'avancèrent en colonnes vers le Russbach. Mais l'encombrement des points guéables par quelques bataillons de Dupas, auquel un aide de camp de l'Empereur avait donné cette direction, de plus, la nécessité de gravir la berge du vallon sous la mitraille de l'ennemi, rendirent ce passage lent et difficile. La division Dupas ayant enfin appuyé vers Wagram, Lamarque forma sa ligne et chargea celle des Autrichiens, sous le feu vif et meurtrier des tirailleurs embusqués dans les trous creusés pour l'aire de leurs baraques. L'ennemi fut entamé et dispersé; on lui fit plus de 2,000 prisonniers, et on lui enleva 5 drapeaux. Toutefois, ce succès obtenu pour ainsi dire à l'arme blanche ne pouvait être assuré qu'à l'aide d'un renfort, car le régiment d'Erbach s'avançait contre nous de la seconde ligne et dans le plus bel ordre. Macdonald appela donc sa réserve, sa cavalerie et son artillerie; mais ces deux dernières ne purent franchir le Russbach à temps, en sorte que l'infanterie se trouva seule en butte aux coups des Autrichiens. Le prince Charles accourut avec les chevau-légers de Vincent, et le prince de Hohenzollern chargea la droite avec les hussards de Hesse-Hombourg. Ces attaques simultanées portèrent le désordre dans les rangs déjà désunis de Lamarque; les prisonniers s'échappèrent, les drapeaux enlevés furent perdus, et les troupes culbutées sur le Russbach. Vainement les divisions Seras et Pac-

thod, et les chasseurs du général Sahuc qui venaient d'effectuer leur passage, tentèrent de rétablir le combat; Lamarque regagna les hauteurs sans pouvoir s'y maintenir, et revint fort maltraité sur la rive droite du Russbach. Nous perdîmes dans cette affaire le colonel Huin du 13e de ligne; les généraux Grenier, Seras et Vignoles furent blessés.

Cependant le général Oudinot ayant rallié la division Frère, ordonna à celle de Grandjean, soutenue par celles de Claparède et de Frère, d'attaquer de nouveau Baumersdorf; mais le général Hardegg, qui l'occupait, fit échouer complétement l'attaque, et obligea Oudinot à se retirer vers la chute du jour.

Plus bas, sur le Russbach, le duc d'Auerstaedt avait commencé l'attaque par une vive canonnade, à laquelle le prince de Rosenberg répondit non sans avantages. Montbrun, après avoir laissé un détachement pour observer et contrarier au besoin la marche du prince Jean sur Ober-Siebenbrun, avait manœuvré dans la plaine du Marcheck, et repoussé la cavalerie de Nordmann au pied du coteau de Neusiedel, menaçant de la déborder. Le duc d'Auerstaedt fit alors franchir le Russbach au-dessus de ce village par les divisions Morand et Friant, qui l'attaquèrent en côtoyant la rive gauche du ruisseau, pendant que les divisions Gudin et Puthod restaient en réserve sur la rive droite. Le prince de Rosenberg repoussa ces deux attaques avec un égal succès; la brigade Nostitz de la réserve de cavalerie chargea la division de Montbrun déjà fatiguée, la tint à distance respectueuse, et l'infanterie autrichienne, après un combat plus meurtrier qu'opiniâtre, rejeta au delà du Russbach les divisions Gudin et Puthod, qui venaient

de traverser le ruisseau. Le duc d'Auerstaedt jugeant alors, à la direction des feux sur sa gauche, que les autres corps avaient essuyé un échec, ne crut pas prudent de tenter un nouvel effort, et se disposa à prendre ses bivouacs en face de Neusiedel, sur la rive droite du Russbach.

Lorsque le prince de Ponte Corvo s'ébranla pour attaquer Wagram, le corps d'Oudinot et l'armée d'Italie avaient déjà été repoussés; et Dupas, dont les tirailleurs s'étaient logés dans les premières maisons du côté de Baumersdorf, venait aussi par contre-coup d'éprouver son échec.

Wagram est bâti en grande partie dans une île formée par le Russbach, un peu au-dessous de son coude, et le comte Bellegarde, placé sur sa droite, y avait jeté le régiment de Reuss Plauen. La brigade Zeschau attaqua ce village, en expulsa les défenseurs après une courte fusillade, et l'occupa sans chercher à s'établir au delà. Mais Bellegarde revint bientôt à la charge avec les régiments de Reuss Plauen et de Mitrovsky, qui s'avancèrent en ligne, après avoir détaché chacun un bataillon pour prendre en flanc le débouché d'Aderklaa. Les Saxons, poussés en tête par le gros des Autrichiens sous une grêle de plomb qui les abîmait, ne purent manœuvrer dans ce chemin creux. Le prince de Ponte Corvo, se sentant trop faible, avait, dès le commencement de l'action, envoyé coup sur coup à la division restée à la tête du pont, l'ordre de venir le rejoindre au plus tôt. Elle arriva à la nuit, au moment où Zeschau avait le plus de peine à se maintenir. Les 2 divisions ne se reconnurent pas à temps, et tirèrent l'une sur l'autre, ce qui compléta le désordre dont les Autrichiens

profitèrent pour expulser les Saxons de Wagram. La méprise cessa heureusement bientôt, et le prince de Ponte-Corvo aurait pu reprendre l'offensive si la division Dupas, occupée ailleurs comme nous l'avons vu, ne lui eût fait défaut. Les Saxons furent donc chassés définitivement du village vers 11 heures du soir et ramenés à Aderklaa dans un effroyable désordre, malgré le feu redoublé de leur artillerie.

Le combat se prolongea fort avant dans la nuit, et l'armée française campa dans l'ordre suivant : le 3e corps en face de Neusiedel, à la hauteur de Glinzendorf, ayant les divisions Morand et Friant en première ligne, Gudin et Puthod en seconde, et la cavalerie à droite ; l'armée d'Italie derrière le Russbach, au-dessous de Baumersdorf, sur deux lignes : la première, à une demi-portée de canon de l'ennemi, le 11e corps entre elle et le 3e ; le 2e corps entre Baumersdorf et Wagram, le 9e en arrière d'Aderklaa ; le 4e à Breitentee, y compris la division de Lassalle ; la garde impériale et les Bavarois qui marchaient avec elle ainsi que le quartier général, entre Grosshofen et Raschdorf; la réserve de cavalerie en arrière du quartier impérial, moins les dragons de Grouchy et la division Montbrun qui bordaient le Russbach vers Leopoldsdorf.

De son côté, l'Archiduc avait le 6e corps sur les hauteurs de Stammersdorf, appuyant sa gauche à Gerarsdorf; la réserve de cavalerie campait entre ce dernier point et Wagram. Les 1er, 2e et 4e corps s'étendaient de Wagram à Markgrafen-Neusiedel, derrière le Russbach ; le général Frœhlich se tenait avec 4 régiments de cavalerie aux environs d'Ober-Siebenbrun pour soutenir l'aile gauche et protéger l'arrivée du prince Jean qu'on

attendait le lendemain matin de Presburg ; les grenadiers étaient à Saüring ; le corps de Kollowrath à Hagenbrunn, et celui du prince de Reuss surveillait le Danube depuis le Spitz jusqu'à Krems. Ces trois derniers corps, qui n'avaient pris aucune part aux événements de la journée, couraient, ainsi disséminés, le risque de ne pouvoir coopérer à la bataille du lendemain.

Comme on le voit, la journée du 5 fut mêlée pour nous de succès et de revers. En effet, dès le début, l'armée effectue le passage du Danube et se réunit sur le flanc gauche des Autrichiens ; elle parvient à tourner et à rendre inutiles les ouvrages derrière lesquels ils nous attendaient ; mais ensuite elle essuie un échec sur toute l'étendue de la ligne que Napoléon s'était flatté d'enlever d'emblée. Néanmoins l'avantage lui restait en définitive ; car ses troupes, rassemblées sur le point le plus vulnérable de la position ennemie, pouvaient recommencer le lendemain la lutte avec d'autant plus de chances de succès qu'elles avaient acquis par leur passage l'initiative et l'ascendant de la victoire.

A peine l'Empereur eut-il établi son bivouac, que le duc d'Auerstaedt vint prendre ses ordres pour le lendemain. Napoléon le chargea d'attaquer de nouveau Markgrafen-Neusiedel avec le 3e corps, la cavalerie de Montbrun et celle de Grouchy, et de tâcher de prendre poste sur la rive gauche du Russbach. Quant à Massena, qui était plus éloigné, une dépêche lui prescrivit de se porter sur Aderklaa dès l'aube du jour, et d'envoyer la division Boudet à Aspern pour protéger, conjointement avec le général Reynier, les ponts et l'île Lobau. Napoléon envoya l'aide major général Dumas porter au vice-roi, à Oudinot et au prince de Ponte-Corvo, l'ordre de

resserrer leurs avant-postes et de ne pas s'engager avant que l'ennemi n'eût démasqué ses projets, son intention étant de tomber avec toutes ses forces, sur le point que son adversaire laisserait exposé à ses coups.

De son côté l'Archiduc, déterminé à prendre l'initiative, mit à l'ordre les dispositions suivantes : Kollowrath, Klenau et le général d'Aspres, étroitement liés entre eux, devaient attaquer notre gauche à Breitenlee et à Süssenbrunn. Le 1er corps avait sa direction marquée sur Aderklaa, devait appuyer sa gauche au Russbach et occuper les hauteurs en arrière de Wagram, à mesure que les deux autres corps franchiraient le Russbach ; le prince de Liechtenstein, en s'avançant entre Aderklaa et Süssenbrunn, rattacherait le 1er corps aux grenadiers du général d'Aspres ; il était recommandé au prince de Hohenzollern de favoriser d'abord le mouvement du comte Bellegarde par une vive canonnade de sa grosse artillerie, et de franchir le Russbach lorsque le 1er corps aurait gagné du terrain. Le prince Rosenberg avait ordre de pousser notre droite contre laquelle le prince Jean s'avancerait de son côté afin de la placer entre deux feux. Enfin, la tâche du prince de Reuss était de défendre jusqu'à l'extrémité le Spitz et la Schwarzelacken, ainsi que tous les postes sur le haut Danube.

Le projet de l'Archiduc était donc d'attaquer simultanément les ailes de l'armée française, d'intercepter ses communications avec les ponts, et de pousser sur elle son centre à mesure que les ailes feraient des progrès. Malheureusement pour les Autrichiens, les instructions du prince Charles parvinrent trop tard aux généraux de la droite, et Rosenberg seul put se mettre en mouvement

à 4 heures du matin. Il avait formé trois colonnes : les deux premières composées d'infanterie, et la troisième qui tenait la gauche, de cavalerie. Les deux premières rencontrèrent la division Puthod à Grosshofen, et celle de Friant à Glinzendorf. Ces deux divisions étaient soutenues par celles de Morand et de Gudin, ainsi que par les dragons de Grouchy, qui prolongeaient la ligne vers le Danube. La canonnade et la fusillade s'engagèrent aussitôt, et s'étendirent sur notre gauche, le long du Russbach, assez vivement pour obliger le prince Eugène à se replier de quelques centaines de mètres. Le duc d'Auerstaedt, surpris de se voir enlever l'initiative, fit menacer le flanc du corps de Rosenberg par la division Gudin, et se disposait à le tourner, lorsque l'Empereur, craignant que le mouvement de l'ennemi n'assurât la jonction de l'archiduc Jean avec la grande armée, accourut suivi de la garde, des cuirassiers de Nansouty et du duc de Padoue. Il les fit mettre en bataille à gauche sous la protection de leur artillerie, et ordonna au duc d'Auerstaedt de repousser l'ennemi avec vigueur. Ce puissant renfort doubla l'ardeur du 3e corps, qui marcha de front contre les Autrichiens, tandis que Montbrun et Grouchy, appuyés par le 11e corps, chassaient d'Ober Siebenbrun le général Frœlich, et faisaient replier la cavalerie de Nordmann et de Nostitz.

Mais déjà il n'était plus question pour le prince de Rosenberg d'attaquer. Le généralissime, inquiet de l'inaction des corps de sa droite, venait de lui expédier l'ordre de différer le combat jusqu'à leur entrée en ligne. Rosenberg se retira donc chaudement ramené vers Markgrafen-Neusiedel, et se vit obligé de renoncer à l'appui du prince Jean, sur lequel il comptait encore

peu d'instants auparavant, à supposer que celui-ci, comme personne n'eût pu en douter, obéît aux ordres de son frère.

Le prince de Hohenzollern avait pris l'offensive entre cinq et six heures, et embrassait dans son attaque tout le front de l'armée d'Italie. L'Empereur ordonna alors à Macdonald d'aborder la position au-dessous de Baumersdorf avec les divisions Broussier, qui venaient de le rejoindre après avoir fait 20 myriamètres en quatre jours (voyez *Pièces justificatives*, n° XXI), Lamarque, Pacthod, et la cavalerie du général Sahuc, et le fit soutenir à droite par le vice-roi avec le reste de l'armée d'Italie. Mais les dispositions préparatoires de l'attaque exigèrent beaucoup de temps, durant lequel survinrent des circonstances qui les rendirent inutiles.

Le comte Bellegarde, conformément à ses instructions, avait passé le Russbach et s'était porté sur Aderklaa. Son avant-garde, commandée par le général Stutterheim, y pénétra presque sans coup férir ; les Saxons, encore sous l'impression du combat de la nuit précédente, se défendirent mollement et sans ensemble, se débandèrent, et le prince de Ponte-Corvo eut beaucoup de peine à les rallier. Enhardi par ce succès, Bellegarde déploya ses troupes sur deux lignes entre Wagram et Aderklaa, amenant sur sa gauche deux batteries dont le feu obligea le prince à refuser sa droite. Ce début lui parut de mauvais augure pour la journée, et il dépêcha un de ses aides de camp à Napoléon pour l'informer de sa situation et lui demander du secours.

Cet officier arriva au moment où l'Empereur faisait établir une batterie légère sur l'escarpement près de Markgrafen-Neusiedel, en vue de favoriser l'attaque du

duc d'Auerstaedt contre ce village. Le danger de ce côté une fois écarté, et cette attaque n'exigeant pas moins de deux heures de préparatifs, Napoléon se porta vers neuf heures sur Aderklaa avec la cavalerie de Nansouty, laissant l'ordre à la garde à pied et à cheval et à la division De Wrède de retourner à Raschdorf. Il arriva à temps pour rallier les Saxons, et les fit soutenir par les cuirassiers placés obliquement en regard d'Aderklaa et d'Ober Siebenbrun.

Le maréchal Massena, conformément aux instructions de l'Empereur, avait prescrit aux divisions Legrand, Carra Saint-Cyr et Molitor de se rendre dans la direction de Wagram, suivies à distance par la cavalerie de Lasalle et de Marulaz, et de prendre position à la gauche du 9e corps. Ce mouvement ne put se faire avec tout l'ensemble désirable : Legrand fut arrêté, dès le commencement de sa marche, par Klenau, qui tenait Breitenlee, et qui lui barra longtemps le passage; Saint-Cyr eut à repousser les grenadiers de d'Aspres, qui occupaient Süssenbrunn, de sorte que la division Molitor, dépassant les deux autres, arriva la première en ligne, à la gauche des Saxons. Comme il fallait, pour arrêter les progrès de Bellegarde, enlever Aderklaa, d'où les Autrichiens paraissaient sur le point de déboucher, Massena ordonne à Saint-Cyr, enfin débarrassé de d'Aspres, d'attaquer le village; mais, devant les masses énormes de l'ennemi, ce général hésite à aborder franchement le poste et essaie de le tourner. Massena, du fond de sa calèche, voyant perdre en manœuvres compassées un temps précieux, se fait conduire à la tête de la division, et ordonne d'aborder l'ennemi vigoureusement. Aussitôt le 24e léger et le 4e de ligne se forment en colonnes,

ayant le 46e pour réserve, marchent résolument sur les flancs du village, en chassent les Autrichiens; puis, entraînés par leur ardeur, les poursuivent au delà du chemin creux qui joint Aderklaa à Wagram, et dans lequel ils eussent trouvé un abri. Les défenseurs du village, poursuivis jusqu'à leur seconde ligne, y portent l'épouvante et le désordre. Elle se rompt, se disperse et abandonne le champ de bataille. Toutefois ce succès fut passager, car les grenadiers, flanqués par la réserve du prince de Liechtenstein, arrivèrent bientôt et rétablirent le combat. Ce renfort et la présence soudaine de l'archiduc Charles rendirent la confiance aux troupes de Bellegarde, qui se rallièrent à la voix du généralissime et attaquèrent à leur tour nos régiments aventurés. Abordés de front et en flanc, ils sont d'abord rejetés dans Aderklaa; l'Archiduc dirige aussitôt contre eux le général Stutterheim, à la tête de trois bataillons de grenadiers. Alors le 46e de ligne entre en action, et il s'engage une sanglante mêlée, à laquelle les brigades Merville et Hammer prennent part. Du côté des Autrichiens, les généraux Stutterheim et Merville sont mis hors de combat; du nôtre, le général Colson est blessé; les colonels Pourailly et Boëldieu, blessés aussi, tombent au pouvoir de l'ennemi : les aigles des 24e et 4e régiment sont perdues (voy. note XXI *bis*); enfin nos régiments sont culbutés sur la division Molitor, qui s'avance pour favoriser leur ralliement. Molitor, quoique menacé sur sa gauche par la cavalerie autrichienne, lance successivement sur Aderklaa les 2e, 16e et 67e régiments, formés en colonnes d'attaque. Ils enlèvent le village et s'y maintiennent, soutenus par le 37e et un bataillon du 67e. Mais bientôt la cavalerie ennemie, voyant ces derniers

sans appui, fond sur eux au grand trot. Ces 4 bataillons se forment aussitôt en carré, repoussent toutes les attaques, et la division, malgré une perte de 1,300 hommes sur 3,000, conserve le village jusqu'à midi, heure à laquelle l'artillerie de la garde vint lui permettre de l'évacuer, et d'exécuter les dispositions de l'Empereur en faveur de Boudet. (Voyez *Pièces justificatives*, n° XXII.)

Le prince de Ponte-Corvo, témoin de la lutte désespérée soutenue par Saint-Cyr, s'approche alors d'Aderklaa avec les Saxons, dont l'artillerie commence à foudroyer ce village; son infanterie s'engage à la faveur de cette canonnade, mais elle est repoussée par les grenadiers autrichiens comme l'ont été les bataillons français. La cavalerie attaque à son tour sans plus de succès; écrasée par le feu des batteries autrichiennes, elle ne pousse point ses charges à fond et se replie, abandonnant à ses propres forces la division Dupas, qui tient la droite. Celle-ci résiste néanmoins, tandis que les régiments saxons de la gauche, poursuivis par les Hongrois, se précipitent sur les débris de la division Saint-Cyr, de telle sorte, que Massena se voit obligé de les faire charger pour arrêter leur déroute. L'Archiduc resta ainsi maître d'Aderklaa, et forma sa ligne en avant du village: le 1er corps à la gauche, les grenadiers à la droite, en masses par bataillons sur deux lignes en échelons; mais, sachant apprécier le général à qui il avait affaire, il crut devoir prudemment confier à l'archiduc Louis la défense de ce point important dont il fit le pivot de ses manœuvres.

Cependant, la droite des Autrichiens achevait son mouvement; le 1er corps venait s'appuyer à Aderklaa, et se lier avec la division de grenadiers du général Pro-

haska, qui était soutenue par la cavalerie du prince de Liechtenstein, et avait sur la droite le corps de Kollowrath. Celui-ci, après avoir jeté 3 bataillons dans Breitenlee, continuait à s'avancer sur Neu-Wirtshauss; le comte Klenau s'était formé en masses par bataillons en avant de Leopoldau, et avait envoyé le général Vincent avec son avant-garde, sur sa gauche, le long du Danube, tandis que la brigade Veczay, détachée par le prince de Reuss, côtoyait le fleuve sous le feu terrible des batteries de l'île Lobau et des îles adjacentes. Le général Boudet avait placé le 96e en avant, couvert par l'artillerie, divisée en deux batteries; le 93e en tête, ayant des tirailleurs dans l'île en arrière à gauche, et le 3e sur le flanc droit du village. La canonnade commença vers 7 heures et se soutint sans avantages marqués de part et d'autre; seulement Veczay chassa nos tirailleurs de l'île qu'ils occupaient. En même temps un bataillon de Saint-Georges attaqua le village pour faire diversion à l'effort dirigé contre la droite; Boudet se retirait donc sur la tête du pont, faisant le meilleur emploi de son artillerie, quand le général Walmoden, s'apercevant que celle-ci faisait un mouvement téméraire pour prendre d'écharpe le corps autrichien, la chargea tout à coup avec les hussards de Liechtenstein, sabra les canonniers sur leurs pièces et s'empara de 10 bouches à feu (voy. *Pièces justificatives*, n° XXIII). Vainement Boudet accourt avec le 56e pour les leur arracher, il est refoulé avec une perte notable sur la tête de pont, où il est protégé par le feu redoublé des batteries de l'île Lobau. Marulaz, témoin de cet échec, exécute un demi à gauche et Lassalle un demi-tour pour faire face à l'ennemi; une charge heureuse pouvait seule débarrasser

lès derrières de notre extrême gauche, Marulaz enleva les 5 régiments qu'il commandait et tomba avec impétuosité sur l'artillerie ennemie. Les canonniers autrichiens coupèrent les traits, et s'enfuirent avec les attelages, laissant en notre pouvoir 10 pièces de canon avec leurs caissons. Mais s'apercevant bientôt que la cavalerie ennemie s'avançait en force pour lui arracher ses trophées, Marulaz rallie sa division afin de lui tenir tête. Lassalle, qui voit l'orage grossir, ordonne au général Bruyère de voler au secours de sa gauche menacée ; cette brigade prend le trot, et malgré sa diligence, avant qu'elle pût être en mesure d'arrêter les Autrichiens, ceux-ci chargent si vigoureusement qu'après une mêlée meurtrière, ils reprennent leur artillerie, et vont tailler en pièces les escadrons de Marulaz, lorsque Bruyère, prenant en flanc la cavalerie ennemie, lui fait abandonner le terrain avec 2 pièces attelées. Cette charge audacieuse imposa à Walmoden, qui n'osa tirer avantage de sa supériorité numérique, et se retira à distance en observation.

Toutefois l'avant-garde de Klenau resta maîtresse des retranchements élevés entre Aspern et Enzersdorf, et son corps de bataille s'établit en arrière vers Breitenlee. Ainsi vers 10 heures, par l'effet de ces divers mouvements, toute l'armée autrichienne, moins les corps de Hohenzollern et de Rosenberg restés derrière le Russbach, était formée en ligne entre Wagram et le Danube, menaçant de déborder les Français agglomérés entre elle et le Russbach, et de les couper du fleuve.

Lorsque Napoléon arriva en face d'Aderklaa, tout y était dans le plus effroyable désordre : les Saxons éperdus n'entendaient plus la voix de leurs chefs ; la division

Saint-Cyr n'offrait que des débris; celles de Molitor et de Legrand, fortement engagées, avaient peine à se soutenir, et plus loin dans la plaine de formidables colonnes s'avançaient de toutes parts. La présence de Napoléon, qui d'ordinaire était saluée par de vives acclamations, fut à peine aperçue des troupes; le mal semblait irrémédiable; néanmoins, l'Empereur, avec sa sérénité habituelle, montant dans la calèche de Massena : — Eh bien ! lui dit-il, il y a de la bagarre par ici ? — Comme vous le voyez, sire, répondit le maréchal; mais ce n'est pas ma faute. — Oh ! je le sais bien, c'est ce hableur de Bernadotte qui depuis hier ne me fait que des sottises.

Napoléon exposa ensuite son plan à Massena, et lui détailla les ressources qui restaient pour en assurer l'exécution. Il n'était demeuré aussi longtemps au corps d'Oudinot que pour étudier les projets de l'Archiduc : tout ce qui se passait montrait suffisamment la résolution du prince Charles de resserrer l'armée française contre le Russbach en la coupant de ses ponts. Mais quoique tout parût le favoriser, rien n'était encore perdu pour nous. « Avec du sang-froid et de l'audace, ajouta l'Em-» pereur les yeux étincelants et en accompagnant ses » paroles d'un geste énergique, nous changerons en dé-» faite son triomphe actuel; deux heures nous suffiront » pour cela. Davout est maintenant en état d'attaquer » Neusiedel avec avantage; il va prendre à revers Ro-» senberg et Hohenzollern déjà abîmés par la terrible » canonnade à laquelle ils sont en butte depuis 6 heures. » Oudinot en aura bon marché dans une attaque de » front. Pendant ce temps, la garde à pied et à cheval » abordera la position entre Wagram et Aderklaa, en

» face duquel les Saxons ralliés se reformeront : vous, » Massena, précédé par Lassalle et Marulaz, et soutenu » par Saint-Sulpice, vous attirerez l'attention de l'extrême » droite de l'ennemi en faisant un à gauche et vous di- » rigeant sur Aspern. Lorsque j'aurai frappé le coup » décisif, vous ferez brusquement un à droite et repren- » drez l'offensive contre les corps autrichiens désunis et » fatigués, qui ne vous opposeront plus de résistance.

» — Ainsi, reprit Massena, dans les chances les plus » favorables possible, le 4e corps est destiné, avec 3 faibles » divisions de cavalerie, à soutenir les efforts de toutes » les colonnes qui couvrent la plaine entre Aderklaa et » Aspern. La tâche est rude, mais qu'importe ! Il s'agit » du salut de l'armée, nous la remplirons.

» — J'y compte, répondit Napoléon en lui serrant la » main ; ne perdez pas un instant ; de mon côté je re- » tourne à Wagram porter le coup de massue. »

Aussitôt, l'Empereur ordonne au duc d'Istrie de couvrir avec sa réserve le terrain entre Wagram et Aderklaa sur lequel s'avance fièrement le corps de Kollowrath, soutenu par une partie de la cavalerie de Liechtenstein. Il envoie dire à Macdonald de faire demi-tour avec ses 3 divisions et de marcher sur Süssenbrunn, et au prince Eugène de le soutenir avec le reste de l'armée d'Italie. L'aide major-général Dumas est chargé de porter à la garde impériale, formée sur deux lignes depuis son retour à Raschdorf, l'ordre de faire un changement de front, la droite en avant, de manière à se placer en face de Wagram et d'Aderklaa, derrière l'armée d'Italie. Enfin le duc d'Auerstaedt est averti qu'il doit enlever le village de Neusiedel, dont la prise servira de signal à l'attaque décisive entre Wagram et Aderklaa, et Ou-

dinot est prévenu qu'il doit n'aborder la position du Russbach au-dessus de Baumersdorf que lorsqu'il verra le duc d'Auerstaedt maître de Neusiedel ; il se bornera jusque-là à canonner vigoureusement le corps qu'il a devant lui.

Le temps pressait ; le duc d'Istrie ne pouvait attendre la cavalerie de la garde pour commencer à donner de l'air à notre attaque. Il n'avait encore sous la main que la division Nansouty, formée il est vrai des deux beaux régiments de carabiniers et de quatre de cuirassiers ; il se précipite avec eux tête baissée sur les carrés autrichiens qui s'étendent entre Süssenbrunn et Aderklaa, sabre le bataillon Georger, et fait une large trouée entre les corps de Liechtenstein et de Kollowrath. Non content de ce premier succès, il laisse les cuirassiers sabre au poing devant les carrés de Kollowrath, opère un à droite et tombe comme une avalanche sur l'artillerie que le prince de Liechtenstein avait placée en avant d'Aderklaa. Mais les régiments de Rosenberg et du prince héréditaire prennent en flanc les carabiniers et font échouer cette charge. Le duc d'Istrie allait rallier les escadrons et en tenter une nouvelle, lorsque son cheval, frappé d'un boulet, le renversa sous lui. On le crut mort, et ce simple accident eut des suites irréparables. Nansouty, ignorant l'ordre donné au maréchal, se hâta, dans la crainte de compromettre sa division, de la reformer en arrière, et la cavalerie qui arrivait pour la soutenir resta sans direction. Tel fut le prélude de l'attaque décisive.

Les têtes de la garde et de l'armée d'Italie arrivèrent chacune de leur côté ; la première, précédée par 60 bouches à feu de 8 et de 12, nombre qui s'augmenta suc-

cessivement de 24 autres appartenant à l'armée d'Italie. Cette formidable batterie, dont le général Lauriston, aide de camp de l'Empereur, prit le commandement, s'étendit sur une ligne d'environ 2,000 mètres, couvrit au centre le corps des Saxons, et aux extrémités le terrain où allaient se former la garde et l'armée d'Italie. La supériorité du calibre de nos pièces, la justesse de leur tir, l'activité et le dévouement de nos canonniers nous donnèrent bientôt l'avantage sur l'ennemi, qui continua néanmoins à répondre énergiquement à notre feu pendant une demi-heure, après laquelle les pertes énormes qu'il essuya le forcèrent à ralentir le sien. Les nôtres furent également considérables; mais le moral de nos canonniers, loin de s'abattre, s'exaltait à la vue de l'affaiblissement graduel du feu des batteries autrichiennes, derrière lesquelles cependant les masses ennemies faisaient encore bonne contenance.

A la faveur de cette canonnade, le général Macdonald forma ainsi son corps : 8 bataillons des divisions Broussier et Lamarque déployés, les ailes soutenues par 8 autres bataillons en colonne par division, à distance de peloton; la division Seras, commandée par le général de brigade Moreau, plus loin en réserve, flanquée à gauche par 4 escadrons de carabiniers. Ses troupes ainsi disposées, Macdonald attendit les ordres de l'Empereur. (Voy. *Pièces justificatives, n°* XXIV.)

Vers la gauche, les divisions d'infanterie de la jeune et de la vieille garde étaient arrivées en face d'Aderklaa et s'y formaient par bataillons en masse, la jeune garde en première ligne et la vieille en seconde, encadrant ainsi les Saxons entre elles et le corps de Macdonald.

Voyons maintenant ce qui s'était passé à notre droite

durant cet intervalle : le duc d'Auerstaedt avait été bientôt en mesure d'attaquer la position du Russbach, derrière laquelle le prince de Rosenberg avait été rappelé vers 6 heures du matin par l'Archiduc, comme nous l'avons dit plus haut. L'infanterie du 4e corps autrichien était rangée en masse par bataillons avec une brigade en potence sur son extrême gauche. La tour de Neusiedel, occupée et abandonnée depuis 5 jours selon les circonstances, offrait alors un point de résistance important ; elle était armée de plusieurs pièces de canon, et l'on travaillait activement aux ouvrages en terre dont on voulait la couvrir ; 40 à 50 pièces de canon réparties en plusieurs batteries sur les points accessibles du front et du flanc de cette position en protégeaient la défense. La cavalerie se trouvait en partie en seconde ligne sur le plateau, et le reste au pied sur le flanc gauche.

Le duc d'Auerstaedt, qui avait parfaitement reconnu le terrain, disposa ses troupes en face du Russbach sur deux lignes, l'infanterie à gauche, la cavalerie à droite dans la direction de Loibersdorf. Celle-ci passa le Russbach vers 6 heures du matin en repliant les postes ennemis ; ensuite, les quatre divisions d'infanterie traversèrent successivement ce ruisseau, chacune devant son front. Bientôt les deux premières, soutenues par les cuirassiers du duc de Padoue, et flanquées par les dragons du général Grouchy, arrivent au pied de la colline sur le flanc de la position, sous la protection de leur artillerie, renforcée d'une batterie de 12. La cavalerie de Montbrun prolongeait au loin la ligne vers la droite. Le général Morand gravit la colline et aborde les ouvrages en avant de la tour ; mais il est repoussé par une vive fu-

sillade ; il revient à la charge soutenu par la brigade Gilly de la division Friant, et plus heureux cette fois, il s'en empare malgré les efforts du général Veczay, qui tombe mortellement blessé. De son côté, le général Friant chasse les Autrichiens de la crête des hauteurs, tandis que Montbrun et Grouchy sur la droite, chargent la cavalerie autrichienne, et l'éloignent de plus en plus de son infanterie.

Le duc d'Auerstaedt dirigea lui-même l'attaque de front, qui présentait de grandes difficultés à cause de l'escarpement de la berge du Russbach, et le prince de Hesse-Hombourg, qui défendait ce point, le fit chèrement acheter. Toutefois le duc d'Auerstaedt parvint à pénétrer à droite dans le village avec la division Gudin, tandis que Puthod y entrait par la gauche, après avoir débusqué l'ennemi d'un bouquet de bois voisin. C'était un avantage sans doute, puisque 2 divisions d'infanterie se trouvaient établies sur le flanc des Autrichiens, prêtes à favoriser l'attaque de front des deux autres ; mais ils occupaient encore le coteau en arrière du village ; leur cavalerie tenait la nôtre en échec, et d'ailleurs le prince de Hohenzollern venait de détacher une brigade au secours du 4e corps. Dans cet instant décisif, le duc d'Auerstaedt ordonne à Grouchy de mettre hors de lice la cavalerie et de prendre à revers l'infanterie qui combattait près de la tour ; lui-même, à la tête des troupes de Gudin et de Puthod, gravit l'escarpement du rideau. Ce mouvement donne lieu à un vif et court engagement, pendant lequel, la gauche de Rosenberg, resserrée entre les deux côtés de l'angle que formait l'infanterie du 3e corps, tombe dans une grande confusion.

Le duc d'Auerstaedt ordonna alors à la brigade Rey-

naud de la division du duc de Padoue, arrivée à la hauteur de Grafen-Neusiedel, de charger ces troupes en désordre. Le prince de Rosenberg fit avancer 2 carrés pour écarter ce nouveau danger. Le 4e régiment de cuirassiers enfonça et sabra le premier, mais il fut repoussé par le feu du second. Le 6e ayant chargé à son tour, les difficultés du terrain et la contenance de l'infanterie ennemie l'obligèrent également à tourner bride, et cet avantage momentané donna le temps au prince de Rosenberg de faire de nouvelles dispositions avec les troupes fraîches accourues de Baumersdorf.

Cependant le général Morand s'était emparé de la tour de Neusiedel, et s'avançait sur les derrières de l'ennemi, appuyé par la division Friant dont l'artillerie avait été renforcée de 7 pièces de 12. Plus loin sur la droite, Grouchy, avec ses escadrons et ceux de Montbrun, faisait tous ses efforts pour isoler la cavalerie autrichienne, et Rosenberg prouvait par d'habiles manœuvres qu'il devinait ses intentions. On échangea plusieurs charges : le général Wartensleben, ayant gagné le flanc de Montbrun, fit plier la brigade Jacquinot; mais Grouchy échelonna ses dragons à droite, et culbuta les hussards de Blankenstein. Le prince de Coburg s'ébranlant alors avec les dragons d'O'Reilly et les cuirassiers de Hohenzollern, la seconde brigade de Grouchy lui épargna la moitié du chemin, et la charge qui résulta de cette rencontre décida la cavalerie autrichienne à se replier sur son infanterie. Le prince de Rosenberg fit encore une tentative pour reprendre la tour de Neusiedel, et parvint à en chasser les troupes de Morand; mais, battu de front et en flanc par l'artillerie française, supérieure en calibre à la sienne, il fut forcé de l'évacuer et d'abandonner

même le champ de bataille, après une vive mêlée où les deux partis montrèrent une égale bravoure, et dans laquelle le général Gudin fut mis hors de combat à sa quatrième blessure. Du côté des Autrichiens, le général Nordmann, remplaçant le général Mayer atteint d'un coup de feu, fut lui-même blessé mortellement, et rendit le dernier soupir au milieu de ses compatriotes, qui honoraient sa valeur et l'auraient reçu sans rancune dans leurs rangs quelques mois plus tard.

Après son entretien avec l'Empereur, Massena avait ordonné à Saint-Sulpice de s'avancer pour favoriser la formation de l'infanterie, et préparer le mouvement de flanc qu'elle devait exécuter; mais l'artillerie ennemie écrasant les cuirassiers, força le maréchal à les faire replier sous la protection de la sienne. Il se mit en marche sur Neu-Wirthshaus précédé par la cavalerie légère, flanqué par les cuirassiers, et en faisant prendre sur sa droite des positions successives à ses batteries.

Une partie de la réserve de Liechtenstein, les grenadiers et les corps de Kollowrath et de Klenau s'opposèrent d'abord à ce mouvement qui ne fut pas moins exécuté avec ensemble et aplomb par ces troupes aguerries. Lorsque la cavalerie autrichienne menaçait de charger, les bataillons s'arrêtaient, formaient des carrés pleins pour la recevoir, et aussitôt qu'elle avait disparu, reprenaient le pas cadencé. De la sorte, le mouvement s'effectua en moins de 2 heures, malgré les pertes énormes causées par les boulets de l'ennemi.

Lorsque Massena fut arrivé au delà de Breitenlee, une masse formidable s'interposa entre lui et le Danube, et il apprit bientôt par des prisonniers que la division Boudet venait d'être rejetée dans la tête de pont avec perte de

toute son artillerie. Il dépêche aussitôt un de ses aides de camp vers l'Empereur pour lui transmettre cette fâcheuse nouvelle et le presser d'aviser. L'officier vole et trouve Napoléon en observation près du corps de Macdonald. « Sire, lui dit-il, le duc de Rivoli me charge » d'annoncer à Votre Majesté que l'ennemi a fait de » grands progrès sur notre gauche, rejeté la division » Boudet dans la tête de pont et pris son artillerie. »

L'Empereur, les yeux fixés vers la droite, ne répondit rien ; l'officier étonné ajouta : « Sire, la forte canonnade » que vous entendez part de l'île Lobau... la tête de » pont est en danger... Des masses innombrables s'in- » terposent entre elle et le 4e corps ; nos derrières sont » menacés... » L'Empereur continua de garder le silence. Les généraux de sa suite se regardent et partagent l'étonnement de l'aide de camp. Tout à coup, Napoléon se tournant vers celui-ci : « Tout cela n'est qu'un vain » bruit, dit-il, la bataille est gagnée, courez l'annoncer » au duc de Rivoli ; dites-lui que la perte de l'artillerie » de Boudet n'est rien, et que, sans s'en s'inquiéter, il » fasse un à droite, et poursuive le plus loin possible » les troupes placées devant lui ; je vais faire frapper le » coup décisif. » Il venait enfin d'apercevoir que les feux du duc d'Auerstaedt avaient dépassé Neusiedel, et que la gauche de l'ennemi était tournée. Il donna l'ordre à Macdonald, fort incommodé par l'artillerie ennemie, de se porter en avant.

Ce général s'ébranla, comptant sur l'appui des Saxons placés à sa gauche, que le prince de Ponte Corvo avait enfin ralliés et ramenait au combat. Mais ces troupes ne purent soutenir le feu de l'ennemi, et le désordre de leur retraite entrava quelque temps la marche

de la colonne. Elle s'en débarrassa pourtant, et peu après elle se trouva isolée dans la plaine, criblée par les feux croisés des batteries des corps de Kollowrath et de l'aile droite du prince de Liechtenstein. Toutefois la grêle de projectiles qui tombait sur cette sorte de carré ne ralentit point son élan; l'Archiduc, en voyant une telle masse faire brèche au centre de son armée, comprit le péril de sa situation, et ordonna à Bellegarde, à Kollowrath et au prince de Liechtenstein de combiner contre elle leurs efforts. Aussitôt le général Steyerer retire sa brigade obliquement en échelons, afin de prendre en écharpe le flanc droit du carré, pendant que le général Lilienberg fait la même manœuvre contre le flanc gauche. Mais Macdonald avançant toujours sans être rompu, Bellegarde fait battre la masse française en tout sens par son artillerie, afin d'y jeter le désordre et la mort, et pouvoir la disperser ensuite plus aisément par des charges simultanées. Macdonald commande alors promptement un à droite et un à gauche aux files extrêmes des bataillons ployés en colonnes sur les flancs, et appelle la division Seras, à laquelle il fait faire demi-tour lorsqu'elle a rejoint, pour former la 4e face du carré. (Note, XXV.) Dans cet ordre, il repousse par une fusillade vive et nourrie la triple attaque de l'ennemi, et le jette, au bout de quelques minutes, dans une effroyable confusion. L'un des plus vaillants généraux de l'armée autrichienne, Vukassovich, est tué à la tête d'une colonne de trois bataillons de grenadiers qui vient charger notre gauche, et sa mort les laisse sans direction. C'était le moment d'enlever l'artillerie, que le comte Bellegarde avait découverte pour faciliter son attaque sur la droite, et de faire charger les bataillons de Kollo-

wrath. Malheureusement la cavalerie qui suivait d'assez loin fut trop lente à se préparer et laissa échapper les pièces; d'autre part, les bataillons de Kollowrath reprirent leur assiette, et le généralissime fit replier derrière la seconde ligne les extrémités opposées de Liechtenstein et de Kollowrath pour servir de réserve. Néanmoins Macdonald s'avança jusqu'à 2,000 mètres de Süssenbrunn, où il s'aperçut que la faiblesse de sa colonne, réduite à 1,500 hommes, ne lui permettait pas d'aller plus loin sans témérité. Il s'arrêta donc dans une sablière, fit manœuvrer le peu de cavalerie qu'il avait, pour donner le change à l'ennemi, et envoya demander du renfort à l'Empereur.

Tandis que ces choses se passaient entre Aderklaa, Süssenbrunn et Breitenlee, le duc d'Auerstaedt, maître de la tour et du village de Neusiedel, avait enfin formé son infanterie sur deux lignes, la gauche au Russbach, précédée de l'artillerie et flanquée à droite par la cavalerie échelonnée sur trois lignes. Le corps de Rosenberg, pris à revers, essaya de se retirer par un changement de front, la gauche en arrière, et cette aile parvint en effet à éviter un engagement au moyen de sa cavalerie; mais sa droite, qui formait un angle aigu avec le Russbach, fut bientôt aux prises. Nos troupes, animées par les succès déjà obtenus, la forcèrent à se replier d'autant plus vivement que le général Oudinot, après avoir canonné depuis 9 heures du matin, fit alors passer le Russbach à ses divisions, qui attaquèrent en échelons le corps de Hohenzollern. Celui-ci, déjà affaibli de 5 bataillons et d'un régiment de cavalerie envoyés au prince de Rosenberg, avait retiré la brigade Hardegg de Baumersdorf. Menacé sur sa gauche par la re-

traite du 4e corps, il ne put résister longtemps à l'attaque de front d'Oudinot, et se retira sur le village de Wagram, en avant duquel il forma des carrés; mais ils furent enfoncés, et on emporta le village. Le général Tharreau fit alors un à gauche en poursuivant l'ennemi; la division Frère continua d'agir sur la gauche du duc d'Auerstaedt, et le général Grandjean occupa le centre, laissant Wagram à sa gauche et s'avançant vers la route de Vienne à Nicolsburg.

Le prince de Hohenzollern parvint encore une fois à se reformer derrière le Russbach; aussitôt la brigade Coëhorn et un régiment de la division Grandjean s'avancèrent contre son flanc gauche, soutenus par la cavalerie de Colbert, tandis que le 20e de chasseurs, chargeant sa droite, faisait 800 prisonniers et s'emparait de plusieurs pièces de canon et d'un drapeau.

Pendant ce temps, le duc d'Auerstaedt avait continué son mouvement de conversion et acculé au Russbach le prince de Rosenberg. Ce dernier, forcé de repasser le ruisseau, se retira en assez bon ordre sur les hauteurs de Hohenleiten, et la cavalerie de Montbrun, qui le poursuivait, fut arrêtée par les obstacles du terrain. Le général Radetzky occupa les défilés de Schweinwarth et de Hohenrupersdorf, et le général Nostitz, avec quelques régiments de Liechtenstein, couvrit la plaine de Pillnhsdorf et la chaussée de Wulkersdorf.

De son côté, le prince de Hohenzollern, talonné par le corps d'Oudinot, suivit la retraite du 4e corps et prit ses bivouacs à Enzersdorf.

Montbrun s'arrêta au pied des hauteurs de Hohenleiten, Grouchy à Auersthal, à gauche de ce village, Friant en arrière de Bockfluss, dont il s'empara à 6 heu-

res du soir. Le quartier général et les divisions Gudin et Puthod restèrent à Wagram. Le corps d'Oudinot campa aux environs de Saüring.

Nous avons vu plus haut que Macdonald avait été obligé de suspendre sa marche audacieuse en avant de Süssenbrunn à cause de l'affaiblissement de sa colonne. Napoléon, sans attendre sa demande de secours, avait déjà prescrit au prince Eugène de le faire soutenir par les divisions Pacthod et Durutte. La première, remontant le Russbach, une fois arrivée à Wagram, tourna à gauche pour suivre les mouvements de Bellegarde et opérer une diversion sur la droite de Macdonald. Le général Pacthod rencontra sur le rideau en arrière de Wagram la brigade du général d'Aspres, qu'il prit en flanc et repoussa sur Aderklaa. Vainement les Autrichiens essayèrent de défendre ce village; ils furent obligés de l'évacuer après avoir vu tuer leur général. Mais là se borna le succès de Pacthod, qui fut dès ce moment tenu en respect par le premier corps autrichien.

Le général Durutte, dont la division comptait encore 8,000 baïonnettes, poussait vigoureusement les troupes de Kollowrath entre Süssenbrunn et Breitenlee. Vainement le général autrichien tenta de l'arrêter en dirigeant contre lui le feu d'une batterie de 12 pièces de gros calibre; il ne put l'empêcher de traverser Breitenlee, et de se diriger sur Leopoldau afin de lier Macdonald à Massena; mais il avait affaire à trop forte partie pour atteindre ce but aussi promptement. Ainsi les diversions tentées sur les flancs de la colonne qui avait enfoncé le centre des Autrichiens ne remplissaient qu'imparfaitement leur objet, et cette masse, réduite au cinquième de sa force primitive, restait exposée aux

coups des réserves de l'infanterie et de la cavalerie ennemies. Alors Napoléon ordonna à De Wrède, qui était jusqu'alors resté en réserve avec la garde, de se porter au plus vite au secours de Macdonald, et quelque temps après, aux généraux Walter et Reille de le soutenir avec la cavalerie, les fusiliers et les tirailleurs de la garde. Il était temps : Macdonald, dont toute l'artillerie se trouvait démontée ou hors de service, fit mettre en jeu les 24 pièces du général De Wrède, qu'il soutint par la cavalerie de celui-ci. Il reprit alors sa marche, renforcé par l'infanterie bavaroise, que soutenait celle de la garde, laquelle avait sur son flanc droit la cavalerie de la garde, et sur son flanc gauche les escadrons saxons qu'amenait le général Gérard. Ce dernier reçut ordre de tourner Süssenbrunn, encore occupé par l'ennemi, en marchant à hauteur de la masse combinée. Les Autrichiens l'avaient évacué, laissant seulement 200 hommes dans le cimetière, dont ils furent promptement dépostés par une centaine de voltigeurs des divisions Broussier et Lamarque, et quelques tirailleurs de la garde. Ils s'étaient retirés sur Gerarsdorf, où leur premier corps se trouvait déjà établi. Une nombreuse artillerie défendait ce village, et l'infanterie garnissait la hauteur où s'élève la maison dite du *Rendez-vous*. Un combat de tirailleurs s'engagea sur le front, tandis que Macdonald manœuvrait par ses ailes pour déborder le village. L'ennemi, déjà écrasé par une batterie d'obusiers qui avait mis le feu en plusieurs endroits, et s'apercevant du dessein de Macdonald, se retira en toute hâte. Les chevau-légers polonais, soutenus par nos chasseurs, tombèrent alors sur son artillerie encore à la prolonge, s'en emparèrent, chargè-

rent bravement les bataillons de Bellegarde formés en carrés pleins, et quoique repoussés trois fois, leur ardeur n'en fut pas ralentie. Enfin le prince de Liechtenstein ayant envoyé au comte Bellegarde une brigade de renfort, ce dernier reprit l'offensive : les uhlans de Schwarzemberg, soutenus par quelques escadrons de Klenau, attaquèrent de front notre cavalerie, qui, prise en flanc par les cuirassiers de Liechtenstein, fut rejetée sous le feu de l'artillerie autrichienne. Ainsi maltraités, les chevau-légers polonais et nos chasseurs se virent obligés de se retirer dans le vallon de Gérarsdorf, emmenant néanmoins avec eux trois pièces d'artillerie et un certain nombre de prisonniers. Ils n'auraient pas essuyé cette sorte d'échec si d'une part la cavalerie bavaroise ne se fût, par un malentendu, portée sur la droite, et si de l'autre le général Walter eût pu ou voulu charger comme il en avait reçu l'ordre. Ce concours de circonstances facilita au premier corps autrichien le moyen de gagner Hagenbrunn, tandis que Macdonald s'établissait sur la route de Brünn. Toutefois la canonnade se prolongea sur ce point jusqu'à la nuit.

Au retour de son aide de camp, Massena, plein de confiance dans les paroles de l'Empereur, avait continué sa marche de flanc. Il arriva vers une heure en face d'Essling, dont l'infanterie de Klenau occupait encore tous les ouvrages, et ordonna à Legrand de les enlever. Aussitôt le 26e léger et le 18e de ligne abordèrent à la baïonnette l'ennemi, qui fut culbuté sur Aspern. Dans ce moment, le bruit de la canonnade qui tout à l'heure se faisait entendre sur les derrières de Massena redoubla, en se portant dans la direction de Süssenbrunn. Le maréchal jugea alors que,

suivant sa promesse, l'Empereur avait porté son coup de massue sur le centre de l'ennemi; il tourna donc à droite la tête de ses colonnes, et ordonna à Boudet de déboucher de la tête de pont, de côtoyer le Danube en le remontant, flanqué à droite par la division Marulaz, tandis que Legrand, Molitor et Saint-Cyr, précédés par la cavalerie de Lassalle, marcheraient sur Leopoldau. Boudet et Marulaz se portèrent en ligne sur Kagaran, dont ils chassèrent l'ennemi. Entre ce village et Leopoldau, Klenau forma ses bataillons en carrés pour arrêter la poursuite; Marulaz sabra et dispersa le premier qui se présenta; puis, conjointement avec le général Lassalle, il s'élança sur un second carré beaucoup plus considérable, soutenu par trois escadrons de hussards. Il résista, mais les hussards furent culbutés et mis en déroute. Ce fut dans cette charge que le brave général Lassalle, frappé d'un coup de feu à la tête, reçut une mort glorieuse. Marulaz, après avoir rallié les deux divisions, continua de poursuivre l'ennemi, et atteignit de nouveau son arrière-garde entre Iedlersdorf et Strebersdorf. Jaloux de terminer la journée par un coup d'éclat et de venger en même temps la mort de son frère d'armes, il adressa quelques mots pleins d'énergie au 8e de hussards, dont il avait été 13 ans colonel, l'électrisa, et, le sabre à la main, tomba sur l'ennemi aux cris mille fois répétés de *Vive l'Empereur!* (Voy. *Pièces justificatives*, n° XXVI.) L'élan des hussards se communiqua aux 3e, 14e et 19e régiments de chasseurs, qui enfoncèrent l'ennemi et le poursuivirent la pointe aux reins. En ce moment le général Marulaz, déjà grièvement blessé, tombe dans la poussière avec son cheval tué sous lui. Cet accident trouble nos escadrons et

enhardit l'ennemi, qui se flatte alors d'un retour de fortune. Mais bientôt désabusé il s'estime heureux de passer tranquillement le défilé où il avait été acculé avec tant d'habileté. Ainsi donc, vers 6 heures du soir, l'armée autrichienne, après avoir fait une halte générale d'une demi-heure pour remettre un peu d'ordre dans ses colonnes, commençait définitivement sa retraite par bataillons en masse et en échiquier dans la direction de la route de Vienne à Brünn, sous la protection de son artillerie. La canonnade continua par intervalles jusqu'à 9 heures, et alors les troupes s'établirent dans les positions suivantes : le 5e corps bordait le défilé de Lang-Enzersdorf, et le 6e les hauteurs de Stamersdorf, formant la droite de l'armée; le Bisamberg et la chaussée de Vienne à Brünn étaient occupés par le 3e corps, la réserve de grenadiers et les 1er et 2e, qui formaient sa gauche. Le 4e corps enfin barrait la route de Brünn et s'étendait, comme nous l'avons déjà dit, sur la montagne de Hohenleiten, derrière Wolkersdorf. L'Empereur s'établit avec sa garde à Raschdorf, l'armée d'Italie au delà de Gerarsdorf, Massena et le prince de Ponte Corvo à Leopoldau; le 2e et le 3e corps et la cavalerie de Montbrun et de Grouchy couchèrent dans les positions que nous avons déjà indiquées.

Ainsi se termina la bataille de Wagram. Cette victoire si longtemps disputée ne nous valut pour ainsi dire aucun trophée, car le nombre de pièces d'artilleries, de drapeaux ou d'aigles enlevés fut à peu près le même de part et d'autre. Les pertes en hommes furent également balancées : nous eûmes environ 25,000 hommes tués, blessés ou faits prisonniers, parmi lesquels 3 généraux tués et 16 blessés. Les

Autrichiens ont accusé une perte de 22 à 24,000 hommes, au nombre desquels 4 généraux tués et 16 blessés.

Quoique dans cette bataille ils aient combattu avec une habileté, une valeur et une opiniâtreté qu'ils n'avaient pas montrées dans les campagnes de la Révolution, ils ne tirèrent pas de leur position tout le parti possible. On a reproché au prince Charles de n'avoir fait agir dans la journée du 5 que la moitié de son armée, et de n'avoir pas apporté le lendemain assez d'ensemble dans ses manœuvres. La plupart de ses corps, livrés à eux-mêmes, agirent pour ainsi dire isolément. Le prince Jean, sur qui on comptait dès le 4, aurait pu, en arrivant même dans la nuit du 5 au 6, changer la face du combat et retarder peut-être le succès du duc d'Auerstaedt à Grafen-Neusiedel, qu'on aurait aussi dû retrancher fortement plus tôt.

Cependant le généralissime répara habilement ses fautes par sa belle retraite : il sut l'opérer à temps, donner le change sur sa direction et la couvrir de manière à nous empêcher d'y mettre obstacle. Aussi l'Empereur fut-il étonné de ne recueillir, après tant de travaux et de manœuvres habiles, que le stérile honneur de coucher sur le champ de bataille et l'ascendant de la victoire. C'était beaucoup sans doute, car le prince Charles ne pouvait désormais accepter une bataille sans mettre en jeu toutes les ressources et l'existence même de la monarchie autrichienne, mais le nombre considérable de braves que nous avions perdus ne compensait pas ces avantages. Les journées d'Essling et de Wagram avaient moissonné la fleur de l'armée française, perte irréparable surtout pour un conquérant qui devait lutter bientôt contre tous les souverains de l'Europe.

Si nous avons fait quelques reproches à l'Archiduc, il est juste de dire que Napoléon lui-même n'en est pas entièrement exempt. Ses mesures pour l'attaque du Russbach dans la soirée du 5 manquèrent de précision; et le 6 il ne tira pas de sa nombreuse cavalerie tout le parti possible. Ces fautes, heureusement, furent atténuées par l'artillerie, qui opéra pour la première fois en grandes masses et décida la victoire.

La part de Massena dans ces deux journées fut, comme on l'a vu, très-brillante. Il supporta le premier effort de l'ennemi, et après avoir combattu avec des chances diverses, il eut l'honneur de porter les derniers coups à l'arrière-garde autrichienne.

CHAPITRE VIII.

Retraite de l'armée autrichienne sur les routes de Bohême et de Hongrie. — Indécision dans les premiers moments de la poursuite. — Combats d'arrière-garde à Laab, à Mallebern et à Hollabrünn. — Napoléon manœuvre pour couper à Znaïm la retraite de l'Archiduc sur Iglau. — Le duc de Raguse l'attaque sur la rive gauche de la Taja et Masséna sur la rive droite. — Combats de Znaïm des 10 et 11 juillet. — Armistice. — L'armée française entre en cantonnements. — Récompenses décernées aux généraux, officiers et soldats. — Réorganisation du 4e corps. — Traité de paix de Schœnbrun. — Le 4e corps prend des cantonnements dans le cercle de Krems. — Retour de Masséna à Paris.

L'Archiduc avait perdu la bataille, mais quoique le moral de ses troupes fût beaucoup affaibli, elles étaient encore en état de prolonger la lutte, soit qu'il se retirât en Bohême ou en Hongrie. Il pouvait choisir entre ces deux partis, qui offraient l'un et l'autre des avantages et des inconvénients. S'il adoptait le premier, l'armée se renforçait d'abord de la légion de l'archiduc Charles et de plusieurs bataillons de landwehr ainsi que de tous les dépôts des régiments qui se recrutent en Bohême. Elle y trouvait des magasins de munitions de guerre et de bouche, et pouvait disputer le terrain qui se prêtait merveilleusement aux chicanes défensives. Mais dans ce cas l'archiduc Ferdinand se voyait contraint d'évacuer la Gallicie; il fallait de plus, abandonner à elle-même l'insurrection hongroise et livrer les provinces situées sur la rive gauche du Danube à la discrétion des Français, qui s'en approprieraient toutes les res-

sources; leur cavalerie et leur artillerie s'y remonteraient promptement, et l'occupation tant soit peu prolongée de la Hongrie, en facilitant à Napoléon les moyens d'exciter l'ambition de quelques magnats ou d'y semer des idées d'indépendance, pourrait la détacher complétement de l'empire d'Autriche. D'autre part, si l'Archiduc se retirait en Hongrie, il abandonnait à Napoléon la Bohême et les provinces héréditaires les plus attachées à la maison régnante.

Le prince Charles se décida pour le premier parti avec d'autant plus de raison qu'il y avait aux environs d'Iglau une belle position défensive couvrant Prague, où il trouverait un refuge assuré en cas de revers, et que, s'il en était chassé, les places de Kœnigsgrætz, Josephstadt et Theresienstadt lui ouvriraient par Olmütz le chemin de la Hongrie et arrêteraient les Français sur les frontières de la Moravie.

En conséquence, il donna de Leobendorf, où il avait passé la nuit du 6 au 7 et la journée du 7, l'ordre à toute son armée de battre en retraite sur la Bohême, à l'exception du 4e corps, qui des hauteurs de Hohenleiten devait suivre la route de Brünn. Le comte Bellegarde, chargé de couvrir le flanc gauche de l'armée, se dirigea vers Znaïm par Hœrentsbrünn et Kaumesdorf.

Les rapports reçus par l'Empereur dans la nuit et la matinée du 7 ne lui apprirent rien de positif sur les directions prises par l'Archiduc. (Voy. *Pièces justificatives*, n° XXVII.) Il fut seulement instruit que le prince Jean, qui la veille avait passé la March et s'était avancé sans succès jusqu'à Siebenbrunn, conservait Marcheck comme tête de pont, et que de là il pouvait faire irruption dans le Marchfeld et gagner Brünn par Gœding

pour s'y réunir enfin à la grande armée autrichienne. Il se contenta donc de prescrire à Marmont de suivre les traces de l'ennemi sur la route de Nicolsburg avec la cavalerie de Montbrun, ses 2 divisions et celle du comte De Wrède; au duc d'Auerstaedt de porter le 3e corps à Wolkersdorf, à Massena de marcher sur Ietelsee et de rétablir le pont de Spitz. (Voy. *Pièces justificatives*, n° XXVIII.) Oudinot resta en position près de Wagram et le vice-roi à Neu-Wirthshaus avec l'armée d'Italie. La garde se rendit le soir à Wolkersdorf. Vandamme, qui était venu occuper Vienne pendant la bataille, reçut ordre de surveiller le Danube et les ponts de l'île Lobau.

En conséquence de ces instructions, le duc d'Auerstaedt se rendit à Wolkersdorf avec 2 de ses divisions. Le duc de Raguse se mit en marche sur les traces du prince de Rosenberg à travers les collines de Hohenleiten. Massena, informé à Ietelsee que l'arrière-garde autrichienne sous les ordres du comte Klenau occupait Korneuburg, bâti sur les bords du Danube et enveloppé d'une chemise en maçonnerie, ainsi qu'un bouquet de bois situé à environ 1,000 mètres au delà, se dirigea sur cette ville avec la division Legrand, en ordonnant aux 3 autres et à celle du général Saint-Sulpice de le suivre. Le maréchal forma la division Legrand devant le fossé dit Donau-Graben, porta son artillerie à sa gauche et la fit couvrir par des tirailleurs. Vers 7 heures, lorsque le reste du corps d'armée eut rejoint, il fit enlever la ville par la première brigade de Legrand. L'ennemi se défendit faiblement et se retira en nous abandonnant 500 prisonniers. Arrivé un peu en avant de Leobendorf, il renforça son artillerie, la soutint

avec de la cavalerie et engagea une canonnade assez vive qui cessa à la nuit.

Jusqu'alors l'insuffisance des rapports de ses avant-gardes avait forcé l'Empereur à beaucoup de circonspection, pour ne pas prendre le change sur la direction du gros de l'armée ennemie. Aussi, certain seulement dans la matinée du 8 que l'Archiduc se retirait en Bohême en ne laissant qu'un corps sur la route d'Olmütz, il arrêta les mesures nécessaires pour donner de l'activité à la poursuite. Il chargea le prince Eugène d'occuper Vienne et de veiller sur les derrières de l'armée, et plaça sous ses ordres, outre celle d'Italie, les contingents saxons et wurtembergeois, les régiments provisoires de dragons organisés en Bavière par le général Baraguey d'Hilliers et la division Rusca, qui arrivait du Tirol. Le vice-roi devait ainsi se trouver dans peu à la tête d'une armée de 36 à 40,000 hommes, suffisante pour tenir en échec le prince Jean et tous les rassemblements sans importance qui s'étaient montrés jusqu'alors sur les derrières. L'Empereur ordonna de mettre Vienne en état de défense, et d'employer à son armement l'artillerie de l'île Lobau. Ses bastions devaient être retranchés à la gorge et contenir les magasins de toute espèce, et il prescrivit des approvisionnements pour une garnison de 6,000 hommes pendant 6 mois. Il ordonna encore de rétablir le pont de Vienne dans son état primitif et de le couvrir par une tête de 3,000 à 3,600 mètres de développement avec réduit, et enfin qu'on activât les fortifications et les approvisionnements des places de Nassau, de Lintz, de Mœlck, de Gœttweih, et qu'on armât celle de Raab. Délivré de toute préoccupation de ce côté, Napoléon

enjoignit au duc de Raguse, qui n'avait pas donné les jours précédents, de continuer sa marche sur Nicolsburg par Wilfersdorf; au duc d'Auerstaedt de le soutenir avec le 3e corps, les dragons de Grouchy et les cuirassiers du duc de Padoue, et à Massena de s'avancer sur Znaïm.

Arrivé à Wilfersdorf, Marmont apprit que le gros de l'armée autrichienne se retirait sur Znaïm; profitant alors de la latitude que Napoléon lui avait donnée de se diriger d'après les renseignements qu'il recueillerait, il laissa le duc d'Auerstaedt continuer sa route vers Nicolsburg, et se porta vers Laab sur la Taja à la suite du corps de Rosenberg qui se retirait sur Brünn par Dirnholz. En arrivant sur la Taja, il vit les ponts coupés et le bourg de Laab défendu par le détachement du général Alstern, qui liait le corps de Hohenzollern à celui de Rosenberg. Il s'empara de ce passage après une légère escarmouche.

A la gauche, Massena rencontra le comte Klenau entre Stockerau et Sirndorf, au pied des hauteurs de Mallebern, la droite au Sehmida Bach, la gauche au Gross Mugel. Le maréchal crut d'abord qu'il allait tenir, et le fit tâter par sa cavalerie en attendant que l'infanterie du 4e corps fût réunie. Mais, après un court engagement qui servit à assurer la retraite de ses bagages et de sa nombreuse artillerie, Klenau céda sa belle position. Massena le suivit pied à pied avec sa cavalerie légère et prit possession le même soir de Stockerau, avec la division Legrand et les cuirassiers. Il y ramassa quelques centaines de traîneurs et quantité de vivres préparés pour les Autrichiens. De Stockerau, Massena détacha le colonel Ameil sur Krems pour s'y lier avec

les Wurtembergeois et s'emparer des magasins et des hôpitaux. L'infanterie, accablée de fatigue, campa échelonnée de Ietelsee à Stockerau, la division Saint-Cyr à Kornenburg, Molitor à Lang-Euzersdorf et Boudet à Ietelsee.

Le 9, les ducs d'Auerstaedt et de Raguse continuèrent leur poursuite; le premier se dirigea sur Nicolsburg qu'il trouva occupé par l'extrême arrière-garde de Rosenberg. Grouchy ordonna à un régiment de dragons de l'en chasser. Ce régiment traversa la ville presque sans résistance; on y trouva 800 blessés et de grands magasins. De son côté, le duc de Raguse remontait la Taja, dans l'intention de prévenir l'armée autrichienne au défilé, et de lui couper la retraite. Massena, sans attendre son infanterie, à laquelle il avait donné ordre de le rejoindre au plus vite, se porta en avant avec toute sa cavalerie, et rencontra bientôt le général Walmoden en position sur les hauteurs de Sirndorf qui essaya de suspendre la poursuite en réclamant des passe-ports pour le prince de Liechtenstein, chargé, disait-il, par l'empereur François d'entrer en négociations; mais on ne l'écouta point, et il fut forcé de tourner bride de crainte d'engagement. Pendant ce temps, le gros de l'armée autrichienne continua sa route sur Schöngraben, où elle prenait position, et l'arrière-garde s'établissait à Hollabrunn.

Massena, arrivé devant les hauteurs qui couvrent ce village, les trouva fortement occupées et défendues par une nombreuse artillerie. La canonnade s'engagea bientôt et força les Autrichiens à se replier; il fallait donc un coup de vigueur pour enlever Hollabrunn, resserré entre les hauteurs et le Gollersbach. L'infanterie de Legrand,

qui y avait pénétré en tiraillant, fut repoussée par la cavalerie légère autrichienne sous les ordres des généraux Walmoden et Mariassy. L'attaque se prolongea alors vers la droite et l'on parvint ainsi à déloger du village l'infanterie ennemie; mais à peine s'était-elle repliée que le prince de Reuss fit avancer une batterie de position qui prit en flanc les colonnes d'attaque, incendia le village par des obus, et força le régiment français à l'évacuer. Ce nouvel échec ne refroidit point l'ardeur de nos soldats, et bientôt après, revenant à la charge, ils chassèrent du village ceux de Beniovsky après un combat opiniâtre.

Le généralissime, voyant alors le corps de Klenau fatigué, lui envoya l'ordre de rejoindre le gros de l'armée et chargea le prince de Reuss de former l'arrière-garde. Instruit bientôt après que le duc de Raguse, qu'il supposait former la tête d'une colonne considérable, s'avançait vers Znaïm pour lui couper la retraite, il prescrivit aux grenadiers et à la cavalerie de se porter sur ce point et de s'assurer des défilés; lui-même les suivit à courte distance, avec le gros de l'armée, et alla s'établir à Brenditz, entre les routes de Stockerau et de Nicolsburg. Il enjoignit au prince de Reuss de s'établir entre Schöngraben et Iezelsdorf, et de s'y défendre jusqu'à l'extrémité. De la prompte exécution de ces ordres semblait dépendre le salut de l'armée, dont l'artillerie et les bagages se trouvaient encore au delà des défilés de la Taja. Toutefois, le danger que le prince Charles voulait détourner n'était pas aussi imminent qu'il le paraissait. En effet, le duc de Raguse n'avait guère que 12 mille hommes, et Massena moins encore, car ses forces présentes se réduisaient à la di-

vision Legrand et à environ 3 mille chevaux, restes des divisions Lasalle, Marulaz et Saint-Sulpice. Celles de Saint-Cyr, Molitor et Boudet se trouvaient échelonnées au loin en arrière. Il avait bien reçu ce jour-là même une lettre du major général (voy. *Pièces justificatives*, *n°* XXIX) qui lui annonçait pour renfort la division Dupas, anciennement attachée au 9e corps; mais, malgré l'exagération de la dépêche, il n'estimait pas cette division au delà de 1,800 hommes et d'ailleurs elle était encore loin. Ajoutons que la Taja, rivière à bords fangeux qu'on ne pouvait franchir que sur des ponts, séparait les colonnes du duc de Raguse de celles de Massena. Enfin, le duc d'Auerstaedt quittait à peine Nicolsburg, situé à environ 5 myriamètres de Znaïm, et la garde avec le corps d'Oudinot était à Wilfersdorf, à 6 myriamètres de cette ville. Si l'Archiduc eût été mieux informé, il est donc probable qu'ayant toutes ses forces sous la main, il eût successivement écrasé le duc de Raguse et Massena, avant que Napoléon et le duc d'Auerstaedt eussent pu venir à leur secours; mais l'ascendant que donne la victoire déroute l'ennemi le plus habile, et le prince Charles se laissa imposer en cette circonstance par les manœuvres audacieuses de son adversaire.

Cependant l'Empereur, à qui rien n'échappait, ayant appris les succès des ducs d'Auerstaedt et de Raguse, résolut d'en tirer parti en exécutant sur Znaïm un mouvement de conversion auquel le 4e corps servirait de pivot. Il prescrivit donc au duc d'Auerstaedt de se rabattre sur Znaïm en toute diligence, et au duc de Raguse de pousser l'ennemi l'épée dans les reins, en le prévenant qu'il allait le soutenir avec le corps d'Ou-

dinot et la garde. Massena, de son côté, devait l'acculer à la rive droite de la Taja.

Le 10, à peine les grenadiers de la réserve autrichienne avaient occupé les hauteurs en arrière de Teswitz et de Zuckerhandel, sur la rive gauche de la Taja, et celles de Pumlitz et d'Obles, sur la rive droite, qu'au point du jour ils en vinrent aux mains avec les coureurs de Montbrun. L'Archiduc, voulant s'éclairer, fit porter le général Steyerer avec sa brigade, une centaine de chevaux et une batterie, sur les hauteurs en avant de Teswitz, les brigades Murray et Hamner se mirent en mesure de le soutenir sur la gauche de la chaussée de Brünn, et la brigade Merville occupa le pont de la Taja et s'étendit jusqu'à Naschetitz. La cavalerie se plaça sur les deux rives couvrant la chaussée d'Iglau. Vers onze heures du matin, le duc de Raguse voyant grossir de plus en plus les masses autrichiennes à droite et à gauche de Znaïm, et sur les hauteurs qui couvrent Teswitz, fit ses dispositions d'attaque. Il plaça Claparède et Montbrun à droite, les Bavarois par bataillons en masse au centre, en face des hauteurs, et la division Clausel à gauche. Les tirailleurs bavarois commencèrent par chasser ceux de l'ennemi des vignes où ils étaient postés, puis De Wrède canonna avec 20 pièces de 12 la division Steyerer, postée sur les hauteurs. Les Autrichiens répondirent faiblement à cette artillerie et furent forcés, après trois heures de combat, de se replier dans Teswitz dont le duc de Raguse ordonna à De Wrède de s'emparer. Le général bavarois lança contre ce village le général Becker, qui l'attaqua de front et en flanc avec 3 bataillons ayant pour réserve la brigade Minucci, l'emporta bientôt et s'y maintint.

Le duc de Raguse, parvenu alors sur les hauteurs en face de Znaïm, découvrit ce qui se passait dans le bassin de cette ville (voy. *Pièces justificatives, n°* XXX). Le prince de Hohenzollern faisait occuper par sa première ligne les hauteurs qui bordent la rive droite de la Taja, et par la seconde, le village de Naschetitz, dont ses troupes légères venaient de chasser le faible détachement de flanqueurs qui remontaient la rive droite; le comte Bellegarde se préparait à passer la rivière pour éviter le défilé de Znaïm. Le duc de Raguse apercevant le feu du canon sur sa gauche au delà de la Taja, pensa que Masséna était aux prises avec l'arrière-garde autrichienne; il se disposait à pousser devant lui, pour se mettre ensuite à cheval sur la route d'Iglau, et couper la retraite au prince de Reuss, lorsque le général Hinneberg, à la tête des régiments de Kollowrath et de l'archiduc Reynier, passa le gué au-dessous du pont qui était barricadé avec des pierres. Il conserva le plus grand ordre malgré un feu très-vif d'artillerie et de tirailleurs, et s'avança sur Teswitz par pelotons, flanqué à sa droite par un cordon de tirailleurs. Le général Becker résista avec opiniâtreté; mais, accablé par le nombre, il fut forcé d'évacuer le village, qu'occupa la colonne d'Hinneberg, ce qui permit au corps de Bellegarde tout entier de passer tranquillement la rivière et de s'étendre jusqu'à Brenditz dont il s'empara malgré la canonnade de Claparède qui garnissait les hauteurs de Zukerhandel, appuyé par la cavalerie de Montbrun. Bellegarde plaça son artillerie et quelques détachements au pied des hauteurs que nous abandonnions, se lia avec les grenadiers de Steyerer, et ordonna à Hinneberg de se maintenir à Teswitz. Le gé-

néral Montbrun, cependant, en se retirant sur la route d'Iglau à Znaïm, parvint à atteindre le convoi des bagages autrichiens qui se dirigeait sur Znaïm, et y causa le plus grand désordre. Il commençait même à pousser vivement la cavalerie autrichienne, et il avait culbuté 2 régiments de dragons qu'il poursuivait sur Znaïm l'épée dans les reins, quand l'Archiduc accourut avec les brigades de cuirassiers Croyher et Roussel, et plusieurs batteries à cheval qu'il lança sur Montbrun, tandis qu'il faisait attaquer par de la cavalerie légère notre artillerie placée à Brenditz. Il rétablit bientôt l'ordre dans les rangs autrichiens, et força Montbrun à se replier vers sa première position. Le duc de Raguse avait cru n'avoir affaire qu'à l'arrière-garde du prince Charles. Se voyant alors tombé au milieu de l'armée autrichienne, il crut prudent de ne pas s'aventurer plus loin, et pensa qu'il lui suffisait de conserver ses avantages, et d'attendre en se maintenant dans ses positions l'arrivée de l'Empereur et celle du duc d'Auerstaedt, auquel il écrivit de hâter sa marche (voy. *Pièces justificatives*, n° XXXI). En conséquence, il résolut de s'établir définitivement à Teswitz, et ordonna à Becker de reprendre ce village, le faisant renforcer par un bataillon bavarois, une compagnie de voltigeurs français et le 81e de ligne. Becker l'attaqua vivement et s'en empara, mais l'Archiduc parvint bientôt à l'en chasser. Alors le général Preysing, avec les chevau-légers bavarois, chargea vigoureusement les Autrichiens, et permit à Becker de reprendre une partie de Teswitz. La cavalerie autrichienne fit à son tour plier les chevau-légers, et l'Archiduc allait encore repousser Becker, quand la division Claparède arriva à son secours et l'aida à se maintenir.

La nuit survenant alors, les Autrichiens se retirèrent en nous laissant le village, dont ils avaient brûlé la plus grande partie.

La fusillade cessa avec le jour dans les défilés de Zukerhandel et de Teswitz et sur les deux rives de la Taja. La cavalerie bavaroise voulut tenter une charge, mais elle fut repoussée par le général Prohaska à la tête de la brigade Hammer, formée par bataillons en masse. Le duc de Raguse établit ses bivouacs derrière Teswitz, sa droite couverte ainsi que sa cavalerie par un petit ruisseau dont il fit retrancher les écluses (voy. *Pièces justificatives*, n° XXXII).

Tandis que ceci se passait sur la rive gauche de la Taja, Massena avait repris la poursuite de l'arrière-garde autrichienne formée entre Schöngraben et Ietzelsdorf. Vers 9 heures, la division Legrand délogea les chasseurs de Baroni du village de Schöngraben, et la cavalerie s'étant déployée, ils reçurent le choc sans en être ébranlés, et Piré fit une charge sur les hussards de Blankenstein dans laquelle le général Bruyère fut grièvement blessé ; bientôt après, le prince de Reuss fit continuer son mouvement rétrograde entre Grund et Guntersdorf par la brigade Klebersberg. Nonobstant cette disposition, notre cavalerie passa sans beaucoup de résistance le défilé de la Schmitta, et arriva à Guntersdorf, que l'ennemi évacua à notre approche. Le général Klebersberg mit ses troupes en bataille derrière ce village; mais notre artillerie entra alors en action et le força à se mettre hors de portée. La division Saint-Cyr déboucha à droite, celle de Legrand à gauche, et après quelques charges de cavalerie échangées de part et d'autre, la journée se termina par une simple canonnade.

Grâce à la bonne contenance de son arrière-garde, le prince de Reuss, avec le gros du 5e corps, passa sans accident les ponts de Znaïm à 11 heures du soir, suivi de près par le général Klebersberg, qui avait abandonné Ietzelsdorf à l'entrée de la nuit. Ainsi toute l'armée autrichienne, à l'exception du corps de Rosenberg, se trouva réunie le 10 autour de Znaïm sur la rive gauche de la Taja, où elle passa la nuit. De notre côté, le duc de Raguse bivouaqua à droite et à gauche de Teswitz, occupant fortement ce village. Le 4e corps campa à Ietzelsdorf, ayant la division Molitor à 24 kilomètres en arrière, et celle de Boudet à Stockerau pour observer le Danube. La garde impériale et les corps d'Oudinot et du duc d'Auerstaedt étaient en pleine marche, de Willersdorf et de Nicolsburg sur Znaïm.

L'Archiduc, dont l'artillerie et les équipages encombraient les défilés de Frainersdorf, de Budwitz et de Schelletau, se voyait dans la nécessité de livrer bataille pour leur donner le temps de s'écouler par la route d'Iglau. Le terrain ne lui était pas favorable, car il devait prendre son champ de bataille sur les deux rives de la Taja, affluent de gauche du Danube. Cette rivière coule dans un vallon étroit, boisé et marécageux, qu'on ne peut guère traverser, au-dessous de Znaïm, que sur les ponts de Schallersdorf, Esseklé et Milfraun. Znaïm, l'un des chefs-lieux de cercle de la Moravie, était au centre du champ de bataille. C'est une ville de 4 à 5 mille âmes, assise sur un rocher situé entre la Taja et la Lisken, un peu au-dessus de leur confluent. Elle est entourée d'une chemise en maçonnerie précédée de trois faubourgs, un sur la route de Brünn, un autre sur celle de Vienne à Iglau qui traverse la ville, et un troisième

sur celle de Budwitz. De la colline de Brenditz au nord de Znaïm, sur la rive gauche de la Taja, se détachent 2 croupes séparées par un vallon, et se terminant en forme arrondie à Teswitz et à Zuckerhandel. Cette partie du champ de bataille, par sa nature accidentée, permettait à l'Archiduc de résister à une attaque de front, mais elle laissait aux Français le moyen de prolonger leur droite et d'acculer les Autrichiens au vallon escarpé de la Taja. Sur la rive droite, au contraire, ceux-ci pouvaient se maintenir quelque temps en s'appuyant à Znaïm, en barricadant les deux ponts de Schallersdorf, et en occupant quelques bouquets de bois.

Le prince Charles profita de la nuit pour faire les dispositions suivantes : le corps du prince de Reuss, formant la droite, occupa la ville de Znaïm et les hauteurs de Klosterbruck. Sa cavalerie fut disposée en arrière de la ville, faute d'emplacement plus convenable, et un bataillon de chasseurs jeté dans le couvent de Poltenberg. Des troupes légères occupèrent le ravin profond qui séparait le 5e corps de celui de Bellegarde, formant le centre. Ce général rangea ses troupes sur deux lignes sur les hauteurs de Brenditz, garnit les vignobles avec des chasseurs, confia la garde de l'entrée du ravin au général Mitrovsky, et plaça sur son front une batterie de 12, dirigée contre le plateau de Zuckerhandel. Le corps de Kollowrath formait la gauche sur le même alignement que le précédent, ayant derrière lui le corps de Hohenzollern et la réserve de grenadiers ; il était flanqué par la cavalerie, qui faisait face à Winau. Le comte Klenau fut détaché à Wolframitz-Kirchen pour protéger le train d'artillerie et les bagages contre les entreprises des coureurs français. On avait construit 4 épau-

lements pour couvrir l'artillerie, et barricadé les deux ponts de la Taja sur la route de Vienne.

Massena mit en mouvement dès le matin les divisions Legrand et Saint-Cyr ainsi que sa cavalerie, et se présenta vers 10 heures sur les bords de la Taja, défendus par les troupes légères du prince de Reuss et les 4 batteries masquées dont nous venons de parler. Aussitôt la fusillade et la canonnade s'engagèrent, d'abord à l'avantage des Autrichiens, dont le feu enfilait le terrain au delà du pont de Schallersdorf; mais Massena, ayant fait placer une forte batterie dans un coude formé par la Taja, l'ennemi pris en flanc sur les ponts et à revers sur la rive gauche, fut obligé de se retirer d'un côté sous les murs de la ville, de l'autre sur la crête qui borde la vallée de la Taja. Alors Piré passa la rivière à gué sur plusieurs points et chercha à se lier avec les Bavarois qui combattaient devant Teswitz, tandis que Legrand, après avoir fait débarrasser le pont, débouchait sur Znaïm, à la tête des 18e et 26e soutenus par la brigade badoise et 2 régiments de cuirassiers. Le 18e chassa de Klosterbruck l'infanterie ennemie, et le 26e se rendit maître des ouvrages et de la manufacture de tabac de Alt-Schallersdorf. Entraînés par leur ardeur, ces deux régiments poursuivent leurs succès en resserrant Znaïm; mais le prince de Reuss, qui des hauteurs a remarqué leur petit nombre, renforce son artillerie, et après les avoir vivement canonnés, lance contre eux plusieurs bataillons de grenadiers qui lui ont été envoyés de la gauche par l'Archiduc, et ramène les Français sur le pont.

Le duc de Raguse, de son côté, avait repris l'offensive, mais un peu tard et avec mesure; car il attendait

toujours la cavalerie du duc d'Auerstaedt, sans laquelle il n'espérait pas obtenir d'importants succès. (V. *Pièces justificatives, n°* XXXII.) Il avait divisé ses troupes en 3 colonnes près de la bergerie de Zuckerhandel : la première, sous les ordres de Clausel, attaqua à droite ; la seconde, commandée par De Wrède, se déploya à gauche dans les vignes adjacentes au village ; la troisième, au centre, chercha à forcer l'entrée du vallon situé en avant de Zuckerhandel. Celle-ci fut la première aux prises avec le régiment de Mitrovsky, lequel, après un combat opiniâtre, ayant été renforcé par un bataillon de Kollowrath et deux pièces de canon, finit par la repousser. Mais le duc de Raguse l'ayant fait soutenir, elle revint à la charge. Bellegarde, craignant alors de voir les Français percer entre son corps et celui de Kollowrath, renforça de 3 bataillons et d'une batterie la division qui occupait le plateau dominant le vallon, et confia la défense de ce point important au général Fresnel, qui parvint à chasser nos tirailleurs de Zuckerhandel. Pendant ce temps, le général Montbrun manœuvrait en face de Winau, sous la protection de 3 batteries, cherchant à donner des inquiétudes à la gauche de l'Archiduc.

Massena, plus heureux, avait pénétré jusque dans les faubourgs de Znaïm, et allait atteindre la porte de Vienne, lorsque le général Murray vint renforcer les points menacés. En ce moment un violent orage et une pluie diluvienne suspendent le combat. Une partie du 18e se réfugie dans les maisons de Schallersdorf ; le reste des troupes se débande pour trouver un abri. La cavalerie et l'artillerie ne peuvent plus se mouvoir sur le terrain détrempé. Le prince de Reuss saisit l'à-propos,

et, profitant de la première éclaircie, ordonne au bataillon de grenadiers de Leinigen de charger les Français dispersés par l'averse, tandis qu'un autre bataillon côtoie les vignobles. Le premier s'avance sur la route encaissée, qui le dérobe à nos regards, traverse sans être aperçu le village de Schallersdorf, et se dirige vers le pont de la Taja, coupant les tirailleurs répandus dans les vignobles. Mais le chef d'état-major de Massena, Fririon, voyant le danger que court le maréchal, toujours retenu dans sa calèche par suite de sa chute, rallie une centaine de soldats du 18e, et en forme 2 pelotons, à la tête desquels il vole à la rencontre des grenadiers autrichiens. Un combat furieux à coups de crosses et de baïonnettes s'engage sur le second pont. Les Français sont renversés, et le général n'échappe à la captivité qu'en se jetant à la nage dans la Taja. Mais son attaque a donné le temps au maréchal de monter à cheval malgré ses douleurs, et d'ordonner au colonel du 10e de cuirassiers de charger. L'héritier s'élance sur le flanc gauche de la colonne ennemie, la coupe en deux, sabre et fait prisonnière la partie la plus avancée, puis se retourne sur l'autre partie qu'il ramène l'épée dans les reins jusqu'au pied des murs de Znaïm, et délivre les soldats du 18e et les généraux Stabenrath et Lazowski pris dans Schallersdorf. Si la prudence n'eût arrêté les cuirassiers français, ils entraient dans la ville pêle-mêle avec les fuyards qui, dans leur effroi, n'avaient pas songé à lever le pont-levis derrière eux. L'alarme fut grande à Znaïm, et le calme ne s'y rétablit qu'après que le comte Salis eut fait une sortie avec un bataillon de volontaires viennois. Jusqu'alors le combat avait toujours continué sur Teswitz sans avantages pour

les Français. L'Empereur, arrivé depuis 10 heures du matin sur le champ de bataille, attendait avec impatience des nouvelles du duc d'Auerstaedt et du général Oudinot. Mais les têtes de leurs colonnes, quelque diligence qu'elles fissent, ne pouvaient être à Erdberg qu'à 7 heures du soir, et se trouver sur le champ de bataille que le 12 à 8 heures du matin. Ainsi, le corps du duc de Raguse ne suffisant pas pour maintenir l'ennemi à Teswitz et déborder la gauche des Autrichiens, Napoléon ne devait compter pour le succès de la journée que sur les coups portés à leur droite par Massena; encore ce succès se bornerait-il à un avantage sur l'arrière-garde de l'Archiduc, et non à une défaite complète de son armée.

Cependant Piré et Saint-Cyr, s'étant avancés pour donner la main aux Bavarois sur le plateau de Teswitz, ceux-ci franchirent la Lisken, s'avancèrent sous un feu meurtrier par les vignes et le chemin creux conduisant à Znaïm, et couronnèrent la croupe qui sépare la Lisken de la Taja près de leur confluent; d'un autre côté Montbrun, ayant imposé par ses manœuvres à la gauche de l'Archiduc, avait forcé celui-ci à replier sa ligne en arrière de Brenditz. Massena, qui depuis le commencement de la journée était sans ordres de Napoléon, avait profité de la charge de cuirassiers pour reformer la division Legrand et la ramener devant Znaïm. Déjà la fusillade et la canonnade s'engageaient de nouveau, lorsque vers 7 heures des officiers français et autrichiens vinrent faire cesser le feu sur toute la ligne en annonçant qu'un armistice allait être conclu.

En effet, le prince Jean de Liechtenstein, pour lequel le général Walmoden avait inutilement demandé,

le 9, comme on le sait, un sauf-conduit à Massena, avait été chargé par l'empereur François d'entrer en négociations pour une suspension d'armes, que la situation générale des affaires rendait si nécessaire à l'Autriche. Ce prince était enfin parvenu à se rendre à Vienne, d'où il fut amené au grand quartier général. Déjà, après la bataille d'Austerlitz, il avait rempli une semblable mission auprès de Napoléon que cette circonstance disposa favorablement. Aussi bien, dans l'état des choses, cette démarche méritait d'être prise en considération. D'une part, l'Archiduc se trouvait en mesure de mettre durant la nuit son armée à l'abri de nos coups, en sacrifiant au pis aller une partie de son arrière-garde et de son matériel; de l'autre, l'armée française, usée à force de fatigues et de victoires, n'avait plus la consistance nécessaire pour continuer avec vigueur la poursuite jusqu'à Iglau, et transporter le théâtre de la guerre dans une contrée hérissée d'obstacles naturels et semée de places fortes, où son adversaire trouverait de nouvelles ressources et où il serait soutenu par le dévouement de la population. Napoléon accepta donc les propositions qui lui étaient faites, et appela le prince de Neuchâtel pour lui faire connaître ses intentions. Le major général débattit dans une conférence avec le prince de Liechtenstein les conditions de l'armistice. On posa pour bases que les citadelles de Brünn et de Grætz seraient remises en dépôt aux Français, que les Autrichiens évacueraient le Tyrol et le Vorarlberg, et qu'enfin l'armée du prince Charles se retirerait en Hongrie. Ces points convenus, le prince Jean fut présenté à deux heures du matin à Napoléon, qui peu de temps après chargea l'aide major général

Dumas d'aller s'entendre avec l'archiduc Charles sur les détails de l'armistice. Ils furent donc réglés entre cet officier et le général Wimpfen, chef d'état-major du prince Charles, qui nomma le général Rotkirch commissaire pour veiller à l'exécution de la convention.

Dès le 13, nos troupes se mirent en marche pour prendre leurs cantonnements respectifs, savoir (voy. *Pièces justificatives*, n° XXXIII) : les corps de Massena et du duc d'Auerstaedt en Moravie, le premier dans le cercle de Znaïm, le second dans celui de Brünn; le corps du duc de Raguse à Korneuburg, celui d'Oudinot à Spitz, les Wurtembergeois sur le Simring; les Bavarois aux environs de Lintz; le prince Eugène à Presburg et sur la March avec une partie de l'armée d'Italie, et tout le reste sous Macdonald à Grætz et Klagenfurth ; les trois divisions de cuirassiers à Laxenburg, à Stockerau et en avant de Spitz. La plus grande partie de l'infanterie campa sous des baraques, et les ordres les plus précis furent donnés aux officiers généraux et chefs de corps de veiller au rétablissement de la discipline, relâchée après tant de travaux, à l'instruction des recrues et aux réparations de l'armement, de l'habillement et de l'équipement.

L'armistice conclu, l'Empereur voulant donner des marques de gratitude aux généraux qui l'avaient le mieux secondé dans cette mémorable campagne, conféra au prince de Neuchâtel le titre de prince de Wagram, au duc d'Auerstaedt celui de prince d'Echmühl, à Massena celui de prince d'Essling, et il affecta des dotations considérables à ces titres. Le lendemain de la bataille de Wagram, les généraux Macdonald, Oudinot et Marmont reçurent le bâton de maréchal, et nombre

d'officiers généraux et de chefs de corps obtinrent à quelques jours de là des titres nobiliaires, des dotations, de l'avancement ou des décorations. Comme les pays où il existait un ordre de la Toison-d'Or se trouvaient sous la dépendance directe de l'Empereur, il voulut en ériger un unique, dit des Trois-Toisons, qui par les preuves exigées des chevaliers et les prérogatives qui leur seraient accordées éclipserait tous les autres. Mais, comprenant bientôt l'atteinte qu'il porterait à la Légion d'honneur par cette nouvelle institution, le décret qu'il rendit resta sans exécution. Des pensions furent assurées aux militaires amputés de tous grades, et des places réservées dans les maisons d'Écouen et de Saint-Denis aux orphelines des membres de la Légion d'honneur morts dans la campagne.

Mais en récompensant les services rendus, Napoléon crut aussi devoir donner un exemple de sévérité. Il témoigna son mécontentement au prince de Ponte Corvo qui avait adressé aux Saxons, le lendemain de Wagram, un ordre du jour où il leur attribuait la plus grande part de la gloire acquise dans cette journée, tandis que leur conduite comparée à celle des troupes françaises aurait pu être taxée de mollesse. Le 9e corps fut dissous et le prince envoyé aux eaux. Boudet, qui, comme nous l'avons vu, perdit son artillerie dans la journée du 6, ne put, malgré l'appui de Massena, faire agréer ses excuses. Peut-être l'Empereur se souvint-il trop en cette circonstance du rapport un peu exagéré que ce général avait adressé au Premier Consul après la bataille de Marengo. Quoi qu'il en soit, ce brave ne supporta pas sa disgrâce, et mourut de chagrin quelques semaines après.

Suivant les ordres de l'Empereur, Massena donna tous ses soins à la réorganisation du 4e corps, qui avait éprouvé de si grandes pertes, et fort heureusement il arriva à Vienne, le 16 juillet, 3,400 conscrits. Grâce à ce renfort, auquel se joignirent deux bataillons envoyés de l'armée d'Italie et quelques détachements du 11e corps, puis les malades et les blessés qui rentrèrent successivement des hôpitaux de Vienne, la force du 4e corps s'éleva, dans les premiers jours du mois d'août, à plus de 25,000 hommes. La cavalerie légère, composée de 7 régiments de chasseurs, un de hussards français, des dragons badois et des chevau-légers hessois, forma quatre brigades aux ordres des généraux Bordesoulle, Bron, Castex et Piré. Marulaz conserva le commandement des deux premières, qui cantonnèrent aux environs de Gross-Bitesch et de Vamiescht; les deux autres, qui restèrent provisoirement sous les ordres du général Piré, établirent d'abord leurs quartiers à Fadek et Saumitz; mais le 10 août, elles passèrent à Nicolsburg sous les ordres du duc d'Istrie. La réorganisation de l'artillerie et du génie demanda plus de temps; et, malgré tous les soins des généraux Lariboissière et Bertrand, ce n'est que vers la fin de septembre que le personnel et le matériel de ces deux armes furent remis en état. Il fallut attendre la livraison de 10,000 chevaux requis dans les provinces autrichiennes pour refaire les attelages. On remonta plus tôt le train des équipages, et deux compagnies du 5e bataillon, montant à 72 voitures, furent affectées au 4e corps dès le commencement du mois d'août.

Ces opérations terminées, le maréchal, conformément à l'ordre de l'armée, passa la revue de son corps, et

proposa pour la réforme ou la retraite 267 officiers, sous-officiers ou soldats, mais il restait plus de 2,000 blessés dans les hôpitaux dont la position n'était pas encore fixée. Le général Dessaix prit le commandement de la 2e division, en remplacement de Carra-Saint-Cyr, nommé au commandement de Dresde, et Puthod succéda au général Boudet. A peine un mois s'était écoulé depuis la signature de l'armistice, que les troupes avaient repris toute leur tenue et leur discipline.

Dans son incertitude sur l'issue des négociations entamées pour la paix, l'Empereur recommanda bientôt à Massena de faire reconnaître par des officiers habiles la Hongrie et la Bohême, et lui fit pressentir l'intention de l'envoyer opérer à la tête de 60,000 hommes dans ce dernier pays; mais les tentatives pour se procurer des renseignements sur ces provinces furent sans résultats.

Quoique la victoire eût couronné nos efforts, notre position n'était pas fort rassurante, et le moment approchait où il fallait songer à tirer parti de nos succès. Ce pouvait être difficile, car l'Autriche, depuis l'armistice, ne négligeait rien pour renforcer son armée, et l'opiniâtreté de l'insurrection du Tyrol inspirait à l'Empereur les craintes les plus sérieuses pour sa ligne de communication. Il avait donc un vif désir de conclure promptement la paix, désir encore augmenté par les événements survenus en Europe depuis la bataille de Wagram. En effet, tout concourait à nous mettre dans l'embarras : la campagne de Poniatowski en Gallicie n'avait abouti à aucun résultat, tant à cause de la conduite douteuse des Russes que de l'insuffisance des moyens mis à la disposition du général polonais; la tournure qu'avaient prise nos affaires en Espagne pré-

occupait tous les esprits, et Napoléon, loin de pouvoir retirer des troupes de la Péninsule, allait se voir forcé d'y envoyer des renforts.

Ce qui mit le comble à son anxiété fut la nouvelle du débarquement des Anglais à Walcheren et de la reddition de Flessingues. Cette expédition, qui, effectuée plus tôt, aurait pu avoir de grands résultats et modifier sensiblement la marche des affaires en Allemagne, n'eut heureusement aucun succès. L'Angleterre, dont elle ne servait pas les intérêts directs, la conduisit si mal, qu'elle lui fit perdre plus de 30,000 hommes enlevés par les fièvres, et dépenser inutilement 500 millions de francs. Les intrigues auxquelles donna lieu à Paris la défense exigée par cette diversion à l'embouchure de l'Escaut, démontrèrent à l'Empereur, d'une façon très-péremptoire, la nécessité de sa présence en France et le danger de rester plus longtemps loin du siége du gouvernement.

Cependant les conférences d'Altenburg traînaient en longueur. Napoléon n'eût exigé de l'Autriche aucune cession de territoire, si François II avait, comme il n'en paraissait pas éloigné, abdiqué en faveur du grand-duc de Wurtzburg. Mais ce n'était pas le compte de l'aristocratie qui dirigeait les conseils de la cour d'Autriche. Les plénipotentiaires nommés par le comte Stadion entravaient les négociations de tout leur pouvoir, et elles ne prirent de consistance et un cours naturel que lorsque, confiées au prince de Liechtenstein et au comte de Bubna, ces militaires francs et loyaux y apportèrent plus de rondeur et de bonne foi. Néanmoins, malgré leur bon vouloir, ils n'arrivaient à aucun résultat, à cause surtout d'une des principales exigences de Napoléon. De-

puis longtemps tourmenté de ne pas avoir d'héritier direct, il avait songé à conclure un nouveau mariage et demandait une archiduchesse à l'empereur François II, qui alléguait mille prétextes pour la lui refuser; néanmoins la vieille habitude de l'Autriche de tout finir par des alliances l'emporta, et, une fois décidé à céder sur ce point, il ne songea plus qu'à exonérer le Trésor des sommes qu'exigeait Napoléon pour les frais de la guerre. La discussion roula alors sur le chiffre de la contribution : nous demandions 100 millions, et l'Autriche n'en voulait donner que 50; les plénipotentiaires s'entendaient de moins en moins, quand un événement imprévu vint hâter la conclusion de la paix.

Napoléon dans une revue au palais de Schœnbrunn fut sur le point d'être assassiné par un étudiant nommé Frédéric Stop. Ce jeune homme montra tant d'énergie et de froide résolution dans son interrogatoire, il fit entendre si clairement que la jeunesse des universités avait juré la mort de l'Empereur, considéré par elle comme un fléau, qu'effrayé de voir se dresser devant lui une haine nationale aussi profonde, il ordonna au ministre Champagny de se relâcher d'une partie de ses prétentions. Les ministres autrichiens accordèrent 85 millions, et la paix fut signée à Schœnbrunn le 14 octobre 1809.

Par ce traité, l'Autriche cédait 3 millions et demi d'habitants; 1,500,000 de la Gallicie occidentale étaient attribués au duché de Varsovie et 400,000 à la Russie, qui profitait encore une fois de la guerre pour l'appui équivoque qu'elle nous avait donné. Le roi de Wurtemberg et le grand-duc de Bade furent récompensés, le premier, par la principauté de Mergentheim et les au-

tres biens de l'ordre Teutonique, que céda l'archiduc Antoine, son grand-maître; le second, par le comté de Nellenburgen, que lui céda le Wurtemberg en revanche de son important accroissement. L'Empereur d'Autriche s'engagea par des articles secrets du traité à ne pas entretenir plus de 150,000 hommes pendant toute la durée du système continental, auquel il accéda, et à renvoyer de son service les officiers et agents civils ou politiques nés en France, en Belgique, en Piémont ou dans les États Vénitiens. Le traité fut déclaré commun à la Russie. Ainsi, les alliés de l'Empereur recueillirent tous les fruits de victoires qui coûtaient à la France plus de 50,000 hommes et de 40,000 chevaux. Il est vrai que Napoléon y gagna l'alliance de l'héritier des Césars; mais, avec l'esprit que nous avait inoculé la Révolution de 89, était-ce un avantage pour la France, et dans ce cas compensait-il ses énormes sacrifices?

Napoléon quitta Schœnbrunn le 17 octobre. Dès le lendemain on commença à démanteler Vienne, et le 21 Massena reçut, en même temps que la communication du traité, l'ordre d'évacuer le cercle de Znaïm. Le maréchal, voyant alors qu'il n'y avait plus pour lui nécessité de rester en Allemagne, demanda l'autorisation d'aller se reposer à Paris des fatigues de cette rude campagne, qui avaient de nouveau et plus profondément altéré sa santé. Cette permission lui fut aussitôt accordée, et il partit dans les premiers jours de novembre, après avoir assis dans le cercle de Krems les cantonnements du 4e corps, dont il remit le commandement au général Legrand. Ce général, d'après l'inten-

tion de l'Empereur, dut continuer à rendre compte à Massena de ce qui s'y passerait. La force de ce corps était alors de 44,347 hommes, dont 6,413 de cavalerie et 2,883 d'artillerie, avec 72 bouches à feu.

FIN DE LA CAMPAGNE DE 1809.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

DE

LA CAMPAGNE DE 1809.

N° I.

(Chap. II, page 37.)

ÉTAT SOMMAIRE DE LA SITUATION DE L'ARMÉE D'ESPAGNE DU 1er AU 30 JANVIER 1809.

Désignation des corps.	Commandants.	Présents.	
État-major général.....	»	126	
Garde impériale.....	»	9,605	
1er corps.....	Maréchal duc de Bellune.	21,175	
2e.....	Maréchal duc de Dalmatie	27,122	
3e.....	Maréchal duc d'Abrantès.	17,406	
4e.....	Maréchal Jourdan.....	13,048	
5e.....	Maréchal duc de Trévise.	18,284	
6e.....	Maréchal duc d'Elchingen	25,029	
7e.....	Général Gouvion St-Cyr.	41,386	
Réserve de cavalerie...	»	15,093	
Dépôts et détachements.	»	3,880	
Compagnies de marche.	»	11,678	
Gouvernements.....	»	10,045	
Grand parc.....	»	2,579	
Réserve.....	Maréchal duc de Valmy et général Lacombe....	24,554	
Sur un effectif de 324,411 hom.	(dont 40,757 alliés). Total général.....	241,010 dont	194,864 d'infanterie. 29,814 de cavalerie. 14,787 d'artillerie. 1,525 de génie.
Non compris la garde française du roi Joseph.....		5,623	

(Tiré du Dépôt de la guerre.)

N° II.

(*Chapitre II, page* 37.)

SITUATION DES FORCES FRANÇAISES DANS LES ROYAUMES D'ITALIE, DE NAPLES ET EN DALMATIE DANS LE COURS DU MOIS DE JANVIER 1809.

États.	Bataillons.	Escadrons.	Hommes d'infanterie.	Hommes de cavalerie.	Totaux.
Italie.....	56	37	33,600	3,700	37,300
Naples.....	20	11	12,000	1,100	13,100
Dalmatie.....	16	1	9,600	100	9,700
Totaux généraux..	92	49	55,200	4,900	60,100

N° III.

(*Chapitre II, page* 37.)

ARMÉE D'ALLEMAGNE SOUS LES ORDRES DU DUC D'AUERSTAEDT AU 15 FÉVRIER 1809.

Quartier général à Erfurt.

DÉSIGNATION DES CORPS.	Infanterie.	Cavalerie.	Artillerie.	CHEVAUX	
				Cavalerie.	Artillerie.
État-major de gendarmerie....	»	111	»	»	»
4 divisions d'infanterie.....	47,981	»	825	»	896
2 divisions de grosse cavalerie.	»	8,955	414	9,255	562
2 brigades de cavalerie légère..	»	5,681	»	5,581	»
Parc de réserve.....	»	»	3,001	»	»
Garnisons des places de Dantzig, Magdeburg, Stralsund, Stettin, Custrin et Glogau..	6,624	»	»	»	»
Total....	54,505	14,686	4,240	14,836	1,458
Total général sur un effectif de 85,156 hommes.....		73,181		16,294	

Corps de réserve commandé par le général Oudinot, à Augsburg.

2 divisions de grenadiers et de voltigeurs.....	14,284	»	»	»	»
1 division de grosse cavalerie..	»	2,403	1,008	2,508	1,100
1 brigade de cavalerie légère...	»	2,238	»	2,180	»
Total....	14,284	4,641	1,008	4,988	1,100
Total général sur un effectif de 23,308 hommes.....		19,933		6,088	

Armée.....	73,181
Réserve.	19,933
Total...	93,114

(*Tiré du dépôt de la guerre.*)

N° IV.

(*Chapitre II, page 44.*)

RAPPORT SUR LE MATÉRIEL DU GÉNIE A L'ARMÉE D'ALLEMAGNE.

D'après le décret du 23 mars, un caisson du génie devait porter 500 outils. Cependant comme l'usage de l'artillerie était de ne charger un chariot que de 250 outils, et en général de ne charger que d'environ 2 milliers leurs caissons; comme aussi dans la dernière campagne les caissons du génie n'ont pu porter que 300 outils, Sa Majesté a consenti à ce qu'on diminuât à ce taux le poids d'un caisson.

En conséquence, on propose de charger un caisson comme il suit :

100 pelles rondes,
100 pelles carrées,
70 pioches,
30 pics à roc.

Total, 300 outils à pionniers.

Ces 300 outils, du poids de 5 à 6 livres l'un, et quelques manches de rechange pèseront environ 1,800.

On porterait encore dans le fourgon :

20 haches,
10 serpes,
1 scie et quelques outils de l'usage le plus habituel, pesant en tout 200 livres, de manière que le poids d'un caisson n'excède jamais 2 milliers.

Il y aura à chaque corps d'armée :

20 caissons attelés de 4 chevaux, portant 6,000 outils, ci. 6,000
4 caissons de sapeurs, attelés de 4 chevaux, portant. 1,200
1 forge attelée de 6 chevaux,
1 fourgon chargé de cordages, clous, etc.

Il y aura au parc général :

40 caissons attelés de 4 chevaux, portant 12,000 outils;

20 caissons de sapeurs attelés de 4 chevaux, portant 6,000 outils;

3 fourgons de mineurs,

6 fourgons d'ouvriers,

3 forges,

2 fourgons de cordages, clous, etc.

Ainsi la totalité du matériel du génie à l'armée d'Allemagne sera composée, savoir :

de 100 caissons du train du génie, attelés de 4 chevaux, portant	30,000 outils.
32 caissons de sapeurs, attelés de 4 chevaux, portant, 9,600, ci.	9,600
Il y aura en outre les 12,000 outils transportés par voie de réquisition, ci.	12,000
Totalité des outils. . .	51,600

6 fourgons d'ouvriers,

3 fourgons de mineurs,

6 forges,

5 fourgons chargés de cordages, clous, etc.

12 caissons attelés et approvisionnés de 3,600 outils sont commandés à Strasbourg, et seront prêts pour le 1er avril.

On vient de commander les 8 caissons nécessaires pour compléter ce parc; on ne peut assigner quand ils seront prêts. La forge et le chariot sont également commandés à Strasbourg. Les deux compagnies de sapeurs attachés à ce corps ont leurs 4 caissons attelés et approvisionnés.

Le général Oudinot a les 3,000 outils portés sur 10 caissons qui lui ont été expédiés d'Erfürt.

Les 3,000 autres doivent être confectionnés aux environs d'Augsburg, ainsi qu'un fourgon de cordages. L'ordre en a été donné conformément au décret.

Il restait à ce corps 7,000 outils, 20 caissons et 25 chevaux. On a réitéré l'ordre qui avait été donné par le prince de Neuchâtel d'expédier 3,000 outils attelés sur Ulm. Comme le général Oudinot sera pourvu, ces outils feront partie du grand parc. Le général Thouzart a reçu l'ordre de se compléter aux environs de Vurtzburg de tout ce qu'il devait avoir d'après le décret.

Des 40 caissons nécessaires à ce parc, 10 se trouveront à Ulm expédiés par le général Thouzart, 10 sont commandés à Strasbourg; 20 sont confectionnés à Paris, seront terminés le 10 avril et en partiront le 11 pour arriver le 25 à Strasbourg. 3 forges et 2 chariots seront également à Strasbourg à la même époque.

Des 10 compagnies de sapeurs attachées au grand parc, 3 ont des caissons; les 7 autres ont besoin de 14 caissons; ils ont été commandés, savoir : 4 à Mayence et 10 à Paris. Ceux de Paris seront le 25 avril à Strasbourg.

Les 6 caissons d'ouvriers sont commandés à Metz, on a demandé qu'ils fussent rendus le 20 avril ou le 25 au plus tard à Strasbourg. On ne sait s'ils pourront s'y trouver à cette époque.

J'ai donné des ordres pour que les 1,200 marins soient à leur arrivée à Strasbourg munis des outils, ainsi que le prescrit le décret.

Quoique les caissons ne portent que 300 outils au lieu de 500, la dépense n'augmente cependant pas en proportion, parce que les nouveaux caissons sont attelés de 4 chevaux au lieu de 6.

La dépense présumée et présentée au ministre de la guerre par ses bureaux s'élève à 600,000 fr.; la dépense, d'après le nouveau projet d'organisation, et dont je joins ici l'état, s'élève à 620,800 fr. J'ai reçu en à-compte une ordonnance de 200,000 fr.

Note des dépenses à faire pour le matériel du génie à l'armée d'Allemagne, en exécution du décret du 28 mars 1809.

Il faut pour les caissons et l'approvisionnement de réserve comme on l'a détaillé dans le rapport.

Ci-joint. . . .	51,800	53,000 outils.	
Pour les marins.	1,200		
Il existe à Strasbourg. . .	15,000	26,000 outils.	
Au corps du duc d'Auerstaëdt.	10,000		
Aux compagnies de sapeurs. .	1,000		
Il reste à confectionner.		27,000	

27,000 outils emmanchés, à 5 fr. l'un, font 135,000 francs, ci. . . . . 135,000 fr.

Haches, serpes et autres outils pour compléter les caissons. 15,000

Total du prix. . . 150,000 fr.

Prix d'un caisson.

Un caisson coûte.	1,200 fr.
Fourniment et harnais.	300
4 chevaux, à 450 fr.	1,800
Le prix d'un caisson.	3,300

Sur 100 caissons du train du génie, il en existe 30; il en faut donc 70, qui, à 3,300 fr. l'un, coûteront. . . . 231,000 fr.

Il faut 15 chevaux pour compléter l'attelage de 3,000 outils envoyés par le général Thouzard. . . . . 7,500 fr.

Le total du prix des caissons du génie est de 238,500 francs, ci. . . . . 238,500 fr.

Sur 32 caissons de sapeurs, il en existe 10, il n'en faut donc que 22.

22 caissons, à 3,300 fr. l'un.		72,600
Une forge et ses outils coûtera. . .	1,500 fr.	
Fournîments et harnais.	450	
6 chevaux, à 450 fr. l'un. . . .	2,700	
Total de la valeur d'une forge.	4,650 fr.	
6 forges, à 4,700 l'une, font.		28,000
Le fourgon coûtera :		
Fourgon.	1,200 fr.	
Harnais.	450	
6 chevaux.	2,700	
Son chargement.	1,500	
Total. . .	5,850 fr.	
5 fourgons, à 5,850 fr. l'un.		29,250
Le caisson coûtera :		
Caisson.	1,400 fr.	
Harnais.	450	
6 chevaux.	2,700	
Les outils d'art.	3,000	
Total. . .	7,550	
6 caissons d'ouvriers, à 7,550 fr. l'un. . . .		45,300

L'habillement et équipement de chaque homme a été évalué dans les bureaux de la guerre à 150 fr.

3 compagnies	de 50 hommes.	150 hommes.	
1 id.	de 120 hommes.	120	
		270 hommes.	

270 hommes, à 150 fr. l'un, font.	40,500 fr.	
6 officiers, à 400 fr.	2,400	
5 maréchaux des logis, à 250 fr. .	1,250	
10 brigadiers, à 250 fr.	2,500	
21 chevaux de selle harnachés, à 500 fr.	10,500	
Total de ce que coûtera une compagnie du train du génie.	57,150 f. ci.	57,150 fr.
	Total général. .	620,800 fr.

Paris, 26 mars 1809.

Signé BERTRAND.

N° V.

(*Chapitre II, page* 69.)

NOBLES VOLONTAIRES DE VIENNE!

Je m'estime heureux de me trouver au milieu de vous dans ce jour solennel. L'enthousiasme avec lequel vous vous consacrez aujourd'hui au service de votre bien-aimé monarque et de notre chère patrie sera une des plus belles pages de l'histoire de l'Autriche.

En attendant que la postérité l'ait consacrée, l'amour et la confiance forment entre l'empereur et vous un lien indissoluble.

La patrie est menacée! je compte sur votre bras, car aucun de vous ne veut subir le joug de l'étranger. Cette généreuse ardeur fait les héros et les conduit à la victoire. Nous nous trouverons partout où l'honneur et la patrie nous appelleront. Comptez sur moi pour vous conduire à ce noble rendez-vous!

N° VI.

(Chapitre II, page 70.)

SOLDATS!

La défense de la patrie nous appelle à de nouveaux exploits. Le cœur de notre bon monarque a su renfermer sans les trahir tous ses chagrins si cruels, tant qu'il a espéré conserver la paix au prix de sacrifices compatibles avec l'honneur du trône, la sûreté de l'État et le bien-être du peuple. Mais quand tous nos efforts sont inutiles pour préserver notre indépendance de l'ambition insatiable d'un conquérant étranger, quand les nations tombent en foule autour de nous, quand des souverains légitimes sont violemment arrachés à l'amour de leurs sujets, quand la plus dure servitude menace l'Autriche et ses habitants, la patrie éplorée nous appelle à sa défense, et, fidèles à sa voix, nous sommes prêts à voler à son secours.

Chers compagnons! le monde a les yeux sur vous, tous les opprimés ont mis leur espoir en votre courage. Vous ne voudrez jamais devenir des instruments de servitude, vous ne consentirez jamais à faire une guerre sans fin dans des régions lointaines au profit d'une ambition destructive! Vous ne verserez jamais votre sang pour une cupidité et un intérêt étrangers, vous ne serez pas maudits pour avoir, en foulant les cadavres des défenseurs de légitimes nationalités, aplani à un étranger le chemin d'un trône usurpé. Un plus beau sort vous attend. La liberté de l'Europe s'est réfugiée sous nos drapeaux, vos victoires rompront ses fers, et vos frères allemands actuellement dans les rangs de l'ennemi attendent leur délivrance de votre courage. Vous combattez pour une cause sacrée, sans cela vous ne me verriez pas à votre tête. Nous renouvellerons dans les plaines d'Ulm et de Marengo, dont l'ennemi nous fait souvenir avec tant d'insolence, les glorieux faits d'armes de Wurtzburg, d'Ostrach, de Liptingen, de Zurich, de Verone, de la Trebia et de Novi. Nous allons conquérir pour notre chère patrie une paix durable, mais nous n'atteindrons ce but glorieux que par de grandes vertus. Une obéissance absolue, une discipline sévère, une constance et

une fermeté inébranlables : voilà les apanages de la véritable bravoure. La victoire ne s'obtient que par l'unité de volontés et le concours de tous. Sa Majesté l'Empereur, mon frère, m'a donné un pouvoir étendu pour récompenser et punir. Je serai toujours au milieu de vous, et ce sera votre général, sur le champ de bataille, que la patrie chargera de vous remercier de votre valeur. Le patriotisme d'un grand nombre de nobles est venu au-devant de vos besoins : c'est le meilleur indice de la reconnaissance générale, mais je frapperai sans ménagement celui qui pourrait oublier ses devoirs. Le mérite sera récompensé, la faute punie sans aucun égard pour le rang ou la naissance, et le lâche à qui la vie serait plus chère que l'honneur sera honteusement chassé de nos rangs. Je présenterai à notre souverain et au monde tous les braves qui auront bien mérité de la patrie; la reconnaissance publique les comblera de marques éclatantes, et leurs noms resteront gravés dans mon cœur.

N'oubliez pas que le véritable soldat ne doit être redoutable qu'à l'ennemi et que les vertus civiques sont aussi les siennes. Il sera humain, doux, compatissant avec le bourgeois, le paysan; car, connaissant les maux de la guerre, il cherchera à les adoucir. Je punirai d'autant plus sévèrement les excès commis à dessein, que l'intention de notre bon monarque loin de vouloir opprimer les puissances voisines, est de les délivrer de leurs oppresseurs afin de conclure avec leurs souverains une paix durable en assurant le bonheur de leurs sujets. Bientôt des troupes étrangères se joindront à nous pour combattre l'ennemi commun. Alors, braves compagnons d'armes, honorez et traitez ces soldats comme vos frères; n'oubliez pas que le courage se fait remarquer par les actes et non par les fanfaronnades, et montrez que vous êtes les meilleurs soldats de l'Europe. Quand vous aurez par la victoire obtenu une paix glorieuse, conquis l'estime même de vos ennemis et mérité la reconnaissance des nations étrangères, je vous ramènerai dans votre patrie, où notre monarque vous exprimera sa satisfaction, où vous recevrez la plus douce récompense des braves, les bénédictions de vos concitoyens, et où vous jouirez enfin d'un repos que la conscience de vous en être rendus dignes vous fera trouver bien doux.

N° VII.

(Chapitre II, page 70.)

PEUPLES D'AUTRICHE !

Je quitte ma capitale pour me rendre près des braves défenseurs de la patrie qui sont réunis sur les frontières pour la conservation de la monarchie. Depuis trois ans j'ai tout fait, chers sujets, pour vous procurer le bonheur d'une paix durable. Dans mes négociations avec l'Empereur des Français aucun sacrifice compatible avec votre honneur et votre indépendance ne m'a coûté pour assurer votre bien-être, votre repos et votre prospérité; mais tous ces efforts ont été vains, et la monarchie autrichienne devait être sacrifiée à son ambition. De même qu'il cherche à subjuguer l'Espagne, qu'il persécute le saint-père, qu'il s'empare de l'Italie, qu'il domine une partie de l'Allemagne, de même il ne craint pas de demander hautement depuis plusieurs années la complète soumission de l'Autriche. J'ai pris toutes les mesures pour assurer l'indépendance de la monarchie; non-seulement votre patriotisme a répondu à mon appel, il l'a même prévenu, recevez-en mes remercîments : vos petits-enfants et les miens répéteront un jour leur généreux serment de gloire et d'honneur.

Nous nous défendons légitimement et n'attaquons personne. Le conquérant ne peut souffrir qu'un peuple s'unisse à son souverain pour défendre sa liberté. Il ne demande rien moins que l'Autriche cesse de se précautionner pour sa sûreté, discontinue ses armements et se livre sans défense à sa discrétion. J'ai rejeté cette indigne proposition, et ses armées marchent maintenant contre nous. Mais j'ai confiance en Dieu, dans la bravoure de mes soldats à la tête desquels est mon valeureux frère, dans votre énergie surtout, mes bien-aimés sujets.

La guerre exige de grands sacrifices, mais aussi, quand ils sont complets, notre conservation est assurée. Ce que vous avez déjà fait m'est un sûr garant de ce que vous ferez à l'avenir. Ceux d'entre vous qui ne portent pas d'armes ne contribueront

pas moins par leur conduite à la défense de la patrie; unité de volontés, ordre, obéissance, activité, confiance, voilà les véritables éléments de la force d'un peuple. Vous l'avez montrée, cette force, et tellement qu'aujourd'hui nous avons tout espoir d'engager la lutte avec toutes les chances de succès. Vos triomphes ne vous engourdiront pas, de même que vos revers, si vous veniez à en essuyer, ne pourront vous ébranler. Le véritable courage brave tous les dangers, rehausse tous les avantages et répare facilement toutes les pertes. Notre cause est juste, et la Providence vient en aide à ceux qui ne désespèrent pas d'eux-mêmes.

Je compte sur la fidélité et l'affection que vous témoignez à votre souverain et à votre patrie, comme vous pouvez compter pleinement sur la sollicitude paternelle de votre monarque, qui fait consister son unique bonheur dans celui de ses chers et bien-aimés sujets.

N° VIII.

(*Chapitre II*, *page* 70.)

Appel d'un Allemand pour secouer le joug étranger.

La vie n'est pas le plus grand des biens, mais l'ignominie est le plus grand des maux!

Peuples allemands!

Jusques à quand supporterez-vous le joug de l'étranger? combien de temps encore un fier conquérant vous tiendra-t-il enchaînés? quand Hermann cessera-t-il de porter le deuil de sa race dégénérée? Était-ce pour tomber dans cette honteuse dégradation que les Chérusques combattirent si vaillamment à Teutoburg, que les Allemands remportèrent les victoires d'Hoschtaëdt, de Blenheim et de Mindem, et que le grand Charles d'Autriche gagna tant de batailles? Le courage allemand serait-il complétement éteint et la couronne de chêne déparerait-elle vos

fronts? Le bruit des fers vous semblerait-il harmonieux? Croiriez-vous plus noble, plus digne de l'homme d'aller au loin égorger des peuples innocents que de mourir dans un héroïque effort pour le salut de la patrie? Allemands, réveillez-vous de votre honteux sommeil!

Pour l'honneur de l'Allemagne, sortez de cette indigne léthargie, il en est temps encore. Les formidables armées de l'Autriche approchent, ses soldats ne respirent que la plus courageuse ardeur. Le prince Charles est à leur tête, et ils viennent pour vous protéger contre le despotisme étranger, vous sauver au prix de leur sang de l'oppression et de la honte; encore une fois, sortez donc de cet abject repos!

Sans l'Autriche qui se dévoue à votre délivrance, quel sort serait le vôtre? Vos lois abolies, votre langue honnie et méprisée, vos forces s'épuisant dans les corvées et les travaux de l'étranger, vos biens confisqués, votre sang versé au loin pour assouvir l'ambition d'un tyran, vos guerriers, sous la conduite de généraux français, mourant loin de leur pays pour une cause impie et sacrilége, voilà ce qui vous attend. Les plus nobles d'entre vous, ceux que leur mérite et leur naissance ont appelés aux premières fonctions, seront chassés et remplacés par des hommes de langue et de mœurs étrangères, qui n'auront pour vous que de la dureté ou une froide indifférence. Ah! comme ils triompheraient, ces envahisseurs; comme ils fouilleraient de leurs mains avides dans les derniers trésors de votre malheureux pays! comme ils enlèveraient vos dépouilles et le reste de vos fortunes, ces pillards indigents et rapaces!

Les oppresseurs se succéderaient rapidement chez vous, se surpassant en violences et en avidité. Menés comme des bêtes de somme à la corvée dans votre propre pays, vous lèveriez vers le ciel des yeux désespérés; vous implorerez inutilement son secours, car c'est en vain que l'homme qui s'abandonne à sa détresse et qui se courbe volontairement sous le joug accablant de l'étranger demande l'intervention du pouvoir céleste. Le courage, l'union, la persévérance, le patriotisme sont des vertus émanées de Dieu, et le peuple qui a pu y renoncer n'est pas digne de la protection divine.

Allemands! votre nom est la gloire du passé; voudriez-vous qu'il devint la risée de l'avenir? Voudriez-vous supporter l'arrogance et l'orgueil des Français? Voudriez-vous voir détruire en un jour les œuvres de votre longue patience et de vos laborieux travaux? Voudriez-vous, chassés de la maison de vos pères, aller pauvres et nus chercher asile dans la lointaine et déserte Amérique? Non, non, cela ne sera pas. Déjà je vous vois voler avec ardeur sous les drapeaux de l'Autriche, déjà je vous vois partager les fatigues et les dangers des soldats dont le langage et les mœurs font des frères pour vous, enfin je vois le nom allemand sortir de l'ignominie et redevenir une gloire.

Mourir pour la cause sacrée de la patrie est le seul sort digne d'un loyal Allemand, mais combattre sous les étendards de la France déshonore à jamais le guerrier infidèle. Tirons donc courageusement l'épée, ne craignons pas de regarder en face notre ennemi, consacrons-nous tout entiers à la patrie et la victoire nous suivra partout, accompagnée du bonheur éternel.

N° IX.

(*Chapitre III, page* 83.)

TABLEAU DE L'ORGANISATION ET DE L'EMPLACEMENT DE L'ARMÉE AUTRICHIENNE D'ALLEMAGNE, A L'ÉPOQUE DU 8 AVRIL 1809.

L'archiduc CHARLES, généralissime. Quartier-général à Ried.

Général-lieutenant comte GRUNN, chancelier du généralissime et chef des bureaux ministériels de l'armée.
Général-major de PROHASKA, chef d'état-major; plans d'opérations, mouvements de troupes.
Colonel-adjudant-général baron de WIMPFFEN, chargé du détail du service intérieur.
Feld-maréchal lieutenant baron STIPSICZ; commissariat, caisse, approvisionnements.
L'archiduc MAXIMILIEN, directeur de l'artillerie.

4e Corps d'armée.

Commandant, le feld-maréchal lieutenant comte de ROSENBERG, quartier-général à Schærding.
Colonel STEININGER, adjudant général.
Colonel QUOSDANOVICH, chef de l'état-major.
Lieutenant-colonel comte KINIGL, commandant de l'artillerie.

	Généraux-lieutenants.	Généraux-majors.	Régiments.	Bataillons.	Escadrons.
Avant-garde à Schærding, entre le Danube et l'Antiszenbach.	.....	Baron de Stutterheim.....	Hussards de Stipsicz...	»	4
			Archiduc Louis.....	3	»
			1 batterie légère..	»	»
Corps d'armée à Schærding.....	Dedovich....	Reinwald.....	Joseph Mitrovsky.....	3	»
	Marquis de Sommariva.	Neustædter...	Czartorisky.....	2	»
			Reuss-Grætz.....	2	»
			Hussards de Stipsicz...	»	4
			Chevau-légers de Vincent.....	»	8
	Comte Hohenlohe-Bartenstein.	Riese.....	Coburg.....	3	»
			Bellegarde.....	2	»
			Chasteller.....	2	»
				17	16
Brigade de Veczay, à Schærding.	.....	Veczay.....	Chevau-légers de Klenau.....	»	8
			Victor Rohan.....	3	»
			5e et 6e de chasseurs...	2	»
				5	8

3e Corps d'armée.

Commandant, le feld-maréchal lieutenant comte HOHENZOLLERN. Quartier-général à Antishofen.
Lieutenant-colonel HECHT, adjudant-général.
Colonel MEYER, chef de l'état-major.
Colonel ROUSSEAU, commandant de l'artillerie.

Avant-garde sur la gauche de l'avant-garde du 4e corps, entre l'Antiszenbach et Mülheim.	Baron Vukassovich.	Prince Maurice de Liechtenstein.	Hussards de Ferdinand.	»	4
			Archiduc Charles.....	1	»
			1 batterie légère.....	»	»
		Pfannzelter...	Peterwardin..	2	»
Corps d'armée entre Antishofen et Reigersberg.	Marquis de Lusignan.	Kaiser.....	Venceslas Colloredo....	2 2/3	»
			Charles Schræder.....	2 2/3	»
		Thierry.....	Régiment de l'empereur.	2 2/3	»
			Lindenau.....	2 2/3	»
	Comte de St-Julien....	Prince Louis de Liechtenstein.	Manfredini.....	2 2/3	»
			Würtzburg.	2	»
		Biber.....	Kaunitz.....	2 2/3	»
			Wurtemberg.....	2	»
			Hussards de Ferdinand.	»	4
				23	8

5e Corps d'armée.

Commandant, l'archiduc LOUIS, quartier-général à Obernberg.
Lieutenant-colonel RADOSOVICH, adjudant-général.
Lieutenant-colonel GEPPERT, chef de l'état-major.
Major PFEFFERKORN, commandant de l'artillerie.

	Généraux-lieutenants.	Généraux-majors.	Régiments.	Bataillons.	Escadrons.
Avant-garde sur l'aile gauche du 3e corps, entre Obernberg et Braunau.	.....	Comte Radetsky...	Uhlans de l'archiduc Charles.....	»	2
			Hussards de Kienmayer	»	2
			Gradisca.....	2	»
			1 batterie légère.....	»	»
Corps d'armée à Obernberg.	De Lindenau.	Mayer.....	Archiduc Charles.....	3	»
			Stain.....	2	»
		Baron de Boul.	Hiller.....	3	»
			Sztarray.....	3	»
	Prince de Reuss-Plauen..	Colel Frœhauf.	Beaulieu.....	2	»
		Bianchi.....	Duka.....	3	»
			Giulay.....	3	»
			Brooder.....	2	»
	De Schusteck	Mesko.....	Uhlans de l'archiduc Charles.....	»	6
			Hussards de Kienmayer	»	6
				23	16

6e Corps d'armée.

Commandant, baron HILLER, quartier-général à Braunau.
Major BAUMGARTEN, adjudant-général.
Colonel EZOLICH, chef de l'état-major.
Colonel FASCHING, commandant de l'artillerie.

Avant-garde à Braunau, de l'Ach à la Salza.	.....	Nordmann....	Hussards de Liechtenstein.....	»	4
			Saint-Georges.....	2	»
			1 batterie légère.....	»	»
Corps d'armée à Braunau..	Kottulinsky.	Comte Hohenfeld.....	Klebeck.....	3	»
			Jordis.....	3	»
	Baron Vincent.....	Comte Weissenwolf.....	Kerpen.....	3	»
			Teutschmeister.....	3	»
		Hofmeister...	Spleny.....	3	»
			Beniovsky.....	3	»
			Chevau-légers de Rosenberg.....	»	8
			Hussards de Liechtenstein.....	»	4
				20	16
Division Jellachich à Salzbourg.	Avant-garde à Tittmaning.	Provencheres.	Chevau-légers d'Oreilly.	»	8
			Kreuzer.....	2	»
	Division....	Ettingshausen	Esterhazy.....	3	»
			De Vaux.....	3	»
			Chevau-légers d'Oreilly.	»	4
				8	12

1er Corps de réserve.

Commandant, le prince JEAN DE LIECHTENSTEIN, général de cavalerie.
Quartier-général à Taufkirch, près de Schærding.
Lieutenant-colonel GOLLNER, adjudant-général.
Colonel BAUMGARTEN, chef de l'état-major.
Major NESSLINGER, commandant de l'artillerie.

	Généraux-lieutenants.	Généraux-majors.	Corps.	Bataillons.	Escadrons.
Grenadiers...	.....	Prince Victor Rohan.....	Bataillon de Mayblümel	1	»
			Id. Leiningen.	1	»
			Id. Hohenlohe	1	»
			Id. Hager.	1	»
			Id. Kapy.	1	»
			Id. Becadûc...	1	»
			Id. Winiofsky.	1	»
			Id. Niesel.	1	»
			Id. Stark.	1	»
			Id. Georgy. ..	1	»
			Id. Bissingen..	1	»
			Id. Hahn.....	1	»
Cuirassiers...	Prince F. de Kesse-Hombourg.....	Siegenthal....	Duc Albert.....	»	6
			Archiduc François.....	»	6
		Lederer.....	Archiduc Ferdinand,...	»	6
			Hohenzollern.....	»	6
				12	24

2e Corps de réserve.

Commandant, le baron KIENMAYER. Quartier-général à Braunau.
Major baron CZEREK, chef de l'état-major.

Grenadiers...	.....	D'Aspre.	Puteany.....	1	»
			Brzezinsky.....	1	»
			Scovaur.....	1	»
			Kirchbetter.....	1	»
			Scharlach.....	1	»
Cavalerie....	.....	Schneller.....	Cuirassiers de l'empereur.....	»	6
			Gottesheim.....	»	6
		Clary.....	Levenehr.....	»	6
			Knesevich.....	»	6
				5	24

Récapitulation.	Bataillons.	Escadrons.	PRÉSENTS Hommes.	PRÉSENTS Chevaux.
4e corps d'armée.....	17	16	19,020	1,869
Brigade Veczay.....	5	8	5,894	1,025
3e corps d'armée.....	23	8	23,913	1,010
5e corps d'armée.....	23	16	24,383	2,042
6e corps d'armée.....	20	16	23,374	2,139
Division Jellachich.....	8	8	9,962	1,039
1er corps de réserve.....	12	24	12,998	2.566
2e corps de réserve.....	5	24	6,960	2,460
Totaux.....	113	120	126,494	14,150

N° X.

(*Chapitre III, page* 83.)

Sa Majesté l'empereur d'Autriche est forcée de prendre les armes à cause de l'ambition de l'Empereur des Français qui ne peut souffrir qu'il y ait en Europe un État qui ne reconnaisse pas son omnipotence, qui ne serve pas ses projets. L'Autriche fait la guerre parce que Napaléon exige que, renonçant à son indépendance, elle désarme et se mette à sa discrétion; parce qu'enfin il fait avancer contre elle ses troupes unies à celles des confédérés.

Les soldats autrichiens se sont levés à la voix de leur monarque pour la défense de l'Empire, et je les conduis au-devant de l'ennemi pour prévenir son injuste agression. Ce n'est pas comme conquérants ou comme ennemis de l'Allemagne que nous franchissons la frontière, nous ne venons pas remplacer par d'autres, des constitutions, des droits, des mœurs et des usages; notre intention n'est pas de renverser des trônes pour en disposer suivant notre bon plaisir, ni de nous emparer des territoires de l'Allemagne, ni de sacrifier ses enfants dans des guerres injustes et oppressives. Nous combattons uniquement pour maintenir l'intégrité de la monarchie autrichienne, pour rendre à l'Allemagne son indépendance et sa nationalité; notre commune patrie a déjà été menacée des prétentions que nous voulons repousser aujourd'hui. Nous sommes son dernier appui. Notre cause est la sienne. Avec l'Autriche l'Allemagne était libre et heureuse; nôtre dévouement seul pourra lui faire recouvrer cette position. Peuples allemands, envisagez votre situation sous son véritable jour; acceptez le secours que nous vous offrons si loyalement et contribuez à votre délivrance. Nous ne vous demandons d'autres efforts que ceux que nécessite la cause commune, nous vous garantissons vos propriétés et vos biens. L'armée autrichienne ne veut ni vous dépouiller ni vous opprimer, elle vous considère comme des frères appelés à combattre avec elle pour la même cause; soyez donc dignes de cette estime.

L'Allemand capable d'oublier ce qu'il se doit à lui-même sera seul traité en ennemi. Ma parole a déjà été engagée pour votre salut, comptez sur elle, ainsi que sur celle de mon frère l'empereur qui n'a jamais été violée.

N° XI.

(Chapitre V, page 183.)

Combat de Neumarkt.

Le 24 le maréchal duc d'Istrie occupait Neumarkt avec la division bavaroise du général De Wrède et 2 brigades de cavalerie légère. Le bourg de Neumarkt est situé au fond d'un défilé qui est traversé par la petite rivière de Rott et entouré de bois qui le dominent de toutes parts. Comme poste défensif, la position était des plus désavantageuses. La division bavaroise, placée en majeure partie en deçà du défilé, occupait par de forts détachements les hauteurs en avant de la rive droite. Les découvertes de la veille avaient rapporté que l'ennemi avait repassé l'Inn à Mühldorf et à Neuætting; le maréchal duc d'Istrie en fit part au général Molitor en le prévenant que sa marche sur Neumarkt devenait sans objet : mais il en était tout autrement. Le général Hiller, commandant les 5e et 6e corps autrichiens, avait réuni environ 35,000 hommes avec lesquels voulant reprendre l'offensive, il s'était avancé dans la nuit du 23 au 24 jusque sur les hauteurs en avant de Neumarkt, sur la rive droite; les bois qui entourent et dominent ce bourg masquèrent entièrement le mouvement de l'ennemi, et on n'en fut prévenu que par l'attaque qu'il commença dans la matinée. Cette attaque, dirigée en premier lieu sur le front de Neumarkt, parut d'abord de peu d'importance, mais elle devint graduellement si vive que toute la division bavaroise s'engagea successivement dans le défilé. En même temps et en outre des forces considérables qui attaquèrent de front, plusieurs fortes colonnes débouchèrent du bois sur la

droite et en arrière de la division bavaroise, qui se trouvait sur le point d'être enveloppée; le mouvement de ces colonnes fut arrêté par la présence de la division française du général Molitor qui venait d'arriver de Wilsbiburg[1] et se rangeait en bataille sur la hauteur en avant de Neumarkt. Le général Molitor fit sur-le-champ ses dispositions pour dégager la division bavaroise, qui se défendit vaillamment, mais qui se trouvait fortement compromise, ayant à dos la rivière et le défilé d'un pont assez étroit et peu solide. Le 2e régiment d'infanterie, ayant à sa tête le général de brigade Leguay, passa immédiatement le défilé et se porta sur le bois où s'appuyait la droite des Autrichiens, en même temps que l'artillerie de la division française placée sur la gauche de la rivière dirigeait son feu sur le front de l'attaque. Bientôt le 2e régiment d'infanterie donna avec tant de vigueur qu'il fit lâcher pied à l'ennemi, et la division bavaroise tout entière, qui venait de se trouver dans la position la plus critique, repassa le défilé sans avoir été entamée[2]. Le 2e régiment eut alors sur les bras tous les ennemis qui venaient d'accabler les Bavarois; il ne se battit qu'avec plus d'ardeur, et il fallut lui réitérer plusieurs fois l'ordre de repasser le défilé : ce dernier mouvement était devenu difficile; et protégé par les 3 compagnies de voltigeurs du 16e régiment, il s'exécuta avec un ordre qui fut admiré même des Autrichiens.

Pendant que ces événements se passaient sur le front et la gauche de Neumarkt, la marche des colonnes ennemies, dont il est parlé plus haut, attirait toute l'attention de la droite et de la division française. Ces colonnes étaient précédées par une nuée de tirailleurs. Le général Molitor leur opposa un bataillon du 37e régiment, qui les eut bientôt dispersés, et le surplus de la di-

[1] Nonobstant l'avis de rétrograder que le maréchal duc d'Istrie adressa le 23 au général Molitor, ce général, afin de tout voir par lui-même, se rendit de sa personne, le 24 de grand matin, de Wilsbiburg à Neumarkt, où il s'aperçut en arrivant que la présence de ses troupes allait devenir bien nécessaire : il leur envoya l'ordre d'arriver très-promptement.

[2] Le général De Wrède, dans son rapport du 4 mai, s'explique ainsi qu'il suit : « La division Molitor sauva les Bavarois en marchant à leur secours; elle conserva au milieu de leur pays la sévère discipline qui a toujours distingué les troupes commandées par ce général.

vision, disposé en réserve, arrêta tout court par sa belle contenance toute opération ultérieure de la part de l'ennemi. Le défilé de Neumarkt se trouvant entièrement dégagé, le maréchal duc d'Istrie désira ne pas rester plus longtemps dans une aussi mauvaise position et décida que l'on reprendrait pour ce jour-là la position de Wilsbiburg, où il était à craindre que les Autrichiens arrivassent avant nous. La division bavaroise commença ce mouvement; il fut couvert par les 16e et 67e régiments et s'effectua dans le plus grand ordre; il ne fut inquiété ni même suivi par l'ennemi. Dès le commencement du combat, les Autrichiens avaient fait une fausse attaque sur notre gauche par Eggenfeld; le général Molitor y envoya 4 compagnies des 2e et 16e régiments, qui furent attaquées et enveloppées pendant plusieurs heures, mais elles firent une si belle défense qu'elles parvinrent à regagner Wilsbiburg ramenant avec elles 150 prisonniers.

Le général Leguay a montré dans cette affaire beaucoup de sang-froid et d'intelligence de la guerre; le colonel Delga, du 2e régiment, le chef de bataillon Levavasseur, les capitaines Marchal et Bermer, aides de camp du général de division, méritent des éloges particuliers. La division a eu 3 officiers tués, 7 blessés, 17 sous-officiers ou soldats tués et 165 blessés. L'ennemi doit avoir essuyé de plus grandes pertes : sa force n'était pas moindre de 40,000 hommes, d'après ce qu'a assuré un général autrichien présent à cette affaire.

(*Extrait du rapport historique des opérations de la division du général Molitor.*)

N° XII.

(Chapitre V, page 240.)

A.

. . . . . .

Le 3, à la pointe du jour, le général Marulaz se dirigea sur Lintz; arrivé à la hauteur de Wilhering, il réunit à sa division le 14e régiment de chasseurs, le régiment de dragons légers de Wurtemberg et celui des dragons légers de Baden qui en avaient été détachés. La division, composée de 7 régiments, formait l'avant-garde du 4e corps d'armée; elle rencontra l'ennemi à deux lieues de Lintz; il barrait avec son infanterie la route qui offre un défilé très-étroit depuis Wilhering jusqu'à Lintz. Quelques pelotons du 14e de chasseurs le chargèrent, mais le feu nourri d'un bataillon d'infanterie arrêta leur mouvement. La division fut obligée d'attendre l'infanterie, qui, délogeant l'ennemi de ses positions, le chassa du défilé et pénétra dans les faubourgs de Lintz. La division suivait immédiatement ce mouvement et elle déboucha avec célérité de cette ville, se portant sur la route d'Enns au point d'intersection des routes d'Enns et de Wels. Le général rencontra embusqué dans les bois l'ennemi, qui faisant un feu roulant sur ses pelotons d'avant-garde, força la colonne de se déployer; une partie se forma par échelons. A droite et à gauche de la route, les régiments allemands furent placés sur une ligne pour les soutenir. L'ennemi occupait le village de Klein-München, sur la rive gauche de la Traun, ainsi que la position inexpugnable d'Ebersberg, sur la droite de cette rivière. Tandis que la division Claparède, ayant pour avant-garde la compagnie d'élite du 19e régiment de chasseurs et une du 14e même arme, attaquait vivement Klein-München, il parut tout à coup une colonne ennemie composée d'infanterie et de cavalerie qui prenait la direction d'Ebersberg.

Le général Marulaz envoya l'adjudant commandant Trinqualye

pour les observer, tandis que de son côté il marchait avec le reste de sa division pour soutenir la division Claparède. Il entre en colonne dans le village de Klein-München au milieu d'un feu très-vif, il fait charger par pelotons, ne pouvant se développer à cause des obstacles. D'un côté de la route il existe un canal, et de l'autre des haies impossibles à franchir. L'infanterie ennemie répandue dans les jardins jette ses armes et se disperse, le général continue son mouvement jusqu'à la tête de pont d'Ebersberg, où il arrive avant qu'une très-grande partie de l'infanterie ennemie ait pu opérer sa retraite, et conséquemment elle est faite prisonnière. Ce pont offrait un défilé très-long sur lequel jouaient les batteries ennemies placées dans une superbe position. Quelques compagnies d'infanterie française avaient déjà pénétré dans la ville; le général Marulaz, profitant d'un moment où le feu de l'ennemi s'était ralenti, jeta la compagnie d'élite du 19e régiment de chasseurs dans Ebersberg; elle s'y maintint pendant tout le temps que dura l'action et rendit de grands services. Le corps d'armée réuni avait attaqué le château et la belle position d'Ebersberg, et après un combat sanglant et opiniâtre qui dura jusqu'au coucher du soleil, le château fut pris d'assaut et la position emportée. Bientôt un incendie général se manifesta dans toute la ville, les cadavres dont les rues étaient jonchées y furent brûlés... spectacle horrible! La flamme et la fumée retardèrent la marche des colonnes et sauvèrent l'ennemi d'une défaite totale. Lorsqu'il fut possible de passer, la division traversa la ville et se dirigea sur Enns. Elle prit position à Asten, se gardant sur tous les points.

(*Extrait du journal historique des opérations militaires de la division de cavalerie légère du 4e corps de l'armée d'Allemagne, commandée par le général de division Marulaz, pendant la campagne de* 1809.)

B.

Nous donnons en entier les deux rapports que le général Claparède adressa à Massena le soir même de la bataille d'Ebersberg.

Le manque de détails précis qu'on peut leur reprocher feraient supposer que ce général les écrivit sous le poids d'une impression fâcheuse.

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

J'occupe le plateau avec une partie de mes troupes. L'ennemi est en retraite sur la route d'Enns; les tirailleurs seuls tirent quelques coups de fusil, et l'affaire est terminée. Nous avions devant nous 50,000 hommes sur plusieurs lignes. Pendant 4 heures, ma division s'est battue contre 20,000 hommes, sans perdre un pouce de terrain, et, après avoir passé le pont avec la plus grande vigueur, a pris deux pièces de canon et un drapeau. Le champ de bataille est couvert de morts, le nombre des blessés est grand, et vous avez dû recevoir bon nombre de prisonniers.

Le général Coëhorn a eu son cheval tué sous lui; le général Lesuire a eu le sien blessé, celui de mon chef d'état-major, l'adjudant commandant Normand, a été percé d'une balle; le général Ficatier a eu le chapeau traversé par une balle, et moi le bras effleuré par une autre. Le colonel Cardeneau a été tué. 3 autres colonels, MM. Rebin, Landy et Salmon, sont blessés; plusieurs chefs de bataillon tués ou blessés. J'ai éprouvé une très-grande perte dans les autres grades et, parmi les sous-officiers et soldats. Ma division s'est comportée de la manière la plus brillante pendant un combat de 5 heures devant un ennemi si supérieur en nombre.

Lorsque j'aurai reçu tous les rapports, je signalerai à Votre Excellence les braves dignes de récompense. Je me borne pour le moment à vous dire, monsieur le maréchal, que ma division s'est couverte de gloire. Je vais en réunir les débris, mais j'ai plusieurs régiments sans colonels, plusieurs bataillons sans commandants, plusieurs compagnies sans officiers, et mon total, après ma réunion, ne se portera pas à un grand nombre.

Je suis avec respect de Votre Excellence le très-humble serviteur.

Le général CLAPARÈDE.

Vous excuserez ma lettre, monsieur le maréchal, je vous écris sur une caisse de tambour.

Je vous envoie de nouveaux prisonniers, je me concerterai avec M. le général Legrand, et nous prendrons position ensemble. Je ne vous parle pas de mes aides de camp, c'est vous dire qu'ils se sont distingués.

C.

A Son Excellence le Maréchal Massena, duc de Rivoli.

Monsieur le Maréchal,

J'ai l'honneur de vous rendre compte de la brillante affaire que ma division vient d'avoir.

Après avoir chassé devant elle dans la plaine les troupes que l'ennemi y avait placées, elle a passé le pont sur la Traun de la manière la plus audacieuse, sous le canon et la mousqueterie de l'ennemi. Le village a été ensuite enlevé de vive force, et nous avons pris à l'ennemi deux pièces de canon, un drapeau et un très-grand nombre de prisonniers; le pont et tout le terrain que j'ai parcouru sont couverts de morts et de blessés. Lorsque j'ai voulu sortir du village, j'ai trouvé 30,000 hommes placés dans les positions les plus avantageuses, ayant derrière eux, suivant le rapport de tous les officiers prisonniers, une réserve de 20,000 hommes, ce qui porte à 50,000 hommes le corps d'armée qui occupait les superbes positions que Votre Excellence a vues. Lorsque le plateau qui se trouve en arrière et à droite du village a été emporté, toujours de vive force, l'ennemi a été poursuivi jusque dans le bois, et j'ai fait encore là 140 prisonniers, que j'ai dirigés sur Lintz. Si j'avais eu à ma disposition deux régiments de cavalerie au moment où l'ennemi a été forcé, le nombre des prisonniers eût été énorme; quoique poursuivi par de l'infanterie seulement, la route qu'il a tenue est tracée par les morts et les blessés.

La conduite de ma brave division mérite les plus grands éloges; elle s'est couverte de gloire, et tout le monde a fait son devoir avec cet enthousiasme qu'on éprouve toujours quand on aborde les ennemis de notre souverain.

Le général Coëhorn a eu un cheval tué sous lui; le général Lesuire a eu le sien blessé; le général Ficatier à eu son chapeau percé d'une balle; une autre balle m'a effleuré le bras, et M. l'adjudant commandant Normand, mon chef d'état-major, a eu un cheval tué sous lui.

Le colonel Cardeneau a été tué; les colonels Rebin, Clonard, Salmon et Landy ont été blessés, le colonel Salmon a été légèrement blessé, et a eu un cheval tué sous lui. Il mérite une récompense.

La plus grande partie des commandants de compagnie ont été blessés, ainsi que plusieurs chefs de bataillon; et je compte des demi-brigades où on ne voit ni colonels ni chefs de bataillon, et presque pas d'officiers.

Je demande la croix de commandant de la Légion d'honneur pour MM. les généraux Coëhorn, Ficatier et Lesuire; le grade de chef de bataillon et le commandement d'un des bataillons vacant de ma division pour M. le capitaine Payrard, capitaine depuis plus de 10 ans, et servant devant l'ennemi d'une manière exemplaire. (Suivent plusieurs demandes de croix.)

Je demande aussi à pouvoir faire nommer dans ma division aux emplois vacants de capitaines, lieutenants et sous-lieutenants. Ce sera une grande récompense pour la troupe, et le service en ira beaucoup mieux, attendu que j'ai dans ce moment plusieurs compagnies sans officiers.

Je vous écris à la hâte, monsieur le Maréchal, et du bivouac.

Je vous prie d'agréer l'hommage du respect avec lequel je suis, de Votre Excellence, le très-humble et très-obéissant serviteur.

Le général de division, comte de l'Empire,

CLAPARÈDE.

P. S. Je réunis ma division autant que je peux. J'ai fait de grandes pertes, et j'ai encore des hommes en avant en tirailleurs et d'autres bien fatigués en arrière.

D.

Le 3 mai 1809.

A MONSIEUR LE MARÉCHAL DUC DE RIVOLI.

Monsieur le Maréchal,

Conformément à vos intentions, je me suis porté sur Ebersberg avec ma division, et j'ai fait de suite attaquer le château par le 26e régiment d'infanterie légère; l'ennemi l'occupait avec des forces assez considérables. 400 hommes y furent faits prisonniers et beaucoup de blessés. Pendant cette attaque, le 18e de ligne a traversé la ville, se portant sur la route d'Enns pour débusquer l'ennemi des vergers, d'où il était sur le point de rentrer en ville. Il en fut vigoureusement repoussé avec perte, et il eut environ 200 hommes faits prisonniers. Le bataillon des tirailleurs badois a longé la rive droite de la Traun, pendant qu'un bataillon du 18e remontait la rive droite pour tourner la ville du côté de la route de Wels, où l'ennemi occupait déjà les premières maisons. Il fut repoussé sur tous les points jusqu'à la crête des montagnes, ce qui l'a décidé à effectuer sa retraite. Il a été suivi par deux bataillons et des voltigeurs de différents régiments jusqu'au débouché du bois, où on lui a fait 600 prisonniers, qui, avec les 600 pris au château et en avant de la ville, forment 1,200 prisonniers et plus; à chaque instant il en arrive encore.

En vous rendant un compte exact de la conduite des troupes, je ne puis pas vous laisser ignorer la manière dont le général Ledru, secondé du colonel Pouget et du chef de bataillon Baudinot, a fait l'attaque du château. Ce général a pénétré de vive force et par une attaque brusque dans le château avec le 26e régiment, et y a fait les 400 prisonniers dont je vous ai parlé. Le colonel du 18e régiment, les officiers supérieurs et plusieurs autres dont je vous ferai connaître les noms incessamment se sont très-bien conduits.

Le 26e régiment a perdu, tant en tués qu'en blessés, environ

400 hommes. Le 18e régiment a perdu à peu près 200 hommes. Le bataillon de tirailleurs badois a eu plusieurs hommes blessés. Je porte dans ce moment ma division dans la position en avant du bois sur la route d'Enns, afin d'être le plus à portée d'observer l'ennemi et garder ce débouché, qui est très-important.

J'ai l'honneur, monsieur le Maréchal, de vous saluer très-respectueusement.

Le général de division,

Comte LEGRAND.

P. S. J'ai appris avec peine que des personnes ont dit à Votre Excellence que les régiments badois avaient fait un mouvement rétrograde. Cela fut fait par mon ordre, pour laisser sortir d'Ebersberg des caissons de munitions qui étaient sur le point de sauter.

E.

Au bivouac, ce 4 mai 1809.

A MONSIEUR LE MARÉCHAL DUC DE RIVOLI.

Monsieur le Maréchal,

J'ai eu l'honneur de vous rendre compte hier de l'affaire d'Ebersberg, et de la manière dont les troupes sous mes ordres se sont conduites; il résulte que, d'après les rapports des colonels, le 26e régiment d'infanterie légère a eu 2 officiers tués, 8 blessés, 31 soldats tués et 357 soldats blessés; le 18e régiment, 30 officiers blessés, 21 soldats tués et 255 soldats blessés; le bataillon de tirailleurs de Son Altesse le grand-duc de Bade, un officier blessé, 18 soldats blessés et un de tué; le 1er régiment d'infanterie de ligne, 3 soldats blessés sur le pont et un du 2e régiment, ce qui forme un total de 2 officiers tués, 12 blessés, 53 soldats tués et 634 soldats blessés.

Je dois aussi vous faire connaître, monsieur le Maréchal, les officiers pour lesquels je sollicite de l'avancement, et qui se sont

distingués dans les dernières campagnes et à l'affaire d'hier, dont la note est ci-jointe. (Suit l'état.)

Je vous recommande particulièrement le général Ledru, qui s'est parfaitement conduit. Cet officier mérite votre bienveillance, j'espère que vous la lui accorderez.

M. Lingg, colonel commandant les tirailleurs de Son Altesse le grand-duc de Bade, s'est aussi bien comporté, ainsi que son bataillon, duquel j'ai été très-content.

J'ai l'honneur d'être, de Votre Excellence, le très-humble et très-obéissant serviteur.

Le général de division,
Comte LEGRAND.

P. S. Plusieurs militaires de ma division ayant mérité des récompenses, je prie Votre Excellence de solliciter quelques décorations pour les régiments qui ont combattu.

N° XIII.

(*Chapitre VI, page* 238.)

Bataille d'Essling ou d'Aspern.

Le 20, la division (Molitor) passa le 3e bras du Danube, et prit position à Gross-Aspern et à Essling; le 21, d'après l'ordre que lui donna directement l'Empereur, elle se rangea en bataille à la gauche du corps d'armée, sur une ligne diagonale, refusant sa gauche, qui était appuyée au Danube, en arrière de Gross-Aspern, sa droite joignant la briqueterie. Le même jour, à 3 heures de l'après-midi, la majeure partie de l'armée autrichienne s'avança sur Gross-Aspern, et l'attaqua avec la plus grande impétuosité; en moins de trois quarts d'heure, plus de 60,000 hommes et 80 pièces de canon y dirigèrent leurs efforts. Ce village était d'une bonne défense et couvrait notre pont sur le Danube. Le général Molitor, malgré ses représentations, avait été obligé de l'évacuer, d'après l'ordre formel qui lui en fut donné; il se hâta de le réoccuper aussitôt que l'ennemi parut. Il s'y défendit d'abord avec un bataillon, et aussitôt qu'il y eut réuni les 37e et 67e régiments, il chargea et mit en déroute les colonnes ennemies qui s'étaient avancées jusqu'au village : il eût fait un grand nombre de prisonniers s'il avait eu un peu de cavalerie sous la main. Comme il poursuivait l'ennemi, il reçut l'ordre de ne pas aller plus avant, et de s'en tenir à la défense de Gross-Aspern. Il dut alors ramener en arrière, sous le feu le plus meurtrier, les 37e et 67e régiments, qu'il plaça en tête du village. Il disposa sur la droite le 2e régiment qui arriva ensuite, et successivement le 16e régiment en réserve, partie dans le village, et partie sur la gauche pour défendre la petite île, par où l'ennemi pouvait gagner notre pont de bateaux, et contre laquelle il n'a cessé d'entretenir le feu le plus soutenu. C'est dans cette position que la division toute seule à soutenu pendant plus de 4 heures contre la plus grande partie de l'armée autrichienne le combat le plus inégal et le plus sanglant. Les colonnes d'infanterie ennemie s'avançaient l'arme au bras, et

venaient se faire écharper sous nos baïonnettes et le feu nourri de nos bataillons, pendant que leur nombreuse artillerie portait le ravage dans nos rangs et démontait nos canons. Ce ne fut que vers 8 heures du soir que la division, après avoir laissé sur le champ de bataille près de la moitié de son monde, fut relevée par la 1re division : elle se placa alors en réserve en arrière de Gross-Aspern.

Le lendemain, 22, la bataille, qui n'avait presque pas discontinué pendant la nuit, redoubla de vivacité à la pointe du jour. On s'aperçut bientôt que l'ennemi voulait à tout prix se rendre maître de la petite île à la gauche de Gross-Aspern pour couper l'armée en s'emparant du seul pont qui fût derrière elle. La division fut chargée de la défense de cette île. Une tâche aussi importante, et d'où dépendait le salut de l'armée, redoubla son ardeur, malgré les fatigues et les pertes de la veille. Elle soutint toute la journée avec succès et avec une constance admirable la défense de cette position, que l'ennemi n'a pas cessé d'attaquer avec acharnement.

Celui-ci n'avait également pas cessé de lancer des bateaux portant des moulins enflammés contre nos ponts sur le Danube. Celui du 3e bras, qui n'avait plus de pontons de rechange, était sur le point d'être atteint par un de ces brûlots, lorsque le général Molitor, qui s'en était aperçu, n'eut qu'un mot à dire à quelques canonniers et sapeurs de sa division, qui se jetèrent intrépidement à la nage, et ne tardèrent pas à amarrer le brûlot et à l'amener sur notre rive.

Les troupes de la division se sont couvertes de gloire. Elles ont montré tout ce que peut la valeur instruite, jointe à la discipline, au dévouement et à l'esprit militaire; elles ont 79 officiers et 2,107 sous-officiers et soldats tués ou blessés.

Dans la nuit du 22 au 23 mai, la division a repassé avec le corps d'armée dans l'île de Lobau, où elle est restée en position jusqu'au 4 juillet.

(*Extrait historique des opérations de la division du général Molitor pendant la campagne de* 1809.)

N° XIV.

(Chapitre VI, page 239.)

Le 20, la division Marulaz s'approcha d'Ebersdorf pour être à portée de passer le pont qu'on établissait sur le Danube. Elle commença à effectuer son passage à 4 heures du soir. A peine le 1er escadron du 3e régiment de chasseurs était-il passé que le pont se rompit. Cet escadron bivouaqua sur la rive gauche du Danube, le reste de la division sur la rive droite, et le général Marulaz à la tête du second pont dans l'île de Lobau, actuellement île Napoléon.

Le 21 à 2 heures de l'après-midi, la division avait entièrement effectué son passage, et se plaçait à la gauche de la division Molitor, qui attaquait le village d'Aspern. Elle reçut quelques instants après l'ordre de se porter en avant et de charger l'ennemi.

Le général Marulaz, à la tête des 3e, 14e et 19e régiments de chasseurs et de ses 2 régiments allemands, exécuta des charges réitérées sur des bataillons carrés. La position resserrée de l'ennemi, son grand développement de forces, le feu croisé de ses batteries, ne lui permirent pas de pousser toutes ces charges à fond; il se contenta de conserver le terrain qu'il avait gagné et de faire manœuvrer sa cavalerie.

Sur le soir, le général de division Nansouty ordonna au général Marulaz de charger sur la cavalerie que l'ennemi présentait. Le 23e régiment de chasseurs, soutenu par le reste de la division, exécuta cet ordre avec la plus grande intrépidité. Les succès furent balancés, la première et la seconde ligne ennemie furent enfoncées. Mais les trop grandes forces de l'ennemi empêchèrent d'obtenir un résultat plus heureux. Le général Marulaz, qui, dans les premières charges, avait déjà eu un cheval tué sous lui, après avoir pénétré dans un bataillon carré, était tombé sous un second tué de même, et d'où il ne pouvait se tirer sans secours. Cependant la cavalerie exécutait la retraite, ses braves chasseurs se rallient à sa voix, se portent de nouveau sur l'ennemi et lui donnent ainsi le temps de remonter sur un autre cheval, qui lui

est généreusement offert par M. Carron, lieutenant au 14e régiment de chasseurs. Il reprend alors le commandement de sa cavalerie, qui se trouvait dans ce moment coupée par l'ennemi; il s'ouvre lui-même le chemin à la tête de sa division, le sabre à la main, tue deux dragons autrichiens, en blesse un troisième et en renverse un quatrième. Son chapeau, haché de coups de sabre, resta sur le champ de bataille. La nuit mit fin à l'action, et la division vint bivouaquer près du bois qui couronne la tête de pont sur le Danube. Le général Marulaz eut à regretter la perte de plusieurs de ses braves; il donna des larmes à l'adjudant commandant Ransonnet, son chef d'état-major, tué à ses côtés: c'était un officier plein de zèle, d'activité et d'intelligence.

Le 22 mai, à peine le jour commençait à poindre que le canon se fit entendre. La division quitta son bivouac et se porta à la hauteur du village d'Aspern, où elle resta en bataille jusqu'au moment où Son Excellence le duc d'Istrie ordonna au général Marulaz de se porter en avant d'un ravin occupé par un régiment d'infanterie. Ce mouvement la réunit à la division de cavalerie du général Lasalle. De concert avec elle, trois charges furent exécutées sur l'infanterie ennemie. Ces mouvements rapides et audacieux firent suspendre le feu de l'ennemi pendant plus de 3 heures. Cependant ces charges n'avaient pas eu tout le succès qu'on aurait pu espérer. Après avoir enfoncé la première ligne ennemie, on trouva la seconde retranchée sur une espèce de mamelon et soutenue par une nombreuse cavalerie en échelons. La division fut obligée de se retirer. Vers les 11 heures du matin, le feu de l'artillerie devint si vif que les deux divisions de cavalerie légère furent obligées de se replier. Celle du 4e corps vint reprendre sa position au-dessus du village d'Aspern. A peine arrivée, elle reçut ordre de se porter en avant du ravin que bordait notre infanterie, à la hauteur du village d'Essling, dont l'ennemi s'empara un instant. Dans cette position, la division essuya un feu terrible et croisé de l'artillerie et de la fusillade. Le général Marulaz fut blessé d'une balle à la cuisse, et, malgré la douleur qu'il ressentait, il n'en continua pas moins de commander sa division, qui fut obligée de se retirer en arrière du ravin. Ce mouvement rétrograde ne la mit point à l'abri du feu de l'ennemi.

Elle l'essuya pendant 4 heures, et lui causa une perte considérable en hommes et en chevaux. Enfin, vers les 5 heures du soir, elle reçut ordre de se retirer près du bois, où elle resta en bataille jusqu'à la nuit. Le général Marulaz regretta de ne pouvoir citer dans son rapport tous les braves de sa division qui se distinguèrent dans ces mémorables journées; tous ou presque tous y auraient été portés. Il se contenta d'y nommer MM. Charpentier, colonel, et Perquis, chef d'escadron du 3e régiment de chasseurs; Lyon, colonel, et Foissac Latour, chef d'escadron au 14e de chasseurs; Leduc, colonel, et Lebrun, chef d'escadron du 19e de chasseurs; Lambert, colonel, et Laboisselle, chef d'escadron du 23e; Hemrod, major commandant le régiment des dragons légers de Bade; de Münchengen, major commandant le régiment des chevau-légers de Hesse-Darmstadt; enfin MM. Bailly et Bergeret, ses aides de camp. Tous avaient eu plusieurs chevaux tués sous eux, et la plus grande partie étaient blessés.

Le 23 à une heure du matin, la division repassa le premier pont et vint bivouaquer dans l'île Napoléon, en attendant le rétablissement des deux autres, qui étaient rompus.

(*Extrait du Journal historique des opérations militaires de la division de cavalerie légère du 4e corps de l'armée d'Allemagne, commandée par le général de division Marulaz, pendant la campagne de* 1809.)

N° XV.

(*Chapitre VI, page* 258.)

Ile Lobau, 23 mai 1809, une heure du matin.

AU MARÉCHAL MASSENA.

L'Empereur arrive au premier pont sur le petit bras : le pont de chevalets est rompu; on donne des ordres pour le réparer. Mais il est nécessaire que vous y envoyiez des sapeurs pour faire deux ponts de chevalets au lieu d'un. Mais ce qui sera plus long, c'est le premier pont sur le grand bras, qui est à moitié défait, et qui ne peut être construit au plus tôt que vers la fin de la journée de demain. Il est donc nécessaire que vous teniez fortement la tête du premier pont que vous passerez demain matin, c'est-à-dire de placer de l'artillerie et de retirer les pontons, pour faire croire à l'ennemi, d'après votre disposition, que nous nous réservons les moyens de rejeter le pont pour passer, ce qui tiendra l'ennemi en respect. Mais le fait est qu'il faudra, aussitôt que les pontons seront retirés, les faire charger sur les haquets avec les cordages, ancres, poutrelles, madriers, etc., pour les envoyer de suite au pont du grand bras, pour lequel il manque 14 à 15 bateaux. Vous enverrez les compagnies de pontonniers qui sont avec vous pour aider à faire le pont : vous sentez combien tout ceci demande d'activité.

L'Empereur passe de l'autre côté pour activer tous les moyens, et surtout pour vous faire passer des vivres; l'important est donc de vous tenir fortement et avec beaucoup de canons dans la première île, et d'envoyer vos pontons pour le pont rompu.

M. Lejeune vous remettra cette lettre et vous l'expliquera.

ALEXANDRE.

N° XVI.

(*Chapitre VII, page* 268.)

ÉTAT DE SITUATION DE L'ARMÉE D'ALLEMAGNE AU 1er JUIN 1809.

Major général, prince de NEUCHATEL.
Commandant de l'artillerie, le général de division LARIBOISIÈRE.
Commandant le génie, le général de division BERTRAND.
Aide-major général, le général de division DUMAS.
Attachés à l'état-major, MM. VIGNOLLE, LECAMUS et MONTHION.
Commandant le quartier général, D'HASTREL.
Commandant la gendarmerie de l'armée, LAUER.
Commandant les ingénieurs géographes, colonel BONNE.
Intendant général, DARU.
Inspecteur en chef aux revues, VILLEMANZY.

1er Corps. — Garde impériale.

Chef d'état-major, général de brigade QUESNEL.
Commandant le génie, général de brigade KIRGENER.
Commandant l'artillerie, général de division LAURISTON.

GÉNÉRAUX de divisions.	GÉNÉRAUX de brigades.	NOMBRE de bataillons.	NOMBRE d'escadrons.	Présents sous les armes.	Chevaux.
1er Curial	Roguet Dumoutier Frederichs	8	»	4,591	»
2e Dorsenne	Gros Michel	4	»	2,757	»
3e Walther	Lepic Guyot	»	16	3,062	3,476
Artillerie à pied		»	»	147	»
Train d'artillerie		»	»	143	232
	Total	12	16	10,700	3,708

2e Corps d'armée. — Le général OUDINOT, commandant.
Chef d'état-major, le général de brigade GAUTHIER.
Commandant du génie, le général de brigade ROGNIAT.
Commandant d'artillerie, le général de brigade NARELEST.

1re Tharreau	Conroux Albert Jarry	16	»	7,387	»
2e Claparède	Coëhorn Razout Ficatier	16	»	6,995	»
3e Grandjean	Marion Lorencez Brun	15	»	6,083	»
	Carcome-Lego (Portugais)	3	2	1,604	140
Parc d'artillerie et génie		»	»	1,801	1,983
	Total	50	2	23,870	2,123

3e Corps d'armée. — Le maréchal duc d'AUERSTAEDT, commandant.
Chef d'état-major, le général de division COMPANS.
Commandant du génie, le général de brigade TOUZARD.
Commandant d'artillerie, le général de division HANICQUE.

1re Morand....	Lacour.....	12	»	7,718	»
	Lhuillier.....				
	Artillerie de la 1re division.....	»	»	434	421
2e Friant.....	Gilet.....	15	»	8,431	»
	Barbanègre.....				
	Grandeau.....				
	Artillerie de la 2e division.....	»	»	402	438
3e Gudin.....	Leclerc.....	17	»	9,979	»
	Boyer.....				
	Dupellin.....				
	Artillerie de la 3e division.....	»	»	394	458
4e Puthod.....	Girard-Vieux.....	10	»	4,040	»
	Desailly.....				
	Artillerie de la 4e division.....	»	»	»	»
Cavaler. légère.	Pajol.....	»	10	1,943	1,925
Parc de réserve	d'artillerie et du génie.	»	»	1,897	1,480
	Total.....	54	10	36,238	4,722

4e Corps d'armée. — Le maréchal MASSENA, commandant.
Chef d'état-major, le général de division BECKER.
Commandant du génie, le général de brigade LAZOWSKY.
Commandant de l'artillerie, le général de division PERNETY.

1re Legrand...	Ledru.....	6	»	2,941	»
	Artillerie de la 1re division.....	»	»	297	144
2e Carra-Saint-Cyr.....	Cosson.....	3	»	5,535	»
	Dalesme.....	3	»		
	Schiner.....	3	»		
	Artillerie de la 2e division.....	»	»	268	235
3e Molitor.....	Leguay.....	5	»	4,774	»
	Viries.....	5	»		
	Artillerie de la 3e division.....	»	»	265	270
4e Boudet.....	Fririon.....	2	»	3,725	»
	Valory.....	5	»		
	Artillerie de la 4e division.....	»	»	382	549
Cavaler. légère.	23e chasseurs à cheval.	»	3	311	323
Parc d'artillerie et du génie de la 4e division.....		»	»	1,032	496
Troupes détachées du 4e corps d'armée.					
Le général LAURISTON, commandant.					
Brigade des troupes badoises : Hanau.		7	»	5,760	»
Brigade hessoise, général Nagel....	Régiment de ligne.	3	»	»	»
	Gardes du corps...	3	4	348	361
Artillerie des 2 brigades (Badois et Hessois).....		»	»	540	524
	Total.....	45	7	26,178	2,901

Réserve de cavalerie.

Le maréchal duc d'Istrie, commandant.
Chef d'état-major, le général de brigade Gérard.
Commandant de l'artillerie, le général de brigade Couin.

1re Nansouty	Defrance	»	8	3,585	3,488
	Doumerc	»	8		
	Saint-Germain	»	8		
	Artillerie de la 1re division	»	»	»	»
2e Saint Sulpice	Fiteau	»	8	900	850
	Guitton	»	8	924	879
	Artillerie de la 2e division	»	»	»	»
3e Arrighi	Reynaud	»	8	750	740
	Bordesoulle	»	8	780	750
Montbrun	Jacquinot	»	10	1,565	1,591
Lasalle	Bruyère	»	6	700	700
	Piré	»	8	739	763
	Marulaz	»	7	1,029	1,054
	Colbert	»	10	1,769	1,799
	Total	»	97	12,742	12,614

Récapitulation.

Garde impériale	12	16	10,700	3,708
2e corps	50	2	23,870	2,123
3e corps	54	10	35,288	4,722
4e corps	45	7	26,178	2,901
Réserve de cavalerie	»	97	12,742	12,614
Total	161	132	108,728	26,068

Non compris :

7e Corps d'armée (Bavarois).

Le maréchal duc de Dantzig, commandant.
Chef d'état-major, le général de division Drouet-d'Erlon.
Commandant du génie, le capitaine Becker.
Commandant de l'artillerie, le colonel Calonge.

1re Son Altesse le prince royal de Bavière.	Beckberg	5	»	5,879	»
	Stengel	5	»		
	Vieregg	»	12	1,079	1,027
	Artillerie de la division.	»	»	741	621
2e Baron De Wrède	Minucci	5	»	5,444	»
	Becker	4	»		
	Preysing	»	8	1,124	1,084
	Artillerie de la division.	»	»	460	491
3e Deroy	Siebein	5	»	5,813	»
	Vincenti	5	»		
	Steidnitz	»	4	425	402
	Artillerie de la division.	»	»	583	545
Parc de réserve bavarois		»	»	99	173
	Total	29	24	21,649	4,343

8e Corps d'armée (Wurtembergeois).

Le général VANDAMME, commandant.
Le lieutenant-général baron de NEUBRONN, commandant en second.
Chef d'état-major, le colonel de KERNER.
Commandant de l'artillerie, SCHNADORR.

	Franquemont.....	4	»	8,490	»
	Scharfenstein.....	5	»		
	La Hugel.....	4	»		
Wœlwarth....	Watzlebon.....	»	8	952	»
	Steitnaër.....	»	8		
Division française Dupas.	Genoy.....	2	»	3,633	»
	Veau.....	3	»		
Division ducale Rouyer.....		9	3	5,488	592
	Total.....	27	19	18,563	592

9e Corps d'armée (Saxons).

Le prince de PONTE-CORVO, commandant.
Chef d'état-major, le général de brigade GÉRARD.
Commandant du génie, le chef de bataillon GIRARDIN.
Commandant de l'artillerie, le général de brigade MOSSEL.

1re Zerschwitz.	Hartitzsch.....	6	»	6,479	»
	Boxberg.....	6	»		
	Gutzschmitz.....	»	12	1,346	1,570
2e Polentz.....	Lecoq.....	7	»	5,743	»
	De Zeschau.....	5	»		
	De Feilitztck.....	»	8	1,113	1,298
	Artillerie saxonne.....	»	»	946	1,102
Grabowski....	Garnison de Dantzig..	7	»	2,855	»
Rheinwald....	Garnison de Glogau...	3	1	1,879	123
	Total.....	34	21	20,361	4,093

10e Corps d'armée (Westphaliens).

Le roi JÉRÔME, commandant.
Chef d'état-major, le général de division REWBELL.
Commandant de l'artillerie, le général ALIX.

1re Berchterode.	.....	13	8	8,096	1,013
	Artillerie et génie.....	»	»	562	»
Div. hollandaise.	Rathing.....	4	»	5,858	1,103
Gratien.....	Vanhasselt.....	4	3		
	Troupes françaises....	»	»	744	»
Michaud.....	Garn. de Magdeburg..	1	»	1,104	»
Liebert.....	Id. de Sttetin.....	3	»	1,400	132
Gaudras.....	Id. de Stralsund...	3	»	838	167
Arnaod.....	Id. de Custrin.....	3	»	1,892	94
	Total.....	31	11	20,494	2,509

Corps de réserve de l'armée d'Allemagne.

Le général de division JUNOT, commandant.
Chef d'état-major, le général de brigade P. BOYER.
Commandant du génie, le colonel VALAZÉ.
Commandant de l'artillerie, le colonel BARDENET.

1re Rivaud...	Lameth	3	»	4,556	»
	Teaupin	1	»		
	Valletaux	2	»		
2e Despeaux...	Clément	7	»	8,328	»
	Duverger	7	»		
3e Lagrange...	Vaufreland	5	»		
	6e de dragons	»	4	807	828
	Artillerie du corps	»	»	310	298
	Total	25	4	14,001	1,126

Armée d'Italie.

Le prince EUGÈNE, commandant.
Chef d'état-major, le général de division CHARPENTIER.
Commandant du génie, le général de division CHASSELOUP.
Commandant de l'artillerie, le général de division SORBIER.

Aile droite : Général MACDONALD, commandant.

1re Broussier..	Quétard	6	»	7,850	680
	Dessaix	8	4		
2e Lamarque..	Almeyras	6	»	6,318	332
	Huard	6	»		
3e Pully.....	Poinçot	»	11	1,470	1,557

Centre : Général GRENIER, commandant.

1re Seras.....	Moreau	6	»	7,850	1,004
	Rousel	5	4		
2e Durutte....	Valentin	5	»	8,404	670
	Bruch	8	4		

Aile gauche : Général BARAGUAY D'HILLIERS, commandant.

1re Rusca.....	Bertoletti	4	»	4,820	560
	Julhien	3	2		
2e Severoli....	Benfanti	13	1	8,265	551

Corps détaché à Klagenfurth sous Grouchy.

Pacthod.....	Abbé	10	»	6,173	78
Sahuc.....		8	»	1,290	1,298
(Réserve).....	Guérin	»	12	4,522	3,013
Fontanelli.....	Lecchi	4	2		
Grand parc de l'armée.....		»	»	840	63
	Total	92	40	57,802	8,706

11e Corps (Armée de Dalmatie).

Le duc de RAGUSE, commandant.
Chef d'état-major, adjudant-commandant DELORT.
Commandant du génie, le général de brigade POITEVIN.
Commandant de l'artillerie, le général de brigade TIRLET.

1re Montrichard.	Soyez	4	»	5,279	»
	Launay	4	»		
2e Clausel	Delzons	4	»	4,468	»
	Deveau	3	»		
Troupes qui ne font pas partie des divisions actives		»	»	2,702	»
3e et 24e régiments de chasseurs à cheval.		»	2	280	216
Artillerie et génie des divisions actives.		»	»	685	138
Artillerie et génie employés en Dalmatie.		»	»	660	»
9e bataillon d'équipages militaires		»	»	50	67
	Total	15	2	14,124	421

Armée Polonaise.

Le prince PONIATOWSKI, commandant.
Chef d'état-major, le général FISCHER.
Commandant du génie, le colonel BONTEMPS.
Commandant d'artillerie, le général PELLETIER.

Zayoncheck	1er, 2e, 3e, 5e, 6e, 8e et 12e régiments d'infanterie	19	»	8,147	»
Dombrowski	1er, 2e, 3e, 5e, 6e régiments de chasseurs à cheval	»	20	3,017	3,201
	Artillerie et génie	»	»	189	112
	Total	19	20	11,333	3,313

Récapitulation.

7e corps	29	24	21,649	4,343
8e corps	27	19	18,563	592
9e corps	34	21	20 361	4,093
10 corps	31	11	20,494	2,509
Réserve de l'armée d'Allemagne	25	4	14,001	1,126
Armée d'Italie	92	40	57,802	8,706
11e corps (armée de Dalmatie)	15	2	14,124	421
Armée polonaise	19	20	11,333	3,313
Total	272	141	178,327	25,103

N° XVII.

(*Chapitre VII, page* 286.)

De l'île Napoléon, le 1er juillet 1809, à deux heures.

ORDRE.

L'Empereur, monsieur le duc de Rivoli, ordonne que vous fassiez prendre possession de l'île occupée par l'ennemi, c'est-à-dire l'île qui est après le pont que vous avez jeté et le moulin. Cette île s'appellera dorénavant l'*île des Moulins;* il y sera construit cette nuit un pont et une batterie de 8 pièces de canon, dont 4 de 12 et 4 de 6. On prendra les pièces dans les 3 batteries qui sont à la droite du pont. Pour construire le pont, on prendra les bateaux du moulin qu'on a pris ce matin. Le but de cette batterie sera de battre la plaine et les ouvrages d'Essling.

Le major général,
ALEXANDRE.

P. S. Je donne l'ordre au général Oudinot de commencer de passer ce soir à 9 heures; il occupera le camp du général Molitor: en conséquence, monsieur le duc, faites placer ce soir la division du général Molitor plus haut. Le général Oudinot, demain 2, au petit jour, relèvera tous les postes depuis la droite du marais qui est devant la Maison blanche, en descendant le petit bras du Danube, jusqu'à son embouchure dans le grand Danube.

Donnez l'ordre, monsieur le duc de Rivoli, au général Boudet, de prendre demain au jour un camp plus près de l'*île Saint-Hilaire.* Le camp qu'il quittera sera pris par la garde impériale.

ALEXANDRE.

P. S. Donnez tous les ordres nécessaires à l'artillerie et au génie.

N° XVIII.

(*Chapitre VII, page* 287.)

Quoique nous ayons pris à tâche, autant que possible, de ne donner aucune pièce justificative déjà publiée en France, nous ne pouvons nous résoudre à ne pas citer l'ordre du 2 juillet relatif au passage du Danube. Nous ferons remarquer cependant que la pièce n° XIX, qui en est le complément, est tout à fait inédite.

Au camp de l'île Napoléon, le 2 juillet 1809, à onze heures du soir.

ORDRE.

Titre premier.

1. — Le 4, à l'heure que nous désignerons, le général Oudinot fera embarquer un général de brigade et 4 ou 5 bataillons de voltigeurs, formant 1,500 hommes, au lieu qui sera indiqué par le capitaine de vaisseau Baste, pour s'emparer du Hansel-Grund. Le capitaine de vaisseau Baste, avec 8 bateaux armés, marchera devant, et protégera leur débarquement par une vive canonnade, en enfilant les batteries ennemies, qui en même temps seront canonnées par nos batteries.

2. — Le général Bertrand donnera des ordres pour que le 3, à 6 heures du soir, il y ait 4 bacs près du lieu où l'on doit jeter le pont de l'embouchure, avec des marais et agrès nécessaires à la navigation, avec un treuil et une cinquenelle. Aussitôt que le débarquement qui doit avoir lieu sera exécuté, conformément à l'article 1^er^, le général Oudinot fera placer 800 hommes dans ces 4 bacs, et les dirigera pour les débarquer au pied de la batterie ennemie. Au même moment, une cinquenelle sera jetée; ces 4 bacs s'y attacheront et serviront à transporter des troupes à chaque voyage qu'ils feront, en se servant de cette cinquenelle.

3. — Le capitaine des pontonniers fera établir son pont, qu'il devra construire en 2 heures; et, immédiatement après, le gé-

néral Oudinot débouchera avec son corps, chassera l'ennemi de tous les bois, viendra poster une de ses divisions jusqu'à la Maison-Blanche, une autre sur Mulheiten. Le chemin, le long et le plus près de la rivière, sera mis en état pour pouvoir être la communication de l'armée, si cela était nécessaire. On travaillera à une tête de pont, et le plus tôt possible; le général Oudinot établira sa droite à Mulheiten, sa gauche à la Maison-Blanche, ayant 3 ponts sur le petit canal. La plus grande partie de la cavalerie sera sur Mulheiten. Le général Oudinot aura avec lui de quoi jeter deux ponts, sur haquets, de 10 toises chacun; dans cette position, il recevra des ordres. L'Empereur sera dans l'île Alexandre.

4. — Le capitaine de vaisseau Baste s'emparera de l'île Rohrfürst, et enverra des barques pour flanquer la droite. 2 pièces de 6 seront débarquées à terre pour faire une batterie, qui battra le Zanet et flanquera toute la droite. Il fera soutenir cette batterie par 200 marins armés de fusils.

TITRE II.

5. — Un quart d'heure après que la canonnade aura commencé sur la droite, et après que la fusillade se sera fait entendre, le duc de Rivoli fera partir les 5 bacs, portant 10 pièces de canon avec 1,000 coups à tirer dans des caissons, et 1,500 hommes d'infanterie, lesquels doubleront l'île Alexandre et iront débarquer le plus haut qu'ils pourront. Une cinquenelle sera jetée, les bacs y seront attachés et serviront à porter des hommes, des chevaux, des canons, des caissons.

6. — Aussitôt que les bacs auront doublé l'île Alexandre, un pont d'une pièce sera descendu, et un pont sera construit vis-à-vis l'île Alexandre.

7. — Le duc d'Auerstaedt sera chargé de faire construire ce pont, ses troupes devant passer dessus.

8. — Au même moment, le pont sur pontons sera jeté pardessus l'îlot, vis-à-vis l'île Alexandre; et aussitôt l'artillerie du duc de Rivoli et sa cavalerie passeront sur ce pont.

9. — Le duc de Rivoli se placera selon les circonstances. Il se tiendra sous la protection des batteries de l'île Alexandre jusqu'à ce que le général Oudinot ait pris le bois et que les ponts soient

faits. Le duc de Rivoli fera la gauche de l'armée. La première position, sous la protection des batteries de l'île Alexandre; la deuxième, sous la protection des batteries de l'île Lannes; la troisième, dans Enzersdorf.

10. — Le corps du prince de Ponte-Corvo, la garde de l'armée du prince Eugène passeront immédiatement après sur différents points, et formeront la deuxième ligne. L'Empereur leur désignera au moment les ponts sur lesquels ils devront passer.

11. — L'armée doit être placée de la manière suivante le plus tôt possible : trois corps en première ligne; celui du duc de Rivoli à la gauche, celui du général Oudinot au centre, celui du duc d'Auerstaëdt à la droite.

12. — Le 5 à la pointe du jour, toutes les divisions seront sous les armes, chacune ayant son artillerie, l'artillerie du régiment dans l'intervalle des bataillons.

13. — Les cuirassiers en réserve sous les ordres du duc d'Istrie formeront la troisième ligne.

14. — En général, on fera la manœuvre par la droite, en pivotant sur Enzersdorf, pour envelopper tout le système de l'ennemi.

Titre III.

15. — Le duc de Rivoli aura ses 4 divisions d'infanterie. Il laissera un régiment badois aux ordres du général Reynier; sa cavalerie sera commandée par le général Lasalle, qui ne recevra d'ordres que du duc et qui aura sous lui les brigades Piré, Marulaz et Bruyère.

16. — Le général Oudinot aura ses 3 divisions d'infanterie et la grigade de cavalerie légère du général Colbert. Il laissera 2 bataillons formés des compagnies du centre aux ordres du général Reynier.

17. — Le corps du duc d'Auerstaëdt sera composé de ses 4 divisions d'infanterie, de la brigade de cavalerie du général Pajol et de celle de Jacquinot, sous les ordres du général Montbrun; plus, d'une des deux divisions de dragons de l'armée d'Italie, celle du général Pully ou celle du général Grouchy, ce qui fera 9 régiments de cavalerie.

18. — Le prince de Ponte-Corvo aura son corps.

19. — La garde sera augmentée du corps du duc de Raguse et de la division De Wrède.

20. — L'armée d'Italie formera le corps du prince Eugène.

21. — Les cuirassiers formeront une réserve à part, sous les ordres du duc d'Istrie.

TITRE IV.

De la défense de l'île.

22. — Le général de division Reynier sera chargé du commandement de l'île; il prendra le service le 3 à midi. Il donnera le commandement des différentes îles et postes détachés aux officiers d'artillerie les plus anciens ou les plus propres, employés dans des batteries desdites îles.

23. — Le général Reynier aura sous ses ordres :

1° Un régiment de Bade, que fournit le duc de Rivoli;

2° Les 2 bataillons saxons, que fournira le corps de Ponte-Corvo;

3° Le bataillon du prince de Neuchâtel.

Le bataillon de Neuchâtel et un bataillon badois seront placés dans la tête du pont, dans laquelle il y aura 6 pièces de canon en batterie. Ce mouvement ne se fera que pendant la nuit du 4 au 5. L'autre bataillon badois mettra 25 hommes dans l'île Saint-Hilaire, 25 dans l'île Massena, 200 dans l'île Espagne et 25 dans l'île Alexandre, ce qui fera 275 hommes. Les autres hommes resteront en réserve pour se porter partout où il sera nécessaire. Des deux bataillons saxons, l'un sera placé en réserve, l'autre au grand pont du Danube.

24. — Toutes les batteries des îles et la garde de tous les ponts seront sous les ordres du général Reynier. Il fera exécuter les changements, et fera transporter les pièces où les circonstances, pendant la bataille, pourront les rendre nécessaires.

TITRE V.

Des bâtiments de guerre.

25. — Il y aura deux bâtiments de guerre armés de pièces de canon entre Stadelau et la rive gauche, tant pour inquiéter l'ennemi de ce côté que pour être instruit des entreprises qu'il pour-

rait vouloir faire contre le Prater, ou tout autre point de la rive droite, et pour arrêter les brûlots qu'il voudrait envoyer. Deux autres bâtiments armés seront placés entre Gross-Aspern et notre pont, pour inquiéter ce que l'ennemi a dans les îles et observer ses mouvements. Le reste des barques armées se tiendra sur notre droite pour protéger la descente de toute notre droite.

Par ordre de l'Empereur :

Le prince de Neuchâtel, major-général,

BERTHIER.

N° XIX.

(*Chapitre VII, page* 287.)

ORDRE DONNÉ A L'ARMÉE FRANÇAISE POUR LE PASSAGE DU FLEUVE LE 2 JUILLET.

Le 4 à 9 heures du soir, le général Oudinot fera embarquer un général de brigade avec trois bataillons de voltigeurs pour aller s'emparer des bois qui sont dans les fonds autour de Mühleuten. Le capitaine de vaisseau Baste, avec 8 vaisseaux armés, marchera devant et protégera le débarquement de ces troupes par une vive canonnade, en enfilant les batteries ennemies, qui en même temps seront canonnées par nos batteries.

Le capitaine des pontonniers fera établir son pont, qui devra être construit en deux heures ; immédiatement après, le général Oudinot débouchera avec son corps, chassera l'ennemi de tous les bois, portera une de ses divisions jusqu'à la Maison-Blanche et une autre sur Mühleuten.

Un quart d'heure après que la canonnade aura commencé sur la droite, le duc de Rivoli fera partir 5 bacs portant 10 pièces de canon avec 1,000 coups à tirer, et 1,500 hommes d'infanterie, qui doubleront l'île Alexandre et iront débarquer le plus haut qu'ils pourront.

Aussitôt que ces bacs auront doublé l'île Alexandre, le pont de 80 toises, d'une seule pièce, préparé par le chef de bataillon Dessoles, descendra un peu plus bas que l'île Alexandre, sera rabattu et placé, et tout le corps du duc de Rivoli passera sur ce pont.

Un pont de radeaux sera construit vis-à-vis de l'île Alexandre. Le duc d'Auerstaëdt surveillera cette construction, qui doit servir au passage de ses troupes.

Le pont sur pontons sera jeté au même moment à côté de celui de radeaux; il suivra au passage de l'artillerie du corps du duc de Rivoli et à celui de la cavalerie légère.

Le corps du prince de Ponte-Corvo, la garde impériale, à laquelle seront jointes les troupes du duc de Raguse et la division du général De Wrède; les divisions de cuirassiers et l'armée du prince vice-roi passeront immédiatement après sur les différents ponts.

L'armée sera placée de la manière suivante : trois corps en première ligne : celui du duc de Rivoli à la gauche; celui du duc de Reggio au centre; celui duc d'Auerstaëdt à la droite.

En seconde ligne, le corps du prince de Ponte-Corvo à la gauche; la garde, le corps du duc de Raguse et la division De Wrède au centre, l'armée du prince Eugène à la droite.

Les cuirassiers formeront une réserve à part, placée en troisième ligne, sous les ordres du Maréchal duc d'Istrie.

La cavalerie légère sera répartie, savoir : les brigades des barons Piré, Marulaz et Bruyère réunies sous les ordres du général de division Lasalle, avec le corps du duc de Rivoli; la brigade du général baron Colbert avec le corps du général Oudinot; la division du comte Montbrun, composée de deux brigades, commandées par les généraux Pajol et Jacquinot, avec le corps du duc d'Auerstaëdt.

Le général de division comte Reynier sera chargé du commandement et de la défense de l'île Napoléon, avec 6 bataillons fournis par différents corps. Toutes les batteries des îles et la garde de tous les ponts seront sous les ordres de ce général.

NAPOLÉON.

N° XX.

(*Chap. VII, page* 288.)

A.

Ile Napoléon, le 3 juillet 1809, à midi.

LE MAJOR GÉNÉRAL A MONSIEUR LE DUC DE RIVOLI.

Je vous adresse, Monsieur le duc, un ordre de l'Empereur. Il charge les généraux Bertrand et Lariboissière de se concerter avec vous pour l'exécution des dispositions prescrites par Sa Majesté.

Le major général,
BERTHIER.

B.

De l'île Napoléon, le 3 juillet 1809.

ORDRE.

Sa Majesté ordonne :

1. — Il sera établi au coin de l'île du Moulin, près du bivouac des voltigeurs, une flèche d'une centaine de toises de développement en face de la tête de pont, qui sera appelée la *redoute Petit.*

2. — Cette flèche sera fraisée et palissadée demain au plus tard 4, à 11 heures du soir. Il sera jeté dans la journée un pont de radeaux pour joindre cette flèche à l'île du Moulin, au point qui sera désigné par le général Rogniat. Les bois qui sont hors de la redoute seront coupés; on y travaillera tous les jours, en faisant relever les travailleurs toutes les 6 heures.

3. — Il sera établi dans la grande île un boyau d'une cinquantaine de toises pour l'infanterie, pour flanquer une des branches de cet ouvrage.

Il sera établi dans l'île du Moulin un boyau d'une cinquantaine de toises pour l'infanterie, pour battre l'autre branche.

4. — Il sera établi dans l'île du Moulin une batterie à barbette et circulaire, de manière à protéger la flèche Petit et à battre toute la plaine, où seront placées 2 pièces de 12 prises à la batterie n° 6.

Dans la nuit du 4 au 5, à 9 heures du soir, on mettra en batterie dans la flèche Petit, 2 autres pièces de 12, prises dans la batterie n° 6.

5. — Les postes de la flèche Petit n'auront aucune communication avec la tête de pont, et seront sous les ordres de l'officier supérieur qui commandera dans l'île du Moulin; tout le service se fera par l'île.

6. — Le duc de Rivoli et les commandants d'artillerie et du génie prendront toutes les mesures et donneront les ordres nécessaires pour l'exécution du présent.

Signé : NAPOLÉON.

Par l'Empereur, le major général,

BERTHIER.

N° XX *bis*.

(*Chap. VII, page* 298.)

ÉTAT APPROXIMATIF DE LA FORCE DE L'ARMÉE FRANÇAISE POUR LA BATAILLE DE WAGRAM (5 ET 6 JUILLET 1809).

CORPS.	INFANTERIE	CAVALERIE.		ARTILLERIE, GÉNIE, TRAIN.		TOTAL.	
		Hommes.	Chevaux.	Hommes.	Chevaux.	Hommes.	Chevaux.
Troupes françaises.							
Garde impériale	7,356	3,703	4,264	1,276	1,497	12,335	5,761
2e corps. Général Oudinot	22,083	»	»	2,006	1,847	24,089	1,847
3e corps. Duc d'Auerstaedt	31,121	2,026	2,070	3,533	3,444	36,680	5,514
4e corps. Massena	17,477	308	347	2,989	1,780	20,774	2,127
Division Dupas du 9e corps	3,698	»	»	610	638	4,308	638
Réserve de cavalerie	»	12,512	13,006	690	804	13,202	13,810
Armée d'Italie (entière)	36,168	5,438	5,646	3,184	2,311	44,790	7,957
Totaux...	117,903	23,987	25,333	14,288	12,321	156,178	37,654
Troupes alliées.							
2e corps (Portugais)	1,367	131	141	»	»	1,498	141
4e corps (Badois, Hessois)	3,299	»	»	294	281	3,593	281
9e corps. Prince de Ponte-Corvo (Saxons)	12,932	2,459	2,873	294	1,163	15,685	4,036
Réserve de cavalerie (Hesse-Badois, Wurtembergeois)	»	1,225	400	964	»	2,189	400
Armée d'Italie (Italiens)	7,993	1,278	1,316	1,121	915	10,392	2,261
Totaux...	25,591	5,093	4,730	2,673	2,359	33,357	7,119
				Récapitulation.			
Troupes françaises	117,903	23,987	25,333	14,288	12,321	156,178	37,654
Troupes alliées	25,591	5,093	4,730	2,673	2,359	33,357	7,119
Totaux généraux...	143,494	29,080	30,063	16,961	14,680	189,535	44,773

Ces chiffres, extraits des états de situation adressés au major-général par les chefs d'état-major des différents corps du 1er au 13 juin 1809, ne peuvent donner que l'aperçu des forces qui prirent réellement part à la bataille de Wagram, car il faut en déduire les hommes aux hôpitaux, ceux détachés sur les derrières, etc., qui comprennent ordinairement du 5e au 6e de l'effectif.

N° XX *ter*.

(*Chapitre VII, page* 302.)

Au camp devant Wolkersdorf, 8 juillet.

RAPPORT DU DUC DE REGGIO, GÉNÉRAL EN CHEF DU 2e CORPS, SUR LES JOURNÉES DES 5 ET 6 JUILLET 1809.

Le second corps d'armée leva son camp de l'île Napoléon le 4 juillet à 8 heures du soir, et se dirigea dans l'ordre des nos des divisions sur la pointe orientale, vis-à-vis de l'île de Hanst-Grund, où l'ennemi avait des troupes et du canon. Un feu d'artillerie assez vif s'engagea vers les 9 heures; en même temps la brigade Conroux, de la division Tharreau, fut tranportée dans des barques dans cette île, et nous nous en rendîmes maitres en un instant. Trois pièces de canon et quelques prisonniers restèrent en notre pouvoir. Le pont d'une île à l'autre, sur ce bras du Danube, ayant été construit avec la plus grande célérité, et celui de la dernière île au continent ayant été réparé, toute l'armée passa sur la rive gauche du fleuve, et se dirigea sur Unter-Mühleuten :

La 1re division formant la 1re ligne;
La 2e id. la 2e id.
La 3e id. la 3e id.
Et les Portugais marchant à la gauche.

L'artillerie de chaque division et celle des régiments marchaient avec leurs divisions ou régiments respectifs.

Au fur et à mesure que nous débouchâmes dans la plaine, quelques postes autrichiens se replièrent successivement de Unter-Mühleuten et se jetèrent dans Unter-Schloss, château fortifié, et qui était défendu par deux bataillons et par quelques pièces d'un petit calibre. L'ennemi fit un feu roulant sur celles de nos troupes qui se présentèrent. Le général Tharreau fit reconnaître ce château et avancer les obusiers de sa division, qu'il plaça à petite portée, afin de produire un plus grand effet. Après quelques bordées, le général Tharreau fit cesser le feu, présumant avec raison que le commandant du château, attaqué avec de l'artillerie et

des forces supérieures, se montrerait disposé à capituler. En effet, peu de temps après avoir refusé nos deux parlementaires, il en envoya un : sommé de se rendre à discrétion, ce commandant mit bas les armes.

Pendant l'attaque du château, les divisions Frère et Grandjean et les Portugais étaient en position.

Un bataillon portugais avait été laissé pour travailler à une tête de pont dans l'île prise pendant la nuit.

Après la reddition du château, le corps d'armée fit un changement de direction à gauche, la division Frère formant la 1re ligne, la division Grandjean la 2e ligne, et la division Tharreau la 3e ligne.

Le corps d'armée, laissant Enzersdorf à sa gauche, marcha à l'ennemi et le poursuivit pendant 2 heures au pas de course et sous un feu terrible de mitraille.

La brigade de cavalerie légère du général Colbert déboucha de l'île Napoléon vers les 2 heures après midi, et se plaça à la droite du corps d'armée pour protéger ses mouvements.

A 6 heures, le corps d'armée reçut l'ordre d'attaquer et d'enlever le village de Baumersdorf et le camp ennemi établi au-dessus de ce village. La 2e division formait la tête de la colonne d'attaque; elle était soutenue par la division Grandjean, et celle-ci par la division Tharreau. La nuit étant arrivée, elles ne purent continuer leur attaque avec succès, et le corps d'armée prit position sur 3 lignes, ayant toute son artillerie à la prolonge.

Le 6 au matin, l'attaque du camp ennemi ayant commencé sur notre aile droite, l'artillerie du corps d'armée fut disposée de manière à soutenir cette attaque sur tout le front de notre ligne. Une canonnade des plus vives s'engagea dès les 9 heures du matin, et elle contribua beaucoup à favoriser le succès de M. le maréchal duc d'Auerstaëdt. Il ne lui fut pas moins avantageux que le corps d'armée saisit à propos de monter à l'assaut du camp ennemi, vis-à-vis de notre front, pour nous lier avec sa gauche. L'attaque fut prompte et vive, et en un instant les troupes se trouvèrent sur le plateau où campait l'ennemi; il fut poussé la baïonnette aux reins juqu'au village de Deutsch-Wagram. Plusieurs carrés, formés devant ce village, furent culbutés, et le village emporté de vive force. Deux bataillons prisonniers, plusieurs canons et

un drapeau furent les résultats de ce brillant combat. La division Tharreau, qui formait la 1re ligne, tourna à gauche, continuant à poursuivre l'ennemi, qui se repliait sur sa droite; la division Frère, qui avait été placée en 2e ligne, continua à agir à la gauche de M. le maréchal duc d'Auerstaëdt, et le général Grandjean, qui commandait la 3e ligne, occupa le centre, laissant Deutsch-Wagram à sa gauche et se dirigeant sur la route de Vienne à Nicolsburg. L'ennemi avait formé de nouveaux carrés qui étaient soutenus par une ligne d'infanterie retranchée derrière un canal; le 10e régiment d'infanterie légère de la division Grandjean et la brigade Coëhorn, de la division Frère, se précipitèrent sur ces carrés et les enfoncèrent à la baïonnette : il est difficile de voir une charge plus brillante; et celle qu'exécuta en même temps la cavalerie légère du corps d'armée protégea efficacement l'infanterie. 800 prisonniers et un drapeau pris par le 20e régiment de chasseurs couronnèrent le succès de cette attaque.

L'artillerie du corps d'armée mérite une mention particulière. La vivacité de son feu et la justesse du tir ont fait un mal épouvantable à l'ennemi; le champ de bataille est couvert de ses morts, et un grand nombre de canons abandonnés sont tombés au pouvoir du corps d'armée.

En général, toutes les troupes se sont bravement conduites, et ont amplement réparé leurs torts de la veille.

Les généraux de division Tharreau et Grandjean se sont distingués, ainsi que les généraux de brigade. Je me réserve de signaler particulièrement leurs traits ou leur conduite.

Ma perte en hommes est de 8,669 hommes tués ou blessés, non compris les officiers tués ou blessés, dont le total monte à 277.

Parmi le grand nombre d'officiers distingués que j'ai à regretter, et dont l'état nominatif est ci-joint (*cet état manque*), M. le chef d'état-major occupe le premier rang. Sa bravoure et ses talents sont dignes de toute la bienveillance de Sa Majesté.

Au camp devant Wolkersdorf, le 8 juillet 1809.

Le général en chef, duc de Reggio,

OUDINOT.

N° XXI.

(Chap. VII, page 309.)

Le 6, à la pointe du jour, la division Broussier passa le Danube et entra en ligne à 7 heures du matin; elle prit son rang dans le corps d'armée commandé par le général Macdonald. Ce corps ayant reçu l'ordre de faire un changement de direction à gauche et de se porter en avant pour percer le centre de l'armée ennemie, le 9e régiment, avec un bataillon du 84e, fut déployé en ordre de bataille; les 2 autres bataillons du 84e et du 92e furent formés en colonne par division à distance de peloton en arrière de cette ligne; la division Lamarque à la gauche. Ces mouvements se faisaient sous le feu de l'ennemi. L'Empereur parut alors sur le front de la division. La présence de Sa Majesté excita l'enthousiasme de mes troupes, qui depuis longtemps n'avaient pas eu le le bonheur de la voir. Sa Majesté s'arrêta à la gauche de ma division, dans l'endroit le plus exposé aux boulets de l'ennemi. Le danger que courait Sa Majesté nous fit frémir tous; je courus à elle et la suppliai, au nom de l'attachement que nous lui portions, de ne pas rester là.

Le général Macdonald ayant donné le signal du combat, la division marcha en avant au pas de charge. Il était alors 8 heures du matin; la ligne ennemie formait un demi-cercle, sur le centre duquel la division faisait une pointe à plus d'un mille en avant de l'armée; de là un espace vide considérable entre la division et l'armée. La cavalerie ennemie voulut en profiter et fit mine de charger; la division se forma en carré simple; quelques coups de fusil furent tirés sur cette cavalerie; elle n'osa pas avancer. L'infanterie ennemie étant presqu'à bordée, faisait feu sur la division; plus de 60 bouches à feu la battaient à mitraille en front, en flanc et en arrière; cela dura pendant 6 heures.

La conduite de la division au milieu de ce volcan fut telle que l'Empereur fit mettre dans le bulletin de la bataille *que la division Broussier s'était couverte de gloire.* La division, sur ce même

champ de bataille, eut hors de combat 2,280 hommes, dont 190 tués, 184 amputés et 1,506 blessés.

Le colonel Saller, les chefs de bataillon Barsu et Érouard du 9e régiment furent tués; les chefs de bataillon Musnier et Lacombe du 84e furent blessés; le colonel Nagle, le major Goui, les chefs de bataillon Gougeon, Ballyar et Tolosan du 92e régiment furent blessés; le lieutenant Husson, mon aide de camp, fut blessé; Énée, capitaine adjoint à mon état-major, eut la jambe emportée; tous mes officiers d'ordonnance eurent leurs chevaux tués.

A 4 heures après midi, une division bavaroise étant arrivée à la gauche du corps d'armée, il se porta en avant, ma division formant la droite. Le transport des blessés aux hôpitaux avait enlevé beaucoup de monde dans les rangs; il ne me restait plus que 3 à 400 hommes; j'en formai un bataillon, au centre duquel je mis mes aigles. L'ennemi était en pleine retraite. Je ne perdis personne dans cette marche; un maréchal des logis d'artillerie légère et 3 ou 4 canonniers prirent, en avançant à l'ennemi, une pièce de 3.

Vers 7 heures du soir, la division fut arrêtée en arrière du village de Sussenbrünn; 200 Autrichiens à peu près tenaient dans le cimetière de cet endroit, qui était retranché. Quelques fusiliers de la garde et quelques voltigeurs de la division suffirent pour s'emparer du cimetière, ils firent prisonniers ces 200 hommes.

Vers 8 heures, ayant aperçu à quelque distance de moi, à la droite de ma division et à celle du village, des gens qui rétrogradaient au pas de course, et qui avaient l'air d'être vivement poursuivis, je fis former la division en carré simple et mettre au centre de ce carré mes 8 aigles avec mon artillerie sur les angles. Après que cela fut fait, je dis à mes soldats : « Que, quoi qu'il » pût arriver, quelles que fussent les forces qui nous attaqueraient, » aucun de nous ne ferait un pas en arrière, et que la fosse à » chacun de nous était à la place de bataille qu'il occupait dans » le rang. »

Comme les 300 Spartiates aux Thermopyles, ces 300 braves de ma division résolurent de ne pas faire un pas en arrière, et de mourir tous jusqu'au dernier, chacun à son rang, pour l'Empereur, à l'entour de leurs aigles.

J'envoyai reconnaître par le chef de bataillon Broussier, mon aide de camp, ce qui donnait lieu à ce mouvement extraordinaire; ce n'était rien. Il était causé par une trentaine de hussards ennemis qui donnaient la chasse à 2 ou 3 vivandiers et à des valets d'armée qui s'étaient portés avec les tirailleurs, pour piller, en avant de la première ligne.

La division bivouaqua en carré dans cette position.

N° XXI *bis*.

(*Chapitre VII, page* 344.)

Note.

Le 4e de ligne, qui avait pour colonel Joseph Bonaparte, perdit sa première aigle à la bataille d'Austerlitz, et personne, que nous sachions, n'ayant dit en quelle circonstance eut lieu ce malheur dont nous avons été témoin oculaire, nous ne croyons pas inutile de le rappeler ici pour montrer avec quelle circonspection un chef doit s'engager.

Les hauteurs à droite de Pratzen venaient d'être enlevées par le 24e léger et par le 4e de ligne. Le premier de ces régiments voulant chasser l'ennemi de la position qu'il avait prise sur la gauche, éprouva une telle résistance, que le 2e bataillon du 4e dut venir à son secours. Leurs efforts combinés parvinrent à repousser les Russes, et dans ce moment, le capitaine Vincent, aide de camp du général Ferrey, accourut au galop vers le 1er bataillon du 4e. Quoiqu'il ne fût point porteur d'un ordre écrit ou même verbal, il invita le major à marcher en avant pour compléter la déroute des Russes et ramasser des prisonniers. Le bataillon s'ébranla donc et remonta au pas de charge un versant couvert de vignes et d'arbres fruitiers, sur la crête duquel on découvrait au loin la colonne ennemie qui battait en retraite. Cette vue redoubla l'ardeur des soldats, mais le rapprochement des distances dissipa bientôt l'erreur générale; au lieu d'une

troupe en désordre, on distingua 7 bataillons, soutenus par autant d'escadrons qui se retiraient au pas, sans la moindre confusion, et formant, pour ainsi dire, l'arrière-garde de la ligne enfoncée.

Cette découverte ralentit la marche du bataillon sans l'arrêter. De son côté, la cavalerie ennemie qui avait pu voir notre isolement et notre faiblesse, fit volte-face et manœuvra pour nous envelopper. Le commandant du bataillon fit alors former le carré et la marche continua dans cet ordre. Peine perdue! les obstacles du terrain rompirent tous les pelotons, et on n'avait point fait cent pas qu'il fallut s'arrêter pour reformer les faces du carré. L'infanterie russe, qui avait observé tous nos mouvements, posa alors ses sacs à terre, et par un brusque demi-tour vint tomber sur la première division et en fut reçue avec un feu de peloton, qui, après trois décharges, se changea sans commandement en feu à volonté. Toute meurtrière qu'elle était, cette réception ne pouvait arrêter les Russes si supérieurs en nombre. Comme leurs ailes nous débordaient, le chef de bataillon eut le tort de déployer son carré, et cette manœuvre, en portant le demi-bataillon de gauche hors des vignes et sur la crête, l'offrit comme point de mire à la mitraille de trois bouches à feu. Au même instant, la cavalerie russe le culbuta, et sa déroute entraîna celle des pelotons de droite, qui coururent se réfugier derrière le 24e. C'est dans cette débandade que le porte-drapeau, blessé mortellement, tomba avec son aigle sans que personne s'en aperçût. A la revue qui eut lieu quelque temps après à Maria-Hilf, l'Empereur, touché des regrets de ce brave régiment qui s'était fait une belle réputation en Italie, lui promit une autre aigle, et ne la lui donna jamais. A la bataille de Wagram, comme si la fatalité eût appesanti sa main sur ce malheureux corps, il perdit sa seconde aigle, et le 24e léger, qui n'avait pas voulu à Austerlitz le secourir sans ordres, laissa enlever ici les deux siennes.

L'échec du 4e de ligne à Austerlitz produisit une telle sensation que le major et le chef du 1er bataillon furent obligés de quitter le régiment et d'aller à Naples demander du service au roi Joseph. Quant à l'auteur principal de cet échec, le capitaine Vincent, il est mort lieutenant général et écuyer cavalcadour de la duchesse de Berry.

N° XXII.

(*Chap. VII, page* 312.)

Affaire d'Enzersdorf.

Dans la nuit du 4 au 5 juillet, la division Molitor a franchi de nouveau le troisième bras du Danube, en passant entre le village de Muhleuten et la ville d'Enzersdorf. Elle se forma d'abord en bataille sur l'autre rive, à la droite de la 4e division, et envoya à la petite pointe du jour plusieurs compagnies de voltigeurs sur la droite pour se lier avec le corps du général Oudinot. Ces voltigeurs rencontrèrent l'ennemi embusqué dans un bois, l'en chassèrent et firent leur jonction. Vers les 6 heures du matin, la cavalerie légère du corps d'armée, qui s'était portée en avant, fut fortement inquiétée par l'artillerie autrichienne : le général Molitor fit avancer l'artillerie de sa division, qui fit bientôt taire celle de l'ennemi. A 10 heures, la division se forma en bataille par bataillons en masse sur 2 lignes, s'avança sur Enzersdorf, suivant le mouvement du corps d'armée; à 2 heures, elle continua sa marche, traversa la plaine jusqu'à la hauteur de Raschdorf, fit un changement de direction à gauche vers les 5 heures, passa près de Neuwirtshaus et se dirigea dans la plaine, entre Hirschstetten et Breitenlee.

Vers 9 heures du soir, elle marcha par échelons de bataille en masse sur Breitenlee, où elle arriva la nuit, et s'y arrêta en formant deux grands carrés par échelons.

Bataille de Wagram.

Le 6 juillet à 3 heures du matin, la division reçut l'ordre de se mettre en marche à son rang de bataille, et de suivre par conséquent la 2e division, qui devait suivre la première. Mais la 3e division (celle du général Molitor), n'ayant pas rencontré la 2e, accéléra son mouvement, qui paraissait très-pressé, arriva la première à la hauteur du corps saxon, et garda la droite du 4e

corps pendant toute cette journée, ayant à sa gauche la 2e division. La bataille était engagée sérieusement lorsqu'on s'aperçut que l'armée ennemie faisait un grand mouvement de sa gauche sur son centre, et réunissait la majeure partie de ses forces sur le village d'Aderklaa, un peu en avant de Wagram, en face du 4e corps. La 2e division (celle du général Carra Saint-Cyr) se porta bientôt sur ce village, où s'engagea un combat terrible, pendant que l'artillerie ennemie foudroyait le front et la gauche de la 3e division. Celle-ci eut ordre d'appuyer le mouvement de la 2e en se gardant par sa gauche, qui était menacée par la cavalerie autrichienne. Les troupes de la 2e division ayant été obligées, par les forces supérieures de l'ennemi et par la difficulté de manœuvrer dans ce village, de s'en éloigner en grande partie, le général Molitor forma successivement 3 colonnes d'attaque par échelons des bataillons des 2e, 16e et 67e régiments, qui se portèrent au pas de charge sur le village, y pénétrèrent l'arme au bras, s'y maintinrent longtemps seuls, et y firent des prodiges de valeur. Ces mouvements étaient soutenus par le 37e régiment et un bataillon du 67e qui formait la gauche de la division. (Celle-ci, qui avait eu la moitié de son monde mis hors de combat à la bataille d'Essling, ne comptait plus devant Wagram que 3,000 combattants.) Mais cette gauche, se trouvant absolument sans appui, ne tarda pas à être abordée par la cavalerie autrichienne, contre laquelle elle n'eut que le temps de se former en carré. Tous les efforts de l'armée ennemie sur ce point étaient alors dirigés contre la 3e division, qui les soutint avec la plus valeureuse opiniâtreté pendant une partie de la matinée et avec une perte de 1,300 hommes hors de combat.

Vers midi, l'artillerie de la garde impériale, soutenue par d'autres troupes, vint tenir tête au village d'Aderklaa, et la division eut ordre de se porter en arrière avec les 1re et 2e divisions au secours de la 4e (celle du général Boudet) à Gross-Aspern, qui était attaquée par l'aile droite de l'armée autrichienne. La 3e division essuya dans cette marche de flanc, qui dura près d'une heure et demie, le feu d'une artillerie très-nombreuse, et, quoiqu'elle eût beaucoup à souffrir, elle exécuta dans le plus grand ordre ce mouvement en colonne par division. Arrivée vers 2 heures près de Gross-Aspern, elle contribua à dégager la 4e divi-

sion, et vers 3 heures elle traversa la plaine, se dirigeant sur Breitenlee, et ensuite sur la route de Vienne à Nicolsburg. Elle arriva à 8 heures du soir à une demi-lieue sur la route de Léopoldau et y prit position.

A la bataille de Wagram comme à celle d'Essling, la division du général Molitor a soutenu avec succès pendant plusieurs heures le choc d'une forte partie de l'armée autrichienne.

Le 7 juillet, la division s'est portée à Leopoldau; le 8, elle suivit la marche du 4e corps et arriva à Lang-Enzersdorf; le 9, à Stockerau; le 10, à Gollersdorf; le 11, elle arrivait à Znaïm, et allait prendre part au combat qui s'y livrait, lorsque la nouvelle de l'armistice est venue mettre fin aux hostilités; elle rétrograda alors sur Kallendorf, où elle prit position et y resta le 2. Le 13, elle alla s'établir au camp de Jaispitz, où elle est restée jusqu'au 14 octobre.

Quoique toute la division ait fait des prodiges de valeur aux batailles d'Essling et de Wagram, on doit cependant citer pour s'y être plus particulièrement distingués, savoir : le colonel Mearin du 16e régiment (il a eu une jambe emportée et il a été amputé); le colonel Petit du 67e régiment (il a été blessé); le colonel d'artillerie Levavasseur; le colonel Delga du 2e régiment (blessé et mort de ses blessures); le chef de bataillon Jacquemet du 67e (il a été blessé); le chef de bataillon d'Hor du 37e (blessé); le chef de bataillon Nazal du 37e (blessé); le chef de bataillon Marchal, aide de camp du général Molitor (blessé); le chef de bataillon Revel du 16e régiment; le capitaine Berner, aide de camp du général Molitor (il a eu 4 chevaux tués sous lui); le capitaine de grenadiers baron Mourot du 16e régiment (blessé et mort de ses blessures).

Le général MOLITOR.

A Horn, le 12 novembre 1809.

(*Extrait du rapport historique des opérations de la division du général Molitor pendant la campagne de* 1809.)

N° XXIII.

(*Chapitre VII, page* 343.)

MONSEIGNEUR,

Deux officiers me portèrent hier matin votre ordre pour que, dans le cas où je serais attaqué par des forces trop supérieures, j'eusse à me retirer sur la tête de pont de l'île.

Vers les 5 heures, l'ennemi présenta sur la gauche de Gross-Aspern quelques têtes de colonnes; à 6 heures, il attaqua mes avant-postes. Peu après, je vis défiler et mettre en ligne plusieurs fortes colonnes. J'avais disposé ma troupe dans l'ordre suivant: le 93e régiment gardait la tête du village de Gross-Aspern; le 3e régiment sur le flanc droit du village; le 56e régiment en avant appuyant mon artillerie, qui était placée de manière à pouvoir exécuter sa retraite sans nul inconvénient. Je pensais qu'il était de toute nécessité de tenir en échec le plus longtemps possible le corps qui m'attaquait, que j'ai estimé être de plus de 25,000 hommes, afin que ce même corps ne vint pas se jeter sur les derrières de l'armée de Sa Majesté. L'ennemi manœuvra avec beaucoup de précaution sur sa gauche, et se borna pendant un temps à faire un feu de 10 batteries presque toujours dirigé contre mon artillerie. Dans ces entrefaites, on vint m'annoncer que l'ennemi faisait mine de vouloir me forcer par sa droite, et que plusieurs têtes de colonnes paraissaient. Une partie de mes officiers étant ou blessés ou démontés, j'y galopai moi-même pour le reconnaître; mais, avant de m'éloigner de mon artillerie, je renouvelai l'ordre positif au commandant de faire revenir sur sa gauche 2 pièces d'artillerie légère portées trop à droite, et qui n'étaient point soutenues. Le commandant d'artillerie se porta lui-même à ces 2 pièces pour les faire rentrer, mais elles firent encore et sans ordre un mouvement à droite, qui fut suivi par le reste de l'artillerie. Revenu à droite, je fis changer moi-même la direction des dernières pièces. Un corps très-fort de cavalerie sortit en même temps du village où Votre Excellence avait couché la veille, et

vint fondre sur l'artillerie en partie démontée de ses chevaux, et qui s'était éloignée de petite portée de canon de l'infanterie qui la soutenait.

Je marchai avec le 56e régiment pour reprendre les pièces tombées au pouvoir de l'ennemi, et je les aurais reprises, quoique je n'eusse pas un seul homme à cheval, si, cerné et chargé deux fois par une cavalerie nombreuse, je n'eusse été obligé de m'arrêter pour me défendre contre son attaque, ce qui réussit parfaitement, puisque je couvris la plaine de morts.

L'ennemi faisant avancer ses forces dans tous les sens contre moi, j'ordonnai la retraite sur la tête de pont. Elle se fit dans le plus grand ordre, et je me tenais en observation pour me reporter sur lui au moment où il me paraîtrait occupé par d'autres troupes.

La perte de mon artillerie est due à l'imprudence de ses officiers, qu'un trop grand courage a emportés, et qui, pour faire plus de mal à l'ennemi et le prendre en écharpe, se sont portés à droite sans mes ordres.

J'avais cependant annoncé au commandant, en lui ordonnant d'envoyer son grand parc près la tête de pont, qu'il serait possible que, si j'étais attaqué par des forces trop nombreuses, je me retirasse moi-même. Mais malheureusement il n'a pas été le maître de son mouvement.

Les troupes de ma division se sont battues dans ces deux journées avec la plus grande bravoure. J'aurai l'honneur d'en adresser un rapport détaillé à Votre Excellence.

J'ai l'honneur d'être avec respect, Monseigneur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

BOUDET.

Jettersdorf, le 7 juillet 1809.

N° XXIV.

(*Chapitre VII, page* 348.)

RAPPORT DU GÉNÉRAL MACDONALD A S. A. S. LE PRINCE EUGÈNE, VICE-ROI D'ITALIE, GÉNÉRAL EN CHEF.

Bataille du 5 juillet.

Monseigneur,

En exécution des ordres de Votre Altesse Impériale, la division Lamarque a passé le Danube dans la nuit du 4 au 5 juillet; elle était en position sur la rive gauche dès 10 heures du matin. La division Broussier n'avait pas encore rejoint, mais elle était attendue le soir, et les dragons Pully m'avaient été retirés la veille.

Dès le commencement de l'action, la division Lamarque fit plusieurs mouvements qui avaient pour objet de soutenir les lignes qui combattaient au centre ou de les remplacer au besoin. L'armée d'Italie, jalouse de concourir, avec celle d'Allemagne, aux grandes vues de l'Empereur et de combattre sous ses yeux, désirait vivement l'occasion de lui prouver son zèle et son amour. Votre Altesse la lui procura bientôt : elle me chargea d'attaquer et d'enlever avec la division Lamarque les positions de l'ennemi sur les hauteurs entre les villages de Baumersdorf et Deutsch-Wagram; je devais être appuyé par deux divisions d'infanterie, la division de chasseurs du général Sahuc, et protégé par l'artillerie; ces hauteurs en étaient hérissées et défendues par une nombreuse infanterie. Un canal escarpé, profond de 6 pieds et large de 12, couvrait leur front. 7 bataillons de la division Lamarque furent disposés pour l'attaque; 4 restaient en réserve; mais, à notre grand regret, nous avions devant nous quelques bataillons de la division Dupas, qui nous précédèrent jusqu'au canal, praticable seulement pour l'infanterie, qu'il nous fallut traverser. Le pont près de Baumersdorf n'avait point été reconnu. L'état-major mit pied à terre et franchit avec les troupes ce canal sous un feu très-violent de mitraille et de mousqueterie; les troupes y répon-

dirent en avançant au pas de charge, gagnèrent la position aux cris de vive l'Empereur et mirent l'ennemi en fuite. Les troupes de la division Dupas s'étant jetées sur la gauche, près du village de Deutsch-Wagram, qui devait être attaqué par le prince de Ponte-Corvo, Lamarque put alors remplir le front de la position en s'appuyant sur le village de Baumersdorf, dont le général Oudinot cherchait à s'emparer. L'attaque de front ayant réussi au delà de nos espérances, nous poursuivîmes vivement les fuyards, que je m'aperçus être protégés par plusieurs masses d'infanterie. Le passage du canal et le feu bien nourri de l'ennemi ayant naturellement un peu désuni ma ligne, j'appelai immédiatement ma réserve, la cavalerie et mon canon; la réserve arriva seule. Dans ce moment pressant, je fis battre la charge sur les carrés d'infanterie ennemie; plusieurs jetèrent leurs armes, et le général Lamarque fit ramasser 2 à 3,000 prisonniers et 5 drapeaux. La division Serras allait faire subir le même sort aux autres carrés lorsqu'un feu assez vif, venant de l'arrière de notre gauche et de l'arrière de notre droite, se croisa sur nous et mit la plus grande confusion parmi toutes les troupes, qui se jetèrent étourdiment pêle-mêle les unes sur les autres et regagnèrent le bord opposé du canal; les plus grands efforts pour rallier les soldats furent inutiles; une terreur panique les avait frappés. Le général Lamarque et ses généraux de brigade tentèrent de rappeler leurs régiments, mais en vain; il fut forcé d'abandonner les prisonniers, et des 5 grenadiers qui portaient autant de drapeaux, 4 ayant été tués, il n'en revint qu'un, Alorge, grenadier au 3e bataillon, qui rapporta son trophée. Cependant quelques troupes fraîches étant arrivées, les chasseurs et l'artillerie passèrent enfin le canal; le général Lamarque regagna les hauteurs; mais, trop faible pour s'y soutenir contre les forces que l'ennemi ramena, il fut contraint d'abandonner cette position, que depuis on a reconnu ne pouvoir être conservée que par des forces très-considérables. C'est dans cette action que les généraux Grenier, Serras et Vignolles ont été blessés, et le colonel Huin du 18e de ligne tué; beaucoup d'autres officiers, sous-officiers et soldats ont été blessés; quelques-uns restés prisonniers. L'état sommaire des uns et des autres est annexé au présent rapport. Les généraux Lamarque, Almeyras et Huart se sont distingués particulière-

ment par leur bravoure comme et le zèle qu'ils ont mis à faire leur devoir; d'ailleurs, cette action s'étant passée sous les yeux de Votre Altesse, elle a pu juger elle-même de la conduite brillante de chacun des corps, et c'est parmi eux que les plus méritants sont cités et proposés aux récompenses qu'accorde si volontiers Sa Majesté comme moyen de distinction et d'émulation.

RAPPORT A SON ALTESSE IMPÉRIALE LE PRINCE EUGÈNE NAPOLÉON, VICE-ROI D'ITALIE, GÉNÉRAL EN CHEF.

Bataille du 6 juillet.

Monseigneur,

Après l'action du 5, qui s'était prolongée jusqu'à la nuit close, le corps à mes ordres prit position en arrière du canal, et s'y maintint jusqu'à la pointe du jour. L'ennemi ayant alors commencé à faire jouer ses batteries, Votre Altesse ne voulant point exposer inutilement les troupes au feu de l'ennemi avant de connaître les intentions de S. M., ordonna à son armée de changer de position et de former ses lignes hors de portée de canon. La division Lamarque prit la seconde. C'est dans ce moment que parut la division Broussier; elle prit son rang d'ancienneté dans mon corps. L'ennemi ayant successivement démasqué sa nombreuse artillerie sur tous les points de l'immense développement de ses positions, commença à s'ébranler et vint attaquer notre gauche et notre droite. S. M., arrivant au centre où commandait Votre Altesse, ordonna de nouveau d'attaquer de vive force la position que j'avais enlevée la veille, et me fit l'honneur de m'en confier le commandement et la direction. J'avais mes deux divisions, et S. M. y ajouta celle du général Pacthod et une division de cuirassiers. Du reste, cette opération devait être appuyée par le duc de Raguse et soutenue par Votre Altesse. Le duc de Raguse arrivant de sa personne, je convins avec lui qu'il commencerait l'attaque du village de Baumersdorf, que je suivrais son mouvement, et qu'au moment où l'ennemi plierait, je me précipiterais sur le plateau pour l'enfoncer et couper tout ce qui sortirait du village de Baumersdorf. Ce point étant réglé, le duc de Raguse et moi fîmes nos formations préliminaires et com-

mençâmes à faire jouer notre artillerie. Le prince de Ponte-Corvo devait en même temps attaquer le village de Deutsch-Wagram qui flanquait le plateau, et établissait un feu croisé avec le canon de Baumersdorf. Ces deux villages étaient retranchés.

Tandis que tout s'ébranlait pour mettre cette opération à exécution, Votre Altesse s'aperçut que l'ennemi prévenait le prince de Ponte-Corvo dans son attaque, et faisait filer de nombreux corps sur notre gauche. Ce prince ne pouvant apparemment lutter contre des forces qui paraissaient supérieures aux siennes, commença à se retirer; au même moment, une forte canonnade, partant de l'arrière de notre gauche, fit juger que le Maréchal duc de Rivoli était également attaqué et avait affaire à forte partie. Dans cet état de choses, Votre Altesse crut devoir informer immédiatement S. M. de ces mouvements imprévus de l'ennemi, pour qu'elle pénétrât ses vues, qui ne pouvaient être longtemps encore cachées à ses regards. S. M. étant venue sur les lieux, changea aussitôt ses premières dispositions, et n'eut qu'à me donner une autre direction : elle m'ordonna en conséquence de me porter avec le même corps de troupes sur le centre de l'ennemi, de l'enfoncer et de parvenir à Süssenbrunn : Oui, Sire, lui ai-je dit, je resterai sur la place ou j'arriverai. J'ignorais si la destination du duc de Raguse serait changée, mais je priai instamment Votre Altesse de me faire soutenir au besoin. Je voyais les corps des princes de Ponte-Corvo et du duc de Rivoli vivement repoussés, et c'est avec 7 à 8,000 hommes seulement que j'allais les remplacer; mais je m'embarrassais peu du nombre des ennemis, je n'avais qu'un but, celui de remplir les vues de S. M. et de concourir à l'exécution de son plan.

L'Empereur, étant resté sur les lieux, ordonna de prendre la division Serras, au lieu de celle de Pacthod, qui était trop éloignée. Les moments devenaient urgents, mais la formation de trois divisions pour l'attaque entraina nécessairement des longueurs incompatibles avec l'état des choses; S. M. le sentit, et me fit donner l'ordre de déboucher sur-le-champ, et préalablement de mettre toute mon artillerie, jointe à celle de la garde impériale, en batterie pour faciliter mon mouvement. Je courus sur le petit monticule que venait de quitter S. M., et je vis en effet qu'il n'y avait pas un instant à perdre, et qu'à tout prix il fallait

montrer une tête de colonne pour arrêter la marche rapide de l'ennemi. C'est alors que je rencontrai le prince de Ponte-Corvo : Je vais déboucher à votre gauche, lui ai-je dit. Mes Saxons vous appuieront, m'a-t-il répondu. Mais à peine plusieurs de mes bataillons arrivaient au delà du monticule que les Saxons se retirèrent précipitamment derrière, malgré les efforts du prince de Ponte-Corvo pour les retenir, et arrêtèrent (mais un instant seulement) la marche de mes troupes. Bientôt j'eus dépassé notre ligne, et me trouvai seul dans la plaine avec mon petit corps; quoique faible et malgré l'aventure de la veille, il était plein d'ardeur et de courage. Le canon de l'ennemi augmentait toujours et n'était que trop bien dirigé; néanmoins je pus faire entendre que nous combattions sous les yeux de l'Empereur, que S. M. comptait fermement sur ce détachement de l'armée d'Italie pour le gain de la bataille, et que nous y concourrions puissamment en perçant le centre de l'ennemi; que la grande armée, habituée à vaincre, nous observait, et que le prince vice-roi s'attendait à ce que nous justifierions les éloges que S. M. avait daigné donner de notre jonction. Ces motifs étaient trop puissants pour ne pas électriser des Français; une ardeur belliqueuse brillait dans tous les yeux. Je déployai 8 bataillons des divisions Broussier et Lamarque sur deux lignes, les autres en colonnes serrées sur les ailes. Le général Serras, blessé la veille, avait remis le commandement de sa division au général de brigade Moreau; je la tenais en réserve. Enfin une partie de notre artillerie et celle de la garde impériale répondaient au canon ennemi, et je m'étais fait flanquer, mais un peu en arrière, par 4 escadrons de cuirassiers.

La confusion de la veille avait égaré beaucoup de soldats qui ne s'étaient pas pressés de rejoindre; je voulus m'assurer de mes forces : elles ne montaient qu'à 8,000 hommes; mais nous ne redoutâmes point d'attaquer franchement l'ennemi, quelque nombreux qu'il parût à nos yeux. Son canon nous incommodait extrêmement, mais le pas de charge n'en était point ralenti; c'est alors que neuf grosses masses d'infanterie et de cavalerie ennemies, protégées par 100 pièces de canon (tirant à mitraille et en tout sens sur nous), s'avançaient : c'est sous ce feu terrible et meurtrier que je me hâtai de former le carré; je n'aurais point eu le temps suffisant pour le fermer sans un régi-

ment de carabiniers que j'appelai et qui suppléa au 4e côté; sa haute stature et ses bonnets ne contribuèrent pas peu, avec notre feu roulant de mousqueterie, à éloigner précipitamment l'ennemi. Ses masses formaient aussi 8 côtés de carré, et c'est là que nous nous enfonçâmes : tout ce qui était à ma gauche et à ma droite se retira en désordre. J'ordonnai immédiatement à la cavalerie mise à ma disposition de charger; 25 à 30 pièces de canon sur ma droite étaient abandonnées; mais, à mon grand regret, le mouvement fut lent, la formation plus lente encore; cependant on chargea, mais trop tard, les pièces échappèrent, et les masses s'étaient à peu près reformées. Sur ma gauche, le désordre était encore plus grand; il pouvait facilement être aperçu des lignes de bataille, mais personne ne songea à en profiter, quoique j'en fisse prévenir à temps.

Tandis que la charge s'exécutait, je m'avançais toujours; mais, réduit à moins de 1,500 hommes, j'envoyai renouveler mes instances près de S. M. et de Votre Altesse. Nous étions vainqueurs; fallait-il abandonner le champ de gloire? Je n'étais plus qu'à une demi-lieue du village, j'y pris un instant position, faisant manœuvrer quelque cavalerie, et en attendant les renforts si ardemment désirés et si impatiemment attendus; ils arrivèrent enfin, je n'avais plus d'artillerie, mais elle fut remplacée par celle des Bavarois; 30 pièces furent mises en batterie, et firent taire les batteries ennemies. Ma petite troupe reprit l'offensive; je donnai la direction au corps du général bavarois. L'ennemi en désordre se retirait confusément; nous marchâmes plus rapidement; si je ne l'atteignais pas, il me restait du moins l'espoir de couper toutes les troupes qui avaient audacieusement reporté leurs regards sur nos communications. Dans ce moment décisif, le colonel des chasseurs de la garde me fit prévenir qu'il était à ma disposition; dès lors, je ne redoutais plus de cavalerie. Le général Gérard m'annonça également qu'il était à mes ordres; je le détachai pour tourner par la droite le village de Süssenbrunn, mais en lui ordonnant de toujours marcher à peu près à ma hauteur. La cavalerie bavaroise devait protéger son artillerie et les chasseurs suivre mon infanterie. C'est ainsi que nous marchâmes au pas de charge; mais l'ennemi ne tint pas le village, et continua à se retirer sur celui de Gerarsdorf, qui était disposé d'avance

pour une longue défense. En effet, mes éclaireurs me prévinrent qu'il était fortement occupé et garni d'artillerie. Je fis les mêmes dispositions que j'avais ordonnées pour le premier, la plaine permettant de manœuvrer. Je me flattais pour lors que rien n'échapperait du village; je me croyais plus rapproché du Danube; nouvel espoir de faire une bonne prise; mais l'ennemi tenait fortement les hauteurs de la maison appelée le Rendez-vous, ce qui se distinguait facilement, et d'ailleurs le canon nous l'apprit bientôt; celui qui défendait le village commença à tirer, mais sans nul effet. Je n'y répondis point, et m'élevai toujours pour le déborder; s'étant aperçu de mon dessein, l'ennemi l'évacua précipitamment; il pouvait y être également contraint par une batterie d'obusiers de je ne sais quel corps, placée fort en arrière de moi et qui l'incendia. Les chevau-légers polonais s'étant trouvés là par hasard, je leur fis prendre part à une charge que je projetais; cependant, avant de la lancer entre ce village et les hauteurs, je voulus reconnaître la plaine qui m'était cachée par un mamelon; je m'y portai avec le général Sorbier, qui m'avait rejoint à Süssenbrunn; nous y fûmes salués par au moins 20 bouches à feu; mais j'avais aperçu l'infanterie du village en pleine déroute, suivie de ses canons. J'ordonnai la charge, elle se fit rapidement par les chevau-légers, soutenus des chasseurs de la garde, qui la recommencèrent courageusement et la renouvelèrent jusqu'à trois fois de suite; ils devaient être soutenus par la division de chasseurs, mais l'on prétend n'avoir pas reçu l'ordre à temps. Enfin les Bavarois devaient flanquer la gauche, mais un malentendu fit que cette cavalerie se porta à l'opposé de son ordre. Les chevau-légers et surtout les chasseurs traversèrent l'infanterie, et culbutèrent les uhlans; mais, tombant sur des masses d'infanterie et non soutenus, ils se retirèrent avec 3 pièces de canon et tous les prisonniers qui revenaient au village, sauf ceux qui, retournant à leurs corps, furent sabrés et hachés par ces braves chasseurs. Pendant cette action, l'ennemi recommença son feu d'artillerie, auquel il fut répondu par toute la nôtre, et il ne cessa tout à fait entre les deux partis qu'à la nuit fermée. C'est au moment où cette charge allait s'exécuter que le général Sorbier eut son cheval tué de deux coups de boulets, et que le général De Wrède fut blessé au côté d'un autre coup, dans le temps où je lui

indiquais une position favorable pour une batterie. On canonnait aussi à environ une grande lieue en arrière de ma gauche; j'ignorais quel était ce corps, on me prévint que c'était le duc de Rivoli; je le fis prier de pousser jusqu'au village de Stammersdorf, à l'effet d'y opérer notre jonction; mais ma demande ne lui arriva très-probablement pas, et c'est un malheur, car nous aurions pu obtenir de plus heureux résultats.

Nous sommes fiers, Monseigneur, que la fortune nous ait assez favorisés pour prouver à Sa Majesté combien nous étions jaloux d'illustrer ses armes et de les faire triompher.

Les troupes sous mes ordres ont déployé le plus rare courage, une valeur plus qu'héroïque, et elles méritent sans doute d'obtenir de Sa Majesté la devise honorable donnée au 84e régiment.

Les généraux de division Lamarque et Broussier se sont éminemment distingués par leur bravoure, leur sang-froid, la précision avec laquelle ils exécutaient les manœuvres, leur zèle soutenu pour le succès de nos armes; ces généraux m'ont puissamment secondé et méritent les plus grands éloges; je les recommande particulièrement à Votre Altesse pour leur obtenir de Sa Majesté le titre de grands officiers de la Légion d'honneur ou des ordres étrangers.

Les généraux de brigade, officiers supérieurs et particuliers se sont merveilleusement conduits; l'artillerie, toujours brave, a soutenu sa réputation.

Tel est, Monseigneur, l'historique exact et fidèle de ces événements glorieux; nous n'aurions qu'à nous réjouir de nos succès, comblés par la confiance de Sa Majesté, si nous n'avions à déplorer la perte de tant de braves morts au champ d'honneur ou mis hors de combat; nous avons perdu près de 350 officiers supérieurs et autres, et près de 6,000 sous-officiers et soldats tués ou blessés.

Le général Lamarque a eu trois chevaux tués sous lui.

J'ai l'honneur de joindre ici les demandes de récompenses et d'avancement:

1° Pour l'état-major du général Broussier, et les corps sous ses ordres;

2° Pour la division Lamarque;

3° Pour la division Serras;

4° Enfin pour mon état-major particulier. Mon aide de camp Biré a été blessé.

Un de mes autres aides de camp a été tué en rendant un ordre.

Le chef de bataillon Charroy, officier d'état-major, a été blessé et a eu un cheval tué sous lui.

Le capitaine Tissot, officier d'état-major, a été blessé.

M. Tamney, officier d'ordonnance, a eu un cheval tué sous lui.

Un autre officier d'ordonnance a été blessé.

Enfin sur 5 ordonnances 4 ont été tués, dont le brigadier.

MACDONALD.

N° XXV.

(*Chapitre VII, page* 324.)

NOTE.

La formation de la colonne de Macdonald présente des obscurités, même pour les hommes du métier, et la version du général Lamarque en est la principale cause. En effet, il m'a assuré, ainsi qu'à plusieurs autres militaires, qu'il avait développé 4 bataillons en première ligne, et ployé les 4 autres en colonne serrée par bataillon, ce qui eût fait une colonne boiteuse. J'avais toujours douté de l'exactitude de cette assertion, tant elle est contraire à notre ordonnance et à nos habitudes. Le maréchal Macdonald assure dans son rapport que sa tête de colonne était formée de 8 bataillons déployés, sur les ailes desquels le reste des divisions Broussier et Lamarque était disposé en colonnes; ceci dément formellement l'assertion de ce général, et Broussier d'ailleurs, en indiquant la même disposition, vient puissamment corroborer la version de Macdonald. On peut donc penser que le général Lamarque a été mal servi par sa mémoire.

Quant à la disposition particulière du maréchal pour former son carré, nous ne pouvons admettre, comme il le raconte dans son rapport, qu'il ait formé la 4e face avec le régiment de cara-

biniers qui flanquait la division Serras, au lieu d'y employer cette division même, qui formait réserve. Cette cavalerie n'aurait pu répondre au feu de l'ennemi; chargée, elle aurait mis le désordre dans les autres faces du carré. Pour croire que le maréchal se trompe sur ce point, si le bon sens ne suffisait pas nous aurions encore le témoignage d'un des principaux acteurs dans l'affaire. Feu le général Roland (mort en 1848), qui était, en 1809, chef d'escadron au 1er régiment de carabiniers, m'a affirmé, ainsi qu'à nombre d'officiers, qu'il se rappelait parfaitement avoir flanqué la division Seras, mais n'avait jamais fait la manœuvre indiquée par le maréchal Macdonald.

Il est donc probable que ce dernier, aveuglé par la fumée du canon, ne se sera pas bien rendu compte de ce qui se passait autour de lui, et aura cité un fait inexact.

N° XXVI.

(*Chapitre VII, page* 330.)

Le 5 juillet à 4 heures du matin, la division reçut ordre de suivre les mouvements du général Lasalle; elle passa le dernier bras du Danube et vint prendre position sur la droite d'Enzersdorf, où elle essuya une canonnade assez vive et une fusillade venant de cette petite ville où l'ennemi était retranché. Le général Marulaz se porta rapidement en avant, laissant près d'Enzersdorf un escadron du 19e de chasseurs pour soutenir notre infanterie, qui attaquait vivement une des portes de la ville. Ce mouvement hardi ôta tout moyen de retraite à l'ennemi; 12 ou 1,500 hommes furent faits prisonniers, et plusieurs y furent tués. La division réunie à celle de M. le général Lasalle marcha sur Rutzendorf; exposées au feu d'une vive canonnade, elles ne purent pénétrer dans ce village occupé par l'infanterie ennemie. M. Leduc, colonel du 19e régiment de chasseurs, y fut tué; sa perte a été vivement sentie par son régiment et par le général Marulaz, qui le regretta beaucoup. Vers les 5 heures de l'après-

midi, les 2 divisions furent relevées par un autre corps de cavalerie, et elles vinrent couvrir le 4e corps, qui tenait l'extrême gauche de l'armée. L'ennemi, s'apercevant que notre droite avançait, se retirait insensiblement. Les divisions exécutèrent alors quelques charges partielles qui le forcèrent à faire sa retraite plus lestement. M. Latour-Foissac, chef d'escadron commandant le 14e régiment de chasseurs, s'était, d'après les ordres du général Marulaz, porté avec deux régiments allemands sur les bords du Danube; il exécuta deux charges sur l'ennemi et lui fit plusieurs prisonniers. La nuit étant survenue, le combat cessa, et on bivouaqua sur les lieux où l'on se trouvait.

Le 6 juillet, dès la pointe du jour, le canon se fit entendre sur notre droite. La division marcha dans cette direction; l'action était vive et la canonnade très-meurtrière. Pendant ce temps, l'ennemi portait sur notre gauche, en descendant le Danube, des forces considérables, cherchant par ce mouvement à se rapprocher de l'île Napoléon ou à couper nos communications avec les ponts. En effet, il s'était déjà emparé du village d'Aspern et de plusieurs redoutes d'où il avait été chassé la veille; sa nombreuse artillerie nous faisait beaucoup de mal; le général Marulaz fit un demi-tour à gauche, tandis que le général Lasalle faisait demi-tour pour faire face à l'ennemi qui se montrait sur nos derrières. Notre position était critique : le général Marulaz résolut de percer cette ligne ennemie qui menaçait de nous tourner. Il fit prévenir de son dessein M. le général Lasalle, et l'engagea à le faire soutenir. S'étant donc placé au centre de sa division, il chargea sur l'artillerie ennemie, qui, voyant ce mouvement, coupa les traits des chevaux qui conduisaient les pièces et s'enfuit; le général Marulaz enfonça tout ce qui lui fit résistance. Les canonniers ennemis furent sabrés, et il s'empara de 10 pièces de canon et d'autant de caissons; s'apercevant ensuite qu'une cavalerie formidable s'avançait sur lui, il rallia sa division et soutint la charge, en attendant l'arrivée de la brigade du général Bruyère, qui chargea l'ennemi à son tour, conjointement avec la division Marulaz. La première ligne fut enfoncée, mais la trop grande force de l'ennemi ne leur permit pas d'aller plus avant.

Le résultat de cette charge fut heureux. Cependant on ne ramena que 2 pièces de canon et 2 caissons, les seuls qui étaient

attelés. Ce mouvement hardi fit craindre à l'ennemi de voir la ligne avec laquelle il avait pris notre gauche en flanc coupée, et il manœuvra de manière à se retirer.

Vers les 2 heures de l'après-midi, le général Marulaz reçut ordre de suivre le mouvement de la division Boudet, qui se portait sur l'extrême gauche, afin de déblayer tout ce qui se trouvait sur la rive droite du Danube, depuis Aspern jusqu'à l'entrée de la gorge de Korneuburg. Le général Marulaz, placé en avant de ses tirailleurs, s'aperçut que l'ennemi se retirait; il se concerta avec le général de division Boudet pour le poursuivre; marchant donc sur la même ligne que l'infanterie, il se porta sur le village de Kagaran. L'ennemi en fut bientôt débusqué, et vint se former en bataillons carrés entre ce dernier village et Leopoldau. Le général Marulaz avec sa division chargea le premier carré. Pas un seul ennemi n'échappa; la très-grande partie fut sabrée, et le petit nombre échappé au fer de nos chasseurs fut fait prisonnier. Sans perdre de temps, le général Marulaz, conjointement avec la division Lasalle, chargea un second bataillon carré beaucoup plus nombreux que le premier, et soutenu par 8 forts escadrons de hussards ennemis. Malgré l'impétuosité de nos charges, ce second carré ne put être enfoncé, et fit la plus belle résistance; mais les 3 escadrons de hussards furent culbutés, sabrés et mis en déroute. Dans cette dernière charge M. le général Lasalle fut tué d'un coup de feu à la tête. Le général Marulaz donna un instant des larmes à son brave ami, et, prenant ensuite le commandement des deux divisions, il continua de poursuivre l'ennemi. Il était 8 heures du soir. Une division de uhlans protégeait la retraite d'un corps de 7 à 800 hommes d'infanterie à Iedlesdorf et Strebersdorf; le 8e régiment de hussards formait tête de colonne. Le général Marulaz, s'apercevant que l'ennemi venait pour le charger, se disposa à le prévenir, il dit au régiment : « Hussards du » 8e, 13 ans je vous ai commandés, mon nom vous est connu : » voilà l'ennemi, vous ne démentirez pas votre ancienne valeur, » chargeons, Marulaz est avec vous! » Ce régiment, fier de se retrouver sous les ordres de son ancien colonel, s'élance avec fureur sur l'ennemi en criant : Vive l'Empereur! vive Marulaz! Cet élan se communique à l'instant aux 3e, 14e et 19e régiments de chasseurs; l'ennemi ne peut soutenir l'impétuosité de cette charge,

il est enfoncé de tous côtés, et le champ de bataille est en un instant jonché de morts ou de mourants; ce qui échappe à la fureur de ces braves fuit en désordre derrière son infanterie. Cependant le général Marulaz, renversé sous son cheval tué sous lui, et lui-même blessé d'un coup de feu à la jambe, est aperçu par quelques-uns de ses braves, qui s'empressent de le relever. Il remonte sur un autre cheval et ramène la cavalerie à une lieue en arrière du défilé où il avait poussé l'ennemi. Il était nuit fermée, et sa blessure ne lui permettant pas de rester à cheval, il se fit mettre le premier appareil dans un champ. Il souffrait beaucoup, le tibia était atteint. Le silence qui régnait autour de lui pendant qu'on le pansait annonçait assez la consternation de la division. Il quitte avec regret ses braves compagnons, et, porté sur une mauvaise charrette, il se retire dans le village de Bidersmandorf pour s'y faire soigner.

(*Extrait du journal historique des opérations militaires de la division de cavalerie légère du 4e corps de l'armée d'Allemagne, commandée par le général de division Marulaz, pendant la campagne de* 1809.

N° XXVII.

(*Chapitre VIII, page* 335.)

Wolkersdorf, le 7 juillet 1809.

A MONSIEUR LE MARÉCHAL, DUC DE RIVOLI.

Je vous préviens, monsieur le duc de Rivoli, que le quartier général de l'Empereur est à Wolkersdorf : c'est là qu'il faut me donner de vos nouvelles. Nous ne sommes pas encore bien certains de la direction qu'a prise l'ennemi. Ralliez et reposez votre corps d'armée, et donnez-nous les nouvelles que vous pourrez avoir de la route de Korneuburg, et aussi de tout ce que vous

apprendrez du côté de Vienne, et sur nos derrières du côté d'Enzersdorf et Gros-Aspern.

Le major général,

ALEXANDRE.

P. S. Mandez-moi s'il est vrai que vous ayez perdu Lasalle.

N° XXVIII.

(*Chapitre VIII, page* 336.)

A.

7 juillet 1809.

A MONSIEUR LE DUC DE RIVOLI.

L'Empereur porte son quartier général à Stammersdorf, passant par Gerarsdorf. S. M. suppose que vous occupez déjà le pont du Danube vis-à-vis Vienne. Portez-vous, si vous n'y êtes déjà, à Ietelsée et Ietelsdorf, et mettez-vous en communication avec le général Andreossy en faisant passer un bateau. Si vous aviez des obstacles pour communiquer avec Vienne, mandez-le-moi à Gerarsdorf. Alors l'Empereur se porterait sur vous.

Le major général,

ALEXANDRE.

B.

A Gerarsdorf, 7 juillet, neuf heures du matin.

L'Empereur, monsieur le maréchal, désire que vous fassiez pousser des patrouilles jusque sur Korneuburg; ralliez votre corps d'armée et prenez position. L'Empereur se rend à Stammersdorf. Communiquez, comme je vous l'ai mandé ce matin, avec Vienne.

Le major général,

ALEXANDRE.

N° XXIX.

(*Chapitre VIII, page* 344.)

Wolkersdorf, le 9 juillet 1809.

A MONSIEUR LE MARÉCHAL, DUC DE RIVOLI.

Je vous préviens, monsieur le maréchal, que l'Empereur ayant jugé convenable de dissoudre le 9e corps d'armée, les troupes formant la division du général Dupas, qui faisait partie de ce corps d'armée, sont destinées à rejoindre celui que vous commandez. En conséquence, je donne l'ordre au 5e régiment d'infanterie légère et à l'artillerie de la division Dupas de partir demain pour se rendre à la division du général Boudet, et au 19e de ligne de partir également demain pour rejoindre la division Legrand. Ces troupes se dirigeront par Leopoldau et Stockerau; je vous prie, monsieur le maréchal, d'envoyer au-devant de ces troupes, afin qu'elles puissent rejoindre sur-le-champ les divisions Boudet et Legrand, dont elles doivent faire partie désormais, et de m'instruire de leur réunion à ces divisions, qui, par ce moyen, recevront un bon accroissement.

Le prince de Neuchâtel, major général,

ALEXANDRE.

N° XXX.

(*Chapitre VIII, page* 343.)

10 juillet 1809.

LE DUC DE RAGUSE AU MARÉCHAL, MAJOR GÉNÉRAL, ETC., ETC.

Monseigneur,

Je viens de recevoir la lettre que Votre Altesse Sérénissime m'a fait l'honneur de m'écrire. J'ai rencontré l'ennemi à 11 heures environ à une lieue et demie en avant de Znaïm, il n'avait que de la cavalerie, ainsi que moi. A midi, il m'a montré 5 à 6,000 hommes d'infanterie; les rapports des habitants étant qu'une simple arrière-garde se trouvait à Znaïm, je n'ai pas hésité à l'attaquer. La division Clauzel a enlevé les positions qu'elle occupait en un moment. J'ai marché par la plaine de gauche avec la division bavaroise, et j'ai gardé en réserve les 6 bataillons de la division Claparède; la cavalerie du général Montbrun occupait la plaine de droite; arrivé dans le bassin de Znaïm, en face de la ville, j'ai découvert environ 12,000 hommes d'infanterie et au moins 15,000 de l'autre côté de la rivière qui n'avaient pas encore passé le pont; ayant aperçu dans un très-grand éloignement de la lumière de canon, j'ai pensé que le maréchal Massena approchait et attaquait l'ennemi, et, dans l'espérance de le voir pousser vigoureusement, je me disposai à réunir toutes mes forces pour écraser le corps qui m'était opposé, me mettre à cheval sur la route d'Iglau et couper la retraite au corps qui était opposé au maréchal Massena; mais la cavalerie du général Montbrun ayant chargé la cavalerie ennemie, a été repoussée par des forces supérieures, et en même temps nous avons découvert environ 20,000 hommes d'infanterie et une immense quantité de voitures et d'artillerie, les voitures filant par la route d'Iglau, et une grande quantité de canons étant disposés sur la ligne. En conséquence, je n'ai pu douter que toute l'armée ne fût là; je me suis contenté alors de faire tout ce qui était en mon pouvoir pour conserver les

positions que j'avais prises, et j'y suis parvenu. L'ennemi a attaqué avec beaucoup d'opiniâtreté un village qui était sur le front de ma ligne, qui a été pris et repris plusieurs fois, et que nous avons conservé. Je vais prendre ma position de nuit, et je couche sur le champ de bataille. Je ne puis pas douter que l'ennemi ne soit en pleine retraite, sans cela je ne resterais pas si près de lui; mais je pense qu'il n'y a point de danger, surtout d'après la nouvelle que vous me donnez, que le maréchal Davout marche sur Znaïm; s'il avait pu être ici ce matin, c'en était fait de l'armée ennemie.

En ce moment, un général autrichien se présente aux avant-postes et vient demander au général Pajol un armistice, fondé sur ce que le prince de Liechtenstein était au quartier général impérial pour traiter de la paix, ce qu'il assurait sur sa parole d'honneur; je lui ai fait répondre qu'ayant l'ordre de l'attaquer à toute outrance, je ne pouvais pas leur accorder un armistice d'un quart d'heure; qu'au surplus son histoire était mal arrangée, car Sa Majesté m'était annoncée et allait arriver dans l'instant avec bon nombre de troupes, et que j'espérais que demain matin nous prendrions une bonne partie de leur armée; je pense que l'affaire d'aujourd'hui a au moins pour résultat, indépendamment d'une très-grande perte que l'ennemi a éprouvée, parce que ses masses ont été longtemps exposées au canon, et que la fusillade a été vive, celui d'avoir retardé beaucoup sa marche. J'ai écrit au maréchal Davout pour l'engager à hâter son mouvement; j'espère avoir cette nuit de ses nouvelles, et que demain matin il sera ici, et si l'ennemi n'est pas entièrement disparu, nous ferons de la bonne besogne. Il serait extrêmement utile que l'on pût m'envoyer des munitions, attendu que l'artillerie bavaroise est mal pourvue et qu'elle en manque déjà.

Je prie Votre Altesse Sérénissime de recevoir l'hommage de mon respect et de mon attachement.

Duc de Raguse.

Au champ de bataille devant Znaïm, le 10 juillet 1809, à heures du soir.

N° XXXI.

(*Chapitre VIII, page* 344.)

Du champ de bataille devant Znaïm, le 10 juillet 1809, à cinq heures du soir.

LE DUC DE RAGUSE AU MARÉCHAL DUC D'AUERSTAEDT.

Mon cher maréchal, depuis 5 heures nous sommes engagés avec l'ennemi. J'ai emporté les premières positions qui couvrent la route d'Iglau, et je suis au pied des collines, à une portée de canon du chemin. J'espérais être assez fort pour me mettre à cheval sur la route et couper la retraite, mais il paraît que toute l'armée ennemie est réunie ici. Nous avons jugé au moins qu'il y avait plus de 40,000 hommes; je suppose que cette nuit toute cette armée disparaîtra, mais, pour toute espèce de raison, je crois qu'il serait extrêmement utile que vous vinssiez promptement. Je vous y engage donc, mon cher maréchal, ainsi que vous m'avez autorisé à le faire.

Recevez, etc.

Duc de RAGUSE.

N° XXXII.

(*Chapitre VIII, page* 345.)

Au bivouac devant Znaïm, le 11 juillet 1809, à six heures du matin.

LE DUC DE RAGUSE AU MAJOR GÉNÉRAL.

J'ai eu l'honneur de vous rendre compte hier des événements qui se sont passés et de ma situation par M. l'officier d'ordonnance de Sa Majesté. J'ai attendu pour vous expédier votre aide

dé camp, arrivé ce matin, que j'aie pu avoir la connaissance précise des projets de l'ennemi. Il est en ce moment-ci en pleine retraite. Sa dernière colonne passe le pont en ce moment, et évacue la rive droite avec un fort convoi. J'attendrai, pour attaquer son arrière-garde, que la masse des troupes se soit plus éloignée. Nous avons encore en vue, indépendamment de cette colonne, qui est forte de 5 à 6,000 hommes, et des troupes qui sont en ligne devant nous, au moins 30,000 hommes qui rétrogradent par échelons et en plusieurs colonnes parallèles. Lorsque le maréchal Davout sera arrivé et que sa cavalerie pourra prendre part à la poursuite, je me mettrai en marche, et j'espère bien faire des prisonniers. Les troupes ennemies doivent être extrêmement harassées. Elles sont arrivées hier en même temps que nous, après avoir marché toute la nuit. Elles sont restées sous les armes, ont manœuvré ou ont combattu toute la journée, et ont commencé à défiler à minuit, d'après le rapport des déserteurs.

Je prie, etc.

Le général en chef de l'armée de Dalmatie,

Duc de RAGUSE.

N° XXXIII.

(*Chapitre VIII, page* 353.)

Au camp devant Znaim, le 13 juillet 1809.

A MONSIEUR LE MARÉCHAL DUC DE RIVOLI.

Je vous envoie, monsieur le maréchal, la note de la composition des différents corps d'armée qui sont ici. Elle vous servira pour la direction à donner aux détachements, ou militaires isolés que vous auriez à faire rejoindre; quant à l'emplacement, le voici :

La garde impériale et les troupes attachées au quartier général retournent à Vienne.

Le corps du maréchal Oudinot se dirige pareillement sur Vienne par Stokerau.

Votre corps d'armée reste à Znaïm.

Celui du duc d'Auerstaëdt se rend à Brünn.

Le corps du maréchal Marmont se rend dans le cercle de Vienne, qui confine à la March, à la rive gauche du Danube.

La division bavaroise rejoint son corps à Lintz.

Les 3 divisions de cuirassiers retournent sur Vienne pour être cantonnées, par le duc d'Istrie, sur les deux rives du Danube.

L'armée d'Italie est sur le Danube, de Vienne à Presburg.

Le prince de Neuchâtel, major général,

ALEXANDRE.

FIN DES PIÈCES JUSTIFICATIVES DU TOME SIXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME SIXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Continuation de la lutte entre la France et l'Angleterre. 2
Blocus continental. . . . . ibid.
Vues de l'Empereur sur la Péninsule. 3
Conditions imposées au Portugal. . . . . ibid.
Traité de Fontainebleau. 4
Rupture avec la cour de Lisbonne. . . . . ibid.
Marche de Junot sur la frontière de Portugal. 5
Départ de la maison de Bragance pour le Brésil. 6
Occupation du Portugal par nos troupes. . . . . ibid.
Décadence des Bourbons d'Espagne. 7
Entrée des Français en Espagne. . . . . ibid.
Position difficile du prince de la Paix. 8
Ses différends avec le prince des Asturies. . . . . ibid.
Émeutes d'Aranjuez et de Madrid. 9
Abdication de Charles IV. . . . . ibid.
Il revient sur cette détermination. 10
L'Empereur est choisi pour arbitre entre Ferdinand VII et Charles IV. . . ibid.
La cour espagnole se rend à Bayonne. . . . . ibid.
Scènes honteuses; renonciation des deux rois à la couronne d'Espagne en faveur de Napoléon. 11
Joseph est nommé roi d'Espagne. 12
Révolte des provinces soutenue par l'Angleterre. 13
Échec de Dupont à Baylen. 14
Joseph quitte Madrid et se retire à Bayonne. . . . . ibid.
Tentative des Anglais sur le Portugal. . . . . ibid.
Échec de Junot à Vimeiro. . . . . ibid.
Capitulation de Cintra. 15

Évacuation du Portugal 15
Bataille de Medina-del-Rioseco . . . . . ibid.
Retraite des Français sur l'Ebre . . . . . ibid.
Efforts de Napoléon pour reconquérir l'Espagne . . . . . ibid.
Défaite des généraux espagnols 16
Prise de Saragosse . . . . . ibid.
Entrée des Français à Madrid . . . . . ibid.
Retraite du général Moore . . . . . ibid.
Combat de la Corogne 17
Rétablissement du gouvernement de Joseph . . . . . ibid.
Brusque départ de l'Empereur pour Paris . . . . . ibid.
Coup d'œil rétrospectif sur l'état de l'Europe 18
Situation de la Russie avec l'Angleterre . . . . . ibid.
Bombardement de Copenhague 19
Répercussion russe contre la Finlande 20
Guerre de cette puissance par la Suède; traité du 17 septembre 1809 21
Conférences de Napoléon et d'Alexandre à Erfurth . . . . . ibid.
Paix avec . . . . . ibid.
Alliance de la France par Napoléon 22
Mauvaise mine relations de la France avec la Porte . . . . . ibid.
Ambassade du général Sébastiani 23
Sa mort au divan . . . . . ibid.
Intrigues de l'Angleterre 24
Son attaque échouant devant Constantinople et Alexandrie 25
Traité entre la Suède russe et turque . . . . . ibid.
Révolution de Selim III . . . . . ibid.
Marche de Bonaparte-Pacha sur Constantinople 26
Révolution de Mustapha . . . . . ibid.
Avènement de Mahmoud . . . . . ibid.

CHAPITRE II.

Impossibilité de 30
Le grand Chancelier entreprend d'entier et modifier ses règlements de ma-
. . . . . ibid.
Système de la Révolution 32
Compression de . . . . . ibid.
Efforts de la cour de Vienne pour exciter contre nous l'esprit national . . . 33
Ouvrage du prince Charles 34
Système mis qui adopte 35
Projet soumis à l'archiduc définitivement 36
Dispositions de l'Empereur . . . . . son plan de campagne 37
Seize régiments qui appelés à l'approvisionnement et à l'entretien de
. 40

Création d'une armée d'observation. 44
Le commandement en est donné à Masséna. 47
Le prince de Neufchâtel est nommé major général. 48
Composition de l'armée d'observation. 44
Masséna arrive à Strasbourg. 49
Son passage à Carlsruhe et à Stuttgard. 50
Son arrivée à Ulm. 51
Ses difficultés au sujet des cantonnements. 52
Correspondance avec le major général. 54
Arrivée des troupes sur la ligne. . . . . ibid.
Contrariétés relatives aux munitions. 56
Renseignements sur les mouvements de l'ennemi. 58
Avis donné par Scherlock. 59
Préparatifs de Masséna. 61
Communication au duc d'Auerstaedt. 63
Premiers mouvements des Autrichiens. 64
Position du corps d'observation. 65
Derniers efforts de la cour de Vienne pour surexciter les populations contre nous. 69

CHAPITRE III.

Coup d'œil sur le théâtre de la guerre. 72
L'armée autrichienne passe l'Inn. 83
Le prince Charles dénonce les hostilités au duc de Dantzig et engage les Bavarois à nous abandonner. . . . . ibid.
Mesures que prend Masséna. 85
Oudinot et Vandamme lui demandent des ordres. 86
Sa circonspection. 87
Avis qu'il donne à Vandamme. 89
Instruction de l'Empereur au major général. 90
Séjour inutile de ce dernier à Strasbourg. 94
Masséna reçoit le commandement de toutes les troupes qui se trouvent sur la rive droite du Danube. 92
Position des Bavarois. 95
Masséna visite les fortifications d'Augsbourg; leur état. 97
Armement et approvisionnement de cette place. 99
Arrivée du major général à Donauwerth. 100
Ses hésitations. . . . . ibid.
Rapport de Masséna à l'Empereur. 106
Il presse les travaux d'Augsbourg. 107
Le major général se rend à Neustadt. 111
Masséna suspend le mouvement d'Oudinot sur Aicha. 112
Reconnaissance de Marulaz en Tyrol. 113

Évacuation du Portugal. 15
Bataille de Medina-del-Riosecco. . . . . ibid.
Retraite des Français sur l'Èbre. . . . . ibid.
Efforts de Napoléon pour reconquérir l'Espagne. . . . . ibid.
Défaite des généraux espagnols. 16
Prise de Saragosse. . . . . ibid.
Entrée des Français à Madrid. . . . . ibid.
Retraite du général Moore. . . . . ibid.
Combat de la Corogne. 17
Réinstallation du gouvernement de Joseph. . . . . ibid.
Brusque départ de l'Empereur pour Paris. . . . . ibid.
Coup d'œil rétrospectif sur l'état de l'Europe. 18
Démêlés de la Russie avec l'Angleterre. . . . . ibid.
Bombardement de Copenhague. 19
Expédition russe contre la Finlande. 20
Cession de cette province par la Suède; traité du 17 septembre 1809. . . . 21
Conférences de Napoléon et d'Alexandre à Erfurth. . . . . ibid.
Traité secret. . . . . ibid.
Abandon de la Turquie par Napoléon. 22
Historique des relations de la France avec la Porte. . . . . ibid.
Ambassade du général Sébastiani. 23
Sa note au divan. . . . . ibid.
Intrigues de l'Angleterre. 24
Ses attaques échouent devant Constantinople et Alexandrie. 25
Combat entre les flottes russe et turque. . . . . ibid.
Déposition de Sélim II. . . . . ibid.
Marche de Barayctar-Pacha sur Constantinople. 26
Déposition de Mustapha. . . . . ibid.
Avénement de Mahmoud. . . . . ibid.

CHAPITRE II.

Préparatifs de l'Autriche. 30
Le prince Charles réorganise l'armée et modifie ses règlements de manœuvres. . . . . ibid.
Création de la landwehr. 32
Composition de l'armée autrichienne. . . . . ibid.
Efforts de la cour de Vienne pour exciter contre nous l'esprit national. . . 33
Entourage du prince Charles. 34
Premier plan qu'il adopte. 35
Projet auquel il s'arrête définitivement. 36
Dispositions de Napoléon, ses ressources, son plan de campagne. 37
Soins particuliers qu'il apporte à l'approvisionnement et à l'outillage de l'armée. 40

Création d'une armée d'observation. 44
Le commandement en est donné à Masséna. 45
Le prince de Neufchâtel est nommé major général. 48
Composition de l'armée d'observation. 44
Masséna arrive à Strasbourg. 49
Son passage à Carlsruhe et à Stuttgard. 50
Son arrivée à Ulm. 51
Ses difficultés au sujet des cantonnements. 52
Correspondance avec le major général. 54
Arrivée des troupes sur la ligne. . . . . ibid.
Contrariétés relatives aux munitions. 56
Renseignements sur les mouvements de l'ennemi. 58
Avis donné par Scherlock. 59
Préparatifs de Masséna. 61
Communication au duc d'Auerstaedt. 63
Premiers mouvements des Autrichiens. 64
Position du corps d'observation. 65
Derniers efforts de la cour de Vienne pour surexciter les populations contre nous. 69

CHAPITRE III.

Coup d'œil sur le théâtre de la guerre. 72
L'armée autrichienne passe l'Inn. 80
Le prince Charles dénonce les hostilités au duc de Dantzig et engage les Bavarois à nous abandonner. . . . . ibid.
Mesures que prend Masséna. 85
Oudinot et Vandamme lui demandent des ordres. 86
Sa circonspection. 87
Avis qu'il donne à Vandamme. 89
Instruction de l'Empereur au major général. 90
Séjour inutile de ce dernier à Strasbourg. 94
Masséna reçoit le commandement de toutes les troupes qui se trouvent sur la rive droite du Danube. 92
Position des Bavarois. 95
Masséna visite les fortifications d'Augsbourg; leur état. 97
Armement et approvisionnement de cette place. 99
Arrivée du major général à Donauwerth. 100
Ses hésitations. . . . . ibid.
Rapport de Masséna à l'Empereur. 106
Il presse les travaux d'Augsbourg. 107
Le major général se rend à Neustadt. 111
Masséna suspend le mouvement d'Oudinot sur Aicha. 112
Reconnaissance de Marulaz en Tyrol. 113

Arrivée du major général à Augsburg. 413
Ordres que l'Empereur lui donne, ainsi qu'à Massena. 415
Rapport du maréchal à l'Empereur sur la position de ses troupes. 416

CHAPITRE IV.

Position des Bavarois. 417
Les Autrichiens passent l'Iser. 420
Premier combat de Landshut. . . . . ibid.
L'Empereur explique à Massena le but de son mouvement. 424
Position du duc d'Auerstaedt. 427
L'Archiduc renonce au projet d'acculer les Bavarois au Danube. 429
Mission du capitaine Galbois. . . . . ibid.
L'Empereur persiste à réunir à Pfaffenhofen les troupes de la rive droite du Danube. 432
Il développe ses vues à Massena et lui ordonne de diriger ses troupes sur Landshut et Abensberg. . . . . ibid.
La marche sur Landshut est contremandée. 443
Opérations du duc d'Auerstaedt. . . . . ibid.
Les Autrichiens marchent en avant. 446
Le duc de Dantzig bat le général Thierry. 448
Dispositions offensives de Napoléon. 449
Combats de Rohr et de Rottemburg. 451
Prise de Ratisbonne par les Autrichiens. 453
Plan d'opérations de Napoléon. 455
Prise de Landshut par les Français. 457
Le duc d'Auerstaedt nettoie les bords de la grande Laber. 460
Napoléon ordonne à Massena de réunir trois de ses divisions et une de cavalerie entre Ratisbonne et Ergoltingen. 462
Il l'emmène avec lui. . . . . ibid.
Dispositions de l'Archiduc. . . . . ibid.
Bataille d'Eckmühl. 466
L'armée autrichienne repasse le Danube. 476
Les Français reprennent Ratisbonne. 478

CHAPITRE V.

Retraite du prince Charles en Bohême. 479
Napoléon marche sur Vienne par la rive gauche du Danube. 484
— Retraite d'Hiller; combat de Neumarkt. 482
Tentative de rapprochement de l'Archiduc; sa lettre à l'Empereur. . . . 484
Massena arrive à Straubing et en rétablit les ponts. 485
Le 4e corps passe l'Iser. 488
Prise des ponts de Passau par les tirailleurs du Pô. 494

Combat de Schærding. 193
Rétablissement du pont de Passau. 195
Position du 4e corps sur l'Inn. 196
Nouvelles alarmantes du commandant d'Oberhauss. 198
Affaire d'Abersberg. 199
Marche de Massena sur Lintz. 201
Combat d'Efferding. . . . . ibid.
Position de Hiller sur la rive droite de la Traun. 203
Combat d'Ebersberg. 204
Les Autrichiens sont repoussés derrière l'Enns. 209
Les Français réparent le pont sur le Danube. 213
Massena reçoit l'ordre de se diriger sur Amstetten. . . . . ibid.
Le 4e corps arrive à Mœlck. 214
Instructions données à Massena. 215
Les Français arrivent devant Vienne. 216
Situation militaire de cette capitale. . . . . ibid.
Sommation de l'Empereur à l'archiduc Maximilien. 217
Ce prince évacue Vienne, qui capitule. 219
Position qu'y occupe le 4e corps. 220
L'Empereur prend la résolution de passer le Danube. 221
Points favorables à l'établissement des ponts. . . . . ibid.
Le projet de passage à Nussdorf est éventé. 223
Difficulté du passage vis-à-vis d'Ebersdorf. . . . .

CHAPITRE VI.

Réunion du prince Charles à Hiller. 228
Position de l'armée autrichienne. . . . . ibid.
Motifs qui déterminent l'Empereur à hâter le passage du Danube. 229
La division Molitor est transportée dans l'île Lobau. 230
Construction de deux ponts sur le Danube en face d'Ebersdorf. . . . . ibid.
Reconnaissance de l'Archiduc. 231
Construction du troisième pont. . . . . ibid.
Le passage des troupes est interrompu par la rupture de ce pont, et continue le 21. 232
De nouveaux accidents au grand pont arrêtent le passage d'une partie de l'armée. . . . . ibid.
Dispositions offensives de l'Archiduc. 233
Topographie du champ de bataille. 234
Journée du 21; les Français sont repoussés dans la presqu'île entre Aspern et Essling. 238
Les ponts étant rétablis, une partie de l'armée débouche durant la nuit, et Napoléon reprend l'offensive le 22; mais un nouvel accident au grand pont arrête le passage des troupes et change la face du combat. 246

L'archiduc Charles ramène l'armée française dans ses premières positions, qu'elle défend à outrance. 247
Vers quatre heures du soir l'Empereur est forcé d'ordonner la retraite dans l'île Lobau. 253
Il confie la direction de cette opération à Massena, qui l'exécute avec bonheur, et le 23 au matin toute l'armée se trouve réunie dans l'île sous son commandement. 254
Une crue du Danube inonde la rive gauche et s'oppose à l'attaque que devait en faire le prince de Rosenberg. 261
Coup d'œil sur les opérations dans les autres parties du théâtre de la guerre, ... 262

CHAPITRE VII.

Position des deux armées le long du Danube. 264
Embarras de l'Archiduc. 265
Force et composition de l'armée autrichienne. 267
Réorganisation de l'armée française. 268
Mesures de précaution prises par l'Empereur pour assurer sa position sur le Danube aux environs de l'île Lobau. 271
Reconnaissance de cette île. 273
Plan arrêté pour son armement et sa défense, ainsi que pour la construction de ponts dans les îles adjacentes. 276
Renvoi sur les derrières du chef d'état-major de Massena. 283
Concentration de tous les corps de la grande armée à Ebersdorf. 285
Démonstration de passage entre Aspern et Essling. 286
Débarquement préparatoire au véritable passage dans l'île des Moulins. . . ibid.
Établissement des ponts. 287
L'armée française passe le fleuve. 291
Mouvements préparatoires de l'Archiduc. 292
L'Archiduc, d'abord résolu à prendre l'offensive, se décide ensuite à accepter la bataille. 294
Passage du Danube. 295
Journée du 5. . . . . ibid.
L'armée française attaque sans succès la position du Russbach, et se concentre à Wagram entre les deux ailes de l'Archiduc. 300
Les Autrichiens prennent l'offensive. 307
Journée du 6. 310
Napoléon fait un effort sur leur centre, et force l'Archiduc à battre en retraite. 316

CHAPITRE VIII.

Retraite de l'armée autrichienne sur les routes de Bohême et de Hongrie. 335
Indécision dans les premiers moments de la poursuite. 336

Combats d'arrière-garde à Laab, à Mallebern et à Hollabrünn. 338
Napoléon manœuvre pour couper à Znaïm la retraite de l'Archiduc sur Iglau. 341
Le duc de Raguse l'attaque sur la rive gauche de la Taja et Massena sur la rive droite. 343
Combats de Znaïm des 10 et 11 juillet. 348
Armistice. 352
L'armée française entre en cantonnements. 353
Récompenses décernées aux généraux, officiers et soldats. . . . . ibid.
Réorganisation du 4e corps. 355
Traité de paix de Schœnbrunn. 358
Le 4e corps prend des cantonnements dans le cercle de Krems. 359
Retour de Massena à Paris. . . . . ibid.

PIÈCES JUSTIFICATIVES DE LA CAMPAGNE DE 1809. . . . . .

FIN DE LA TABLE DU SIXIÈME VOLUME.

ERRATA DU TOME VI.

Page 37, ligne 24, au lieu de 2 bataillons et 2 escadrons, lisez 92 bataillons et 49 escadrons.

Page 37, ligne 22, au lieu de 325,544 hommes d'infanterie et 39,574 de cavalerie, lisez 495,884 d'infanterie et 29,844 de cavalerie.

Page 69, ligne 34, après le mot indissoluble, lisez (Voy. Pièces justificatives, n° V).

Page 298, ligne 14, au lieu de (Voy. Pièces justificatives, n° XXI), lisez (Voy. Pièces justificatives, n° XX bis).

Page 302, ligne 1, au lieu de (Voy. Pièces justificatives, n° XXII), lisez (Voy. Pièces justificatives, n° XX ter).

Page 349, ligne 2, effacez (Voy. Pièces justificatives, n° XXXII).

Page 398, après les mots non compris : ajoutez, les 8 corps suivants.

JUN 18 1992